

observatoire
du samusocialdeParis

SURVIVRE OU FAIRE L'AMOUR ?

*La pluralité
des expériences
affectives et sexuelles
de personnes
sans-domicile-fixe*

Anne Laporte,
Erwan Le Méner,
Nicolas Oppenchaim,
Dolores Pourette
et Sandrine Carpentier

Mars 2007

**RAPPORT À L'INSTITUT
NATIONAL DE PRÉVENTION
ET D'ÉDUCATION
POUR LA SANTÉ (INPES)**

Nous remercions celles et ceux qui nous ont confié leur parole ; en espérant que nous ne l'avons pas trahie.

Nous sommes reconnaissants aux équipes de terrain du Samusocial de Paris, qui nous ont accueillis chaleureusement.

Le comité de pilotage nous a aiguillé tout au long de l'étude, merci, tout spécialement, à Geneviève Paicheler, et à Pascale Pichon, dont les conseils et les encouragements n'ont jamais cessé de nous accompagner.

Merci aussi à Marie-Ange Schiltz et François Michelot pour leurs relectures attentive et pointilleuse.

Enfin, sans le soutien du Dr Xavier Emmanuelli et la confiance de Stéfania Parigi ce travail n'aurait sans doute pas pu voir le jour.

Sommaire

INTRODUCTION GÉNÉRALE	6
1. Une enquête de plus sur les sans-domicile ?	7
1.1. Une enquête satellite de l'enquête sur le Contexte de la Sexualité en France	8
1.2. Que savons-nous de la sexualité des SDF ?	10
2. Méthodologie et terrain	16
2.1. Une enquête par entretiens semi-directifs	17
2.2. Population étudiée	18
2.3. Les conditions matérielles du recueil des matériaux	20
3. Comment ordonner une population hétérogène ?	22
4. Une position commune, des définitions de la situation variées	23
4.1. Les personnes qui présentent la rue comme leur univers de sens	24
4.2. Les personnes qui dessinent un autre univers de sens	24
PREMIÈRE PARTIE : LA VIE AFFECTIVE ET SEXUELLE DES PERSONNES DONT L'UNIVERS DE SENS EST LA RUE	26
Chapitre 1. Le groupe des « fatalistes »	28
1. Présentation du groupe	28
1.1. Une absence de résistance face à l'arrivée dans la rue	29
1.2. Une attitude passive face à leur situation	29
1.3. Un délaissement du corps...	31
1.4. ...porteur du stigmate de clochard	32
2. Une vie affective soumise aux aléas des rencontres	33
2.1. Un réseau relationnel restreint et constitué de SDF	33
2.1.1. Des relations diffuses et non individualisées	34
2.1.2. Des relations de groupe	34
2.2. Des relations affectives soumises à des contraintes	37
2.2.1. Un affectif « rasé »	37
2.2.2. Des contraintes écologiques	38
2.2.3. Des rôles sociaux impossibles à assumer	39
2.3. Des relations affectives non choisies et insatisfaisantes	40
3. Les pratiques sexuelles au second plan	41
3.1. De l'absence de désir à des désirs inassouvis	42
3.2. Des occasions sexuelles rares	45
3.3. La sexualité comme lieu de normalisation	47

Chapitre 2. Le groupe des « résignés »	50
1. Un rapport ambivalent à la rue	51
1.1. Une routinisation déplorée	51
1.2. Des routines qui organisent et délimitent la vie quotidienne	54
1.3. L'alcoolisation : un symptôme de l'ambivalence du rapport à la rue ?	56
1.4. Comment sortir de la rue ?	58
1.4.1. Soumission au stigmaté	58
1.4.2. L'espoir de s'en sortir	59
2. Les résignés dans l'attente passive d'affection	60
2.1. La peur de la répétition de l'abandon	61
2.2. Mais un désir fort d'être aimé	62
2.3. Une romance attendue	63
2.4. L'attente passive du « partenaire sauveur »	66
3. Des conditions d'exercice de la sexualité peu satisfaisantes	68
3.1. De mauvaises conditions pour la sexualité mais des désirs assouvis	69
3.2. Des désirs sexuels assouvis mais sans considération des risques encourus	72
Chapitre 3. Le groupe des « volontaires »	75
1. Présentation du groupe	75
1.1. Une présentation de soi positive atténuant le stigmaté attaché à leur situation	76
1.2. L'expression d'un sentiment d'efficacité personnelle	78
1.3. Envisager un avenir meilleur grâce à une rencontre	82
2. Des trajectoires affective et sexuelle diversifiées	85
2.1. La trajectoire affective et sexuelle avant la rupture sociale	85
2.2. Les recompositions affectives dans la situation de rue	87
3. L'exercice de la sexualité chez les « volontaires »	92
3.1. Dans la continuité de la biographie sexuelle...	92
3.2. Une intégration difficile de la prévention liée à un effet de génération	96
Chapitre 4. La rue revendiquée comme mode de vie	101
1. Le choix d'une vie	102
1.1. « Je suis pas SDF, je suis un routard, c'est différent »	103
1.2. Une trajectoire marquée par la vie en collectivité et la solidarité collective.	105
1.3. Des aventures nomades et deux grands amours : Marie et l'aventure	106
2. Les contrariétés d'un choix de vie personnel	109
2.1. Une succession de ruptures affectives dures à encaisser	109
2.2. Expérimenter la rue comme un mode de vie	112

SECONDE PARTIE : LA VIE AFFECTIVE ET SEXUELLE DES PERSONNES DONT L'UNIVERS DE SENS N'EST PAS LA RUE 117

Chapitre 5. La vie interrompue par la tragédie, la sexualité suspendue	118
1. Une trajectoire biographique commune	119
1.1. Une trajectoire amoureuse semblable marquée par la perte de l'époux	119
1.2. L'épreuve solitaire du deuil et la rencontre d'un homme-soutien	120
1.3. Une vie sexuelle en suspens avec cet amant... pour diverses raisons	122
2. Trois femmes situées à des étapes différentes d'une même carrière de veuve	123
2.1. Le deuil surmonté mais la vie amoureuse derrière soi (Marion)	124
2.2. Le deuil surmonté (Fleur)	124
2.3. En plein deuil (Marie)	125
3. L'arrivée dans la rue : une épreuve supplémentaire ?	127
3.1. La rue comme solution indifférente dans l'épreuve (Marie)	127
3.2. La rue comme une solution satisfaisante et provisoire (Marion)	129
3.3. La rue comme une épreuve supplémentaire (Fleur)	131
Chapitre 6. Ne pas appartenir à un milieu nocif	135
1. Le centre comme ressource ponctuelle	136
1.1. Une perspective commune sur la vie en centre	136
1.2. Le centre d'hébergement d'urgence comme une ressource	137
1.3. Le centre est une solution satisfaisante	139
2. Des trajectoires affectives et sexuelles diverses	141
2.1. Des trajectoires ancrées dans des milieux variés	141
2.2. Les recompositions affectives et sexuelles	148
Chapitre 7. La présence en centre comme une rupture momentanée avec l'insertion	154
1. Une diversité de trajectoires biographiques, mais une même définition de situation	154
1.1. Les jeunes migrants	155
1.2. André	156
2. La diversité des trajectoires affectives et sexuelles	158
2.1. Les jeunes migrants	158
2.2. André	160
3. L'incidence de la « parenthésation » sur la vie affective et sexuelle	161
3.1. La reconstitution de relations affectives	161
3.2. La vie amoureuse reprendra une fois la parenthèse renfermée	163
Chapitre 8. Les femmes en rupture avec leur mari	167
1. La vie sexuelle et affective avant la rupture	167
2. La vie affective et sexuelle après la rupture	169

Chapitre 9. La rue dans la continuité de ruptures	174
1. Le centre d'urgence dans la « continuité » de parcours chaotiques	175
1.1. Ne pas laisser voir qu'on vit sans domicile, rester digne	176
1.2. Ne pas s'arrêter en chemin, car rien n'est totalement négatif	179
1.3. Rester actif	182
2. Des biographies affectives et sexuelles non affectées par les revers de la vie	184
2.1. L'évolution des évènements affectifs et sexuels dans une trajectoire heurtée	184
2.2. De la combativité aussi dans les épreuves de la vie affective et sexuelle	189
2.3. L'exercice limité de la sexualité	195
CONCLUSION GÉNÉRALE	207
1. Une vie sexuelle variée	210
2. L'importance des trajectoires biographiques	211
3. Une population hétérogène	212
Recommandations	214
Bibliographie	217
Annexe 1 : grille d'entretien	224
Annexe 2 : fiche signalétique	228

INTRODUCTION GÉNÉRALE

L'organisation d'une vie dans des conditions extrêmes, usantes tant pour le corps que pour l'esprit, paraît de prime abord antinomique avec la construction de relations affectives et sexuelles, exigeant un souci de soi et des autres, du temps et de l'espace pour l'intimité. La misère sociale déterminerait aussi une misère affective et sexuelle. Convient-il néanmoins de poser la question en ces termes : survivre ou faire l'amour ?

L'appellation « sans-domicile-fixe » recouvre en effet des parcours et des comportements variés. Cette étude sur la vie affective et sexuelle de sans-abri ne fera pas exception à ce résultat important de la recherche sociologique contemporaine sur les sans-abri¹. Aucune caractérisation univoque de leur sexualité ne saurait ainsi être produite. Bien que la vie affective et sexuelle de ces personnes soit généralement contrainte par leur environnement quotidien et leur statut de sans-domicile-fixe, la nature et le degré de ces contraintes varient sensiblement selon la manière dont elles définissent leur situation d'exclusion. Non que le sans-abrisme soit une pure création discursive². Mais la variété des situations en jeu interdit toute modélisation en bloc de la vie affective et sexuelle de ces personnes. Celles avec lesquelles nous nous sommes entretenues, et qui se trouvaient dans un centre d'hébergement d'urgence au moment de l'entretien, exercent bien une vie affective et sexuelle, contrainte, dans des formes et à des degrés divers, par leur situation d'exclusion. Mais la signification qu'elles attribuent à la vie affective et sexuelle, comme

¹ Pour un tour d'horizon de la littérature sociologique française sur les sans-abri jusqu'à la fin des années 1990, et sur la nécessaire déconstruction de la catégorie SDF, voir Pichon P., « Premiers travaux sociologiques et ethnographiques français à propos des sans domicile fixe », chapitre 3 de Marpsat M., Firdion J.-M. (dir.), *La rue et le foyer. Une recherche sur les sans-domicile et les mal-logés dans les années 1990*, Paris, Travaux et documents, 144, INED/ PUF, 2000 ; voir aussi Paugam S. (dir.), *Nouveaux regards sur la pauvreté. Un bilan des recherches depuis 2000*, Document de travail ERIS, disponible à l'adresse : <http://www.cmh.eris.ens.fr/articles.php?id=131> et dont le chapitre écrit par Marie Loison, consacré aux SDF : « Un nouveau regard sur les sans-abri » ; voir aussi Damon J., *La question SDF*, Paris, PUF, 2002, pour une perspective socio-historique sur l'action publique auprès des sans-toit, et une remarquable critique de cette action publique.

² Voir par exemple: Pascale C.-M., « There's no Place Like Home : the Discursive Creation of Homelessness », *Cultural Studies*, 5, 2, 2005. Dans *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991, page 1. E. Goffman critique clairement l'interactionnisme symbolique, en soulignant qu'il ne suffit pas, comme le dit le célèbre théorème de Thomas, de définir une situation comme réelle pour qu'elle soit réelle dans ses conséquences. Goffman insiste sur la nécessité de mettre les définitions de situation dans leurs situations de composition, qui contraignent son énonciation. Goffman critique tout autant, nous le croyons, une dérive possible et courante de l'interactionnisme symbolique que la proposition de Thomas elle-même, qui accorde, nous le verrons, une place tout à fait significative à l'environnement (certes symbolique) de moments où sont définies les situations.

l'organisation des pratiques, doit être rapportée à la définition que ces personnes donnent de leur propre situation.

Par vie affective et sexuelle, nous entendons, en première approche, tout ce qui concerne l'ordre des sentiments et des pratiques supportant des relations intimes, amoureuses, et/ou sexuelles. L'acception est volontairement lâche, afin de ne pas réduire a priori la portée des discours sur lesquels nous avons travaillé. Elle doit d'autant plus le rester, que les personnes interrogées, prises en charge dans un dispositif de premier accueil³, et en cela comptabilisées comme SDF, présentent néanmoins des perspectives diverses sur leur vie affective et sexuelle. Cette diversité interdit alors tout discours misérabiliste et global. Écouter des SDF parler de leurs aspirations sentimentales, décrire leurs pratiques sexuelles, montrer l'ordinaire de leurs soucis, de leurs inquiétudes et de leurs vulnérabilités, c'est, espérons-le, se donner une arme de plus pour se défaire des différences posées a priori au détriment de toute mise en commun⁴ et établir des appuis solides pour les politiques publiques.

Mais avant d'entrer dans le détail de l'enquête, essayons de la situer dans le cadre d'autres travaux sur la sexualité et les sans-abri : n'est-elle qu'une étude de plus sur leur vie quotidienne ? Que promet-elle de nous apprendre, en l'occurrence, sur la sexualité, l'intimité, l'affectivité des SDF ? Cette enquête essaie ainsi tout d'abord de palier à une double absence : d'une attention portée aux SDF dans les études sur la sexualité et de la sexualité dans la littérature sur les sans-abri. Elle le fera en partant du discours de sans-domicile-fixe et en se gardant de toute interprétation préétablie (1). Ce faisant, nous avons dû accepter de ne pas avoir su poser, d'emblée, des problèmes pertinents pour interroger leur sexualité, mais de nous contenter d'un matériau suffisamment riche pour corriger nos prénotions (2). Nous nous sommes alors appuyés sur les définitions données par ces personnes de leur situation pour délimiter des univers de sens dans lesquels naissent des perspectives sur leur vie affective et sexuelle (3). Une distinction nette apparaît alors dans les récits entre ceux dont l'univers de sens est la rue, et ceux dont l'univers de sens n'est pas la rue (4).

1. Une enquête de plus sur les sans-domicile ?

Les enquêtes sociologiques sur les sans-domicile sont nombreuses, et visent largement à documenter des modes de vie encore mal connus il y a peu de temps⁵. Mais l'inflation relative des travaux permet de se demander si le problème posé aux sociologues est encore celui de la saisie de perspectives indigènes et ne devient pas plutôt celui d'un engagement empiriquement fondé auprès de ses hôtes sur le terrain⁶. Les déterminants macro-sociaux de l'exclusion sont bien

³ Le « premier accueil » est une catégorie administrative qui désigne les dispositifs d'urgence à destination des plus démunis, dans le cadre du Référentiel national d'Accueil, d'Hébergement et d'Insertion (AHI) : le 115, le service d'accueil et d'orientation (SAO), les équipes mobiles, les accueils de jour, l'hébergement d'urgence. Le premier accueil se situe, de fait, en amont de l'« insertion », dans le cadre de l'action publique de lutte contre les exclusions. Les entretiens ont été menés pour la plupart en CHUS (centre d'hébergement d'urgence simple) et pour quelques uns dans un accueil de jour.

⁴ Joseph I., « Le ressort politique de l'assistance, le moralisme et l'expérience de l'induction morale (A propos de Simmel et de l'ethnographie des SDF) » in Ballet D.(dir.), *Les SDF. Représentations, trajectoires et politiques publiques*, *Artides de recherches*, 148, PUCA, 2003.

⁵ Pichon P., « Premiers travaux sociologiques... », art. cité.

⁶ Hopper K., *Reckoning with Homelessness*, Ithaca, Cornell University Press, 2002, chap. 8.

connus à présent⁷, et les modes de vie des personnes sans-abri ont fait l'objet d'une quantité d'enquêtes qui permettent d'établir une représentation stable de la « débîne »⁸, des expédients mobilisés au quotidien pour tenir dans la rue, des problèmes et des solutions pratiques offerts aux sans-domicile. L'heure est au « concernement » (P. Pichon), à l'élargissement de la communauté⁹, dans la poursuite d'une enquête sur « l'expérience ordinaire, l'expérience commune, [qui] est celle de la série de proches, de passages imaginables ou dont nous avons entendu parler, qui relie telle ou telle personne à l'exclusion »¹⁰. De fait, il apparaît primordial de mettre en question les catégories par lesquelles nous abordons les sans-abri et rendons compte de leurs pratiques. Cela impose de s'intéresser, comme le soulignent C. Gillio et P. Pichon¹¹ à la suite d'I. Joseph, à la labilité et à la communauté des enjeux et des problèmes de ceux comptés comme SDF.

Des études se multiplient pourtant sur des catégories de SDF arrêtées d'avance et pertinentes a priori (les femmes, les jeunes, les Africains, etc.). Elles reproduisent ainsi le ciblage au principe de l'action publique d'aide aux grands exclus, davantage sans doute qu'elles n'enrichissent la compréhension des problèmes qui se posent en pratique à ces personnes, dans des catégories qui ne sont pas forcément celles supposées par l'enquêteur¹². Dans notre cas, étudier la vie affective et sexuelle des sans-abri apporte-t-il quoi que ce soit à la compréhension des problèmes touchant les plus démunis ? Ne produisons-nous pas des questions que nous imposons aux personnes interrogées ? Et même en admettant l'importance documentaire d'une telle démarche, n'est-elle pas fondamentalement biaisée, au sens où la vie affective et sexuelle des personnes à la rue ne s'expérimenterait pas nécessairement dans les catégories politiques qui définissent l'exclusion (est-ce que j'aime ou déteste, est-ce que je fais l'amour distinctement en tant que je suis assisté et dépendant de dispositifs d'urgence sociale ?) ?

Pour répondre à ces questions, il convient tout d'abord de noter la place tout à fait marginale occupée par la sexualité dans les études sociologiques sur les sans-abri, et celle, non moins restreinte, des SDF dans les travaux de sciences sociales consacrés à la sexualité. De fait, rien ou presque n'est su de la vie affective et sexuelle des sans-domicile, et les rares pistes de lecture ignorent généralement le discours des premiers concernés. Telle est l'originalité, au moins documentaire, de notre travail, du point de vue d'une sociologie du sans-abrisme : nous nous proposons de rendre compte de la vie affective et sexuelle des sans-abri, en partant de l'expérience de certains d'entre eux.

1.1. Une enquête satellite de l'enquête sur le Contexte de la Sexualité en France

Ce rapport est le fruit d'une enquête pluridisciplinaire menée depuis fin 2003 au sein de l'Observatoire du Samusocial de Paris sur la vie affective et sexuelle des sans-domicile et financée par l'Institut National de Prévention et d'Éducation pour la Santé (INPES).

⁷ Voir Paugam S. (dir.), *L'exclusion. L'état des savoirs*, Paris, La découverte, 1996 ; Paugam S., *La disqualification sociale*, Paris, PUF, 1991 ; Marspat M., Firdion J.-M.(dir.), *La rue et le foyer*, op. cité.

⁸ Orwell G., *Dans la dèche à Paris et à Londres*, Paris, 10/18, 2003.

⁹ Dewey J., *Le public et ses problèmes*, Paris/ Pau, Léo Schee/ Farrago, 2003 [1927].

¹⁰ Gillio C., Pichon P., « Comment poursuivre et approfondir l'enquête » in Ballet D (dir.), *Les SDF : visibles, proches, citoyens*, Paris, 2005, p. 371.

¹¹ Ibid.

¹² Le Méner E., *Proposition ethnographique pour l'analyse des politiques publiques*, Mémoire de M2 sous la dir. de D. Cefai et P. Duran, ENS Cachan, 2006, p. 35-57.

Cette enquête est satellite d'une étude nationale en population générale sur le Contexte de la Sexualité en France (CSF) en 2006, à l'initiative de l'agence nationale de recherche sur le sida et les hépatites virales (ANRS). Celle-ci a pour objectif d'étudier les nouvelles conditions sociales de l'exercice de la sexualité et des prises de risque¹³. La prise en compte de l'inscription sociale des comportements sexuels est une dimension nouvelle de ce programme de recherche. L'enquête adopte une perspective large, tenant compte des modifications sociales de cette dernière décennie, comme l'évolution des structures familiales, les lois sur la parité, le PACS mais aussi la précarisation de certains groupes sociaux, affectés par le chômage et les difficultés de la vie quotidienne. Cette prise en compte du contexte social a amené l'Observatoire du Samusocial de Paris à proposer d'étudier une population non joignable par ce type d'enquête statistique¹⁴. Les missions du Samusocial de Paris qui vont de la rencontre des personnes dans la rue refusant tout hébergement à l'hébergement des personnes sans-abri, en faisant un terrain particulièrement adapté pour l'étude du contexte d'exercice de la sexualité, a priori distinct, qu'est l'exclusion sociale¹⁵.

La population « SDF » est exclue de facto des grandes enquêtes statistiques, de l'enquête CSF en particulier, pour des raisons d'accessibilité mais pas seulement. En effet, un certain nombre de populations captives (les prisonniers¹⁶, les personnes handicapées en institution¹⁷) ou marginalisées du fait de leur mode de vie (routards, SDF) n'étaient pas censées exercer une sexualité donc pas sujets d'étude dans les enquêtes sur la sexualité. Si de nombreux travaux ont été réalisés dans les pays anglo-saxons sur la sexualité des handicapés, les travaux français restent moins importants. L'analyse de la littérature met en évidence l'importance des travaux sur les obstacles psychosociaux et politiques envers l'acceptation et la reconnaissance de la vie sexuelle des personnes handicapées et plaident pour que les professionnels et la société dans son ensemble acceptent celle-ci de façon plus positive¹⁸. La sexualité en prison est depuis peu reconnue puisque des actions de prévention y sont menées (distribution de préservatifs, etc.). La sexualité des sans-domicile elle, demeure déniée et invisible.

Intégrer les sans-domicile à cette enquête pose alors un problème éthique au regard de la situation de vulnérabilité liée à l'absence d'espace privé. Cette question du caractère éthique d'une étude chez des personnes dépourvues de logement a été longuement débattue dans les années 1990 au moment de la mise en place du programme de recherche de l'INED. Le débat était centré sur le thème de l'atteinte à la vie privée de ces personnes. J-M Firdion (et al.) a alors énoncé trois types

¹³ Bajos N., Bozon M. « Le contexte de la sexualité en France en 2005 », ANRS, Réponse à l'appel d'offre du 15 septembre 2003.

¹⁴ Enquête par questionnaire administré au téléphone, auprès d'un échantillon représentatif de la population française, composé de 12 000 personnes.

¹⁵ Un projet spécifique aux femmes sans-abri a été mené à partir des entretiens réalisés avec les femmes de cet échantillon, et a fait l'objet d'un rapport à la direction générale de la santé : Brunet L., Carpentier S., Laporte A., Pourette D. et Guillon B., *Féminité, Accès aux soins, Maternité et Risques vécus par les femmes en grande précarité. Une contribution à l'amélioration de leur santé gynécologique*, Rapport à la DGS, Paris, Observatoire du Samusocial de Paris, 2005.

¹⁶ Daniel Welzer-Lang met en évidence les difficultés de mener une enquête sur la sexualité en prison du fait de des obstacles rencontrés lors de l'accès aux détenus : Welzer-Lang D., Mathieu L., Faure M., *Les abus dits sexuels en prison*, Paris, Gedisst. Rapport à l'Agence Française de Lutte contre le Sida, 1996.

¹⁷ Giami A. « Les organisations institutionnelles de la sexualité », *Handicap, Revue de sciences humaines et sociales*, 83, 1999, p. 3-29 ; Giami A., Humbert C., Laval D., *L'ange et la bête. Représentations de la sexualité des handicapés mentaux par les parents et les éducateurs*. Paris, Editions du CTNERHI, 2001 [1983].

¹⁸ Colomby (de) P., *Handicaps moteurs et sexualité. Une bibliographie annotée*, Dossier professionnel – CTNERHI, 15, 2002.

de légitimité de l'étude poussée des SDF¹⁹. Une légitimité scientifique, pour ébranler les stéréotypes et caricatures qui dominent les représentations des sans-domicile et montrer que nous avons davantage à faire à une situation temporaire ou transitoire qu'à une population homogène. Une légitimité démocratique, ne pas être enquêté revenant à être exclu de la cité, donc de la citoyenneté, au prix d'un renforcement de l'exclusion sociale. Participer à une étude donne un statut de personne à l'individu, il peut avoir la parole, exprimer ses besoins ou revendiquer ses droits. Enfin, une légitimité humaine ou humaniste, participer à une étude permettant de ne pas être réduit à la singularité de son parcours et de percevoir la dimension collective des problèmes rencontrés. Cela permet de se situer comme faisant partie, avec d'autres, du monde social.

Notre étude s'inscrit dans cette perspective, se voulant un complément d'enquête sur la vie affective et sexuelle des Français. Elle cible ainsi une population non seulement difficilement joignable par la voie conventionnelle de l'enquête, mais dont la sexualité est également mal connue : la sexualité des SDF est, répétons-le, absente dans la littérature sociologique consacrée à la sexualité et aux sans-abri. Notre étude a pour but de remédier à cette absence, et par là de produire des recommandations adéquates à l'expérience affective et sexuelle de sans-abri.

1.2. Que savons-nous de la sexualité des SDF ?

La sociologie de la sexualité et de l'exclusion se sont rarement croisées. Il n'existe en effet à ce jour, en France, aucune étude spécifique et conséquente sur la vie sexuelle dans la rue, sans doute parce que vivre dans la rue ne paraît pas se présenter comme une situation propice à une sexualité désirée, la présence prolongée dans l'espace public, et la fréquentation d'espaces collectifs contredisant, a priori, l'exercice d'une sexualité souhaitée, demandant intimité et tranquillité.

La dernière revue bibliographique critique sur les recherches en sciences sociales sur la sexualité le confirme²⁰. L'histoire des recherches réalisées en France sur la sexualité n'est pas très ancienne, elle débute en 1970 par la première grande enquête quantitative en population générale²¹. Puis en 1992, dans le contexte de l'épidémie de Sida une deuxième grande enquête est réalisée (Analyse des Comportements Sexuels en France - ACSF²²), avant l'enquête CSF en 2006. Comme le dit A. Giami²³, les problématiques de recherche sur la sexualité ont évolué durant cette période passant de l'insatisfaction ou de la « misère sexuelle », dans les années 70, à l'exposition aux risques de contamination par le VIH dans les années 90²⁴, pour retourner à un questionnement plus général

¹⁹ Firdion J.-M., Marpsat M., Bozon M., « Est-il légitime de mener des enquêtes statistiques auprès des sans-domicile ? Une question éthique et scientifique », *Revue Française des Affaires Sociales*, 49, 2-3, 1995.

²⁰ Bibliographie critique coordonnée par C. Hamel, *La recherche en sciences sociales sur la sexualité*, *Population*, 61, 3, 2006 (avec : M. Bozon, E. Brown, J. Courdurières, A. Debauche, C. Deschamps, M. Digoix, J.-M. Firdion, A. Giami, C. Hamel, A. Lerch, M. Lieber, D. Pourette, W. Rault)

²¹ Simon P., Gondonneau J., Mironer L., Dourlen-Rollier A.-M., *Rapport sur le comportement sexuel des Français*, Paris, Julliard, Charron, 1972.

²² Spira A., Bajos N. et le groupe ACSF, *Les comportements sexuels en France*, Paris, La documentation Française, 1993.

²³ Giami A., « Récits et biographies sexuels : diversité des expériences de la sexualité » in Giami A., Schiltz M.-A., *L'expérience de la sexualité chez les jeunes adultes*, Paris, Inserm, 2004.

²⁴ L'épidémie de sida a entraîné le développement d'études qualitatives sur les comportements sexuels et l'exposition au risque de contamination auprès de certains groupes sociaux : les homosexuels masculins (Mendès-Leite R., Proth B. et Busscher (de) P.-O., *Chroniques socio-anthropologiques au temps du sida. Trois essais sur les (homo)sexualités masculines*, Paris, L'Harmattan, 2000), les bisexuels (Deschamps C., *Le miroir bisexuel*,

sur les nouvelles normes sexuelles et les changements sociaux qui les produisent, les modifient ou leur donnent une signification nouvelle²⁵. L'étude sur la « misère sexuelle »²⁶ réalisée à la suite du rapport Simon, est intéressante à rapporter ici bien que les auteurs eussent pour but de montrer le rôle déterminant de la « morale sexuelle conservatrice » et de l'« idéologie sexuelle libérale », à l'œuvre au cours des années 70, dans la genèse de la « misère sexuelle »²⁷. Car il semble que la relation d'équivalence entre situation économique (mauvaise s'entend) et misère sexuelle²⁸, intériorisée et répétée à l'envi, y compris par les auteurs eux-mêmes, n'ait jamais été remise en question depuis. Nous allons la retrouver toujours aussi prégnante dans les présupposés d'un certain nombre de chercheurs travaillant sur l'exclusion.

S'il n'existe guère de travaux consacrés à la vie affective et sexuelle des sans-abri, il y a néanmoins quelques piste d'interprétation disponible dans la littérature, qui, en majorité, font fi de l'expérience propre des sans-domicile, de ce qu'ils font, de ce qu'ils peuvent, de ce qu'ils veulent, et de ce qu'ils en disent.

Dans la littérature sur l'exclusion, la vie sexuelle, quand elle n'est pas simplement ignorée, est traitée de deux manières distinctes : soit elle apparaît secondaire par rapport à la survie et à d'autres éléments de la construction de soi (si tant est qu'elle y soit rapportée), bien que la sociologie de la sexualité ait appris à remarquer son importance identitaire²⁹ ; soit elle se présente comme un ensemble de pratiques déviantes et/ou utilitaires.

Un tour d'horizon de la littérature sociologique consacrée aux sans-abri permet de constater que peu d'articles sont spécialement consacrés à leur sexualité. Un article de P. Bruneteaux et C. Lanzarine³⁰ propose de lire la sexualité des sans-domicile à partir des fantasmes nécessaires à la survie des personnes à la rue. Leur vie sexuelle y est décrite comme le comble et le reflet de la domination subie³¹. Outre le fait que P. Bruneteaux et C. Lanzarini se gardent tout à fait de

Paris, Balland, 2002), les migrants (Pourette D., *Des Guadeloupéens en Ile-de-France. Identité, sexualité, santé*, Paris, Karthala, 2006), les personnes prostituées (Handman et Mossuz-Lavau J. (dir.), *La prostitution à Paris*, Paris, Éditions de La Martinière, 2005), les adolescents (Lagrange H. et Lhomond B. (dir.), *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La Découverte, 1997 ; Maya M., *Sexualités adolescentes*, Paris, Éditions Pepper, 2005).

²⁵ Bozon M., « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, 1999 ; Mossuz-Lavau J., *La vie sexuelle en France*, Paris, Éditions de La Martinière, 2002 ; Paicheler G. et Loyola M. A. (dir.), *Sexualité, normes et contrôle social*, Paris, L'Harmattan, 2003.

²⁶ Droit R.-P., Gallien A., *La réalité sexuelle. Une enquête en France. Des femmes et des hommes disent les difficultés quotidiennes de leur vie sexuelle*, Paris, Robert Laffont, 1974.

²⁷ Les auteurs la définissent ainsi : « La misère sexuelle excède les limites d'une symptomatologie définie. Plus fréquents, mais plus difficiles à cerner, l'insatisfaction, l'ennui, la lassitude, les désirs inavoués caractérisent le plus souvent la vie sexuelle quotidienne et la rendent misérable. (...) Nous disons donc qu'elle est la situation de toute personne qui ne peut, pour des raisons essentiellement sociales et culturelles, exercer sa sexualité selon son désir, et qui consciemment en souffre, plus ou moins intensément. », *Ibid.*, p.18.

²⁸ *Ibid.*, p. 287: « Qu'une situation économique détermine, partiellement, une misère sexuelle et soit une des conditions de son apparition et de sa perpétuation, c'est ce que tout au long de ce livre nous n'avons pas voulu nier. Nous l'avons simplement supposé connu. Puisque bien des sociologues et des journalistes le disent et le répètent volontiers. »

²⁹ Pollak M., « L'homosexualité masculine, ou le bonheur dans le ghetto ? » in Ariès P. et Béjin A. (dir.), *Sexualités occidentales*, Paris, Le Seuil, 1984 ; Bozon M., « Orientations intimes et constructions de soi », *Sociétés contemporaines*, 41-42, 2001.

³⁰ Bruneteaux P., Lanzarini C., « La sexualité agressée des sous-prolétaires à la rue », *L'Homme et la société*, 129, 1998.

³¹ « Le rapport entretenu à la vie sexuelle (...) s'analyse comme un aspect particulier de la relation à un monde dominant qui a défait les agents les plus marginalisés de tout un ensemble d'attaches relationnelles

contrôler la représentativité de leurs conclusions, c'est la construction même de leur démonstration qui pose problème. Les auteurs interprètent le propos des personnes qu'ils interrogent dans un cadre d'analyse en surplomb des expériences ressenties par les acteurs, qui donnent, nous l'imaginons, des directions et des consistances assez différentes à leur sexualité que celles que ne leur confère le sociologue. S'appuyant sur la discontinuité entre le sens commun et le sens savant, P. Bruneteaux et C. Lanzarini peuvent faire entendre ce qu'il veulent de la sexualité des sans-abri, en étouffant au passage leur propre parole, et l'univers de sens dans lequel elle prend forme. Par là, nous n'apprenons pas grand-chose de ce que la sexualité veut dire et peut faire pour des personnes sans-domicile-fixe.

L'indifférence empirique à l'expérience des sans-abri, conjuguée à la dénonciation de la misère qui gangrènerait (par sa seule présence) toutes les sphères d'expérience dans la rue, se retrouve dans d'autres ouvrages dédiés au sans-abrisme, dont certains effleurent le thème de la sexualité. C. Lanzarini, dans *Survivre dans le monde sous-prolétaire*³², dresse un tableau extrêmement alarmant de la vie dans la rue, univers sans issue, fait de violences qui redoublent celles de la société, d'autant plus iniques que leur moteur est la nécessité de survivre. C. Lanzarini note que les « sous-prolétaires à la rue » composent souvent des « quasi-groupes » dont le principe d'agrégation est la « recherche de la survie »³³. Une forme privilégiée de regroupement pour la survie est le « couple amoureux, où la femme, dans un monde hostile dont la dangerosité est redoublée du fait de la misère sexuelle et du faible nombre de femmes, va rechercher dans un couple stable une protection auprès d'un homme capable de la défendre »³⁴. C. Lanzarini ajoute que la jeunesse dans la rue constitue, pour une femme, une incitation à trouver un homme protecteur. En effet, la jeunesse est toute chose égale par ailleurs un facteur, du moins un signe, de vulnérabilité. Femmes et jeunes seraient les acteurs faibles d'un jeu (la sexualité) dont les acteurs forts seraient les hommes aguerris à la survie.

Mais pourquoi choisir pour protecteur un homme de la rue ? C. Lanzarini avance trois arguments. Premier argument, culturaliste : « Dans le monde de la rue, si l'homme peut s'ériger en protecteur de femmes potentiellement en danger réel, c'est que cette fonction est très largement ancrée dans le milieu ouvrier, où la femme ne doit pas avoir d'autre désir que de satisfaire le bien-être de son mari, en échange d'une protection sans faille des dangers extérieurs définis par l'homme »³⁵. Deuxième argument, utilitariste : « Les hommes sont beaucoup plus nombreux que les femmes à la rue, et ils ne veulent pas prendre le risque de se trouver seul au profit d'un autre de leur congénère »³⁶. Cette proposition est tempérée par un dernier argument, anthropologique : « Bien loin d'être calculée de manière si stratégiques, les relations homme/femme, répondent non seulement à un besoin et à une nécessité de protection pour la femme, mais aussi à un mode d'existence et de reconnaissance sociale de l'homme qui ainsi prend la place qu'il doit de toute façon occuper »³⁷. En toute généralité, il conviendra donc de tester cette hypothèse d'une soumission des femmes SDF au joug masculin, dans le carcan d'unions de fortune, où se réaffirme un clivage de genre toujours pertinent dans les classes populaires.

En résumé, dans le cadre d'analyse déterministe de C. Lanzarini, la sexualité des SDF est alors nécessairement autre (puisque ces gens vivent dans un « autre monde »). La sexualité normale leur

et de supports matériels. La pauvreté sexuelle introduit une pénurie supplémentaire dans une vie infrahumaine qui sape les bases mêmes de l'humanité », *Ibid.*, p. 113.

³² Lanzarini C., *Survivre dans le monde sous-prolétaire*, Paris, Le sociologique, PUF, 2000.

³³ *Ibid.*, p. 260.

³⁴ *Ibid.*, p. 261.

³⁵ *Ibid.*, p. 264.

³⁶ *Ibid.*, p. 265.

³⁷ *Ibid.*, p. 265.

est inaccessible, leur sexualité effective est misérable. Qu'est-ce à dire ? En mettant de côté le misérabilisme de l'auteur (qui pourtant revendique l'héritage de Grignon et Passeron³⁸), la sexualité désignée aurait une propriété centrale : c'est une monnaie d'échange pour acheter une protection vitale (« besoin de protection »), bien que l'échange se fasse moins sur le mode d'un plan que d'une « stratégie inconsciente » (P. Bourdieu), élaborée selon l'appartenance déterminante à une classe sociale, dans laquelle on entre, mais dont on ne sort pas, le « sous-prolétariat ». La sexualité des sans-abri ne serait pas seulement misérable, elle serait aussi radicalement différente. L'homologie serait donc tout à fait frappante entre la position sociale insulaire des sans-abri, l'ordre misérable de leurs pratiques, affectives et sexuelles notamment, et les significations qu'ils leur accordent et qui ne visent jamais au-delà de la satisfaction opportuniste de volitions occasionnelles. Les sentiments d'affection ou d'amour éprouvés par les sans-abri ne seraient jamais que le signe de l'impossibilité d'entretenir des relations de confiance, mutuelles, durables, sécurisées, et de la nécessité de contracter des alliances pour survivre. L'interprétation de C. Lanzarini s'appuie sur des entretiens, avec des femmes notamment, mais leurs paroles sont intégrées à un schéma très général et univoque, dans lequel elles sont agglomérées et étouffées : toutes les femmes sont exploitées dans l'univers sous-prolétaires, même inconsciemment ; cette extrême domination est nécessaire à leur survie ; et celles qui diraient conserver, tant bien que mal, leur féminité dans de telles conditions, ne pourraient que s'illusionner, et confirmeraient par là l'extrême domination de toutes les femmes, qui s'immisce jusque dans leur conscience³⁹. La généralité de l'interprétation repose ainsi sur un raisonnement non scientifique, au sens où tout est déjà dit d'avance, à partir de la croyance, elle fondée empiriquement, que les sans-domicile, et particulièrement les femmes, pâtissent, dans leurs expériences quotidiennes, affectives et sexuelles notamment, de conditions de vie extrêmes.

Cette démarche « en surplomb » n'est pas rare. En effet, des témoignages de sans-domicile ou de journalistes s'étant faits passés pour tels ne sont pas moins univoques que ces descriptions sociologiques et participent à la théodicée tragique des sans-abri⁴⁰ : une sexualité rare ou

³⁸ Grignon C., Passeron J.-C., *Le savant et le populaire, Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Seuil, 1989.

³⁹ Latour B., dans *Changer la société. Refaire de la sociologie*, Paris, La découverte, 2006, p. 18, donne trois traits caractéristiques de la sociologie critique : « a) elle ne se contente pas de limiter l'enquête à la dimension sociale des phénomènes, comme les sociologues ordinaires, mais elle va jusqu'à remplacer l'objet étudié par un autre constitué de relations sociales ; b) elle affirme que cette substitution est insupportable aux yeux des acteurs sociaux, qui ont besoin de vivre dans l'illusion qu'il y a quelque chose d'« autre » que du social ; enfin c) elle considère que les objections horrifiées des acteurs à l'explication sociale de leur action constitue la meilleure preuve de la justesse de ces explications ».

⁴⁰ Deux livres et quelques citations en florilège : Le Roux Y., Lederman D., *Le cachalot. Mémoires d'un SDF*, Paris, Ramsay, 1998 et Prolongeau H., *Sans domicile fixe*, Paris, Hachette, 1993. Pour éviter ou oublier l'isolement, qui est la plus grande souffrance des zonards, trois solutions pour Y. Le Roux : le groupe, l'alcool, le chien (p. 76-77). Parmi les groupes, le couple. Pourquoi le couple ? Hasard des circonstances, plus facile pour la manche. Pour l'homme, la femme devient une « propriété privée », qu'il peut « tabasser » sans que d'autres réagissent, justement parce qu'elle est sienne (p. 79). Dans cette configuration, « l'échange physique semble secondaire » (p. 79). « La zone est un monde asexué, ajoute-t-il. Les hommes ne considèrent pas leur compagne comme une femme, au sens où je l'entends. Ni protecteurs, ni attentifs, ils se conduisent comme s'ils vivaient avec un pote. D'ailleurs, dans la zone, les femmes se conduisent comme des mecs » (p. 79-80). Le cachalot a connu tout de même deux couples tendres, en sept ans de zone. H. Prolongeau, à grand renfort de positivisme journalistique (les faits et rien que les faits), verse dans le sensationnel lorsqu'il évoque les pratiques affectives et sexuelles des sans-abri. Le livre est le « témoignage » (avant-propos) d'un journaliste, qui a vécu quatre mois incognito « en SDF » (p. 9). En SDF, c'est-à-dire « sans femme » (p. 9). Ethnocentrique, misérabiliste, généralisant sans précaution : « Ils sont des victimes. Cela n'en fait pas des saints (...). Les rapports humains entre eux sont réduits à leur plus simple expression : ils se volent, se violent, s'exploitent, se tuent parfois » (p. 11). « 90% des SDF sont célibataires (...). Leur univers affectif, souvent peu brillant avant la rue, s'est réduit à la

irrégulière, s'exerçant dans des conditions liées à la consommation d'alcool ou de stupéfiants, et visant la satisfaction de besoins primaires. Elle mettrait alors particulièrement à mal les personnes physiquement vulnérables, les femmes en particulier : la domination masculine prévaut, les femmes et les hommes les plus vulnérables se servent de leur corps comme d'une monnaie d'échange, et ne sont jamais à l'abri de violences sexuelles. La rue est d'ailleurs toujours synchronique : la sexualité des sans-abri n'a ni de veille ni de lendemain, et ne constitue pas un enjeu conséquent de la compréhension de la vie dans la rue. Vivre dans la rue paraît imposer des contraintes telles que la sexualité soit ou bien résiduelle ou bien le reflet de conditions de vie extrêmes. L'intelligibilité de la vie sexuelle des SDF serait donc réductible à des pratiques de « survie ».

Nous ne nions pas que le monde de la rue soit particulièrement violent, et spécialement pour les plus faibles physiquement ; nous ne nions pas que des femmes y subissent tout type d'exploitation, nous ne nions pas que des échanges prostitutionnels y aient lieu, que la sexualité s'exerce dans de piètres conditions ou que l'isolement affectif soit un problème pour beaucoup de SDF, que les pratiques sexuelles ne viendraient nullement compenser. Nous insistons par contre sur l'importance de mettre en contexte toute description de la vie affective et sexuelle des sans-domicile, afin de contrôler les généralisations de ces descriptions, et la portée d'éventuelles explications. Et nous trouvons dans la littérature des descriptions de mondes affectifs, de pratiques sexuelles, qui nuancent l'image misérabiliste que nous venons de présenter, sans doute parce qu'elles se tiennent plus près des significations qu'accordent les sans-abri à ce qu'ils font (pour dire vite : du contexte symbolique de l'activité) et à l'environnement physique et sensible de leurs pratiques (contexte matériel).

P. Declerck, auteur d'un livre référence sur les sans-abri⁴¹ malgré des analyses tout à fait contestées⁴², esquisse ainsi une analyse plus fine de la vie affective des SDF, en étudiant également la piètre condition des femmes dans la rue. Les femmes, remarque-t-il, sont peu nombreuses, mais « elles aussi connaissent les mêmes humiliations, les mêmes violences. Le tout se complique de commerces sexuels douteux avec les auxiliaires. Viol ? Prostitution ? Difficile de se prononcer. D'une manière générale, la dégradation physique et la saleté de ces femmes les mettent plutôt à l'abri des attentions des surveillants... Cela dit, il y a aussi l'amour, car tout ce petit monde, hommes et femmes, nonobstant les viols collectifs, palpite de cœurs et de

portion congrue. Et cette faim-là, personne ne la calmera. Comme une petite sœur trop collante, la misère appelle aussi la misère sexuelle » (p. 120 ; et passage « Sexes faibles », p. 120-125). Misère : peu de relations, donc on s'invente en public des conquêtes ; on tait sa souffrance. De plus, « la drague paie peu » (p. 121), sauf chez certains « jeunes ». La misère prend une autre forme chez les femmes : « Les femmes SDF qui sont seules, et sont encore en âge ou en état d'être désirées, sont très vite prises en main » (p. 121). Le problème est pour les hommes que l'offre est bien en-deça de la demande, et on ne touche pas à la femme d'un autre SDF, « on n'y touche plus » (p.121). L'homme en couple valorise le fait d'avoir et de pouvoir exposer une femme à son bras. Mais pour que le couple tienne, il faut recréer, et c'est difficile, une certaine intimité. Restent les prostituées, mais elle sont souvent trop chères. Enfin, le désir s'éteint à cause de l'alcool. Les étreintes sont rares et bestiales. Les rares homosexuels sont plus « épanouis ». L'amitié : elle est rare et se fait par l'habitude des fréquentation (p. 143-146). Ces descriptions univoques de la misère sexuelle, de la domination masculine, de la violence entre pairs, sont assez proches d'autres narrations journalistiques, comme celle de J.-L. Porquet, dans *La débîne*, Paris, Flammarion, 1987.

⁴¹ Declerck P., *Les naufragés. Avec les dochards de Paris*, Paris, Plon, 2001.

⁴² Voir en particulier la critique sans appel d'E. Gardella : « Au-delà des lectures sociologiques et psychiatriques de l'exclusion ? Note critique des *Naufragés* de P. Declerck » en ligne sur le site Melissa, à cette adresse : http://www.melissa.ens-cachan.fr/article.php3?id_article=489 ; lecture reprise largement et augmentée par E. Soutrenon : « Offrons leur l'asile ! Critique d'une représentation des clochards en « naufragés », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 159, 2005.

midinettes »⁴³. P. Declerck, comme les auteurs commentés plus haut, dit bien la dégradation physique des femmes de la rue, les violences d'un monde qui ne les épargne pas. Mais, il fait un pas de plus en associant le mode de vie des sans-abri à un besoin affectif déterminant, qui a sa positivité propre (absente dans les analyses précédentes). En effet, « les besoins fondamentaux des clochards relèvent, avant tout, de l'ordre du maternage asilaire, refuge régressif contre une écrasante et ingérable réalité »⁴⁴.

Les conclusions de Declerck se heurtent néanmoins à deux limites, une faible représentativité de son échantillon, ainsi qu'une singularisation psychologisante excessive des SDF⁴⁵. En effet, Declerck s'appuie notamment sur des consultations brèves et psychanalytiques auprès de sans-abri au CHAPSA⁴⁶ de Nanterre entre 1988 et 1997. De l'aveu de nombreux intervenants sociaux auprès des sans-abri, la population sans-domicile a bien évolué depuis ses observations. En outre, les « naufragés » ne sauraient représenter l'ensemble de la population sans-abri, comme l'affirme l'auteur. S'appuyant sur des schémas interprétatifs propres à la psychanalyse, P. Declerck donne tout de même, par endroits, des éléments de contexte de son interprétation. La séparation opérée entre la vie affective et la vie sexuelle des sans-abri (la seconde étant rare et significativement détachée des exigences de la première), chez les femmes notamment, repose sur un échantillon « représentatif » de 67 hommes et 10 femmes⁴⁷ (alors que l'auteur se servirait par ailleurs de 1500 à 2000 entretiens psychanalytiques menés au CHAPSA, ainsi que de plus de 5000 observations de consultations médicales⁴⁸). L'affirmation, fondée sur ces données selon laquelle « 50% des femmes » n'ont plus de relations sexuelles prête donc à confusion. La représentativité des analyses de P. Declerck est mise en cause. De plus, en inscrivant les besoins fondamentaux des « naufragés »⁴⁹ dans leur psychisme et non dans leur contexte d'action, Declerck renforce la différence radicale entre « eux » et « nous ». La mise au jour des émotions, des affections, des sentiments des sans-abri les sépare donc du monde normal, bien que nous puissions nous attendre à trouver du commun là où, d'après P. Declerck, il n'y a qu'une altérité radicale.

Malgré ces deux limites, retenons une suggestion pour notre enquête : si les sans-abri vivent dans des conditions particulièrement difficiles, il n'est pas moins important de considérer leur vie affective et sexuelle (ou son absence) pour comprendre leur expérience de la rue. Les SDF exercent ainsi une sexualité, qu'elle donne lieu ou non à des relations sexuelles. Ce qui ne revient pas à souscrire à l'affirmation de Declerck selon laquelle cette sexualité indiquerait une différence radicale des besoins affectifs des sans-abri par rapport au monde commun.

M. Marspat et A. Vanderburg se tiennent par exemple à distance de cette posture « d'altérité radicale », en expliquant plus volontiers les pratiques des SDF par le contexte social dans lequel elles se déroulent que par une singularité psychique⁵⁰. Les auteurs partent du postulat politique et

⁴³ Declerck P., *Les naufragés*, op. cité, p. 58.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 358.

⁴⁵ Nous nous appuyons sur la lecture critique d'E. Gardella, « Au-delà des lectures... », art. cité.

⁴⁶ CHAPSA : Centre d'Hébergement et d'Accueil des Personnes Sans Abri.

⁴⁷ Declerck P., *Les naufragés*, op. cité, p. 405-406.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 11.

⁴⁹ Gardella E., « Au-delà des lectures... », art. cité.

⁵⁰ Marspat M., Vanderburg A., *Le monde d'Albert la Panthère. Cybernaute et sans-domicile à Honolulu*, Paris, D'autre part, Bréal, 2004. L'originalité du livre est triple : 1) la population étudiée, les sans-abri, l'est à travers un seul homme, Albert Vanderburg, qui n'a rien du profil moyen du sans-abri occidental : il a été artiste, il est particulièrement cultivé, il est homosexuel et cybernaute ; 2) les matériaux d'enquête sont très variés : entretiens, correspondance épistolaire, journal intime d'Albert, photos, observations. 3) l'ouvrage est écrit à deux mains. Ces trois éléments produisent des effets de connaissance intéressants : l'enquête montre que le parcours d'une seule personne peut dire énormément de choses sur d'autres personnes, aussi singulière soit cette personne, et aussi personnels soient les matériaux recueillis.

rhétorique suivant : les personnes sans-logis sont d'abord des gens comme les autres, avec des difficultés spécifiques.

Quelques pages dans la première partie du livre⁵¹ sont ainsi spécialement consacrées à la vie amoureuse et sexuelle d'Albert Vanderburg. Albert éprouve toujours du désir, après des années de sans-abrisme, et il a connu plus de partenaires dans la rue qu'auparavant. Mais il regrette le manque d'intimité qui nuit au confort et à la pérennisation des relations amoureuses ou sexuelles. Parlant d'Albert, M. Marpsat ajoute : « Il est clair que la situation de sans-domicile n'empêche pas le développement de sentiments, même si les conditions matérielles, et en particulier la difficulté de trouver un endroit pour s'isoler afin d'avoir des relations sexuelles dans l'intimité, ne facilite pas l'expression de ces sentiments »⁵². La proposition est simple, mais mérite toute la considération d'enquêteurs sur la sexualité des sans-abri : partons d'abord du commun, voyons comment il est accommodé dans des conditions de vie extrêmes, plutôt que de réduire a priori la variété des expériences dans un schéma analytique trop rigide.

Ce livre a l'avantage d'être un des seuls à dire que les SDF ont une vie amoureuse et sexuelle ordinaire, mais plus compliquée. La question du seuil n'est pas posée pourtant : à partir de quel moment les complications de la vie dans la rue font-elles que la vie amoureuse et sexuelle devient extraordinaire ? Néanmoins, en suivant les indications de M. Marpsat et A. Vanderburg, nous souhaitons explorer les pratiques affectives et sexuelles dans leur contexte propre, en ne négligeant pas les significations que les personnes leur attribuent et la manière dont ils les mettent en récit. Ce qui suppose de ne pas se contenter de descriptions spectaculaires, qui ne rendent visiblement pas justice de la diversité des expériences des personnes sans-domicile-fixe.

Ce rapide survol de la littérature sur l'exclusion nous aura permis de nous forger la conviction suivante : mieux vaut se tenir à distance d'un misérabilisme trop présent dans la sociologie du sans-abrisme en partant du discours des principaux intéressés. L'hypothèse que nous devons alors questionner devient : ceux qu'on nomme les SDF ont une vie sexuelle et affective, mais en quoi le fait être dans la rue engendre-t-il des modifications des significations de la sexualité et des contraintes portant sur les pratiques ? Pour tester cette hypothèse, nous avons recueilli des informations sur la vie sexuelle et affective des SDF au fil de quarante-six entretiens de type semi-directif. Les personnes interrogées ont en commun de fréquenter, au moment de l'entrevue, des centres d'accueil de jour ou de nuit.

2. Méthodologie et terrain

Cette étude est satellite d'une enquête statistique sur la sexualité des Français. Pour autant, nous n'avons pas opté pour la même approche méthodologique et avons privilégié l'entretien sociologique comme technique d'enquête principale. Les entretiens ont eu lieu sur des sites du Samusocial de Paris, et ont été effectués par une équipe de chercheurs de l'Observatoire du Samusocial de Paris. L'analyse des matériaux est le fait de cinq des intervieweurs, dont les horizons disciplinaires ont pu s'ajuster au fil du temps, de réunions et de concertations avec un comité de pilotage également pluridisciplinaire⁵³.

⁵¹ Ibid., « L'installation dans la situation de sans domicile », p. 102-106.

⁵² Ibid., p. 105.

⁵³ Le comité de pilotage de l'étude comprend : G. Paicheler (sociologue, CERMES), D. Pourette (anthropologue, attachée au LAS-EHESS), P. Pichon (sociologue, CRESAL), J-M. Firdion (sociologue, INED), E. Le Méner (sociologue, ENS Cachan/Observatoire), S. Levinson (psycho-sociologue, INSERM U 569), N. Oppenchain (sociologue, ENS Cachan), G. Nauleau (psychiatre, Réseau Souffrance Psychique

2.1. Une enquête par entretiens semi-directifs

Pourquoi ne pas avoir recruté un nombre significatif de sans-abri en leur administrant des questionnaires semblables à ceux de l'enquête en population générale ? Pourquoi avons-nous au contraire préféré mener des entretiens semi-directifs ?

Il est possible, bien que difficile, de recruter un échantillon représentatif de sans-domicile. M. Marpsat et J.-M. Firdion⁵⁴ ont été à l'origine d'une étude reposant sur un échantillon représentatif parisien, méthodologie reprise par l'INSEE au niveau national⁵⁵, ayant permis de décrire les contours socio-démographiques de ce groupe. Cependant, en appliquant la même méthodologie, il n'est pas sûr que l'échantillon n'eût pas été fortement biaisé en raison du refus potentiel de participation à une enquête sur un sujet aussi intime que la sexualité.

Mais le choix méthodologique de l'entretien a été guidé par d'autres raisons. En l'absence de connaissance sur la vie affective et sexuelle, il nous paraissait d'emblée plus intéressant d'entrer dans la vie sexuelle et affective des sans-abri à partir de leurs propres perspectives. En l'absence de savoirs robustes préalables sur la sexualité de la population cible, mener l'enquête par de seuls questionnaires aurait fait courir un risque d'imposition de problématique. Le recours à des entretiens semi-directifs offrait ainsi une vue plus « compréhensive ». Cette technique permet de laisser la parole aux personnes entretenues, de sorte qu'elles puissent exprimer leurs vues sans que la présence du chercheur impose trop fortement des problèmes qui ne sont pas ceux de celui qu'il interroge⁵⁶. La méthode comporte des limites évidentes⁵⁷, mais sa carte maîtresse est bien de laisser place aux descriptions indigènes, et de contraindre la toute puissance objectivante du chercheur, en l'absence de possibilités d'observations des pratiques concernées⁵⁸.

Les entretiens que nous avons menés n'étaient pas moins structurés par un certain nombre de thèmes de recherche, communs aux thèmes retenus pour l'enquête CSF et discutés dans le cadre du comité de pilotage de notre étude. La grille d'entretien (en annexe) explorait différents axes. Dans un premier temps, les personnes étaient interrogées sur leur biographie affective puis sexuelle, antérieure et au cours de la période de vie sans domicile. Ensuite, étaient explorés les rapports sociaux de sexe dans la société en général et parmi les personnes privées de domicile, le

et Précarité), S. Carpentier (psychologue environnementale, Observatoire), A. Laporte (épidémiologiste, Observatoire).

⁵⁴ Marpsat M., Firdion J.-M., « Les personnes sans domicile à Paris : caractéristiques, trajectoires et modes de vie » in Marpsat M & Firdion J.-M. *La rue et le foyer*, op. cit.

⁵⁵ Brousse C., La Rochère (de) B., Massé E., « Hébergement et distribution de repas chauds. Qui sont les sans domicile usagers de ces services ? », INSEE Première, 824, 2002.

⁵⁶ Giami A., « Les récits sexuels : matériaux pour une anthropologie de la sexualité », *Journal des anthropologues*, 82-83, 2000.

⁵⁷ Pour aller vite : l'entretenu, pour compréhensif qu'il veut être, n'imposerait pas moins ses questions, ses problèmes, et, pour la même raison, tendrait à ne pas objectiver sa propre position et son implication dans la situation d'interview (c'était un argument classique de la sociologie critique, inspiré de Durkheim, classique jusqu'au retournement de *La Misère du monde* : voir Bourdieu P., « Comprendre » in Bourdieu P. (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993).

⁵⁸ L'observation de la sexualité à des fins d'enquête sociologique est parfois possible (voir notamment les livres de D. Welzer-Lang, dont *La planète échangiste*, Paris, Payot, 2004). Mais la plus-value empirique n'est pas évidente, dans ce cas précis en tout cas. Pour ce qui concerne notre enquête, la question ne s'est pas posée, et nous nous fierons donc aux descriptions a posteriori données par les acteurs. Voir également : Broqua C., « Enjeux des méthodes ethnographiques dans l'étude des sexualités entre hommes », *Journal des anthropologues*, 82-83, 2000.

rapport au corps (hygiène, image de soi), le rapport à la santé (santé ressentie, modes de recours aux soins, questions gynécologiques pour les femmes), les relations familiales passées et présentes, les conditions de vie actuelles (type d'hébergement, perception de sa situation générale, de son avenir proche) et la rencontre imaginée attendue. A la fin de l'entretien des données socio-démographiques étaient renseignées dans une fiche standardisée (cf. annexe).

2.2. Population étudiée

Adopter une démarche d'entretien ne doit néanmoins pas conduire à négliger la représentativité des personnes interrogées. Les données socio-démographiques renseignées à la fin de chaque entretien, nous permettaient de remarquer progressivement que certains profils de sans-abri nous manquaient, et non pas d'essayer de produire une représentativité statistique de la population. Nous avons en effet en tête, d'après notre connaissance de la littérature sur les sans-abri et nos discussions quotidiennes avec les travailleurs sociaux du Samusocial de Paris, quelques profils de personnes, caractéristiques des SDF. Les femmes, les immigrés, les clochards, les routards, les familles, les jeunes, les personnes souffrants de pathologies mentales seraient ainsi des figures typiques de la rue. Ils sont par là, la plupart du temps, l'objet de mesures ciblées⁵⁹. A titre d'hypothèses, nous supposons certaines caractéristiques concernant leur vie affective et sexuelle, qui n'ont pas toujours été confirmées a posteriori.

Les clochards⁶⁰ représenteraient les plus grands exclus, souvent des hommes depuis longtemps dans la rue, sans toit, sans ressource financière autres que celles du RMI, de la manche, ou de menus larcins, sales et alcooliques, isolées la plupart du temps, souffrant de maux innombrables, physiques et psychologiques, les plus « naufragés » et les plus éloignés du logement, du travail et de la famille. La clientèle la plus naturelle des dispositifs d'urgence et du Samusocial notamment. Leur vie affective serait réduite au groupe de pairs, structurée par la consommation d'alcool et les aléas pour se la procurer ; leurs pratiques sexuelles seraient rares ou du moins irrégulières, répondant d'appels pulsionnels, trouvant satisfaction dans le collectif d'appartenance ou le recours à des professionnels du sexe, mais le plus souvent inassouvis.

Les routards seraient quant à eux l'image contemporaine des vagabonds, au sens où ils choisiraient la rue et la route comme un mode de vie à part entière, mais à la différence des vagabonds⁶¹ ou hobos classiques⁶², ils développeraient un comportement ostensiblement protestataire et antisocial. Ils sont plutôt jeunes⁶³, apprécient la vie en collectivité⁶⁴, adhèrent à des goûts culturels marginaux et rebelles, comme la musique punk. Leur venue dans les centres est

⁵⁹ Sur le ciblage au principe de l'action publique d'assistance aux sans-abri, voir Damon J., La question SDF, op. cité.

⁶⁰ Sur la figure du clochard, voir Vexliard A., Le dochard, Bruxelles, Desclée de Brouwer, 1997 ; Gaboriau P., Clochard, Paris, Seuil, 1993 ; Declerck P., Les naufragés, op. cité ; Emmanuelli X., Out, Paris, Robert Laffont, 2003. Sur l'histoire du clochard, son positionnement historique entre la figure du vagabond et celle de l'exclu, voir Des vagabonds aux S.D.F. approches d'une marginalité, Saint Etienne, PUSE, 2002. Pour des critiques de la pertinence sociologique comme politique de cette figure pour caractériser l'état actuel de la population sans-abri, centrées sur l'ouvrage de P. Declerck, voir les articles précités d'E. Gardella et E. Soutrenon.

⁶¹ Vexliard A., Introduction à la sociologie du vagabondage, L'Harmattan, 2000 [1956].

⁶² Anderson N., Le hobo, Paris, Nathan, 1993.

⁶³ Chobeaux F., Les nomades du vide, Paris, La Découverte, 2004.

⁶⁴ Breviglieri M., Pattaroni L., Stavo-Debaugé J., chapitre 7 du Rapport final Evaluanda sur l'action sociale d'urgence, Genève, 2002, disponible à cette adresse : <http://www.ville-ge.ch/dpt5/social/pdf/rapport%20action%20sociale%20evaluanda%202002.pdf>

rare et brève, comme une solution ponctuelle face à un problème d'hébergement, tel une expulsion d'un squat⁶⁵. Leur vie sentimentale se réaliserait au sein du groupe de pairs, dans des conditions rudes mais qui réservent une certaine intimité, grâce au respect du couple par le collectif⁶⁶.

Les jeunes seraient une catégorie incluant une bonne partie des routards, mais comptant également des personnes vivant seules, en rupture avec des instances ordinaires de socialisation, comme la famille ou le travail, et à la recherche d'un nouveau départ. « Jeune » renvoie ainsi à une catégorie sociologique d'âge⁶⁷, qui désigne, pour faire vite, une transition entre l'enfance et l'adolescence marqués par le soutien, l'appui et l'encadrement d'ainés, et un statut d'être avisé et autonome, capable de répondre aux exigences ordinaires de la reproduction sociale dans les sphères professionnelle et familiale notamment. Cette transition est parfois difficile et brutale, et la jeunesse devient une nasse pour certains⁶⁸. Pour ceux-là, la vie affective serait marquée par des déceptions successives, et apparaîtrait bien secondaire par rapport à leur volonté de sortir de la galère, à moins de signifier une porte de sortie.

Les femmes ont fait, comme les jeunes, une entrée remarquée sur l'agenda des politiques de lutte contre l'exclusion. La féminité serait en effet un désavantage social jusque dans la rue, où règnerait sans entrave la domination masculine. La féminité apparaît également relativement plus émoussée que la masculinité chez les sans-abri, l'accès aux soins corporels, gynécologiques, médicaux, normalement ordinaires pour des femmes, n'allant pas de soi, en particulier dans les Centres d'Hébergement d'Urgence (CHU), bien qu'il faille encore une fois se garder de tout misérabilisme⁶⁹. La dégradation de la féminité est aussi celle des chances de sortie de la rue. La vie affective et sexuelle des femmes SDF pourrait aussi se comprendre comme une lutte permanente dans un monde masculin, irrespectueux, violent, et aliénant, ainsi particulièrement inadapté aux femmes⁷⁰.

Les immigrés et les étrangers sont également des cibles de débats et d'actions politiques, autant que de discussions professionnelles et scientifiques⁷¹. Les sans-abri immigrés ou étrangers restent pourtant mal connus, notamment ceux qui sont sans-papiers. La réputation des étrangers, « arabes » ou « polonais » est peu reluisante dans la rue ; le racisme y est exacerbé ; la lutte des places est en partie une lutte raciale d'après certains sans-domicile. La connaissance des sans-abri

⁶⁵ Les travaux de référence sur les squatteurs sont ceux de Florence Bouillon. Parmi ses publications : « A quoi servent les squats ? Compétences des acteurs et ressources des lieux », *Revue Française des Affaires Sociales*, 2, 2002 ; « Des migrants et des squats : précarités et réactivités aux marges de la ville », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 19, 2, 2003 ; « Le squat, une alternative à la rue ? » in J. Brody (dir.), *La rue*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2005 ; « Les compétences précaires en question : réflexions à partir des squats marseillais », in I. Berry-Chikhaoui, A. Deboulet et L. Roulleau-Berger (dir.), (à par.)

⁶⁶ Breviglieri M., Pattaroni L., « Le souci de propriété. Vie privée et déclin du militantisme dans un squat genevois », in Morel. A. (dir.), *La société des voisins*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2005.

⁶⁷ Voir Galland O., « Les jeunes et l'exclusion » in Paugam S. (dir.), *L'exclusion. L'état...*, op. cité ; pour une critique de cette catégorie et de ses effets de réalité, voir Bourdieu P., « La jeunesse n'est qu'un mot » [1978] in Bourdieu P., *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1992.

⁶⁸ Sur les difficultés du passage à l'âge adulte et du travail social d'accompagnement vers cet âge de la vie, voir Breviglieri M., Stavo-Debaugé J., « Les identités fragiles. La « jeunesse » et l' « immigration » sous des regards sociologiques » in Cicchelli-Pugeault, C., Cicchelli, V. et Ragi, T. (dir.), *Les jeunes. Liens, risques et engagements*, Paris, PUF, 2004.

⁶⁹ Brunet L. et alii., Rapport cité.

⁷⁰ Lanzarini C., *Survivre ...*, op. cité.

⁷¹ Soussan J., *Les SDF africains en France : Représentations de soi et sentiment d'étrangeté*, Paris, Khartala, 2002.

immigrés n'est donc pas encore établie, et la catégorie inclut sans doute des parcours extrêmement hétérogènes. Un point commun toutefois, pourrait donner cohérence à cet ensemble : une rupture douloureuse d'attaches affectives liées à la migration.

La rue est également un terreau fertile au développement de maladies mentales⁷². Les conditions de vie dans la rue favorisent l'émergence de nombreuses pathologies ou catalysent leur développement. L'impact de ces maux sur la vie affective et sexuelle n'est pas connu ; l'hypothèse peut être faite, cependant, en suivant la littérature consacrée à la maladie mentale chez les sans-domicile-fixe, que ces maux nuisent à l'établissement de relations sentimentales stables, ressources potentielles pour sortir de la rue.

Les familles⁷³ constituent enfin un public cible de l'urgence sociale, dont les traits sociodémographiques commencent à être connues⁷⁴. Les conditions de vie sans-domicile nuisent certainement aux aspirations sentimentales du couple et à l'exercice d'une sexualité désirée.

La présentation succincte de ces divers profils donne une idée du panel de personnes rencontrées dans les lieux de notre enquête, et des indications sur le tâtonnement pratique effectué pour sélectionner notre échantillon. Néanmoins, une telle typologie a des limites évidentes : elle tend tout d'abord à arrêter des types de personnes, quitte à produire des groupes qui n'existent que dans les enquêtes que mènent les chercheurs. Elle laisse ensuite peu de place à la singularité des parcours, chaque profil est bricolé et emprunte des traits d'un autre (les routards, par exemple, sont souvent des jeunes, les personnes souffrants de pathologies mentales souvent des femmes etc.). Enfin, elle aspire dans un tout informe l'hétérogénéité de la catégorie SDF.

Néanmoins, pour imparfaite que soit cette typologie, elle indique des directions de recrutement commodes pour mener l'enquête. Il devient alors intéressant de questionner petit à petit la pertinence de ces catégories pour comprendre la vie affective et sexuelle des sans-abri. Il s'avéra, comme nous pouvions nous en douter, que les profils susmentionnés ne cadrent pas, bien souvent, avec les discours recueillis. Ce constat nous incitera à la prudence lors de l'énoncé de nos résultats : si nous avons cherché à interroger le maximum de profils, l'hétérogénéité de la catégorie SDF nous interdira toute généralisation hâtive. De plus, certaines catégories de personnes sont sans aucun doute plus difficiles à interroger que d'autres. Enfin, comme nous allons le voir, nos résultats ne concernent pas une population « SDF » mais celle des hébergés dans les structures d'urgence.

2.3. Les conditions matérielles du recueil des matériaux

Quarante-sept entretiens ont été réalisés entre avril 2003 et février 2005, 40 ont été retenus⁷⁵. Six personnes ont conduits ces entretiens : Lola Brunet, étudiante en psychologie, Sandrine

⁷² Voir notamment Lovell A., « Mobilité des cadres et psychiatrie « hors les murs » in Joseph I., Proust J. (dir.), *La folie dans la place, Raisons Pratiques*, 7, 1996.

⁷³ Administrativement, une famille est composée d'un adulte avec au moins un enfant, ou d'une femme enceinte d'au moins 3 mois.

⁷⁴ Mougel S., Agier I., *Les personnes en famille hébergées via le 115 de Paris entre 1999 et 2004, Rapport de l'Observatoire du Samusocial de Paris*, Paris, 2004.

⁷⁵ Sept entretiens n'ont pas été retenus pour l'analyse. L'un entre eux à cause d'un enregistrement totalement inaudible. Trois autres, exploratoires, nous ont été plus utiles pour affiner notre grille, que par leur contenu. Trois enfin ne nous ont pas parus exploitables. Les discours abondaient d'incohérences logiques et chronologiques et de récits invraisemblables. Les 40 entretiens retenus se composent de 19 femmes âgées de 20 à 60 ans et 21 hommes âgés de 20 à 59 ans.

Carpentier, psychologue environnementale, chargée d'études à l'Observatoire du Samusocial de Paris, Anne Laporte, épidémiologiste de formation et formée à la sociologie, directrice de l'Observatoire, Olivia Lelong, enquêtrice de l'INED, Erwan Le Méner et Nicolas Oppenheim, sociologues, ENS Cachan, Dolores Pourette, anthropologue, attachée au LAS-EHESS. Les affinités disciplinaires des uns et des autres ne nous ont pas semblé se traduire de manière sensible dans la conduite des entretiens. La structuration thématique des entretiens a sans doute lissé ces différences, et en tout cas tous les entretiens sélectionnés se sont vus attribués le même statut, quelle que fût la personne qui les mena.

Le recrutement des personnes interrogées s'est fait dans des accueils de nuit et de jour du Samusocial de Paris. Aucun affichage n'a précédé l'enquête. Les chercheurs allaient sur les lieux, en quête de volontaires avec le souci de se présenter comme des « sociologues » travaillant sur la vie sexuelle des sans-domicile, dans le cadre d'une enquête plus large sur la sexualité des Français. Mais nous n'avions aucune consigne précise pour recruter nos interlocuteurs. De fait, les ficelles de recrutement étaient variables d'un enquêteur à l'autre. Certains d'entre nous préféraient voir plusieurs fois une même personne avant de lui proposer de participer à l'étude, tandis que d'autres avaient une approche plus volontariste et proposaient, dès la première rencontre, de contribuer à l'enquête ; une personne a même été recrutée sur le pas de la porte du hall d'un centre d'hébergement d'urgence, après quelques secondes de discussion. Ces entretiens sur la vie affective et sexuelle devaient permettre à nos interlocuteurs de décrire des pratiques et des engagements intimes, du moins « familiers »⁷⁶, c'est-à-dire peu dicibles. L'entretien touchait donc à une matière sensible, et à ce titre, le recrutement des interviewés pouvait apparaître tout à fait déterminant pour la qualité⁷⁷ des matériaux recueillis. En pratique, il nous est apparu impossible de remarquer des différences déterminantes entre des entretiens auprès de personnes bien connues et de personnes plus fraîchement connues. Parfois même, l'étrangeté mutuelle des interlocuteurs rendait possible, du moins est-ce notre impression d'enquêteur, l'expression de propos tout à fait personnels, de confessions étonnantes, qui n'engageait qu'une promesse d'écoute de la part du chercheur, tant en raison de sa qualité d'étranger, que de la clôture de la relation après l'entretien.

En effet, la fin de l'entretien était aussi celle de la relation d'enquête. Il nous est arrivé de revoir des personnes interviewées lors de visites dans les centres, mais aucun suivi de leurs parcours n'a été fait. S'en tenir aux seuls entretiens était aussi un choix méthodologique : nous aurions sans doute pu réinterroger certains, mais pas tous, et nous aurions alors probablement majoré la part de ceux vus plusieurs fois, créant un biais de sélection discutable. Il n'a pas été moins difficile parfois de se tenir strictement aux entretiens au moment de leur analyse, quand nous disposions d'informations nouvelles sur la personne entretenue, qui prolongeaient, corrigeaient ou rendaient invraisemblables certains aspects des entretiens effectués auparavant. Dans de telles circonstances, nous nous sommes efforcés de nous tenir à l'entretien, quitte à signaler nos interrogations en note de bas page.

Les entretiens ont été réalisés sur des sites du Samusocial de Paris : dans des centres d'hébergement d'urgence simple (CHUS), dans un espace solidarité insertion (ESI), et pour trois d'entre eux à l'Observatoire. Les entretiens ont eu lieu dans la foulée de discussions ou à la suite de rendez-vous fixés quelques jours à l'avance, dans des bureaux en CHUS et à l'Observatoire ou dehors, à l'ESI. Une nouvelle fois, nous n'avons pas relevé de différences déterminantes dues aux conditions de réalisation des entretiens.

⁷⁶ Thévenot L., « Le régime de familiarité : des choses en personne », *Génèses*, 17, 1994.

⁷⁷ Bien qu'il soit difficile de définir a priori des critères d'évaluation des entretiens, dans la mesure où nul ne sait l'écart entre ce qui est dit, ce qui peut être dit, et ce qui aurait pu l'être en d'autres circonstances, si la personne interrogée avait été recrutée avec plus de soin.

Notre matériau d'analyse était donc constitué de près de cinquante entretiens avec des personnes prises en charge par le Samusocial de Paris au moment de l'enregistrement.

3. Comment ordonner une population hétérogène ? De l'inadéquation de nos questions avec celles des personnes interrogées au choix de la définition de la situation « se trouver en centre d'accueil » comme critère de classification des entretiens

Le choix méthodologique de l'entretien, fondé sur l'hypothèse que les analyses de la sexualité des sans-domicile sont pour la plupart bien trop univoques, nous incite à privilégier le point de vue des personnes interrogées, à considérer, avant tout autre problème, ceux qu'elles se posent elles-mêmes, pour mieux noter l'écart avec nos interrogations initiales, pas forcément adéquates à celles des acteurs. Il nous faut donc accepter de ne pas avoir forcément posé les bonnes questions au début de notre recherche, et nous laisser diriger dans les mondes des personnes avec lesquelles nous nous sommes entretenues.

Pour étudier la sexualité des personnes se trouvant en centre d'accueil au moment de l'entretien, nous sommes partis du deuxième terme de la relation : comment les hébergés perçoivent et présentent-ils leur présence en centre d'accueil ? La démarche est inductive, au sens où elle ne postule aucune définition de situation en surplomb des discours. Les entretiens ont été analysés à partir de la définition de la situation « être en centre d'accueil » donnée par chaque interviewé, le fait d'être dans un centre d'accueil indiquant le partage d'une expérience caractéristique du sans-abrisme. Pour former des catégories homogènes, nous avons ensuite utilisé le concept wébérien d'idéal-type⁷⁸, consistant en une activité de stylisation des principaux traits d'une catégorie ou situation historique, pour en faire ressortir les faits saillants. Si chaque SDF définit durant l'entretien sa situation d'une certaine façon, le chercheur crée quant à lui des classes nominales⁷⁹ liées à des modes typiques de définition de situation.

La notion de « définition de la situation » est issue d'un texte de 1923 de William I. Thomas, *The Unadjusted Girl*⁸⁰. Ce concept se rapporte à une réalité difficilement cernable par les questionnaires et la statistique : « la phase d'examen et de délibération qui précède toute conduite auto-déterminée », l'homme, au contraire de l'animal, se caractérisant par une capacité à prendre des décisions réfléchies. Cette phase possède une double dimension, de définition du présent, mais également d'aiguillage de la conduite future. Comme le dit Thomas, « c'est toute une ligne de vie, toute une personnalité qui découlent peu à peu d'une série de telles définitions ». Néanmoins, Thomas précise immédiatement que l'individu ne peut établir de telles définitions sans interférer avec le reste de la société et les agents de socialisation, telles la famille et la communauté, « qui ont déjà défini toutes les grands types de situation susceptibles de se présenter » : la définition de

⁷⁸ Weber M., *Économie et société*, tome 1 : Les catégories de la sociologie. Paris, Plon, 1995, p. 48-52 pour une définition.

⁷⁹ Qui n'impliquent pas de conscience d'appartenance à un groupe.

⁸⁰ William Isaac Thomas, « Définir la situation », extrait de *The Unadjusted Girl*, [1923], traduit dans Grafmeyer Y., Joseph I. (dir.), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, 2004.

la situation, formulée subjectivement, n'est pas moins conditionnée par des instances sociales préexistantes. L'analyse de chaque entretien et de chaque définition de situation passe donc par l'articulation d'une perspective indigène sur le fait d'être dans la rue, et de contraintes exogènes pesant sur le point de vue indigène.

Toutes les personnes interrogées se trouvaient dans un centre de nuit ou de jour au moment de l'entretien. Comment perçoivent-elles donc leur présence en centre et quelles en sont les conséquences sur leur conduite quotidienne, en l'occurrence leurs pratiques sexuelles ?

4. Une position commune, des définitions de la situation variées : la diversité des expériences de la rue et le clivage de l'univers de sens

Avant d'analyser les entretiens, nous pensions que toutes les personnes se définissaient comme SDF, du moins en référence à cette catégorie de sens commun. Nous ne croyions pas que des individus accueillis dans une structure dédiée aux sans-abri puissent ne pas présenter leur situation sans faire référence à cet élément qui les rattache, institutionnellement et publiquement, à la catégorie SDF⁸¹. Or, le critère primordial de discrimination des entretiens, et c'est un résultat important de l'enquête, a été celui-ci : l'interviewé définit-il ou non sa présence dans un centre pour SDF par l'attachement à cette catégorie ?

Certains développent, comme prévu, une vision d'eux-mêmes et de leurs actions comme s'inscrivant quasi-exclusivement dans le cadre de la vie sans domicile fixe. Situer son propos dans cet univers de sens de « la rue » n'est d'ailleurs pas antinomique avec des stratégies d'atténuation, voire de retournement des effets stigmatisants associés généralement à cet univers⁸².

Mais nombre d'individus ne situent pas leur discours dans l'univers de sens de la rue, soit qu'ils se définissent par une appartenance à une catégorie distincte de celle de SDF, soit qu'être en centre ne prenne sens qu'en rapport avec la situation passée. La rue peut alors être considérée comme une parenthèse non-significative biographiquement, comme une ressource pertinente pour rompre avec une situation passée dévalorisée mais prégnante, ou comme une situation ne posant pas problème, inscrite dans le prolongement d'une trajectoire biographique marquée par l'instabilité résidentielle.

Ainsi deux groupes se dégagent-ils d'après l'univers de signification qui, pour eux, donne sens à leur situation, et à partir duquel ils interprètent leur sexualité. Pour autant, au sein de chaque classe apparaissent des variations sensibles de la définition de situation.

⁸¹ N'est-ce pas là plutôt le sceau d'une domination si insidieuse qu'elle cache sa réalité aux yeux mêmes des intéressés ? C'est une interprétation possible et nous n'en avons cure. La sociologie critique des SDF existe bel et bien (ses principaux rassembleurs sont C. Lanzarini, P. Gaboriau et D. Terrolle), quoiqu'elle se montre incapable de penser autrement la subjectivité des sans-abri que comme la marque infaillible de leur exclusion.

⁸² Goffman E., *Stigmates : Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1977.

4.1. Les personnes qui présentent la rue comme leur univers de sens

Les individus dont l'univers de sens est la rue ont été répartis sur un premier axe selon la présence (pôle positif) ou l'absence (pôle négatif) d'activités déployées pour sortir de la rue ou saisir des opportunités pouvant se présenter à eux. Un second axe les discrimine selon leurs stratégies face au stigmaté ou à l'étiquette SDF (l'étiquette, acceptée ou dévoyée est en tout cas admise : ces gens savent qu'on les considère comme SDF). Les gens regroupés autour du pôle positif de ce second axe ont développé au moins une stratégie d'atténuation du stigmaté, et ceux situés à proximité du pôle négatif ont paru accepter passivement le stigmaté. Quatre groupes sont ainsi obtenus. Des personnes refusent l'étiquette qui leur est accolée et se démènent pour sortir de la rue, de façon tout à fait volontaire. D'autres se disent prêtes à saisir d'éventuelles opportunités, mais reconnaissent le poids de leur exclusion et pondèrent ainsi leur résolution : en référence à la catégorie définie par Jahoda, Lazarsfeld et Zeisel, ces gens semblent bien résignés⁸³. Parmi les sans-abri qui ne semblent mettre en œuvre aucune stratégie pour sortir de la rue, les uns valorisent le monde de la rue, qui apparaît comme un véritable mode de vie⁸⁴, tandis que les autres se montrent passifs et fatalistes, certains de rester sans-abri, comme des fatalistes de l'exclusion.

4.2. Les personnes qui dessinent un autre univers de sens

Dans la classe dont l'univers de sens n'est pas la rue, trois groupes se dégagent en fonction de la perception de la situation « être en centre d'accueil », rapportée à ce qui importe pour eux et ne se confond nullement avec la rue. Pour certains, dormir dans un centre est une solution indifférente étant donnée la prépondérance d'un événement passé (un deuil notamment), et ne revêt aucune signification spécifique. Pour d'autres, le mode de vie actuel constitue une rupture biographique : par rapport à un parcours de formation, scolaire ou professionnelle ; par rapport à un environnement nuisible. Dans le premier cas, la rue est un accident, plus ou moins grave. Dans le second, la rue est une opportunité pour passer à autre chose, quitter un mari ou un milieu dévalorisé et risqué. Mais répétons-le, ces personnes ne se présentent jamais comme appartenant au monde de la rue. Pour d'autres encore, passer dans des centres d'accueil apparaît en continuité avec la vie passée remplie d'épreuves et d'obstacles à franchir. C'est cette vie commencée qui continue son cours, comme inexorablement.

⁸³ Dans *Les chômeurs* de Marienthal (Paris, Minuit, 1981), ces chercheurs présentent une typologie des chômeurs de cette cité industrielle autrichienne dévastée par la crise économique du début des années 1930, typologie établie selon l'activité déployée ou non pour ne pas s'identifier à ce statut infamant, et retrouver un emploi dans une conjoncture des moins favorables. Les « résignés » regrettent mais admettent comme un sort collectif le changement de statut, sans désespérer de trouver un nouveau travail, mais sans en engager la recherche.

⁸⁴ Par mode de vie, nous désignons des attitudes et des valeurs communes aux membres du groupe, ainsi défini et distingué d'autres collectifs.

Premier groupe :
L'univers de sens est la rue

	Activité pour sortir de la rue ou saisir des opportunités pouvant se présenter	Pas de stratégie mise en œuvre pour sortir de la rue
Atténuation du stigmat	Les volontaires	La rue comme mode de vie
Stigmat subi	Les résignés	Les fatalistes

Deuxième groupe :
l'univers de sens ne se résume pas à la rue, celle-ci est secondaire dans la manière dont la personne interrogée définit sa situation.

Indifférence relative à la situation présente relativement à la situation passée : Les veuves	Rupture biographique : La rue pour échapper au mari La rue pour quitter un milieu nocif La rue comme une rupture momentanée avec l'insertion	Continuité de ruptures : Les sauteurs d'obstacles
--	---	--

C'est donc seulement à l'issue de cette analyse et de cette stylisation des définitions de situation qu'est étudiée la sexualité des personnes concernées, l'hypothèse étant que les traits de la sexualité varient d'un groupe à l'autre, et donc d'après les diverses définitions de situation exhibées. Il est temps maintenant de passer à la présentation de chacun de ces groupes et de leur vie affective et sexuelle propre.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE AFFECTIVE ET SEXUELLE DES PERSONNES DONT L'UNIVERS DE SENS EST LA RUE

Cette première partie présente les personnes qui se définissent comme SDF et qui inscrivent leurs expériences de vie dans l'univers de la rue. Ces individus ne forment cependant pas un groupe homogène. Des divergences sont observables selon les activités qu'ils mettent en œuvre ou non pour modifier leurs conditions de vie (sortir de la rue, y rester), et selon la manière dont ils cherchent à atténuer ou dont ils acceptent le stigmate attaché à leur condition de sans-abri. S'ils se présentent tous comme SDF, des variations sensibles sont perceptibles. Ainsi, certains sont passifs face à leur situation et face à l'image négative qui lui est associée. Il s'agit des « résignés », qui restent néanmoins ouverts aux opportunités rencontrées pour quitter l'univers de la rue, et des « fatalistes » qui ont, eux, perdu tout espoir de partir de cet univers et qui se montrent totalement passifs face à leur situation. D'autres témoignent d'une démarche active pour sortir de l'exclusion et pour se détacher du stigmate de « clochard » (ceux que nous appelons les « volontaires »). Il est enfin des individus qui valorisent leur expérience de la rue et ne cherchent absolument pas à la quitter, ils en font leur « mode de vie ».

Si nous présentons ces quatre groupes comme des catégories distinctes, elles sont loin d'être imperméables l'une à l'autre : la carrière⁸⁵ d'un sans-abri peut ainsi le mener à accepter et à

⁸⁵ Empruntant la notion de « carrière » à la sociologie des professions, Howard Becker, dans son analyse de la déviance, montre que les « carrières déviantes » tiennent à des « facteurs dont dépend la mobilité d'une position à une autre, c'est-à-dire aussi bien les faits objectifs relevant de la structure sociale que les changements dans les perspectives, les motivations et les désirs de l'individu » (Becker H. S., *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985 [1963], p. 47). Dans la sociologie du sans-abrisme, la notion de carrière a notamment été utilisée par Julien Damon (Damon J., *La question SDF*, op. cité) et par

valoriser l'univers de la rue à un moment de sa trajectoire, puis à vouloir le quitter dans une démarche active et volontaire, avant de perdre progressivement l'envie ou l'espoir d'y parvenir et de se retrouver sédentaire dans l'exclusion. Ce cheminement d'une catégorie à une autre n'est cependant pas systématique ni irréversible : des individus peuvent adopter tout au long de leur carrière de sans-domicile la même attitude, active et volontaire ou passive et résignée, face à leur situation ; d'autres peuvent passer d'une attitude résignée ou fataliste à un comportement plus volontaire.

Nous posons l'hypothèse que ces différentes manières de vivre la rue induisent des manières différentes d'appréhender les relations affectives et sexuelles et de les mettre en discours.

Pour chacun des quatre groupes étudiés, nous nous demanderons comment s'articulent les relations affectives et sexuelles à des présentations de soi plus ou moins valorisantes, à des façons de vivre la rue plus ou moins volontaires, actives ou au contraire résignées et passives, sans perdre de vue que ces relations affectives et sexuelles s'inscrivent dans des parcours biographiques singuliers.

Nous chercherons à comprendre l'impact de cette présentation de soi comme SDF et de l'inscription dans l'univers de la rue sur les relations affectives et sexuelles. Les expériences affectives et sexuelles des enquêtés et la manière dont ils les relatent renvoient-elles également à l'univers de la rue et de l'exclusion, ou bien peuvent-elles se référer à d'autres plans d'expérience ?

Nous présenterons d'abord le groupe des « fatalistes », caractérisés par l'inertie et par l'absence de motivation pour modifier leurs conditions de vie. Nous étudierons ensuite le groupe des « résignés », dont les attitudes sont passives mais qui restent ouverts à toute opportunité de sortie de rue et pour lesquels le poids du stigmatisme est plus éprouvant. Le troisième chapitre sera consacré au groupe des « volontaires » : ceux qui, conscients du stigmatisme que leur situation véhicule, sont les plus actifs pour sortir de leur situation et pour se détacher de l'image négative de SDF. Nous terminerons cette première partie par la présentation de ceux qui mettent en valeur leur expérience de la rue, en font leur mode de vie, et ne mobilisent pas de stratégie pour en sortir.

Pascale Pichon. D'après l'auteure, la notion de carrière postule à la fois une série d'étapes, mais aussi « un ensemble cohérent d'initiations, d'imitations, d'apprentissages » (Pichon P., « Sortir de la rue : discontinuités biographiques et mobilisations des ressources » in Ballet D. (dir), Les SDF : représentations, trajectoires et politiques publiques, Artides de recherches, 148, PUCA, 2003, p. 202).

Chapitre 1

Le groupe des « fatalistes »

1. Présentation du groupe

La manière dont les « fatalistes » définissent leur situation de vie, comme les deux groupes nommés « résignés » et « volontaires », renvoie incontestablement à l'univers de la rue. Cependant, à la différence de ces derniers, les fatalistes ne mettent en œuvre aucune stratégie de sortie de la rue, et ils semblent être dépourvus de tout sentiment d'efficacité personnelle. Leur enracinement dans la précarité et la routinisation de leur expérience de vie dans la rue semblent plus marqués que chez les « résignés », puisqu'ils n'envisagent aucune sortie possible de la rue.

Ce groupe est composé de sept personnes : Christelle (34 ans), Jérôme (38 ans), Xavier (41 ans), Mike (45 ans), Noëlle (46 ans), Daniel (47 ans) et Emmanuelle (51 ans). Leur temps d'errance est variable puisqu'il va de quelques mois (7 mois pour Christelle, un an pour Emmanuelle et Daniel) à plusieurs années (2 ans pour Xavier, 5 ans pour Jérôme, une dizaine d'années pour Noëlle, 14 ans pour Mike). Au moment de l'entretien, Daniel se déclare en couple avec Emmanuelle. Noëlle se dit en couple avec Éric (classé dans le groupe des « résignés »). L'âge de ces personnes, leur durée de vie dans la rue, leur genre sont donc diversifiés. Mais elles ont en commun une semblable définition de leur situation d'exclusion, que nous avons appelée « fataliste ».

Si ces personnes adoptent dans une attitude passive et fataliste face à leur situation, ce fatalisme marque-t-il également leurs relations affectives d'une part et leur vie sexuelle d'autre part, et comment ?

Nous nous intéresserons tout d'abord à ce qui fait l'unité du groupe des fatalistes dans leur perception de leur situation et leur attitude face à elle, avant d'étudier les implications de telles perceptions et attitudes sur leur vie affective, puis sur leur activité sexuelle.

Ce qui fait l'unité de ce groupe c'est, d'une part, l'absence de résistance face aux événements qui ont entraîné la perte du logement et l'arrivée dans la rue et, d'autre part, l'absence de stratégie pour sortir de la rue ou pour la vivre de manière satisfaisante.

1.1. Une absence de résistance face à l'arrivée dans la rue

L'arrivée dans la rue est reliée dans les entretiens à des causes extérieures : décès du mari (pour Emmanuelle), perte d'un emploi à cause de l'alcool (pour Daniel), expulsion (pour les autres, à l'exception de Xavier, sur lequel nous allons revenir). Si ces éléments à l'origine de l'arrivée dans la rue sont évoqués par de nombreux interviewés des différents groupes présentés, c'est l'absence de résistance face à la perte progressive de divers attributs sociaux qui doit être soulignée. Ainsi, Christelle raconte avoir démissionné de son emploi d'aide-soignante après que son petit ami l'ait forcée à avorter. Elle a vécu un temps grâce au RMI, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus payer son loyer, et qu'elle soit expulsée. Emmanuelle affirme qu'elle n'a rien fait pour éviter l'expulsion après la mort de son mari :

« Pendant un an j'ai essayé de payer le loyer, puis au bout d'un moment, je pouvais plus. On m'a mis dehors... j'ai même pas combattu parce que y avait... je cause en anciens francs, y avait six battons de meubles dans l'appartement, j'ai même pas fait, j'ai même pas levé le petit doigt, j'ai rien fait ».

De la même manière, Mike raconte avoir « tout perdu » progressivement, sans avoir tenté d'éviter ces pertes successives :

« J'ai tout perdu, ma télé, mon frigo, mon magnétoscope. [...] Comme je vous ai dit tout à l'heure perdu la télé, perdu le frigidaire, perdu la plaque électrique à deux feux, perdu les casseroles, perdu les poêles, les assiettes, des couverts. / Il vous reste plus rien ? / Non, c'est à cause de la CAF. Ben ouais, le RMI et l'allocation logement sont pas arrivés à temps alors j'ai pas pu payer à la bonne date. Qui paye pas, allez hop, dehors. »

Selon Jérôme et Xavier, toute tentative de résistance face à l'arrivée dans la rue aurait de toute façon été vaine, puisque d'après eux, leur expérience de l'exclusion était inscrite dans leur destinée. Ainsi, Xavier affirme que son amant lui aurait prédit qu'il retournerait « là d'où il vient » : la rue (« je serai toujours un enfant abandonné »)⁸⁶. Quant à Jérôme, sa sœur aînée lui aurait prédit, à la mort de leur père, qu'il « finira SDF, dochard ». Sûr de l'oracle annoncé par sa sœur, il souligne par là combien l'expérience de l'exclusion lui était prédestinée et combien il était impuissant face à des événements qui se sont imposés à lui.

A la différence des autres enquêtés, qui ont perdu leur emploi puis leur logement, Xavier est le seul à affirmer avoir volontairement quitté son appartement. Il raconte avoir déposé les clés sous la porte et rejoint le monde des SDF de son gré. Mais ce sont des conditions extérieures qui l'auraient poussé à prendre cette décision : alors qu'il avait un emploi très bien rémunéré dans une grande entreprise, il n'aurait pas supporté qu'on lui « vole ses idées ». Puisque « la société » le prenait pour un « con », il estimait que sa place était auprès des « cons », auprès des exclus.

1.2. Une attitude passive face à leur situation

Si le passage à la rue est caractérisé par la passivité, les personnes de ce groupe ont aussi en commun d'adopter dans une attitude passive par rapport à leur situation, une posture d'attente,

⁸⁶ Xavier a été placé par la DDASS dans plusieurs familles au cours de son enfance. Il a notamment subi des tentatives de viol de la part de celui qu'il appelle son « père adoptif ».

même si elles ont un discours plus ou moins critique à l'égard de leur expérience de vie. Pour reprendre la catégorisation proposée par J. Damon⁸⁷, ces personnes se situent dans la phase de « sédentarisation » de leur carrière de SDF : certaines de rester sans-abri, elles se montrent passives et fatalistes à l'égard de leur situation. L'attitude des personnes de ce groupe est marquée par une absence de projet et de perspective d'avenir. Deux interviewés affirment se situer en position d'attente face à la mort : Emmanuelle « fait le doux rêve de s'endormir et de ne jamais se réveiller ». Jérôme rêve également de mourir et pense que tout ce que la vie a à lui apporter est la mort.

Lorsqu'ils évoquent un avenir en dehors de la rue, il apparaît plutôt comme un désir, un fantasme, mais ne relève pas d'un projet concret ni même parfois réalisable : Emmanuelle fait allusion à une petite maison appartenant à sa grand-mère en Auvergne où elle souhaiterait vivre ; Christelle parle de fonder une famille avec son ami qui est en prison ; Daniel aimerait diminuer sa consommation d'alcool et « reconstituer » son couple avec Emmanuelle grâce à un hypothétique séjour à l'hôtel du Marais ; Xavier parle de reprendre sa thèse de philosophie abandonnée depuis plusieurs années, mais il a égaré les brouillons et copies de ses premiers écrits... Même s'ils ont une réalité discursive, ces souhaits ne donnent lieu à aucune action, aucune stratégie de la part des protagonistes. Par exemple, Christelle ne fait aucune démarche, ni pour entretenir sa relation avec son ami emprisonné, ni pour se maintenir en bonne santé (elle n'a même pas la CMU), ni pour faire refaire ses papiers d'identité. Elle est dans une position d'attente passive - « J'attends que ma situation sera rétablie » - et elle attend que son ami sorte de prison.

Ainsi, à l'instar des « résignés », les « fatalistes » paraissent adopter une attitude passive face à leur situation, mais alors que les premiers ont encore l'espoir que leur situation s'améliore, cet espoir semble être inexistant ou avoir disparu chez les seconds. En témoignent les propos de Mike sur son absence de projet professionnel, liée au fait que ses six demandes de CES n'ont pas abouti, ou encore les discours très pessimistes de Jérôme quant à son avenir, Jérôme chez qui l'absence de motivation est un thème récurrent :

« J'espère plus rien de toute façon. J'attends plus rien de la vie que la mort, sincèrement. J'ai jamais vu, j'ai jamais vu... je suis pessimiste à bon escient parce que j'ai jamais vu une histoire – je parle au niveau national – s'améliorer et, au niveau personnel, si j'ai de la chance de rencontrer quelqu'un à qui je fais confiance et puis qui me, qui m'héberge ou qui me donne un pied à l'étrier, ça pourrait être bien pour moi. Mais j'y crois pas du tout. Vous m'avez dit tout à l'heure de me projeter, comme je vous disais, je me vois, et ça, ça me fait peur, de me voir comme certains SDF, clochards à 65 ans, cheveux blancs, machin, crade et attendre sur un banc, voilà quoi. Ca, je veux pas, c'est comme ça que je me projette. Je peux me projeter aussi, ouais, maison, famille, voiture, machin, mais ça, voyez, j'y crois pas des masses ».

Ainsi, si ces personnes expriment un certain fatalisme lorsqu'elles évoquent leur situation, elles ne donnent pas moins raison de leur expérience de vie en invoquant des causes externes à elles et indépendantes de leur volonté. Par exemple, Jérôme mentionne les difficultés de travailler en cas d'absence de logement (il raconte une chute de cinq mètres d'un échafaudage due au manque de sommeil et à la suite de laquelle il a perdu son emploi en intérim), l'insuffisance du parc locatif et le montant démesuré des cautions à verser, les incohérences des politiques sociales...

⁸⁷ Damon J., La question SDF, op. cité.

Les interviewés font donc preuve de certaines capacités d'analyse lorsqu'ils parlent de leur situation. Cependant, ils semblent se sentir dépourvus d'un sentiment d'efficacité personnelle⁸⁸ qui les aiderait à surmonter les difficultés qui s'imposent à eux, et ce à la différence des « résignés ». Non seulement, ces personnes n'ont plus d'espoir ni de motivation, mais en outre, elles ne se sentent pas en capacité de se construire une autre vie, de se projeter dans un avenir autre, ni même de l'imaginer. Elles semblent engluées dans une routinisation dont elles ne peuvent – et ne souhaitent – pas s'extraire. Les routines acquises lors de la socialisation dans la rue (le banc, la manche, l'alcool, les centres) semblent être fixées et aucune innovation personnelle ne vient les bousculer. Aucune stratégie ou tactique de changement ou de réadaptation ne modifie ces routines spatiales, sociales et temporelles, routines auxquelles on se soumet de manière mécanique, sans s'interroger sur leurs légitimités⁸⁹. Alors que ces routines ont pu constituer à un moment de leur carrière de SDF des actes innovants et stratégiques relevant de savoir-faire et de compétences visant à s'adapter au mieux à un nouveau mode de vie⁹⁰, elles ne sont plus réactualisées, ne correspondent pas à une démarche active, mais sont suivies machinalement. Ces routines répondent aux besoins perçus comme les plus élémentaires : se nourrir, boire de l'alcool (et donc s'en procurer, en faisant la manche pour Mike, Daniel et Emmanuelle), dormir.

Leurs activités quotidiennes se résument à errer sans but précis (Jérôme) ou à stagner dans un endroit défini (les autres) et sont immuables. Les déplacements dans l'espace public sont limités. Les endroits investis se bornent à quelques territoires fixes : le banc, où Emmanuelle et Daniel font la manche, et où Christelle s'alcoolise en compagnie de deux hommes SDF, le métro, où Mike fait la manche, la bibliothèque de Beaubourg, où Xavier lit, et éventuellement le centre d'accueil de jour. N'ayant pas d'activité rémunératrice légale, ces personnes vivent principalement du RMI (Xavier, Christelle, Noëlle, Mike) et de la manche (pour Mike, Emmanuelle et Daniel)⁹¹. Elles dorment en centre d'hébergement où à l'extérieur quand il n'y a pas de place dans les centres ou quand le temps le permet (porches, abris de bus, cabines téléphoniques, halls de gare, cages d'escalier...).

Le quotidien n'étant guidé par aucune volonté spécifique (de sortir de la rue, d'y rester...), il se déroule entre errance et stagnation. Cet abandon de soi et de son destin s'accompagne d'un délaissement du corps.

1.3. Un délaissement du corps...

Ces enquêtés présentent un physique très dégradé, ils portent des vêtements relativement sales et malodorants, leur visage est marqué par la consommation d'alcool, l'exposition au froid et au soleil, les nuits sans sommeil. Les sacs qui les accompagnent quotidiennement signalent leur

⁸⁸ Le sentiment d'efficacité de soi est un concept identifié par Bandura qu'il définit comme «la croyance des individus en leur capacité à mobiliser les ressources nécessaires pour maîtriser certaines situations et y réussir ». Il comprend deux dimensions relatives en la croyance en sa capacité à contrôler les événements d'une part, et à y faire face d'autre part. Cité par M. Bruchon-Schweitzer dans *Psychologie de la santé. Modèles, concepts et méthodes*. Paris, Dunod, 2002, p.245-246.

⁸⁹ Voir Gaboriau P., Clochard, op. cité.

⁹⁰ Ibid., chap. 4 ; Pichon P., « La manche : une activité routinière », *Annales de la recherche urbaine*, 57-58, 1992.

⁹¹ Jérôme déclare que sa demande de RMI est en cours et il refuse de répondre lorsqu'on lui demande s'il fait la manche : « Je réponds pas à cette question ! », signalant par là combien la manche est perçue comme une activité dévalorisante.

appartenance au monde des clochards. Ils ont d'ailleurs conscience de cette dégradation physique et du stigmate qu'elle véhicule, puisqu'ils affirment prendre de moins en moins soin de leur corps et de leur apparence physique :

« On se laisse tomber, on se dévalorise, on se sent mal, on a tous les autres qui vous critiquent autour parce qu'on a les vêtements sales, vous sentez pas bon, à cause des vêtements. [...] Le plus dur, c'est les autres autour qui voient qu'on a un problème parce qu'on est avec des paquets, on a le linge sale, on est mal habillé ou bien on est tout le temps en train de tourner avec des paquets ». (Noëlle)

« On se néglige, du moins on se néglige, je me néglige pas, c'est pas le problème, c'est que... j'aurais tendance un peu plus à me laisser aller. Un exemple, quand j'étais... Non, je raconte pas ça parce que vous allez dire que je suis vraiment cracra ! [...] Bon allez, je vais vous raconter quand même. Avant je prenais... [il demande à l'enquêtrice d'arrêter le magnétophone, en expliquant qu'il est gêné vis-à-vis des personnes qui vont écouter la bande, mais elle insiste pour le laisser fonctionner] tous les jours je prenais une douche, maintenant je prends une douche tous les trois jours, quoi. Vous voyez ce que je veux dire ? Y a ça, y a ce laisser-aller et puis y a aussi qu'on s'en fout ». (Jérôme)

La présentation de soi, les soins d'hygiène, mais également le rapport à la santé sont caractérisés par la négligence et le laisser-aller.

« On a un rapport au corps et aux douleurs qui nous donne, on a un rapport... Faut vraiment que ça fasse très mal pour... [réagir] ». (Jérôme)

Cette dimension distingue nettement les « fatalistes » des « résignés » et surtout des « volontaires », dont nous avons souligné qu'ils présentent une image positive d'eux-mêmes reposant notamment sur un recours important aux soins et à l'hygiène corporelle.

1.4. ...porteur du stigmate de clochard

S'ils négligent leur corps et leur santé, il n'en demeure pas moins que les enquêtés ont conscience de l'image et de l'étiquette de « clochard »⁹² qu'ils véhiculent, ce dont ils souffrent et ont honte. Ainsi, Noëlle et Christelle disent avoir honte de leur situation et, pour cette raison, elles préfèrent ne plus avoir de contact avec leur famille et leurs amis insérés. Nous avons vu comment Jérôme tente d'éviter certains sujets qui le mettent mal à l'aise, comme la mendicité ou le rapport à l'hygiène.

Le stigmate lié à leur situation de sans-abri est d'autant plus difficile à assumer par les interviewés qu'eux-mêmes ont des jugements très négatifs à l'égard des autres SDF. Le milieu des sans-domicile est présenté comme un milieu où l'on ne peut pas se faire d'amis, où l'on ne peut faire confiance à personne et où la violence est omniprésente. Ainsi, ils ont tendance à se distinguer de ce milieu. S'ils définissent leur situation par l'absence de logement (« on est SDF parce qu'il nous manque un appartement », dit Jérôme), leur non-responsabilité dans leur situation les déculpabilise. En outre, certains évoquent des qualités dont seraient dépourvus les autres sans-abri : Xavier, Mike et Daniel affirment ne pas être violents, malgré les expériences douloureuses qu'ils ont

⁹² Au sens défini par N. Anderson (Le hobo, op. cité) – bum en anglais – et par P. Gaboriau (Clochard, op. cité).

vécues⁹³, Christelle se démarque des autres femmes sans-domicile par le fait qu'elle est une fille « dean » qui ne « couche pas avec n'importe qui » ; Jérôme, Noëlle, Xavier lisent la presse et se tiennent informés. Si ces éléments ne leur permettent pas d'avoir une prise sur leur destinée, leur évocation dans l'entretien permet aux interviewés, dans une certaine mesure, de se distinguer des autres SDF, connotés négativement.

Les personnes classées dans la catégorie « fatalistes » témoignent donc d'une absence d'emprise sur leur situation actuelle et d'une absence de projection dans l'avenir, qui signent leur rupture sociale. Ils manifestent également un certain abandon de soi, de leur corps et de leur santé. Mais ils ne se reconnaissent pas moins des qualités distinctes, c'est-à-dire qui les identifient⁹⁴. Nous allons maintenant nous intéresser à leurs relations affectives, afin d'étudier l'impact d'un tel délaissement de soi sur les relations aux autres. Autrement dit, nous nous demanderons si les relations affectives et amoureuses font l'objet d'une recherche et d'un choix, ou si au contraire elles sont laissées aux hasards et aux circonstances.

2. Une vie affective soumise aux aléas des rencontres

Nous étudierons en premier lieu la composition du réseau social des enquêtés et le type de relations affectives qu'ils partagent. Nous rapporterons ensuite les difficultés rencontrées pour élaborer et maintenir une relation affective dans l'exclusion. Il s'agira enfin de décrire l'absence de démarche personnelle et volontaire dans la construction affective.

2. 1. Un réseau relationnel restreint et constitué de SDF

Force est de constater que le réseau social des personnes regroupées sous l'appellation « fatalistes » est assez peu étendu et essentiellement constitué d'autres SDF. Les enquêtés n'ont plus aucun contact avec leur famille, ni avec les amis ou collègues qu'ils ont pu avoir avant la perte du logement. Des mésententes enracinées dans le passé, le décès des proches, et surtout la honte liée à la précarité sont évoquées pour expliquer la distanciation familiale et amicale. Seul Xavier maintient des contacts ponctuels avec sa fille (12 ans), qu'il voit deux ou trois fois par an. Daniel évoque également une relation avec une personne insérée. Cette relation semble importante à ses yeux puisqu'il en parle spontanément et à plusieurs reprises pendant l'entretien ; il s'agit d'un médecin qu'il consulte pour son problème d'alcoolisme (il dit que c'est un ami, qu'il tutoie, mais il ne le connaît que depuis un mois)⁹⁵.

⁹³ Mike a notamment subi des violences parentales au cours de son enfance. Daniel est dans l'incapacité de parler de son passé, tant cela est douloureux pour lui : « Stop, parce que si je ramène tout en arrière, je fais comment moi ? Je peux pas ».

⁹⁴ Et, en ce sens, ne les isolent pas absolument, ne les rend pas radicalement étrangers au reste de la société comme le laissent penser maints travaux sur les sans-abri. Sur la connection entre la présentation de soi, fondé notamment sur la perception de différences propres, et la participation (même marginale) à une commune humanité (au sens de L. Boltanski et L. Thévenot), voir Breviglieri M., « L'horizon du « ne plus habiter » et l'absence de maintien de soi dans l'espace public » in Cefaï D., Joseph I. (dir), *L'héritage du pragmatisme*, L'Aube, 2002.

⁹⁵ Ce médecin joue peut-être le rôle de « garde-fou » (but fors) pour empêcher Daniel de sombrer totalement (K. Hopper, *Reckoning with Homelessness*, op. cité).

Si le réseau relationnel des membres de ce groupe se constitue exclusivement d'autres SDF, deux types de relations peuvent cependant être distinguées : il s'agit soit de relations diffuses avec des sans-abri rencontrés au gré des déplacements – aussi peu nombreux soient-ils – (Mike, Xavier, Jérôme), soit de relations quotidiennes avec une ou deux personnes qui forment un couple ou un groupe (Noëlle, Christelle, Daniel et Emmanuelle).

2.1.1. Des relations diffuses et non individualisées

Dans le premier cas, il s'agit de relations ponctuelles avec d'autres SDF qui partagent momentanément la même activité (la manche), la même substance (l'alcool), qui fréquentent un même lieu (la rue, le centre). Ces relations diffuses sont rarement individualisées. Comme l'exprime Mike, il s'agit des « copains de manche, de cartes, de scrabble, de jeux ». Les rapports sont parfois agressifs et violents, surtout sous l'effet de l'alcool. Ainsi, quelques jours avant l'entretien réalisé avec Xavier, celui-ci s'est fait frapper et casser le nez par un SDF avec lequel il s'alcoolise occasionnellement. Si l'alcoolisation peut favoriser l'expression de pulsions violentes, Xavier décrit aussi que ces pulsions peuvent avoir une dimension sexuelle ou affective puisqu'il arrive à certains SDF qu'il côtoie incidemment de vouloir le caresser ou avoir des rapports sexuels avec lui. Ces relations ne sont pas décrites comme des relations d'amitié (les enquêtés affirment ne pas avoir d'« amis »).

2.1.2. Des relations de groupe

Dans le second cas, les personnes interviewées entretiennent des relations étroites et quotidiennes avec une ou deux autres personnes. Ces relations s'apparentent à des relations de couple et plus largement à des relations « familiales ». Ces unités groupales rappellent le groupe de clochards étudié par P. Gaboriau au début des années 1990 dans le XVI^e arrondissement de Paris⁹⁶ : « Le groupe de clochards que je connais ressemble à une famille. Il est organisé à partir d'un couple formé depuis avril 1991 par Rodrigo et Mireille, autour desquels gravitent des hommes célibataires dont la fonction ressemble à celle d'enfants ou d'amants »⁹⁷.

Christelle passe ses journées avec deux hommes sans-domicile, Nassim et Gérard (« on ne se quitte plus »). Le trio constitue une unité très soudée, à tel point qu'elle utilise souvent le terme « on » quand elle parle d'elle et qu'elle dit ne plus se déplacer si les autres ne veulent pas l'accompagner. Le trio est territorialisé sur un banc, qu'il ne quitte que lorsque ces membres vont dormir dans un centre. L'alcool joue un rôle important dans le lien qu'ils partagent : Christelle affirme ne pas boire d'alcool quand elle est seule. Elle entretient une relation affective ambiguë avec Nassim. En effet, elle dit vouloir rester fidèle à Kamel, homme rencontré peu après son arrivée dans la rue, actuellement emprisonné. Pour cette raison, elle a toujours refusé d'avoir des rapports sexuels avec Nassim, leurs rapports physiques se limitant à des « bisous ». Elle affirme néanmoins ressentir beaucoup d'« affection » pour lui, affection qu'elle compare à celle d'une mère pour son enfant. A plusieurs reprises, elle compare Nassim à un enfant (elle raconte qu'il lui est arrivé de le laver lorsqu'ils étaient hébergés à l'hôtel), elle établit un parallèle entre les bisous qu'ils s'échangent et ceux qu'un parent fait à son enfant, et elle entretient une relation de maternage avec Nassim et Gérard : elle prend en charge pour le trio les achats de nourriture, de tabac, d'alcool ; elle gère le budget et dépense la totalité de l'argent qu'elle perçoit grâce au RMI pour ses acolytes... Elle organise également leur place en foyer d'hébergement (c'est elle qui appelle le 115) et elle affirme

⁹⁶ Gaboriau P., Clochard, op. cité.

⁹⁷ Ibid., p. 88-89.

que Nassim a besoin de sa protection. Ainsi, elle refuse de le laisser seul par crainte qu'il se fasse agresser et qu'elle ne soit pas là pour assurer sa défense. Ce trio ressemble à une « famille »⁹⁸, avec ses propres règles et ses propres normes, et où Christelle jouerait à la fois le rôle de pourvoyeur des ressources, et celui de mère/compagne aimante et chaleureuse, pour Gérard et pour Nassim, qu'elle considère tour à tour comme un enfant et comme un compagnon.

Si Christelle, Nassim et Gérard ne sont pas réunis la nuit lorsqu'ils dorment en centre d'hébergement, ils le sont lorsque Christelle parvient à offrir au trio une chambre d'hôtel pour trois personnes :

« On avait un grand lit et un petit lit pour Gérard ».

Gérard tient la place du petit enfant dans cette « famille ». A aucun moment, Christelle n'y fait référence comme à un homme, qui pourrait avoir des désirs pour elle. Il est au contraire totalement déssexualisé.

Quant à l'activité sexuelle de Christelle et de Nassim, elle est très limitée⁹⁹, Christelle refusant d'avoir des rapports sexuels avec lui. Ils s'enlacent, s'embrassent profondément, et elle consent à ce qu'il se masturbe près d'elle lorsqu'ils dorment ensemble – Gérard se trouvant à quelques pas. Cette observation permet de souligner combien les normes de la sexualité – avoir des rapports sexuels avec pénétration avec son(sa) conjoint(e) – sont modulées dans un environnement laissant peu de place à l'intimité et peu de possibilités dans l'élection des partenaires.

Parlons maintenant du couple formé par Emmanuelle et Daniel. Ils passent leurs journées ensemble (la nuit, ils dorment séparément dans les centres), à l'image d'un couple. S'ils sont perçus comme un couple par les autres sans-domicile et par les travailleurs sociaux des centres qu'ils fréquentent, et si Daniel se dit en couple avec Emmanuelle, elle affirme le contraire et le présente, non pas comme son conjoint, mais comme un « compagnon de galère », qu'elle déteste.

Emmanuelle avait encore son logement lorsqu'elle a rencontré Daniel, dans un bar. Elle l'a hébergé parce qu'il travaillait et pouvait l'aider à payer le loyer. C'est alors que Daniel aurait perdu son emploi, à cause de son alcoolisme, et qu'ils se seraient retrouvés ensemble dans la rue. Si le couple avait une relation relativement satisfaisante du temps où il était hébergé, il semble que les relations se soient dégradées après l'arrivée dans la rue : l'errance, la consommation d'alcool quotidienne des deux acolytes et la rancœur d'Emmanuelle à l'égard de Daniel (qu'elle rend responsable de la perte du logement et de la mort de son chat, qu'elle affectionnait particulièrement et qui représentait le souvenir vivant d'un passé heureux avec son époux) favorisent des relations extrêmement violentes. Alors que Daniel exprime des sentiments d'affection et d'amour très forts pour Emmanuelle, elle dénie tout sentiment amoureux à son égard, et distingue radicalement cette relation de celle qu'elle partageait avec son défunt mari, qu'elle aimait profondément. Elle qualifie la relation à Daniel comme une relation « fraternelle » :

« On dirait comme si c'était un frère. C'est tout, sans plus. [...] C'est plutôt fraternel là celle-là [cette relation-là] ».

Emmanuelle souligne ainsi la dimension « familiale » de cette relation qu'elle refuse de comparer à une relation amoureuse. L'organisation du quotidien obéit à une répartition tacite des rôles : Emmanuelle prend en charge la mendicité pour les deux (Daniel lui fait « un petit bisou pour la

⁹⁸ Proth B., et Raybaud V., « Une famille de SDF recomposée à l'aéroport », *ethnographiques.org* 6, 2004.

⁹⁹ Patrick Gaboriau (Clochard, op. cité) a également observé que Mireille et Rodrigo, couple de clochards qu'il a étudié, n'avaient pas de rapports sexuels.

remercier quand elle a bien travaillé») alors qu'il se préoccupe davantage des démarches auprès des institutions (et notamment des institutions médicales).

« Des fois de temps en temps dans la journée, quand on fait une bonne manche... Des fois, et encore cet après-midi, elle m'a dit : tiens, j'ai bien travaillé. Je lui ai fait un gros bisou. / C'est plutôt elle qui fait la manche ? / C'est elle qui fait la manche, c'est vrai, elle travaille... ». (Daniel)

Là encore, la sexualité est peu présente, Emmanuelle refusant d'avoir des rapports sexuels avec Daniel.

En ce qui concerne Noëlle enfin, elle est en couple avec Eric (présenté dans le groupe des « résignés »). Ils semblent partager peu d'activités mais ils se côtoient quotidiennement depuis plusieurs années : ils se sont rencontrés dans un centre d'hébergement, puis ont vécu ensemble pendant trois ans dans un logement « Habitat et Soins », avant de connaître à nouveau la rue. Leur relation dure depuis sept ou huit ans. Noëlle se dit très amoureuse de lui, alors qu'il semble s'éloigner d'elle. Elle exprime également un fort désir de maternage envers lui :

« Mais moi je suis attachée, je suis très attachée affectivement et lui ça l'ennuie de savoir que je suis très amoureuse. C'est de l'affectivité, de l'amitié, une très grande tendresse et c'est presque aussi un peu besoin de pas être seule et de mater un peu. Je suis maternelle, affectueuse, douce, gentille, calme. »

Depuis qu'ils sont sans logement, Noëlle affirme détenir un pouvoir économique plus élevé que celui d'Éric, et faire des démarches quotidiennes pour trouver du travail. Elle se décrit comme une « mère couveuse » ou une « mère gâteau » auprès d'Éric.

Christelle, et dans une moindre mesure Noëlle, expriment un fort besoin de maternage au cours de l'entretien, besoin qu'elles comblent au moins partiellement auprès de leur compagnon. Soulignons que Christelle exprime un fort désir d'enfant au cours de l'entretien et elle manifeste des difficultés à se remettre de l'avortement qu'elle a subi, contre son désir, trois ans avant l'interview. Quant à Noëlle, elle a eu deux enfants, qu'elle n'a pas élevés et qu'elle ne voit quasiment plus, ce dont elle se culpabilise beaucoup. Ces deux femmes investissent ou réinvestissent fortement la fonction maternelle, ce qui met en évidence comment, dans une situation de précarité sociale et affective, les individus opèrent un repli sur une activité ou un statut qu'ils considèrent valorisants¹⁰⁰.

Par ailleurs, les discours de ces femmes vont à l'opposé de l'idée selon laquelle les femmes SDF se mettent en couple uniquement pour bénéficier de la protection d'un homme¹⁰¹. Dans le cas des femmes de ce groupe, ce sont plutôt elles qui déclarent protéger et défendre leurs partenaires alors qu'ils ne semblent pas les protéger quand elles sont agressées par exemple. Ainsi, elles relatent toutes des agressions au cours desquelles leur compagnon ne leur a nullement porté secours, eux-mêmes étant trop alcoolisés.

¹⁰⁰ Ferrand M., *Féminin Masculin*, Paris, La Découverte, 2004.

¹⁰¹ Lanzarini C., *Survivre dans le monde sous-prolétaire*, op. cit. Nous faisons la même observation à propos des « résignés ». Répéter l'observation ici est encore plus étonnant, au sens où nous avons à faire aux personnes de notre échantillon les plus mal en point, les plus éloignées du logement, de l'emploi, et d'une bonne santé, et installées durablement dans la rue. Par conséquent, il paraît important, y compris auprès des personnes les plus « désocialisées » de décrire leurs pratiques, de rapporter les significations qu'elles leur attribuent. La désocialisation apparaît alors comme l'envers d'une autre socialisation, dont il convient de décrire les ressorts avant toute autre explication ou critique.

Enfin Xavier entretient une relation « platonique » depuis dix mois avec un homme hospitalisé. Nous savons peu de choses sur leur relation, mais nous savons qu'ils n'ont jamais eu de rapports sexuels et que les contacts physiques se résument à se « rouler des pelles ».

« Je vais le voir régulièrement à l'hôpital X. C'est complètement platonique. Des fois, quand on rigole, on se roule une pelle et puis voilà. Mais pour moi, c'est un ami très cher et ça me suffit. J'ai pas besoin de sexe avec cette personne. »

Qu'ils se présentent comme étant en couple, en groupe ou solitaires, tous les interviewés s'accordent pour dire qu'il est extrêmement difficile, voire impossible, de construire une relation affective satisfaisante dans la rue.

2.2. Des relations affectives soumises à des contraintes

Trois explications complémentaires sont avancées pour justifier la difficulté à vivre une relation affective dans l'exclusion : le sentiment personnel de ne plus être en capacité d'aimer (Jérôme, Mike, Emmanuelle, Xavier) ; des contraintes écologiques comme obstacles à toute relation amoureuse (Noëlle et Daniel) ; l'impossibilité de se conformer aux rôles sociaux assignés à chaque sexe (Mike, Jérôme, Noëlle).

2.2.1. Un affectif « rasé »

Comme nous l'avons souligné précédemment, Mike, Jérôme et Xavier entretiennent essentiellement des relations sociales diffuses, circonstancielles et éventuellement instrumentalisées (pour faire passer le temps à plusieurs, boire ensemble, faire la manche...). Ces personnes sont solitaires la plupart du temps, et leurs relations affectives sont limitées voire inexistantes. Comme l'exprime Jérôme :

« Quand vous êtes SDF, vous perdez tous les repères, qu'ils soient affectifs, y a plus d'affect qui se passe. [...] J'ai l'affect qui est complètement rasé, à tel point que je me pose des questions : est-ce que je serais un jour encore capable d'aimer ? »

Ce que sous-tend le discours de Jérôme, et qui émerge d'autres entretiens, c'est que la capacité à donner et à recevoir de l'affection est mise à mal, par les conditions de vie, par la perte d'estime de soi – et des autres – qu'elles entraînent, dans un réseau social constitué uniquement de gens « cassés » (« je ne rencontre que des gonzesses cassées », dit Jérôme). Cette capacité à aimer et à être aimé s'est également trouvée dégradée par des relations affectives anciennes, qui remontent à l'enfance pour certains. Ainsi Jérôme raconte-t-il avoir subi des maltraitances de la part de sa mère, puis dans les familles et dans le Centre Médico-Psychologique qui l'ont accueilli. Et il a été marqué par une relation qu'il a eue avec une femme lorsqu'il était encore inséré. Il semble avoir souffert de cette relation car il aimait cette femme, mais elle était devenue « invivable » car elle le prenait pour un « larbin », un « soumis » alors qu'il recherchait une relation égalitaire. Il s'est également senti « fragilisé » lorsque la femme qu'il avait rencontrée en lit infirmier a préféré le quitter pour rejoindre son ancien petit ami, violent mais ayant un logement. Comme s'il s'agissait d'une fatalité, Jérôme affirme ne rencontrer que des femmes « cassées » et il dit ne plus vouloir se risquer à nouer de nouvelles relations.

De la même manière, Mike a subi des violences extrêmes de la part de son père, il a notamment assisté à des abus sexuels sur son petit frère et au décès de deux de ses frères et sœurs. Par la suite, il a été très amoureux d'une jeune femme lorsqu'il avait 17 ans, mais leur relation a pris fin au bout de 4 ans lors de sa mutation à Paris (il résidait en province). Il reste marqué par ce premier amour qu'il n'a jamais oublié – près de 30 ans plus tard, il joue toujours la date de naissance de cette première compagne aux jeux de hasard. Il a également été très affecté par une relation avec une autre femme, avec qui il a vécu pendant 6 ans : celle-ci lui a été infidèle (il a recensé quatorze hommes avec qui elle l'aurait trompé).

Quant à Xavier, il a été placé par la DDASS dans de nombreuses familles d'accueil (il évoque onze nourrices) au cours de son enfance et il a notamment subi des tentatives de viol de la part de son « père adoptif » :

« Alors quand t'as des parents adoptifs cinglés, c'est pas brillant. Alors au niveau affectif, des échecs, des suites d'échecs, des réussites bien sûr, beaucoup de réussites, faut pas non plus le nier. Mais moi dans ma tête, je suis quelqu'un qui est perdu. Je suis un enfant perdu, et j'ai 41 ans. »

En ce qui concerne Emmanuelle, si son quotidien s'organise avec Daniel, elle n'exprime pas de sentiment d'affection à son égard et elle semble ne plus être en capacité d'aimer et d'être aimée depuis le décès de son mari, puis depuis la mort de son chat, dont elle parle avec beaucoup d'émotion au cours de l'entretien.

Ainsi, les difficultés liées à l'exclusion se surajoutent, chez ces personnes, à des états émotionnels et des carrières affectives déjà heurtées et mises à rude épreuve par le passé. Si ces personnes semblent avoir peu de relations affectives, il n'en demeure pas moins que le besoin de recevoir de l'affection ou d'en donner est là et se cristallise parfois sur un objet particulier : un nounours pour Emmanuelle, une bouteille pour Mike, seule compagne de tous les instants.

2.2.2. Des contraintes écologiques

S'agissant des personnes qui se sentent encore en capacité d'aimer et qui expriment le désir de construire ou de poursuivre une relation affective, elles mettent en avant que les contraintes liées à la vie dans la rue constituent des obstacles à une relation de couple satisfaisante. Daniel et Noëlle – respectivement en couple avec Emmanuelle et Éric - produisent des discours très similaires sur le fait que la vie à la rue détruit progressivement leur relation de couple (les deux couples ont connu des périodes d'hébergement commun). Daniel explique que l'absence d'intimité et l'impossibilité d'avoir des relations sexuelles les contraignent à s'alcooliser :

« Vous n'avez jamais de relations sexuelles ? / Ah non, tous les deux, non, on n'en a plus d'ailleurs alors on boit, voilà. (...) On est réduits à boire. »

Daniel rend l'alcool responsable de la rupture qu'il sent proche avec Emmanuelle et de la violence de leurs rapports :

« C'est vrai qu'on s'est heurtés beaucoup avec l'alcool. On a eu des misères, deux chevilles de cassées, un doigt de cassé. »

« J'ai plutôt l'alcool qui est en train de casser mon couple ».

Concernant Noëlle, elle décrit longuement comment la vie à la rue mène à une perte d'estime et une dévalorisation de soi. Elle dit se sentir de moins en moins femme et de moins en moins attirante : « je me masculine », dit-elle à plusieurs reprises. Cette mésestime de soi et ce sentiment d'une moindre capacité à plaire à l'autre ont une incidence sur sa relation avec Éric. Même si Noëlle affirme lui être très liée, elle constate qu'il s'éloigne d'elle et que, en l'absence de lieux et de moments d'intimité, le couple parvient difficilement à rester uni¹⁰² :

« Ça, le fait d'être à la rue ça tue les désirs, ça émousse les plaisirs et ça met au point mort les désirs sexuels. C'est le point mort. C'est rien, c'est rien de le dire, je n'aime plus, je n'aime plus les relations sexuelles, je deviens foutiste complètement, sexuellement, c'est pour ça qu'il a envie d'aller ailleurs. (...) j'ai l'impression qu'il veut aller avec une autre parce qu'il m'aime plus et que je l'excite plus sexuellement, physiquement. Il regarde les autres plus que moi. »

Noëlle met en avant un autre élément participant de la désunion conjugale : le fait que ni Éric ni elle ne peuvent assumer leur rôle socialement prescrit d'homme et de femme.

2.2.3. Des rôles sociaux impossibles à assumer

Noëlle a une image de l'homme « excitant sexuellement » très stéréotypée : « qui a une vie normale, un compte en banque, un travail, un endroit où avoir une intimité », quelqu'un qui « contrôle », qui est « cérébral », sérieux, qui sait ce qu'il veut, bref ce n'est pas un « homme objet ». Elle sous-entend qu'un homme qui n'a pas de pouvoir économique n'est plus vraiment un homme, il perd de sa masculinité. Elle considère qu'Éric est moins viril, moins homme, non seulement parce qu'il n'a plus de sexualité (du moins avec elle), mais aussi parce qu'il n'a pas de travail (et également à cause d'un viol dont il aurait été victime). C'est comme s'il « n'avait plus de sexe ». A mesure que Noëlle se masculinise¹⁰³, en portant des habits amples et sombres pour cacher son corps, pour le rendre le moins désirable possible dans un souci de protection et en faisant des activités masculines (porter des sacs, vivre à l'extérieur, avoir le pouvoir économique et prendre en charge la survie du couple), Éric perd de sa masculinité.

Les propos de Noëlle font écho aux discours des interviewés qui ne sont pas en couple et qui n'envisagent pas une telle possibilité du fait de leur situation (Jérôme, Mike, Xavier). Mike et Jérôme soulignent qu'il est « impossible » de vivre une relation de couple dans l'exclusion car les hommes, privés de pouvoir économique, ne peuvent pas prendre en charge une femme. Lorsque l'enquêteur demande à Mike s'il pense que c'est possible de vivre une relation amoureuse en étant sans-abri, il répond par la négative : « t'as pas de pognon pour commencer ». Pour avoir une femme et une famille, il affirme qu'il devrait être comme Charles Bronson, qu'il « assume une vie » (payer un logement, la nourrir, lui acheter des vêtements...). Le lien entre le fait d'avoir une relation avec une femme et le fait de travailler est établi à plusieurs reprises par Mike : lorsque son interlocuteur lui demande s'il aimerait rencontrer une femme, il répond en évoquant les difficultés qu'il a pour se procurer un emploi :

¹⁰² Les femmes interviewées dans le cadre du rapport *Féminité, accès aux soins, maternité, et risques vécus par les femmes en grande précarité* (Brunet L. et alii, rapport cité) témoignent également du fait que la vie à la rue met les couples à rude épreuve et que les lieux d'accueil et d'hébergement sont trop rarement conçus pour les couples. Ainsi, l'absence d'intimité va à l'encontre de la construction du couple, de l'entente conjugale, et des relations, tant affectives que sexuelles.

¹⁰³ Signalons que Noëlle n'a plus de règles depuis une dizaine d'années, à cause d'une intervention chirurgicale.

« Vous aimeriez rencontrer une femme ? / Ah ça dépend qui. / Vous espérez rencontrer quelqu'un ? / Non, parce que... Vous connaissez le CAS ? / Oui / C'est là-bas que j'ai rempli mes contrats Emploi Solidarité, j'ai jamais eu de réponse. Alors qu'est-ce qu'il faut croire ? Qu'on remplit des papiers pour rien. »

Mike insinue que pour se marier, il faut avoir de l'argent (il fait référence à un personnage célèbre – et implicitement riche : Yves Montand – qui s'est marié à 67 ans). Ces discours renvoient à une conception traditionnelle du rôle de l'homme et celui de la femme selon laquelle l'homme est le pourvoyeur des ressources et détient le pouvoir économique¹⁰⁴. Lorsque l'homme ne peut pas assumer ce rôle, il lui est impossible d'être en couple. Mike souligne d'ailleurs que les relations entre hommes et femmes dans la rue ne peuvent être basées que sur la sexualité (sinon, ces relations n'existent pas) : « un coup je te baise, un coup je te baise pas ».

Pour Jérôme, être en couple, c'est veiller sur l'autre, le protéger, surtout lorsqu'on vit dehors. Or, il souligne qu'il est impossible de veiller sur quelqu'un, de le protéger quand on est soi-même en situation de vulnérabilité face aux agressions.

« Comment voulez-vous aimer une personne, protéger une personne quand le soir vous dormez sur un banc de bus par exemple et vous vous faites réveiller à 3 heures du mat' par simplement des mecs complètement éméchés qui vous tapent dessus ? ».

Il apparaît donc que pour les personnes regroupées sous l'appellation « fatalistes », construire une relation affective relève de l'épreuve. Cependant, si quelques-uns (comme Mike et Jérôme) ont renoncé à toute relation amoureuse dans leurs conditions de vie actuelles, d'autres (Noëlle, Daniel, Christelle) tentent d'initier et de maintenir des liens amoureux. Ce qui transparait des discours sur ces relations affectives, c'est d'une part qu'elles ne sont pas toujours choisies, et d'autre part qu'elles sont généralement insatisfaisantes.

2.3. Des relations affectives non choisies et insatisfaisantes

Christelle explique que si elle passe ses journées avec Nassim et Gérard, ce n'est pas parce qu'elle les apprécie, mais c'est parce qu'elle n'aime pas rester seule et qu'ils sont venus vers elle :

« J'étais... ben toute seule, j'étais assise et puis il est venu me voir, enfin ils sont venus avec Gérard son copain, ils sont venus me voir tous les deux et voilà quoi. Après on a... on a fait connaissance, et puis maintenant on se quitte plus. [...] En fait, c'est peut-être... c'est sûrement d'autres personnes qu'il me faudrait, mais comme j'aime pas rester toute seule, je reste avec eux quoi. »

La relation qu'elle entretient avec ses deux compagnons semble cependant déplaire à Christelle puisqu'elle se plaint de leur inactivité, de leur immobilisme et de leur ancrage sur le banc. En outre, elle subit des violences physiques et verbales de la part de Nassim, et elle pourvoit aux besoins des deux autres (en alcool, cigarettes, nourriture...). Quant à la relation qu'elle entretient avec Kamel, elle la présente comme une relation très forte, prometteuse d'un avenir valorisant (se marier, fonder une famille). Mais si cette relation est particulièrement investie par Christelle, dans ses discours et ses sentiments, elle semble relever davantage de l'imaginaire que des faits. En effet, au moment de l'entretien, Christelle n'a pas vu Kamel depuis six mois (ils se sont

¹⁰⁴ Ferrand M., *Féminin Masculin*, op. cité.

rencontrés en décembre et il a été incarcéré en janvier), elle n'est jamais allée le voir en prison (alors qu'elle déclare avoir une autorisation de visite depuis trois mois et elle raconte avoir accompagné une femme sans-domicile voir son compagnon à la même prison), et elle communique (seulement par écrit) très peu avec lui.

En ce qui concerne Daniel, Emmanuelle et Noëlle, il apparaît qu'ils n'ont pas non plus réellement choisi celui ou celle avec lequel ils partagent leur quotidien. En effet, Daniel et Emmanuelle sont ensemble parce qu'elle l'a hébergé du temps où elle avait encore son appartement, qu'ils se sont retrouvés ensemble dans la rue et qu'ils sont restés ensemble depuis, non par choix ou par désir d'être réunis, semble-t-il, mais plutôt par habitude. Et l'un comme l'autre sont insatisfaits de cette relation, teintée de violence et d'alcoolisme : Emmanuelle n'aime pas cet homme, envers lequel elle éprouve beaucoup de ressentiment, et si Daniel dit aimer Emmanuelle, il n'est pas non plus satisfait de leurs rapports, comme nous l'avons vu précédemment.

S'agissant de Noëlle, sa relation avec Eric semble également liée à des circonstances fortuites : ils se sont rencontrés dans un centre d'hébergement, il l'a incité à « faire attention à lui » et à débiter une liaison avec lui alors qu'elle n'en avait pas le désir. Et ils sont « indécollables » depuis, comme l'exprime Noëlle. Cependant, cette relation est loin d'être satisfaisante en raison des difficultés liées à leur situation (absence d'intimité, perte d'estime de soi, impossibilité d'assumer un rôle social valorisant).

La vie affective et amoureuse des « fatalistes » apparaît soumise aux aléas des rencontres et de la vie dans la rue. Les personnes célibataires ne mettent en œuvre aucune démarche pour trouver un partenaire et éventuellement pour construire une relation à deux car elle serait inévitablement vouée à l'échec. Celles qui sont en couple ou en « famille » ne l'ont pas vraiment choisi et ne sont pas responsables de la dégradation des relations (c'est l'alcool, l'absence d'intimité, le manque de moyens). Si elles constatent que ces relations sont insatisfaisantes, elles n'essaient pas d'en changer ni de modifier les contraintes qui y nuisent. De la même manière que ces personnes manifestent une absence de prise sur leur situation et sur leur avenir, elles semblent dépourvues de contrôle dans leur vie affective et amoureuse, davantage tributaire de la fatalité que de processus décisionnels.

Nous allons maintenant étudier l'impact d'une telle attitude sur l'activité sexuelle. Le repli sur soi ou sur le groupe des SDF est-il synonyme d'une rareté ou d'une absence d'opportunités sexuelles ? Si les personnes rencontrées expriment des difficultés à aimer et se faire aimer, éprouvent-elles néanmoins des désirs physiques et comment cherchent-elles à les assouvir ? Sont-elles également fatalistes dans leur vie sexuelle ?

3. Les pratiques sexuelles au second plan

Il s'agira d'étudier dans un premier temps la variabilité des désirs physiques éprouvés par les enquêtés et la manière dont ils les assouissent. Partant, nous soulignerons la rareté des occasions sexuelles dont témoignent les interviewés. Nous montrerons enfin que la sexualité demeure un domaine hautement normé, même dans des conditions d'extrême précarité.

3.1. De l'absence de désir à des désirs inassouvis

Pour les membres de ce groupe, l'activité sexuelle est rare, voire inexistante. L'importance accordée à la sexualité et les désirs sexuels exprimés pendant l'entretien sont cependant variables. Certains, comme Emmanuelle, n'ont pas de désir sexuel et ne cherchent pas à avoir de rapports sexuels. Ainsi, ne pas obtenir de place en hôtel ou dans une chambre pour couple lui permet d'éviter de se retrouver seule avec Daniel, d'affronter sa violence et d'avoir des rapports sexuels avec lui (le discours de Daniel est exactement inversé puisqu'il affirme que le fait de ne pas avoir de lieux d'intimité avec Emmanuelle est la cause de leur éloignement et de la violence de leurs rapports).

Si Emmanuelle évoque une absence de désir sexuel, il n'en a pas toujours été ainsi. C'est depuis le décès de son mari que la sexualité « ne l'intéresse plus »¹⁰⁵. Elle a bien eu des rapports sexuels consentis avec Daniel lorsqu'elle l'hébergeait, mais ces rapports se sont dégradés après l'arrivée dans la rue et semblent être très violents :

« Vous vous êtes déjà sentie obligée ? / Ah non, parce qu'il habitait chez moi donc il était..., alors là non, Là il était très obéissant chez moi. Parce que je lui ai dit : moi j'appelle tous mes voisins, ça fait 10 ans que j'habite ici, tu vas voir, essaye un peu pour rire. Ne serait-ce que pour rire. C'est quand on s'est retrouvés dans la rue qu'il est devenu violent, là j'avais plus de défense. »

D'après ces propos, il semble que Emmanuelle ait moins de pouvoir de négociation depuis qu'elle est sans-domicile : quand elle avait encore son appartement, elle avait encore du pouvoir (« là il était obéissant ») mais depuis qu'elle vit dans la rue, elle affirme ne plus avoir de « défense » et ne pas pouvoir échapper à la violence de Daniel¹⁰⁶. Leur dernier rapport a eu lieu à l'hôtel du Marais, 8 mois avant l'entretien.

Christelle n'a pas eu de rapport sexuel depuis que son ami, Kamel, est emprisonné. Leur dernier rapport a eu lieu 6 mois avant l'entretien, chez le père de son ami. Si la sexualité lui manque, c'est surtout la tendresse et l'affection de Kamel dont elle a besoin. La relation affective qu'elle entretient avec Nassim est dépourvue de rapports sexuels car elle veut rester « fidèle » à celui qui est en prison. Elle évoque néanmoins une scène où Nassim et elle ont dormi à l'hôtel, dans le même lit. Bien qu'il ait tenté d'avoir des rapports avec elle, elle est parvenue à refuser – il s'est masturbé.

¹⁰⁵ La perte d'un être aimé paraît changer durablement la signification des relations affectives et sexuelles, comme l'indiquent les « veuves », dans la deuxième partie de ce rapport.

¹⁰⁶ Il est possible qu'Emmanuelle, au fil de l'entretien, essaie volontairement de se détacher de Daniel et de sa relation à lui. L'entretien peut constituer un temps où, seule, elle peut exprimer le fait qu'elle ne se réduit pas à cette relation qui la dévalorise. On peut aussi évoquer le « contrat contradictoire entre l'homme et la femme » dans la relation conjugale avec le fait que les hommes se déclarent plus constamment amoureux de leur conjoint que les femmes même après 15 ans de vie commune, et que le désir de la femme s'affaiblit relativement à celui de l'homme. M. Bozon. « Amour, désir et durée. » in Bajos N., Bozon M., Ferrand A., Giami A., Spira F. et le groupe ACSF, *La sexualité aux temps du sida*, PUF, Paris, 1998. M. Bozon écrit ainsi : « La différence entre les investissements masculins et féminins dans la sexualité conjugale a pour conséquence que le mot désir n'a pas le même sens pour les uns et pour les autres. On peut interpréter le désir de l'homme comme une recherche de réassurance personnelle entraînant plutôt une satisfaction individuelle (...).Le désir de la femme quand il s'exprime est celui d'une réactivation périodique de la relation conjugale, à travers la sexualité. » , p.29.

Mike accorde également peu d'importance à la sexualité, il affirme que la sexualité n'est pas importante pour lui, mais il a cependant des désirs, qu'il assouvit par la masturbation et par des « rêves érotiques ». Il dit avoir peu de relations sexuelles depuis qu'il est sans-domicile (14 ans). Il évoque cependant quelques rapports sexuels qu'il a eus avec des femmes SDF, dans un squat qu'il s'était aménagé. L'alcool jouait un rôle important dans la réalisation de ces actes sexuels, puisque les protagonistes étaient alcoolisés à chaque fois – Mike a d'ailleurs des difficultés à se remémorer son dernier rapport en raison de son état d'ébriété. De la même manière que Mike a besoin de boire de l'alcool pour pouvoir dépasser sa timidité lorsqu'il fait la manche, il semble qu'une alcoolisation soit également nécessaire pour qu'il passe à l'acte sexuel. Cependant, si l'alcoolisation peut agir comme un désinhibiteur facilitant la rencontre de l'autre et les rapports physiques, elle est aussi un frein à la libido et peut empêcher l'érection. Mike relate qu'il lui est déjà arrivé de ne pas pouvoir pénétrer sa partenaire. Christelle parle aussi d'expériences sexuelles décevantes à cause de l'alcool :

« Ça se passait bien mais quand on boit un peu trop, ben la libido... ».

Pour Jérôme, la sexualité est importante, mais elle est rare. Son dernier rapport remonte à plus de six mois et a eu lieu avec une prostituée, ce qu'il légitime par un « besoin plus que physique ». Mais il affirme que cette expérience – la première qu'il a eue avec une prostituée – était décevante et qu'il ne recommencera pas. Avant cela, il n'avait pas eu de rapport depuis deux ans, moment où il avait une activité sexuelle avec sa compagne de l'époque, femme qu'il avait rencontrée alors qu'il était hébergé en lit infirmier. Leur relation avait duré quelques mois, mais elle était insatisfaisante aux yeux de Jérôme, car sa partenaire « buvait énormément ». Cependant, ce n'est pas lui qui a mis fin à leur relation : elle serait retournée avec son ancien partenaire, homme violent qui avait un appartement. Lorsqu'ils étaient ensemble, Jérôme et son amie dormaient dehors ou en centre d'hébergement et n'avaient des relations sexuelles qu'à l'hôtel.

Noëlle et Daniel sont les deux personnes de ce groupe qui accordent une plus grande importance à la sexualité au sens où la sexualité est structurante pour le couple. A leurs yeux, la relation sexuelle est ce qui fonde le couple et le maintient uni. Daniel explique pourtant que les relations avec Emmanuelle sont de plus en plus distantes parce qu'ils n'ont plus d'échanges charnels et qu'ils boivent à cause de ça :

« On n'a plus de relations sexuelles, alors on boit ».

Leur dernier rapport remonte à « très longtemps » (il ne peut pas dire précisément quand). Leur intimité se limite à quelques « petits bisous ». Daniel affirme que ça lui manque beaucoup. Il aimerait avoir accès à une chambre à l'hôtel du Marais, pas seulement pour avoir des rapports sexuels, mais aussi pour retrouver une certaine intimité (« se voir »), de l'hygiène, pouvoir se laver (« une douche, une baignoire »), recouvrer la paix, l'humanité (« on vit un peu comme des bêtes »), la tranquillité. Ce serait aussi pour retrouver le contact des corps (prendre une douche avec Emmanuelle) : « retrouver la chair de ma chair, le contact du couple ».

Dans ce propos, la sexualité revêt un caractère particulièrement important pour le couple, sinon : on boit, « on vit comme des bêtes », « on n'a plus rien », « on n'est plus nous ». La sexualité apparaît donc comme structurante pour le couple. Sans elle, le couple se défait. Daniel évoque non seulement une perte d'identité du couple (« on n'est plus nous »), mais aussi une perte d'identité individuelle et d'humanité : il rapporte qu'Emmanuelle et lui vivent « comme des animaux », qu'ils n'ont plus leurs papiers d'identité, et qu'ils ne prennent plus soin d'eux.

Le discours de Noëlle met également en évidence comment l'absence de lieux intimes et le fait de ne pas avoir de relation sexuelle ont un impact sur sa relation avec Eric, qu'elle sent moins

proche d'elle. Elle a l'impression qu'il est attiré par d'autres personnes et surtout que l'absence d'activité sexuelle atteint son équilibre mental.

« On est SDF, on n'a pas tellement de relations sexuelles, c'est pour ça qu'il est pas équilibré ».

Faire l'amour est quelque chose d'important pour elle dans le cadre d'une relation conjugale. Elle souligne que la sexualité pour la sexualité ne l'intéresse pas, mais qu'elle revêt une importance particulière au sein d'une relation affective. En temps normal, elle affirme avoir besoin de faire l'amour une fois par semaine, et elle dit être faite pour avoir des relations sexuelles « assez souvent ». Cependant, elle explique que l'absence de domicile fixe et d'intimité, la perte d'estime de soi et de l'autre, le changement des corps et des apparences, et l'impossibilité de prendre soin de soi ou de s'habiller comme on le souhaite tuent les désirs sexuels. Elle préfère ne plus manifester ce qui lui reste de désir pour Eric pour ne pas susciter chez lui une envie qu'il ne pourrait pas combler, faute d'intimité. Ils ont peu de relations sexuelles. Leurs derniers rapports ont eu lieu à l'hôtel du Marais, trois semaines avant l'entretien environ. Le fait de ne pas être considérés comme un couple, de ne pas avoir de chambre pour couple ni d'endroit intime, conduit Noëlle à avoir le sentiment de ne pas avoir « droit » à la sexualité :

« On est bloquée, on est refoulée, on est mal dans sa peau et on méprise les organes sexuels et on méprise le partenaire, on le voit changer de visage, on le voit changer aussi... On ne le regarde plus du tout, on cherche même plus à force parce qu'on est tout le temps, on a l'impression d'être frustrée, punie et qu'on n'a pas droit, on n'a pas droit alors on n'y fait plus attention. »

Ayant moins de désir, Noëlle a « pris l'habitude de les satisfaire toute seule » : en dormant, « par l'esprit »¹⁰⁷, ou sous la douche, lorsqu'elle se masturbe.

Par ailleurs, la sexualité du couple aurait été influencée par une agression sexuelle qu'ils auraient subi dans une laverie automatique, au cours de laquelle Eric se serait fait violer pendant que Noëlle était inconsciente¹⁰⁸. Depuis cette agression, Noëlle affirme que leur sexualité n'a plus jamais été pareille, « normale » : « on n'est pas redevenus normal une seule fois sexuellement ». Le viol aurait aussi eu un impact sur l'identité sexuelle d'Eric qui ne serait plus le même, qui se serait féminisé, et qui serait désormais attiré par les hommes.

Xavier est le seul de ce groupe à affirmer avoir une activité sexuelle avec d'autres hommes sans-domicile. Bisexuel avant de vivre dans la rue, il n'a pas eu de rapports sexuels avec une femme depuis qu'il est sans-abri. Cela ne semble pas lui manquer : il affirme avoir peu de désirs sexuels, et les assouvir par la masturbation. Les contacts physiques qu'il a avec d'autres hommes sans-domicile semblent se limiter à des pratiques masturbatoires, sans pénétration, effectués sous l'emprise de l'alcool. Il les désigne comme des « rapports d'enfants ou d'ado ».

Si les enquêtés ne font pas état d'une absence totale de désir sexuel (mise à part Emmanuelle), les désirs semblent être liés à des circonstances particulières (être en couple, être ivre, avoir un besoin physique immédiat). En dehors de ces circonstances définies, le manque sexuel ne se fait pas sentir et la sexualité est loin d'être une préoccupation pour les interviewés (sauf pour Daniel, qui

¹⁰⁷ Cet acte d'assouvissement ou de nourriture du désir, par la pensée, sans geste masturbatoire, se retrouve dans d'autres entretiens, celui de Virginie notamment (étudiée dans le groupe de la rue comme « parenthèse »).

¹⁰⁸ Seule Noëlle a relaté cette agression au cours de l'entretien, Éric n'y a fait aucune allusion.

explique les relations distendues avec Emmanuelle par l'absence de contacts intimes). L'activité sexuelle n'est pas explicitement recherchée, elle est plutôt soumise aux aléas des rencontres, de l'état alcoolisé permettant le passage à l'acte, de l'obtention d'un hébergement pour couple. Et les désirs sont le plus souvent comblés dans l'immédiateté, par la masturbation (Emmanuelle, qui affirme qu'elle n'a pas de désir, est la seule de ce groupe à dire ne pas se masturber).

Les partenaires sexuels ne sont pas non plus recherchés et font partie du réseau social des enquêtés. Étant donnée l'étroitesse de ce réseau social, le marché sexuel est relativement fermé et les partenaires sexuels se recrutent uniquement auprès de sans-domicile (ou éventuellement de prostituées). La volonté d'avoir des contacts sexuels avec des personnes insérées n'est même pas envisagée. Et les occasions¹⁰⁹ sexuelles sont rares.

3.2. Des occasions sexuelles rares

Les hommes enquêtés relatent peu d'occasions sexuelles : contrairement aux « volontaires » et aux « résignés » pour lesquels avoir une relation avec une femme insérée peut représenter un moyen de sortie de la rue, aucune opportunité avec une femme insérée n'est évoquée. Xavier est le seul à évoquer des propositions de femmes seules qui ont un appartement et qui lui auraient offert de l'héberger en échange d'une relation. Il a refusé, en assimilant ce type d'échange à une forme de prostitution :

« Vous allez dire que je suis peut-être exigeant mais, moi, non, je vais pas me prostituer. Alors ou tu te prostitues... C'est vrai qu'il y a des nanas qui viennent nous chercher dans la rue, oui. Parce qu'elles sont dans la misère alors elles font semblant de nous aimer, mais je le sais. Elles nous aiment pas, c'est pas vrai. Parce que... moi, on m'a proposé, j'ai dit non. Et la même nana, les mêmes nanas qui m'ont dit ça, à chaque fois, après, elles m'ont insulté derrière parce que je voulais pas. »

Les partenaires sexuels potentiels sont donc des femmes SDF, qui suscitent cependant peu de désirs parmi les enquêtés, et éventuellement des hommes, insérés ou non. Ainsi, comme nous l'avons vu, Xavier a des rapports masturbatoires avec d'autres hommes sans-abri. Mike rapporte aussi des propositions de pratiques homosexuelles, de la part d'hommes insérés ou non :

« Vous me faites penser à un boulanger qui m'avait proposé à l'époque 100 francs par jour, logé, nourri gratuit mais il fallait que je vende mon cul. Bon ben toi dégage. / Dans les centres, on vous fait des propositions ? / Ah dans les centres, on m'en a pas fait. A l'extérieur du centre, oui. / Par des autres personnes qui vivent dans la rue ? / Qui vivaient dans le centre. / Dans ce cas, c'est facile de dire non ? / Ben oui. Quand même le soir avant de rentrer, on buvait notre coup ensemble. Il m'a proposé une fois et j'ai dit : non, moi je suis pas comme ça. Il a pas insisté. C'est ça qu'est bien chez les pédés, tu dis non une fois, ils n'insistent plus. » (Mike)

Les femmes relatent davantage d'occasions sexuelles que les hommes (à l'exception d'Emmanuelle, qui présente un physique très dégradé). Ainsi, Christelle évoque les nombreuses

¹⁰⁹ Le terme « occasion » est préféré à celui d'« opportunité » pour le groupe des « fatalistes » car ils paraissent pas chercher à tirer le meilleur parti des circonstances. Simplement, il leur arrive de saisir des occasions quand elles se présentent.

propositions que lui faisaient les hommes rencontrés dans les squares la journée et dans les centres le soir :

« On me l'a proposé, ouais. Des hommes qui étaient intéressés, mais moi ça m'intéressait pas. (...) Alors ils venaient me draguer parce que j'allais dans les squares (...) Par contre c'est une personne âgée, un sadique, il voulait coucher avec moi, donc il me dit : Tu viens, on va à l'hôtel. Je lui fais : quoi ? Oh, je l'ai envoyé balader et hop il est parti. (...) / Et dans les centres, vous avez déjà eu des propositions comme ça ? / Dans les centres ? Oh ben, me faire draguer, oui. »

Cependant, depuis que Christelle a rejoint le groupe formé de Nassim et Gérard, il semble qu'elle n'ait plus à déplorer de telles propositions, du moins dans la journée. Le groupe agit ainsi comme une structure englobante et protectrice, qui dissuade d'autres hommes de courtiser Christelle et qui leur signifie sa non-disponibilité affective et sexuelle. Si le compagnon n'assure pas la protection physique de la femme, il apparaît néanmoins que sa seule présence peut servir de repoussoir à des avances masculines pressantes. Le soir dans les centres d'hébergement, en revanche, les autres hommes sans-domicile continuent à solliciter Christelle, ce qui engendre de fortes tensions avec Nassim. Ces tensions dégénèrent très régulièrement en bagarres, à la suite desquelles il est souvent expulsé du centre.

Noëlle évoque également le désir qu'elle suscite auprès des hommes, insérés ou non, et la manière dont elle dissimule son corps sous des vêtements amples et masculins afin d'éviter leurs avances.

Si les occasions sexuelles sont rares, elles ne sont pas inexistantes. Et les interviewés font preuve de la capacité à refuser ces demandes sexuelles. Ainsi, Christelle affirme ne jamais avoir « cédé » à Nassim, malgré les nombreuses manifestations de son désir pour elle ; Emmanuelle dit parvenir à éviter les contacts charnels avec Daniel. Ces discours peuvent également être interprétés comme des tentatives de revalorisation de soi aux yeux de l'enquêteur ou de l'enquêtrice. Par exemple, Mike – interviewé par une enquêtrice – l'interpelle à plusieurs reprises au cours de l'entretien sur la possibilité d'avoir des relations avec elle :

« Bon une nana pour une soirée, c'est tout. Oui, j'ai eu des relations comme ça. On peut essayer ensemble ! »

Ce type de discours souligne combien la sexualité demeure un lieu fondamental de valorisation de soi, même dans des situations d'extrême précarité.

Noëlle est la seule interviewée de ce groupe à montrer une incapacité à refuser des pratiques ou des rapports sexuels, mais cette incapacité semble remonter à ses toutes premières expériences. Elle relate avoir eu son premier rapport sexuel à 12 ans, avec « des gens » qu'elles connaissaient, plus âgés qu'elle. Elle semble incapable de dire si elle était consentante et pourquoi elle a eu cette expérience.

« Vous avez eu votre premier rapport sexuel à quel âge ? / Assez tôt. C'est pas honteux de le dire ? / Non. / Je crois que... Je sais pas où j'étais, mais par devant et par derrière, j'étais mineure. Je crois que j'ai été dépucelée à 12 ans, par devant à 13 ans et à 14 ans je suis tombée enceinte. Vous vous rendez compte ? C'est jeune, c'est trop jeune, c'est immature. [...] Je ne savais pas trop pourquoi, mais c'est un groupe de gens que je connaissais depuis l'enfance. [C'était] des jeunes par exemple qui avaient 10 ans de plus que moi. »

Dans la manière dont Noëlle relate sa biographie sexuelle, il apparaît qu'elle subit les rapports sexuels plutôt qu'elle les agit. Ainsi, lorsqu'elle évoque sa relation avec Alexandre, un jeune homme qu'elle a rencontré après avoir divorcé, elle raconte :

« C'est lui qui voulait coucher avec moi, moi je ne voulais pas. Il m'a carrément forcée ».

Quand elle retrace sa rencontre avec Éric, elle souligne également qu'elle a cédé à ses demandes insistantes, mais elle ne parle jamais de ses propres désirs. De la même manière, elle ne peut pas dire avec certitude si elle a été violée lors de l'agression qu'elle a subie avec Éric :

« Je l'ai remis sur pied et je suis tombée dans les pommes ou bien j'ai été hypnotisée, je sais pas, pour que je sente pas ce qui se passe et que je me rende pas compte. Il me semble que je suis passée à la casserole après. »

Que la sexualité constitue ou non (pour Noëlle) un lieu de valorisation de soi, sa mise en discours témoigne également d'une conformité à la norme sociale.

3.3. La sexualité comme lieu de normalisation

En dépit de la situation d'extrême précarité dans laquelle vivent les « fatalistes », les discours sur la sexualité sont imprégnés des normes sociales communément répandues : l'activité sexuelle doit avoir lieu dans des lieux définis, intimes et cachés, à des moments précis et avec des partenaires socialement « admis »¹¹⁰. Ainsi, les interviewés affirment tous qu'ils refusent de faire l'amour dans des lieux publics, sous le regard d'autrui, et qu'ils requièrent un minimum d'intimité pour avoir des relations physiques. Leurs rapports sexuels ont donc uniquement lieu à l'hôtel ou en hôtel social, ou plus rarement chez une personne insérée (Christelle a eu des rapports avec Kamel chez le père de celui-ci) ou dans les Sanisettes (Daniel raconte qu'il lui arrive de se masturber devant Emmanuelle dans les toilettes publiques)¹¹¹. De la même manière, les discours sur les rôles sexuels mettent en évidence des représentations traditionnelles selon lesquelles l'homme a un rôle actif et entreprenant dans le domaine de la sexualité. Par exemple, pour Jérôme comme pour Daniel, c'est davantage à l'homme de faire le premier pas, de courtiser une femme et de se charger des « préliminaires ». Daniel ne se demande pas si sa compagne est d'accord. Il semble que pour lui, une femme ne peut pas se refuser : « elle ne dira jamais non ». Sa manière de désigner les parties du corps d'Emmanuelle comme si elles lui appartenaient souligne cette vision de la sexualité féminine comme dépendante du partenaire masculin :

¹¹⁰ Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Paris, Nathan, 2002. L'auteur montre que la notion d'espace intime est historiquement récente : alors qu'à l'époque médiévale et classique, les espaces domestiques étaient peu cloisonnés (les lieux où l'on dormait – et où l'on faisait l'amour – était aussi des lieux de passage, et réunissaient plusieurs personnes : enfants, parents, parfois même domestiques), une stricte séparation des lieux privés – intimes et cachés – et des lieux publics – ouverts aux regards – s'est progressivement imposée.

¹¹¹ Nous pouvons nous demander si les pratiques décrites par Daniel ont vraiment eu lieu (étant donné les propos d'Emmanuelle) ou si elles ne sont pas mises en discours pour revaloriser aux yeux de l'enquêtrice une présentation de soi particulièrement dépréciative.

« Quand je vois sa poitrine, je suis heureux. Ben oui, mais c'est mes seins à moi. Ils sont petits peut-être, mais c'est mes seins à moi. C'est tout. C'est vrai que ça me manque, mais je les vois quand même. [...] Je peux les voir tout le temps. Des fois, je lui tire le tee-shirt comme ça, mais c'est mon amour à moi, par rapport à Emmanuelle. [...] Moi ce que je vois, c'est ma petite femme, c'est tout. » (Nous soulignons)

Jérôme affirme envier les femmes car elles n'ont pas à draguer :

« C'est pratique d'être une femme, elles ont pas à draguer, elles attendent ! »

En ce qui concerne les femmes, elles se représentent la sexualité comme un besoin plus important pour les hommes que pour les femmes :

« On couche pas régulièrement ensemble alors c'est monté à la tête. Ils sont fous les hommes quand ils ont pas du sexe comme ils veulent. » (Noëlle)

« Ça me manque un peu quand même. C'est moins qu'un homme bien sûr. » (Christelle)

Nous retrouvons également au fil des entretiens des représentations communes à une grande partie de la population¹¹² : la dévalorisation de certaines pratiques sexuelles (comme la sodomie) et de l'homosexualité ; la distinction entre l'acte sexuel, physique et le fait d'être amoureux. Ainsi, Jérôme se demande-t-il :

« Est-ce que je serai un jour encore capable d'aimer ? Parce que je sais pas, entre faire l'amour et aimer, faire l'amour qui est un acte mécanique, physique et compagnie, voilà. Mais être amoureux, non. »

Quant à Mike, s'il affirme avoir beaucoup « baisé », il reconnaît n'avoir été amoureux qu'une fois.

Les discours relatifs à la prévention des infections sexuellement transmissibles font également écho aux discours recueillis en population générale¹¹³ : le préservatif est relativement déprécié en raison de l'amoindrissement du plaisir qu'il est censé provoquer (« ça tue la moitié du plaisir, c'est pas pratique, ça tient pas, on peut pas faire l'amour longtemps et faire tout ce qu'on veut », explique Noëlle), et sa fiabilité est mise en doute – elle aurait été enceinte à la suite d'un rapport protégé. Ainsi, Mike et Noëlle disent ne jamais utiliser de préservatif, Jérôme refuse de dire si son dernier rapport, avec une prostituée, était protégé. Noëlle fait confiance à Éric pour qu'il lui soit fidèle :

« Non, j'aime pas les préservatifs, j'ai horreur de ça. Pour moi, c'est pas ça qui empêche la maladie. Non, j'ai confiance, il me dit qu'il a personne d'autre que moi quand il est avec moi. Et moi je lui dis pareil. »

Comme d'autres études l'ont montré, la confiance peut faire partie des stratégies de prévention, bien qu'il s'agisse d'une protection « imaginaire »¹¹⁴.

Christelle est la seule à témoigner d'un comportement de réduction des risques – et c'est aussi la plus jeune (on peut supposer qu'elle a été sensibilisée aux campagnes de prévention du sida et elle

¹¹² Jaspard M., *Sociologie des comportements sexuels*, Paris, La Découverte, 1997.

¹¹³ Spencer B., « Contexte normatif du comportement sexuel et choix des stratégies de prévention », *Population*, 5, 1993.

¹¹⁴ Mendès-Leite R., « Identité et altérité : Protections imaginaires et symboliques face au sida », *Gradhiva*, 18, 1995.

a débuté sa vie sexuelle en prenant compte des risques de contamination¹¹⁵) : elle utilisait le préservatif avec Kamel et lui a demandé de faire un test de dépistage du sida, qu'il aurait fait en prison. Elle-même s'est également fait dépister avant de le rencontrer (et elle affirme ne pas avoir eu de rapports sexuels entre le dépistage et sa rencontre avec Kamel).

Quant à Xavier, il s'est toujours servi de préservatif, car il fréquentait le milieu homosexuel et qu'il était informé des risques d'infection. Cependant, il n'a pas eu à utiliser de préservatif depuis qu'il est sans-domicile car il n'a que des rapports sans pénétration avec ses partenaires¹¹⁶.

Alors que les « fatalistes » paraissent incarner la figure du « clochard », marquée par la désocialisation et la grande marginalité, leurs paroles sur la sexualité sont empreintes des normes sociales dans le domaine des pratiques sexuelles et des représentations qui les informent. Autrement dit, dans des termes mertonniens, leurs pratiques sexuelles, si elles peuvent apparaître déviantes, ne sont pas moins des « conformistes » contraints à l'« innovation »¹¹⁷. Cependant, les discours publics à visée préventive (VIH, infections sexuellement transmissibles, grossesses non désirées) ne semblent pas pris en compte.

* * *

Les « fatalistes » font partie des personnes les plus « abîmées », les plus marginalisées que nous ayons interviewées. Elles font preuve d'une véritable « remise de soi »¹¹⁸, voire d'une certaine hétéronomie¹¹⁹, s'agissant de leur situation sociale passée, actuelle et à venir. Néanmoins, leurs discours sur la sexualité et sur les relations amoureuses, et les pratiques qu'ils reflètent, véhiculent des représentations tout à fait ordinaires. Ces discours témoignent de la prégnance de l'incorporation des normes relatives à la sexualité. Ils soulignent combien la sexualité demeure un lieu de forte injonction sociale et morale¹²⁰, même dans des conditions de vie extrêmes. Ces discours montrent également l'attachement à ces normes, où émerge la volonté de paraître aussi « normal » que possible, quitte à ne plus avoir d'activité sexuelle ou à la voir réduite à des pratiques onanistes solitaires. Ainsi, les actes sexuels à deux sont peu fréquents, avec des partenaires recrutés parmi des SDF. Les rapports sexuels ne sont pas recherchés, ou le sont peu, et ils ne sont jamais envisagés comme des opportunités ou des tremplins vers la sortie de la rue ou vers un meilleur avenir. Le recours à la prostitution, la masturbation – en acte ou en pensée – permettent l'assouvissement des besoins sexuels. Mais certains témoignent du délitement de leur libido, qu'ils imputent aux conditions de vie, et à leurs incidences quotidiennes (alcoolisme), donnant ainsi raison d'un repli sur la sphère affective proche, dans des relations quasiment fusionnelles.

¹¹⁵ Bajos N., Ducot B., Spencer B. et Spira A., « Trajectoires socio-sexuelles et comportements face au risque de transmission sexuelle du sida », in Bajos N., Bozon M., Ferrand A., Giami A., Spira A. et le groupe ACSF (dir.), *La sexualité aux temps du sida*, Paris, PUF, 1998.

¹¹⁶ Cet aspect n'est pas renseigné en ce qui concerne Daniel et Emmanuelle.

¹¹⁷ Merton R. K., « Structure sociale, anomie et déviance », chapitre 5 des *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 173-180 en particulier. Le conformisme désigne l'adhésion aux buts légitimes d'une structure sociale (ses valeurs), et l'acceptation des moyens légitimes pour atteindre ces buts (les normes). L'innovation désigne l'adaptation individuelle à une structure sociale dont l'individu adhère aux buts légitimes, mais pas aux normes légitimes pour atteindre ces buts. Les personnes de ce groupe, à l'instar d'autres individus de l'échantillon, dont les résignés, faute de pouvoir accomplir une sexualité dans un cadre prescrit, se débrouillent autrement pour conduire leur vie affective et sexuelle.

¹¹⁸ Bourdieu P., *La distinction*, Paris, Minuit, 1979.

¹¹⁹ Schwartz O., *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1990.

¹²⁰ Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976 ; Fabre C., Fassin E., *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, Paris, 10/18, 2004.

Chapitre 2

Le groupe des « résignés »

Nous entendons par « résignés » les personnes dont l'entretien a révélé une relative soumission au stigmate attaché à leur situation, mais qui conservent néanmoins l'espoir de sortir des dispositifs d'urgence, sans pour autant agir intentionnellement pour sortir de la rue (de ce point de vue, les résignés se situent en amont des fatalistes dans la carrière de sans-abri, et dans le processus d'exclusion). Comme dans de nombreux groupes, cette perspective ne recoupe ni des attributs sociodémographiques suffisamment communs pour résumer le parcours des acteurs, ni d'expériences traumatisantes identiques.

Si Gérard (55 ans - 20 ans d'expérience de rue) et David (43 ans - 7 ans de rue) ont subi des violences physiques marquantes dans leur enfance, si Gérard a dû faire face au suicide de son père et connaître l'Assistance Publique, si Théo (33 ans - 5 ans d'errance) a été victime d'un viol à huit ans, et Bénédicte (38 ans - 14 ans de rue par intermittence) a connu des violences physiques et sexuelles de la part du père de son enfant, Éric (40 ans - 4 ans de rue) n'a pas évoqué de telles atteintes à son intégrité. Ils se caractérisent néanmoins tous par une expérience relativement longue d'errance, au moins égale à quatre ans. Mais, si certains ont connu une insertion par le travail (David, Gérard et Éric) Bénédicte et Théo n'ont jamais connu que la précarité, sans emploi.

Si leurs parcours ne sont pas identiques, ces cinq personnes définissent néanmoins de la même manière leur situation présente. D'une part, elles paraissent subir et assumer l'image virtuelle¹²¹ du

¹²¹ Une personne SDF, reconnue comme telle sur la voie publique, se voit d'emblée attribuer par le quidam des caractéristiques associées de façon stéréotypée à sa condition, il s'agit de l'image sociale virtuelle au sens goffmanien : « Lorsqu'un inconnu se présente à nous, ses premières apparitions ont toutes chances de nous mettre en mesure de prévoir la catégorie à laquelle il appartient et les attributs qu'il possède, son « identité sociale » [...] Nous appuyant alors sur ces anticipations, nous les transformons en attentes normatives, en exigences présentées à bon droit. D'ordinaire, nous n'avons pas conscience d'avoir formulé de telles exigences, ni conscience de leur nature, tant que la satisfaction n'en n'est pas activement mise en question. Mais, si elle l'est, c'est alors que nous risquons de nous apercevoir que nous n'avons cessé de poser certaines hypothèses quant à ce que devrait être l'individu qui nous fait face. Par suite, il

SDF, se sentant cernées dans les dispositifs d'urgence. Elles ressentent alors un moindre sentiment d'efficacité personnelle et perçoivent l'avenir avec méfiance. Mais d'autre part, et contrairement aux « fatalistes », elles envisagent une sortie possible de cette situation et restent ouvertes aux opportunités pouvant se présenter à elles, malgré une certaine passivité. Cette acceptation du statut de SDF, qui ne signifie pas la perte de l'espoir de s'en sortir, nous a amené à nommer ce groupe les « résignés » en référence aux travaux de P. Lazarsfeld sur les chômeurs de Marienthal¹²².

Il convient alors de se demander si cette « résignation » commune, entendue comme l'acceptation du statut de SDF mais l'espoir relativement passif de s'en sortir, se diffuse ou non à la sphère des comportements affectifs et sexuels. Et si oui, de quelle manière ? Nous pouvons faire l'hypothèse que les résignés, à l'instar des fatalistes, se montrent peu actifs dans la recherche de partenaires, mais qu'à leur différence, ils valorisent des liens affectifs comme de possibles opportunités pour sortir de la rue, pour mettre un pied dans l'engrenage dans un mouvement ascendant. Il reste que leur passivité générale ne paraît pas favoriser la découverte de telles opportunités.

Se définir comme « résigné » implique un rapport ambivalent à la rue, espace de routines, support d'habitudes et de sociabilités, mais dont les personnes désirent s'éloigner (1). Sur le plan de la vie affective et sexuelle, comme dans d'autres sphères d'activités, les « résignés » s'adaptent à leurs conditions de vie pour satisfaire leurs besoins ou certains de leur désir, bien que l'environnement s'y prête peu. Pour autant, tous soulignent l'importance probable d'une rencontre possible avec un partenaire amoureux, qui serait un confident et un soutien inébranlable, agissant ainsi comme un tremplin pour enrayer la routine de leur exclusion. Mais d'un côté, leurs conditions de vie ne favorisent sans doute pas cette rencontre, et plus encore, ils portent un stigmate de sans-abri qui ruine leur confiance en eux, et qui contredit, comme par avance, toute rencontre de ce genre. Par là, la difficulté de ces personnes à saisir les opportunités de sortie de rue s'offrant à eux, notamment les relations avec un partenaire inséré, paraît plus intelligible.

1. Un rapport ambivalent à la rue

Les « résignés » se définissent par une certaine ambivalence vis-à-vis de leur situation d'hébergé en centre d'urgence. En effet, si cette situation est vécue comme une routinisation et un enfermement difficilement supportable, c'est cette même routine qui leur fournit des repères stables et leur offre différentes ressources. Ce rapport ambivalent se retrouve entre autre dans le rapport à l'alcool et peut alors expliquer à la fois une volonté de s'éloigner de la rue et une relative passivité face aux opportunités offertes.

1.1. Une routinisation déplorée

Pour les membres de cette catégorie, il semble que la routinisation de la vie quotidienne participe à un sentiment d'enfermement dans la situation actuelle ainsi qu'à une perte de combativité face aux événements.

vaudrait mieux dire que les exigences que nous formulons le sont « en puissance », et que, le caractère attribué à l'individu, nous le lui imputons de façon potentiellement rétrospective, c'est-à-dire par une caractérisation « en puissance », qui compose une identité sociale virtuelle », Goffman E., *Stigmates*, op. cité, p. 12.

¹²² Lazarsfeld P., Jahoda M., Zeisel H., *Les chômeurs de Marienthal*, op. cité.

Ainsi, David, Éric, Bénédicte et Gérald expriment tous le sentiment d'enfermement que leur procure la vie quotidienne dans la rue et la sensation de « tourner en rond » :

« Je suis une personne qui serait plus à bouger beaucoup qu'à rester toujours dans la même ville. C'est pas mon style de rester sur place comme ça, sans arrêt au même endroit. Je serais plus le genre de personne à être – comment dirais-je ? – à être baladin, à bouger beaucoup, à voyager que d'avoir quelque chose fixe. Je sais qu'en moi-même je pourrai pas avoir un logement fixe sur Paris. Impossible, je peux pas rester sur place, il faut que je bouge. Ça me manque de pas bouger en ce moment. Je suis là, ben je m'emmerde, je tourne en rond. J'avance à rien du tout. » (Eric)

Ce sentiment d'enfermement est le résultat de l'absence de projets et de perspectives d'avenir, en témoigne David :

« Vous avez des projets ? / J'ai rien du tout. Je trouve une femme dans la rue, je tire mon coup, tranquille, je rentre dans mon foyer, je vais me coucher, je la revois la semaine d'après tranquille. »

« Je ne cherche rien du tout, je suis déprimé. »

« Un jour quand je serai vieux, y a une vieille dame qui passera à côté de moi, elle dira à son fils : regarde, ça c'est ton père, ce clochard. »

L'ennui est un pain ordinaire, le quotidien n'est pas porteur de changement, déprime, et suscite de la honte. Ce caractère répétitif des événements et du quotidien réduit alors au fur et à mesure des jours les tentatives et mouvements d'aller vers autre chose, et conduit à une profonde lassitude, comme l'exprime Eric :

« Ça fait longtemps que vous êtes à Paris ? / Ouais, mais je m'ennuie énormément à Paris, je sais plus quoi faire. Je sais plus quoi faire de moi à Paris, je m'ennuie. Oh, c'est incroyable. »

« Qu'est-ce que vous faites la journée ? / On sort dehors, on est toute la journée dehors. On fait rien en fin de compte, on tourne en rond. On s'ennuie. Pas d'occupation, rien, c'est ennuyeux. »

Cette lassitude est maintenue par un isolement, conséquence du rejet des « gens » au contact de personnes en grande difficulté :

« A Paris je me méfie (...) les gens ils sont bien avec vous quand vous avez de l'argent. (...) Retrouvez-vous un jour tout seul, clochard, sans plus rien, vous allez voir que tous vos amis vont vous laisser tomber, plus personne va vous parler, tous les gens vont vous rejeter, vous verrez personne autour de vous parce que vous êtes dans la merde, que vous avez plus de travail, vous avez plus rien. A ce moment-là les gens ils vous rejettent, ils vous mettent à part des autres. » (Eric)

La lassitude ressentie s'accompagne également d'une perte d'énergie et de combativité. Elle commence à poindre lorsque les alternatives positives à leur situation de rue se font plus rares. Eric indique d'ailleurs tout le poids de cette lassitude qui perturbe son rapport au monde, quand il ne perçoit plus que le caractère stagnant de sa situation, l'aspect morne de son quotidien où rien ne change ni ne vit. Le temps même semble se figer dans cette immobilité apparente. Sa

capacité à agir se trouvant alors inhibée et immobilisée à l'image de ce qu'il perçoit de son monde environnant¹²³.

L'exemple de David est parfaitement révélateur de cette routinisation conduisant à un sentiment d'enfermement dans une situation sans véritable échappatoire. Les habitudes qu'il a acquises dans la rue se sont rigidifiées au cours du temps, les semaines se répétant, rythmées par l'alcoolisation en groupe. Il a entamé sa « carrière » de sans-abri en habitant tout d'abord dans un hôtel jusqu'à ce qu'il ait épuisé ses économies et recourt au 115, qu'il a connu par le biais d'une femme travaillant à la RATP Assistance. Il a fréquenté ensuite les centres d'hébergement d'urgence puis s'est retrouvé hébergé depuis 2 ans en CHUS en continu, par le biais de l'accueil de jour. Il dit d'ailleurs être « chez [lui] » et être surnommé « le privilégié » par ses pairs hébergés dans le centre. Son parcours quotidien typique : quitter le centre au matin, se rendre aux Restos du Cœur, puis aller dans un accueil de jour en semaine ou en bibliothèque le week-end, puis retourner au centre à son ouverture. Ainsi la vie quotidienne de David s'est-elle routinisée au fur et à mesure de ces 7 ans. Il a un parcours fixe avec une rythmicité propre à la semaine, et une autre au week-end¹²⁴.

David dispose d'un réseau étendu parmi les personnes sans-abri rencontrées dans les associations, copains de rue, mais ne considère pas ces personnes comme des relations importantes pour lui. A chaque fois qu'il évoque ses relations amicales, il associe à elles l'acte de « boire ensemble ». En effet, David débute sa journée en allant dans un centre d'accueil de jour pour y retrouver des « copains » pour « aller boire » et partage avec certains SDF rencontrés sur le lieu d'accueil et retrouvés dans la rue « une discussion, une petite bouteille ».

« [On se retrouve] pour aller picoler c'est tout. »

« Ouais, une discussion, une p'tite bouteille. »

Il présente ces relations comme superficielles et fondées sur le partage de la boisson alcoolisée, qui rythme apparemment la plupart de ses déplacements. Néanmoins si l'aspect routinier de son parcours quotidien semble lui peser, il lui permet de bénéficier d'un réseau social assez large et de disposer de diverses ressources notamment « assistantielles ». David paraît s'être accommodé de ses conditions de vie sans domicile fixe, étant au fait des possibilités en matière d'hébergement, de distribution de repas gratuits, de lieux d'accueil de jour, qu'il fréquente quotidiennement. Ce qui montre que la routinisation de la vie dans la rue peut également fournir des ressources et explique que celle-ci ne soit pas seulement répulsive.

¹²³ Vexliard A., *Le dochard*, op. cité.

¹²⁴ Sur l'effet de rétention dans l'exclusion des lieux fréquentés régulièrement par les sans-abri pour survivre, voir Zeneidi-Henry D., *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*, Paris, Bréal, 2002, deuxième et troisième partie, et en particulier p. 111-113.

1.2. Des routines qui organisent et délimitent la vie quotidienne

La routine qui s'instaure dans le quotidien des « résignés » n'est pas seulement aliénante, elle est également structurante, puisqu'elle leur permet d'identifier et de se (re)construire des repères stables (notamment spatio-temporels, physiques, et humains) et de disposer de multiples ressources (entre autres matérielles et sociales). La routine permet de manger, de boire, de rester propre, de se retaper, de bavarder, de dormir en sûreté, de savoir qui on est¹²⁵.

Le parcours de Bénédicte illustre bien cette positivité de la routine, et par conséquent le rapport ambivalent des « résignés » à leur situation. Elle fait depuis quelques années des allers et retours dans les centres d'hébergement au rythme de ses disputes conjugales. Elle fréquente les centres lorsque l'atmosphère conjugale se fait trop pesante et conflictuelle jusqu'à ce qu'elle retourne, lassée, à son domicile :

« [Mon mari] m'a fait la gueule pendant 6 mois alors moi pendant 6 mois, je suis partie. / Et là, vous étiez pendant 6 mois à la rue ? / J'étais pendant 6 mois à la rue avec ma petite chienne justement, la petite chienne que je vous parlais tout à l'heure, et on squattait rue du Paradis où y avait des immeubles, on pouvait dormir tranquilles. / Un squat ? / Non, c'était un immeuble et y avait un sous-sol, enfin un genre de sous-sol et on dormait à l'abri. J'étais avec deux autres amis qu'on avait connus à Nanterre. »

Au fur et à mesure de son expérience intermittente de rue, Bénédicte s'est territorialisée dans différents endroits parisiens au sens où elle est connue et reconnue des passants et des personnes travaillant aux alentours, où elle a tissé des liens d'amitié avec d'autres SDF notamment. Elle bénéficie ainsi d'un territoire de manche et de sociabilité visible et propre, du côté de la gare de l'Est, où elle a des contacts et instaure parfois de véritables liens avec les passants, les policiers, les amis SDF, et collègues de manche¹²⁶. Ce territoire qu'elle investit depuis longtemps lui permet ainsi d'être trouvée par des amis qui la cherchent. Elle dispose par ailleurs de deux territoires de nuit et de repos qu'elle a choisis car ils lui garantissent une certaine protection vis à vis des intempéries et des agressions dans la mesure où ces territoires sont visibles des commerçants et hôteliers avoisinants. Elle bénéficie ainsi d'une véritable « protection sociale » : ces derniers « jettent » un œil pour voir si tout se passe bien pour elle. Elle investit parfois ces lieux accompagnée d'amis de rue qu'elle connaît depuis une dizaine d'années. Des douches payantes utilisées lorsqu'elle a de l'argent se trouvent également à proximité. Toutes ces ressources contribuent à expliquer que

¹²⁵ De nouvelles perspectives sur la routines sont ouvertes par les travaux de M. Breviglieri, qui refuse toute définition univoque de la routine, comme source d'aliénation ou au contraire d'économie physique et psychique. Il invite à considérer l'« aisance » au principe de l'action routinière et l'habiter : « L'aisance est le Bien de la routine et de l'habiter, mais elle n'est pas un Bien commun, car elle est relative au milieu qui « me » lie à lui, à ma propre façon d'y sentir une familiarité. Aussi, elle ne s'affirme pas, ni ne se justifie ; sa jouissance est la plus au-dedans, la plus intime. Et son évocation la plus nette surgit paradoxalement en son absence : on s'y réfère comme à un manque (à habiter), une fatigue, une insécurité, etc. Bref, autant de maux qu'ont su identifier les ingénieurs et les sociologues du travail, mais sans jamais se préoccuper du Bien intime dont il retourne » (Breviglieri M., « Habiter l'espace de travail », *Histoire et sociétés*, 9, 2004, p. 27). La piste d'analyse que nous suivons s'inspire de ce travail, mais elle bien loin d'en épuiser toute la richesse.

¹²⁶ Toute une « anthropologie des expédients » (*anthropology of makeshifts*) souligne l'importance des jeux de relations avec les passants, les résidents, les forces de l'ordre pour tenir dans la rue, et interdit de n'envisager ces sociabilités sous le seul angle de la domination et de l'exclusion. Voir notamment Hopper K., *Reckoning with Homelessness*, op. cité, ou encore Duneier M., *Sidewalk*, New York, Farrar, Strauss and Giroux, 1999.

Bénédicte retourne dans la rue lorsqu'elle se sent isolée dans sa maison, au point que ces espaces publics et collectifs apparaissent, pour elle, plus favorables au sentiment d'être « chez-elle » que le propre domicile¹²⁷ : « [sa] famille c'est la rue », assène-t-elle. Ses journées dans la rue s'organisent autour de la manche et des rencontres avec les copains qu'elle connaît depuis quelques années, avec qui elle passe beaucoup de temps en journée, avec qui elle se balade, boit un verre, partage des cigarettes, la nourriture et qui la protègent en la raccompagnant à la porte du centre par exemple¹²⁸.

Comme nous l'avons vu, elle associe plus volontiers un sentiment d'isolement à sa vie en couple qu'à sa présence dans la rue. Elle reproche notamment à son conjoint son indisponibilité et la rareté de sa présence au domicile conjugal. Elle gagne alors la rue et les centres lorsqu'elle s'évade de son domicile conjugal jusqu'au moment où elle se sent lasse de vivre dans des conditions extrêmes, et retourne auprès de son conjoint non tant parce qu'elle croit encore en leur relation que pour avoir un domicile afin d'y recevoir ses enfants. Ce sentiment de solitude décrit par Bénédicte est fréquemment évoqué par d'autres sans-abri que nous avons interviewés, tantôt comme une appréhension, tantôt comme une expérience vécue par les personnes retrouvant un logement autonome après une longue expérience de vie à la rue et dans les centres d'hébergement d'urgence. Ces dernières ayant été habituées durant de nombreuses années, si ce n'est à vivre en collectivité dans les centres d'hébergement, du moins à côtoyer tout au long de la journée des gens de la rue, et qui, coupées de leur réseau, ont pu se sentir esseulées, une fois qu'elles ont bénéficiées d'un logement autonome¹²⁹.

Si le cas de Bénédicte est relativement particulier, il éclaire le rapport que peuvent nourrir les « résignés » face à leur situation. Celle-ci conduit à un sentiment d'enfermement difficilement supportable mais produit également des ressources matérielles, identitaires et de sociabilité. Une telle ambivalence marque également majoritairement le rapport des « résignés » à l'alcool.

¹²⁷ Cette observation concorde avec de nombreuses descriptions de personnes vivant à la rue, et souvent depuis de longues années, qui se sont appropriées des parties d'espace au point de les habiter. Voir par exemple Gaboriau P., Clochard, op. cité.

¹²⁸ P. Gaboriau décrit en détail les rythmes de vie quotidiens d'un groupe de clochards parisiens. Il souligne combien le temps est scandé par les moments de mendicité, souvent solitaires, et des regroupements entre compagnons de fortune, mêlant discussions, alimentation, et consommation importante d'alcool (Clochard, op. cité).

¹²⁹ L'isolement apparaît plus généralement comme un trait caractéristique des personnes vivant dans la rue. Leur réseau relationnel est ainsi moins étendu que dans d'autres couches de la population, et dispose de moins de liens faibles, ou pour le dire autrement de personnes reliées à d'autres mondes sociaux que celui de la rue. Le réseau des SDF réserve donc, d'un point de vue structural, peu de portes de sorties. L'isolement ainsi compris est même une variable discriminante pour décrire la séparation entre des gens pauvres et des gens à la rue (voir en particulier : Munoz M., Vasquez C., Vasquez J. J., « A Comparison between Homeless, Domiciled and Vulnerable Populations in Madrid », *Population*, 59, 1, 2004). Les chances de réinsertion des personnes sans-abri, au regard de l'étendu et de la structure de leur réseau relationnel, paraissent aussi, toutes choses égales par ailleurs, plus faibles que celles d'autres populations vulnérables, mais pas SDF (voir Letiecq B. L. , Anderson E. A., Kolinsky S. A., « Social Support of Homeless and Housed Mothers : A Comparison of Temporary and Permanent Housing Arrangements », *Family Relations*, 47, 4, 1998) Il est en outre possible d'affirmer que cette clôture réticulaire est un facteur de désocialisation – ou plutôt de moindre socialisation, tant il paraît vrai, à la suite de G. H. Mead, que la socialisation est conditionnée par la participation à des univers variés (Mead G. H., *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 2006, présentation par D. Cefaï et L. Quéré).

1.3. L'alcoolisation : un symptôme de l'ambivalence du rapport à la rue ?

Le rapport des « résignés » à l'alcool nous semble en effet illustrer l'ambivalence du rapport à la rue, au sens où l'alcool est généralement décrit comme destructeur et à fuir, mais se voit reconnaître des vertus socialisantes par les personnes interrogées. D'où une difficulté à s'en éloigner.

De nombreuses études indiquent un niveau d'alcoolisation excessif et une prévalence de l'addiction à l'alcool nettement supérieures dans la population des personnes sans-domicile à celle en population générale. Cependant, l'enquête sans-domicile 2001 de l'Insee montre que l'alcool n'est pas toujours omniprésent dans les parcours des sans-domicile et que cette association correspond le plus souvent à des profils de grande précarisation¹³⁰. D'autres recherches ont mis en exergue son rôle dans la fixation à la rue des SDF. Dans un même ordre d'idée, l'alcoolisation massive répétée a été identifiée dans de multiples recherches médicales et en sciences sociales comme corrélée positivement à l'engagement dans la carrière de sans-abri¹³¹. L'alcoolisme serait facteur de risque de désocialisation et d'exclusion, celle-ci entraînant à son tour des comportements d'alcoolisation massive répétés. Une étude de l'Observatoire du Samusocial de Paris¹³² va d'ailleurs dans le même sens, en révélant un seuil à partir de deux ans d'expérience de rue au-delà duquel la consommation chronique et massive d'alcool se fait beaucoup plus présente. Dans la mesure où toutes les personnes de cette catégorie ont une expérience de rue supérieure à 4 ans, nous avons voulu voir quel était leur rapport à l'alcool.

L'alcoolisation massive semble tout d'abord faire partie de la biographie de ceux qui boivent parfois de façon immodérée aujourd'hui (David, Bénédicte, et Gérald) et aurait contribué à l'entrée de certains d'entre eux dans la carrière de sans-abri¹³³. La chronicité de l'alcoolisation de David semble par exemple avoir été progressive et avoir accompagné chacun des événements majeurs de sa vie. Il s'est mis à boire de plus en plus après ses deux ruptures conjugales qu'il a eues du mal à surmonter.

« C'avait été très douloureux les séparations ? / Ouah, ça fait mal. J'ai l'impression que c'est ça qui m'a poussé à picoler. (...) Ouais, c'est mon premier divorce qui m'a fait picoler.»

¹³⁰ Beck F., Legleye S. et Spilka S. « L'alcoolisation des personnes sans domicile : remise en cause d'un stéréotype », *Economie et Statistique*, 2006, 391-392 :131-149.

¹³¹ Damon J., *La question SDF*, op. cité, chapitre 4.

¹³² Laporte A. et alii., *Prévalence et caractéristiques de l'épilepsie chez les personnes sans-abri prises en charge par le Samusocial de Paris*, Document de travail de l'Observatoire du Samusocial de Paris, Paris, 2004.

¹³³ Hormis Théo qui ne présente pas de consommation alcoolique chronique. Il nous semble toutefois important de souligner que ce dernier a une carrière de consommateur de cannabis derrière lui qui semble avoir participé à son arrivée dans la rue. Il a continué à consommer d'ailleurs en situation de rue et tente, depuis plusieurs jours, d'arrêter sa consommation.

« Avant [mon divorce], je prenais deux ou trois bières dans la journée, mais après quand on s'est séparé, on s'est séparé, j'ai pris une caisse de six, après ça été une caisse de douze, après ça été une caisse de 24 (rires) l'appétit vient en mangeant. »

L'alcool paraît avoir également participé à sa fixation dans la rue, puisqu'il associe ses alcoolisations massives à la période à laquelle il touche son RMI ; il dit alors ne pas « débourrer » pendant plusieurs jours. Puis avant la fin du mois, se retrouvant sans argent, il se sèvre jusqu'au prochain versement. Ce comportement est devenu une « routine » pour lui.

Si l'alcool est convoqué comme cause de rupture (professionnelle et affective) et comme un des éléments ayant précédé la vie dans la rue, David l'évoque également comme béquille permettant de mettre à distance ses soucis.

Gérald insiste lui aussi sur l'aspect positif que peut avoir l'alcool, en tant que terreau de sociabilités dans la rue. Il utilise d'ailleurs son argumentaire comme une technique de justification et de normalisation de son propre comportement afin de se distancier de l'image de la figure du clochard aviné :

« Je m'excuse, la majeure partie des gens qui vivent à la rue et qui boivent pas, ils sont rares. »

Cette revalorisation du rôle de l'alcool s'accompagne également, comme chez David, d'une supposée capacité à maîtriser sa consommation, ce qui le distinguerait des « clochards ». Aussi dit-il ne pas fréquenter les toxicos, ceux-ci ayant des réactions imprévisibles. Il signe ainsi son appartenance au groupe des buveurs à qui il s'identifie, qui eux boivent « ensemble », sont sympathiques et peuvent avoir les « idées claires », en rejetant la différence et l'imprévisibilité du comportement des toxicomanes. La prise d'alcool effacerait également selon lui les différences entre individus¹³⁴. Gérald cherche d'ailleurs à valoriser l'image des SDF buveurs et par là même la sienne. Nous remarquons au demeurant, dans un même passage de l'entretien, un glissement du « ils » au « on » :

« C'est pas parce que t'as envie de boire un coup que... C'est pas des clochards. C'est pas des clochards. Ils sont sédentaires, ils sont dans un coin, un point c'est tout. Ils sont connus, les gens les connaissent bien : Bonjour Monsieur, bonjour Madame. Y a pas de problèmes du tout, pas de problèmes. Quand il y a des problèmes, c'est parce qu'il y en a d'autres qu'on ne connaît pas qui viennent les faire. (...) On est dans un coin, on laisse propre. Si on boit un coup par exemple, on laisse pas traîner les canettes, les bouteilles. Non, non, on sait que la poubelle est là, on met dans la poubelle. On a un magasin, qui de temps en temps vient nous voir, le patron nous connaît : « tenez les gars, voilà. » On était contents. On est contents. »

Comme si le groupe avait son identité et son comportement propres, et qu'il ne s'agissait plus de plusieurs individualités mais plutôt d'une même et unique entité. Cette évocation du « boire ensemble » présenté comme un véritable acte socialisant n'est pas uniquement l'apanage des « résignés ». Voici ce qu'en dit par exemple E. Roquet¹³⁵, ayant étudié les différentes représentations que des SDF associent à leur alcoolisation : « boire permet de s'adapter à un mode de vie et d'adapter son moi pour affronter la société et s'y intégrer. L'alcool permet cet équilibre social, il fait partie d'une forme de représentation de la santé pour laquelle l'existence au

¹³⁴ Monjauze M., La part alcoolique du Soi. La prise en charge clinique des patients alcooliques. Paris, Dunod, 1999.

¹³⁵ Roquet E., « Le bien boire du sans-abri », *Consommateurs et addictions*, 17, 2, 2001.

sein d'une société prime avant tout. Ainsi les sans-abri ne peuvent envisager un arrêt de leur alcoolisation qui correspondrait à une forme d'exclusion.» Néanmoins, contrairement aux « fatalistes » qui insistent sur leur impuissance face à l'alcool, passé alors du statut d'objet socialisant à celui désocialisant et à l'origine de comportements violents, les « résignés » évoquent des techniques de contrôle de leur consommation. Cette « gestion du boire »¹³⁶ est alors concomitante de l'attitude ambivalente déjà énoncée face à l'alcool et plus largement à la rue : les « résignés » reconnaissent le caractère destructeur de l'alcool (et de la rue), mais il est difficile de s'en éloigner, car ils y trouvent des ressources pour survivre et mieux supporter leur situation. Une telle ambivalence explique notamment le caractère singulier de leur rapport à la sortie de rue.

1.4. Comment sortir de la rue ?

Même si, comme nous l'avons vu, une lassitude se fait sentir et la résignation pointe, les « résignés » gardent un espoir de sortie hors des dispositifs d'urgence. Mais cet espoir est généralement associé au soutien d'une institution ou d'une personne qui les aiderait à mettre le pied à l'étrier, et n'est pas raccordé à des activités propres destinées à sortir de la rue. Si les « résignés » se retrouvent à un stade où ils sont en perte de vitesse et de combativité, ils se distinguent alors des « fatalistes » sur ce point essentiel : tout n'est pas perçu comme perdu. Leur rapport à la rue peut être ainsi résumé : espoir d'en sortir, mais soumission au stigmaté, qui renforce une difficulté à saisir les opportunités qui se présenteraient à eux.

1.4.1. Soumission au stigmaté

La routinisation des pratiques quotidiennes s'accompagne d'une lassitude et d'une fatigue grandissantes, qui mettent à mal l'estime que les individus peuvent avoir d'eux-mêmes. Le stigmaté associé à leur situation leur est alors plus difficile à combattre.

Les individus regroupés dans cette catégorie paraissent plus passifs par rapport à l'image attachée au SDF et au stigmaté véhiculé, et en subir plus directement les conséquences que les « volontaires ». Le comportement qu'ils adoptent face à leur famille et la honte qu'ils ressentent indiquent ainsi une identification à ce stigmaté. Éric, Gérald et David taisent d'ailleurs leur situation à leur famille par peur de la stigmatisation attachée à leurs conditions de vie. Éric précise n'avoir jamais eu de relation harmonieuse avec les siens et avoir rompu tout contact, par peur d'être rejeté. David lui n'a que des contacts téléphoniques avec sa famille au cours desquels il joue sur des faux-semblants, en omettant de dire qu'il ne travaille plus :

« Quand j'ai quitté les îles, je suis allé en France travailler comme cuisinier ici dans les restaurants, et ma mère elle pense que je suis un grand cuisinier maintenant »

Ce poids du stigmaté et de la difficulté à révéler sa situation est prouvée a contrario par le soulagement que procure la possibilité de se confier à un proche. Ainsi, si Gérald masque sa situation à ses frères, sœurs et parents, et se crée des domiciliations ou s'invente des déplacements professionnels afin de conserver sa situation secrète, il dit avoir « tout » révélé à son fils de 28 ans. A la différence des précédents, bénéficier dans son entourage d'une personne proche connaissant son mode de vie sans le juger lui permettrait selon lui de vivre sa situation avec moins de culpabilité. Mais révéler sa situation peut également accentuer la stigmatisation. Bénédicte, qui n'a

¹³⁶ Ibid.

pas dissimulé sa situation à sa famille, semble ainsi en payer le prix, essuyant des remarques du type : « [ta] famille c'est la rue. »

Cette stigmatisation dépasse l'unique cadre familial et est également vécue au travers des remarques et du regard des passants ordinaires. Selon Bénédicte, certains hommes solliciteraient des services sexuels en échange de leur hospitalité, et d'autres se permettraient des remarques du type : « t'as qu'à travailler » lui renvoyant alors l'image d'une personne absolument pas autonome.

Les « résignés », contrairement aux « volontaires » ou au groupe « la rue comme mode de vie » ne mettent pas en place de stratégie pour se défaire de ce stigmaté, ou l'atténuer. Leur seule alternative pour tenter de préserver leur image d'eux-mêmes consiste à jouer sur les omissions ou faux-semblants voire à rompre les ponts. Ce sont autant de tactiques mises en branle afin de réduire l'effet négatif du stigmaté et tenter de conserver une estime positive d'eux-mêmes. Cette soumission au stigmaté explique alors en grande partie les difficultés qu'ils éprouvent à sortir de la rue, malgré l'espoir d'y arriver.

1.4.2. L'espoir de s'en sortir

L'espoir en un avenir meilleur n'a en effet pas disparu pour les « résignés ». Et bien que les personnes de cette catégorie aient des difficultés à se sentir en capacité d'améliorer leurs conditions de vie, elles restent toutefois ouvertes aux opportunités de sortie du dispositif d'urgence pouvant se présenter à elles.

En effet, si la soumission au stigmaté de SDF peut contribuer à diminuer une estime de soi déjà malmenée par des expériences blessantes vécues par le passé, le discours des membres de cette catégorie révèle un désir de s'en sortir qui ne demande qu'à être, si ce n'est alimenté, en tout cas soutenu. Ce désir est fortement présent chez Théo. Dans un premier temps, il insiste ainsi sur ses blessures et complexes, notamment un manque de confiance en lui, mis en relation avec sa difficulté à faire confiance à autrui. Il qualifie les personnes avec qui il est hébergé dans le centre de personnes aussi « mal que [lui] », ayant « autant de problèmes que [lui] » précisant que s'il avait une nouvelle relation affective ce ne serait « pas avec n'importe qui », « pas ici ». Cependant, il admet ensuite qu'un changement est permis et atteignable, lorsqu'il évoque son arrêt ou tout du moins sa tentative actuelle de contrôle de consommation de cannabis. Au moment de l'entretien cela fait en effet quelques jours que Théo parvient à contrôler sa consommation, signe selon lui d'une sortie possible des dispositifs d'urgence. Cette alternative envisagée, ouverture vers un ailleurs, serait également liée à un sentiment d'efficacité de lui-même qui grandirait au fur et à mesure qu'il reprendrait soin de lui-même et réinvestirait son corps propre. Ainsi, Théo a un problème de dentition, et pour lui, avoir pris la décision de consulter un dentiste est un grand pas de franchi, marquant là l'entrée dans un processus de réappropriation de son corps et, par extension, de réinsertion. Il expérimente donc la vie quotidienne d'une nouvelle façon et se sent fort de cette réussite : la nouveauté devient possible et l'alternative envisageable puisqu'il se l'autorise et s'en sent capable.

Néanmoins, si Théo révèle ce désir de changement et ce qu'il considère comme les premiers pas vers une sortie de la rue, il ne cesse d'insister sur le nécessaire soutien extérieur devant appuyer ce désir¹³⁷. Cette demande de soutien extérieur est partagée par l'ensemble du groupe. Ainsi, selon

¹³⁷ Sur l'importance de la « mise en confiance » dans le travail social : voir Breviglieri M., « Bienfaits et méfaits de la proximité dans le travail social » in J. Ion (dir.), *Le travail social en débat(s)*, Paris, La Découverte, 2005 ; Breviglieri M., Pattaroni L., Stavo-Debaugé J., « Quelques effets de l'idée de proximité sur la conduite et le devenir du travail social », *Swiss Journal of Sociology*, 29, 1, 2003 ; plus

Gérald par exemple, il ne lui manque pas grand-chose pour reprendre confiance en ses propres capacités et en l'avenir, le déclic tenant en un seul mot : travail. En effet, il se sentirait en capacité de faire face et de sortir de l'urgence, si seulement on lui en donnait les moyens : juste lui permettre de travailler car, ayant dépassé la cinquantaine, il rencontre quelques difficultés à retrouver un emploi déclaré stable.

Ce soutien extérieur peut donc prendre la forme d'un travail proposé par un tiers, d'une aide psychologique et/ou matérielle apportée(s) par un travailleur social, dans le cadre d'une relation de confiance, personnalisée. Néanmoins, tous les « résignés » paraissent adopter une attitude passive quant à la survenue de cette opportunité. Cette passivité, peut être à mettre en lien avec les échecs itératifs essayés, qui ont amenuisé leur force de combativité et augmenté la lassitude ressentie. Elle s'exprime par exemple chez David, Théo et Eric par l'attente de la rencontre d'un partenaire pouvant les soutenir :

« J'aime bien être tout seul, mais y a beaucoup de choses à surmonter dans la vie qu'on peut pas surmonter tout seul. On a toujours besoin d'une personne qui est plus ou moins psychologue pour réussir à surmonter tout. Et puis si on tombe sur deux personnes qui sont psychologues, on arrive à mieux remonter les choses parce qu'on arrive à surmonter son moral soi-même, tous les deux. Les deux personnes qui sont psychologues ensemble, imaginez ça, ils ont même pas besoin de docteur, ils se soignent par eux-mêmes. C'est pratique. » (Eric)

Nous retrouvons alors le rapport ambivalent des « résignés » face à la rue. Installés dans une routine, qui leur apporte néanmoins des ressources dans leur vie quotidienne, ils espèrent une sortie hors de la rue, mais ne se sentent pas la force d'y arriver seuls. L'espoir de s'échapper des dispositifs d'urgence passe alors bien souvent par l'attente d'une rencontre amoureuse et/ou affective. Non en espérant l'instrumentalisation d'une relation avec une personne insérée, mais en cherchant l'affection permettant de se reconstruire soi-même et de surmonter la peur de l'échec : être « résigné », c'est, de fait, attendre un soutien affectif permettant de se libérer d'un stigmat trop écrasant pour soi. La vie affective et sexuelle des résignés semble aussi marquée par cette attente.

2. Les résignés dans l'attente passive d'affection

Résumons-nous : les « résignés » définissent leur présence en centre d'urgence comme la soumission au stigmat « SDF » et se sont adaptés à leur environnement grâce à une routinisation de leur vie quotidienne néanmoins aliénante, mais ils ont l'espoir de sortir de cette routinisation si une opportunité venait à se présenter à eux. Cette définition de la situation fait alors système avec la vie affective et sexuelle de ces personnes : ils entretiennent des relations affectives plutôt stables avec des gens de la rue, qui paraissent importantes pour tenir le coup, mais espèrent, et espèrent beaucoup et passivement d'une possible rencontre avec une personne distincte, capable de les entraîner dans une spirale vertueuse les extrayant de l'exclusion. Cette attitude commune vis-à-vis de la vie affective s'enracine dans des parcours amoureux divers.

spécifiquement, sur le poids de confiance dans les formulation et le réalisation de projets de sortie de rues, et dans la relation avec les intervenants sociaux, voir notamment le travail ethnographique de R. Desjarlais auprès de sans-domicile souffrant de pathologies mentales (Desjarlais R., « The Makings of Personhood in a Shelter for Persons Considered as Homeless and Mentally Ill, *Ethos*, 27, 4, 1999), et ceux, plus généraux, de D. C. Conley : « Getting It Together : Social and Insitutional Obstacles to Getting of the Streets », *Sociological Forum*, 11, 1, 1996).

Théo (33 ans) n'a eu que deux partenaires dans sa vie, alors que David, Gérard et Eric ont une expérience plus longue : le premier (43 ans) a été initié à 14 ans par une femme plus âgée, et a ensuite été marié deux fois en donnant naissance à un enfant à chaque fois ; si Eric (40 ans) a initié plus tard vers 22-23 ans et également par une femme plus âgée et qu'il est fier de son capital de séduction, il avoue des difficultés à « rester en place » et à se fixer avec une partenaire, encore blessé par la rupture avec sa femme ; enfin Gérard (55 ans) a vécu sa première expérience à 19 ans, en compagnie d'un androgyne de sexe masculin, avec lequel il est resté trois ans. Il s'est ensuite marié et a eu un fils, et prétend être à l'instigation de sa rupture pour « incompatibilité d'humeur ». Quant à Bénédicte, elle est mariée depuis une dizaine d'années avec un homme également sans-domicile au moment de leur rencontre. Avant lui, elle évoque une relation de 3 ans et demi avec le père de son premier enfant et une relation brève avec le père de son deuxième enfant (SDF comme elle). Son entrée dans la sexualité s'est faite relativement tôt puisqu'elle avait 11 ans lors de son premier rapport sexuel avec un « ami d'enfance » un peu plus âgé qu'elle (14 ou 15 ans à l'époque).

A l'exception de Théo, toutefois resté en couple pendant cinq ans, tous ont été mariés au moins une fois et ont des enfants (sauf Eric). La description de cette vie en couple n'est pas empreinte de nostalgie et donne plutôt lieu à un sentiment de culpabilité, comme s'ils se rendaient responsables, au moins en partie, de l'échec de l'union.

La quête d'affection des résignés prend ainsi sens au regard de leur biographie affective, marquée par des abandons encore douloureux, qui rendraient les liens affectifs forts d'autant plus chers mais comme inaccessibles.

2.1. La peur de la répétition de l'abandon

Le premier élément fondamental pour comprendre la vie affective et sexuelle des « résignés », et plus largement la manière dont ils se définissent, est la crainte qu'ils éprouvent d'être abandonnés, en raison notamment de ruptures antérieures traumatisantes. Cette crainte explique en partie la difficulté ressentie à provoquer les opportunités pour sortir de la rue, notamment la mise en couple.

Ils sont ainsi nombreux à présenter une rupture amoureuse comme un élément ayant participé à leur entrée dans le sans-abrisme. Ils évoquent, chacun à leur façon, une relation amoureuse passée dont ils ont eu du mal à faire le deuil, si tant est que celui-ci soit achevé. Théo souffre par exemple du souvenir de relations non abouties et de cette peur d'être abandonné une nouvelle fois. Ce qui le « blinde » et le conduit à n'accorder sa confiance qu'avec difficulté. C'est d'ailleurs l'explication qu'il mobilise pour expliquer ses ruptures et la difficulté à les surmonter :

« Quand j'aime, j'aime à 100% et ça me rend malade. »

Gérard pense de son côté qu'« [il] finira seul », car « [il] a trop peur des séparations ». Il met d'ailleurs lui-même en relation son célibat avec sa peur de l'abandon mais ne verbalise à aucun moment un sentiment de solitude. David fait part d'une angoisse similaire en avouant ne pas souhaiter s'attacher trop à sa partenaire actuelle – elle est mariée, leur histoire n'est pas vouée à se stabiliser, aussi a-t-il peur de se sentir abandonné et de vivre difficilement l'éventuelle rupture :

« [Mon dernier rapport sexuel] ça remonte au moins à un mois. Oui, la S..., je la vois pas tous les jours, ben non. Il faut pas que je la voie tous les jours, après ça s'accroche. / Vous ne voulez pas qu'elle s'accroche à vous ? / Non, c'est moi qui s'accroche. / C'est vous qui vous accrochez à elle ? / Ouais. / Ca vous fait peur ? / Ouais / Pourquoi ça vous fait peur ? / Non, je veux plus tomber amoureux comme quand j'étais accro avec l... ou avec J..., tout ça, je veux plus ça. Je ne veux pas non plus qu'elle s'attache à moi, après c'est un lien qui est difficile à casser et quand ça casse ça fait mal. Enfin vous le savez (rires). C'est très dur à supporter. Moi j'ai dit à S... : il vaut mieux qu'on se voie à intermittence que de se voir tous les jours parce qu'après ça devient, ça devient une habitude après parce qu'un jour, elle me verra pas, elle mangera plus, elle me verra plus, ça y est elle est accro, elle est accrochée. Il faut plus qu'elle s'accroche comme moi. / Ça avait été très douloureux les séparations ? / Ouah ça fait mal. J'ai l'impression que c'est ça qui m'a poussé à picoler. »

Il est probable que ces personnes ont fait face à divers événements de vie douloureux et plusieurs ruptures affectives, parfois même dès les premières années de la vie¹³⁸ et qu'ils aient alors acquis une conscience douloureuse de l'abandon. Pour certains, les blessures ne semblent pas avoir cicatrisé, qui les conduisent à une difficulté à s'engager, alors même qu'ils expriment une profonde demande de soutien affectif.

2.2. Mais un désir fort d'être aimé

Les « résignés » parlent tous d'un manque affectif important et leur désir de combler ce vide. Ce manque affectif est ressenti principalement dans la sphère familiale, amicale et amoureuse : si pour la majorité d'entre eux les liens à la famille sont distendus voire inexistant, pour d'autres, certains liens affectifs forts perdurent, notamment avec leurs enfants malgré la rareté des contacts (Bénédicte, Gérald). D'autres fois, les relations décrites comme les plus importantes prennent la forme d'un ami venant se substituer à un parent absent (Théo). Enfin, cette relation affective importante peut se vivre avec un animal-compagnon, sécurisant et affectueux.

Ainsi Bénédicte et Gérald présentent-ils d'emblée leur relation à leur descendants comme la plus importante malgré des conditions de vie réduisant les contacts au quotidien :

« [La relation affective la plus importante] c'est entre une mère et ses enfants. » (Bénédicte)

Lorsque celle-ci imagine sa mort dans la rue, elle n'en a pas peur mais sa première pensée les concerne :

« Comme j'ai toujours dit, comme on m'a toujours dit : ma famille c'est la rue, c'est tout et mes deux enfants, c'est la prune de mes yeux quand même, malgré tout que je suis à la rue. »

Aussi, c'est pour pouvoir continuer à maintenir un lien avec eux que Bénédicte retourne de manière épisodique dans le foyer conjugal et qu'elle tente de rétablir le lien conjugal :

¹³⁸ Lequin G.-M., Ionescu S., « Les femmes SDF : pour une clinique individualisée », *Psychologie Française*, 42-3, 1997.

« Non, je remonte sur Caen pour voir mes enfants parce que mon adresse est toujours à Caen. Donc quand il reçoit une convocation, je l'appelle de temps en temps au téléphone, quand je peux me faire une carte téléphonique, c'est toujours pareil. Je l'appelle, je lui dis : bon, t'as une convocation, t'as du courrier ou quelque chose comme ça ? Il me dit oui, je dis : bon, je monte. Et je monte, je reste quelques jours avec lui. Des fois on essaie de réconcilier, des fois ça marche pas. / Ça fait plusieurs fois que vous vous séparez ? / Ben oui, ça va faire... Ca date de 3 ans. »

Gérald met lui au premier plan son affection pour son fils et sa relation fusionnelle avec lui :

« Au niveau affectif il y a surtout mon fils...Moi mon fils je peux évidemment pas m'en séparer. »

Cette relation le comble particulièrement lui apportant à la fois l'amour, l'étagage émotionnel mais aussi un soutien intellectuel, son fils représentant tout pour lui et remplissant auprès de lui un rôle de guide, de « gourou » témoignant d'une grande sagesse face à la façon de vivre de son père.

Le second type de relations affectives primordiales est amical. Théo évoque ainsi des liens fraternels développés avec certains des accueillants du centre qu'il considère comme ses « frangins ». Le centre vient alors se substituer au « foyer » parental et ces liens répondent à une demande affective forte. Il met par exemple en avant la relation affective importante qui le lierait à l'enquêtrice qu'il ne connaît pourtant que depuis peu. Si cette recherche affective est comblée en partie par son meilleur ami qu'il a rencontré dix ans auparavant dans un squat, il évoque avec émotion ce qui le liait à son chien, décédé depuis : une relation d'amour inconditionnelle, de réciprocité qu'il n'a ressentie avec personne d'autre, pas même ses parents. Il parle d' « amour », d' « affection », et là encore de lien familial :

« Je l'aimais plus que si j'avais eu un gosse. »

« Il me renvoyait l'affection que j'ai jamais eue par n'importe qui, même mes parents. »

Ce désir de relations affectives fortes, s'il peut être soutenu dans la sphère familiale, amicale ou dans une relation avec un animal, est surtout en oeuvre dans la sphère amoureuse.

2.3. Une romance attendue

Les « résignés » sont ainsi en attente d'une relation amoureuse forte, dans laquelle la sexualité dépasserait la simple satisfaction pulsionnelle pour devenir partage de tendresse et d'affection.

Ainsi, Théo, Éric, et David se disent, sinon romantiques, tout du moins « affectifs » ou « affectueux ». Et si David et Théo évoquent explicitement l'intérêt qu'ils portent ou ont porté à la sexualité, tous mettent en avant l'aspect primordial de la relation affective, l'acte sexuel n'étant alors présenté que comme secondaire, et comme un moyen d'expression des sentiments naissants. Ce sont des sentiments affectueux et/ou amoureux partagés qui comptent bien davantage pour eux :

« Faire l'amour comme ça sauvagement avec une femme, non, c'est pas ça. Y a beaucoup de personnes qui font l'amour comme ça avec une femme et puis ils en tirent quoi après ? Rien du tout. Y en a qui vont trop vite là-dedans, des hommes qui vont trop vite. Des femmes, c'est pareil, qui sont trop lancées là-dedans, qui

vont trop vite. Ce serait pas mon style. Moi je serai plus le style sentimental, prendre mon temps avec la femme, discuter un peu avant. C'est plus mon style, moi, que de lui sauter dessus. Je fais pas l'amour comme ça à une femme, je lui saute pas dessus. Non ! ça se fait pas. Faut qu'elle soit d'accord, faut que la femme soit bien en elle déjà, faut qu'elle soit d'accord psychologiquement. Il faut être dans son... » (Eric)

L'acte sexuel est pour lui presque sacralisé. C'est un art :

« C'est tout un système l'amour. C'est difficile, hein ? Si on veut bien faire l'amour avec une femme, prendre son pied, monter au septième ciel et tout, il faut être bien psychologiquement, il faut être bien dans sa tête. Il faut savoir... Y a beaucoup de choses à connaître. »

Il dit écrire sur le thème de l'amour depuis son divorce. Cette activité a été pour lui un exutoire, l'ayant aidé à surmonter un épisode dépressif :

« J'ai pas peur de parler de l'amour, ça me fait pas peur du tout d'en parler parce que j'écris beaucoup sur l'amour. Tout ce que j'ai écrit, c'est sur l'amour, tout, tout, tout. Je suis prêt à vous lire les poèmes que j'ai écrits, si ça vous intéresse. J'ai écrit pas mal de poèmes par moi-même. Je les ai écrits à la suite de mon divorce et ça m'a tout de suite remonté le moral, je me suis bien senti en moi aussitôt après. Parce que j'ai divorcé, je suis monté à Paris, j'avais pas le moral, j'avais pas du tout le moral et tout. J'ai été me promener un soir près du Canal de l'Ourcq à Pantin et j'ai écrit tout, tout, tout. Tout ce que j'ai vécu, je l'ai écrit pour moi-même. »

Gérald évoque également son incapacité à désirer une femme sans avoir de sentiments pour elle. Il se définit comme un « affectif », justifiant par ce trait de caractère son faible besoin en matière de sexe. Il s'oppose sur ce point aux autres SDF qui n'aspirent, selon lui, qu'à avoir des rapports sexuels avec les femmes, en passant d'une partenaire à l'autre. Ce qu'il recherche dans une relation avec une femme se situerait à un autre niveau : celui des sentiments, de la construction du couple et d'un foyer. Il évoquera d'ailleurs sa relation avec la mère de ses enfants avec qui il a attendu 6 mois avant d'avoir un rapport sexuel, laissant le temps à la personne de se sentir en confiance et à la relation de se construire. Aussi, la sexualité ne pourrait être pensée et agie en dehors d'un foyer : il ne voudrait avoir des relations sexuelles qu'avec une femme qu'il aime¹³⁹, et avec laquelle il pourrait vivre dans son « chez-soi » et non pas à l'hôtel. Ce dernier lui renvoie l'image des passes, ou des « coups vite faits » de ces hommes auxquels il ne s'identifie pas du tout.

Bénédicte partage aussi cette image romantique du couple¹⁴⁰. L'amour alliant les deux partenaires, la force de leur volonté et de leur désir, permettraient même à un couple de SDF de dépasser les difficultés inhérentes aux conditions de vie dans la rue :

¹³⁹ Il présente un profil traditionnel ayant eu peu de partenaires avant de vivre en couple et peu de partenaires extraconjugaux, avec un seul conjoint. Ainsi il ne sépare pas couple, sexualité et sentiment et donc la sexualité ne peut être considérée en dehors des relations amoureuse ou conjugales où elle est inscrite. Il se distingue ainsi des hommes plus précoces sexuellement, ayant de nombreux partenaires tout au long de leur vie, y compris conjugale, qui se marient moins et connaissent plus de séparations. Ces derniers pensent qu'on peut séparer sexualité et sentiments, la sexualité peut apparaître comme une expérience à part. M. Bozon, « L'entrée dans la sexualité adulte ». *Population*, 48, 5, 1993, p.1348.

¹⁴⁰ Sur l'amour romantique (Giddens A., *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Paris, Hachette Littératures, 2004 [1992]).

« Moi, je dis comme ça, tant qu'y a le caractère qui le veut, on réussit toujours à se débarrasser de la situation où on est, mais faut le vouloir. (...) C'est vrai qu'il faut avoir le courage, quoi. C'est pour ça que tout à l'heure j'ai dit : j'ai le courage de remonter et de redescendre après. Mais bon, c'est plus, de redescendre non, c'est plus facile de descendre que de remonter. C'est plus dur de se remonter, mais bon, il faut vraiment avoir le moral accroché. Et c'est pareil pour une relation quand on est SDF. »

David subordonne également la vie sexuelle à une relation affective forte. Il ne cesse ainsi de plaisanter tout au long de l'entretien autour du thème de la sexualité. Il se présentera au fur et à mesure comme dans l'attente d'une relation de couple satisfaisante. Bien que David évoque sa relation actuelle avec une jeune femme qu'il a rencontrée tandis qu'elle était bénévole dans une association comme une histoire dans laquelle ils partagent affection et sexualité, il précise ne pas être entièrement satisfait, dans la mesure où cette femme n'est pas totalement disponible puisque mariée. Il s'empêcherait alors de s'attacher plus profondément à elle, car selon lui cette relation n'aurait aucun avenir.

« Vous vous sentez encore déprimé? / Ah ouais. / Depuis que vous êtes dans la rue, vous vous sentez déprimé, ça n'est jamais remonté? / Non, je suis en manque d'affection parce que Catherine me donne pas l'affection que je veux. Elle, elle me donne juste un petit coup et c'est tout. »

« Dommage qu'elle est mariée, elle est prise. Je me voyais bien avec elle mais quand elle m'a dit qu'elle était mariée avec deux gosses. »

Lui-même ayant souffert par le passé du départ de sa femme avec son amant, il refuse d'être à l'origine de celui de son actuelle partenaire et de la souffrance de son mari. Cette relation lui apporte une nourriture affective qui toutefois ne le comble pas suffisamment. Il est au contraire en attente d'une relation plus stable avec une femme plus âgée, maternelle et affectueuse :

« Vous aimeriez bien rencontrer quelqu'un d'autre? / Ouais? Femme célibataire (...) Belle, j'm'en fous, du moment qu'elle est riche. Agée. (...) Plus âgée que moi. (...) je cherche plus –comment vous dire ça- je cherche plus une maman qu'une femme. (...) Pas plus âgée, pas 20 ans de plus que moi, mais quelques années, quelques années de plus que moi. Je cherche plus l'affection d'une personne plus âgée que moi. C'est un moment de ma vie que je passe. Les petites gonzzesses que je vois dans la rue de 19-20 ans, ça me dit rien du tout. Je suis plus attiré par les femmes plus âgées, c'est peut-être l'amour d'une mère qui me manque. (rires) ».

Nous voyons donc bien que les « résignés » sont dans l'attente d'une relation affective forte, de l'être aimant et à aimer. Si les « résignés » se situent dans une position d'attente vis-à-vis d'une rencontre amoureuse, ils ne saisissent pas les opportunités qui s'offrent à eux. Ils reproduisent ainsi la passivité pointée en première partie face aux opportunités de sortie de rue, car ils sont trop écrasés par le stigmate. Cette homologie entre vie affective et définition de leur situation est parfaitement synthétisée par leur rapport aux personnes insérées, qui pourraient leur offrir à la fois une sortie de rue et l'affection dont ils disent tant manquer.

2.4. L'attente passive du « partenaire sauveur » : des opportunités affectives pas toujours saisies

Les opportunités de rencontrer un ou une partenaire, qu'il soit inséré ou non, ne manquent pas selon les « résignés ». En effet, si comme nous l'avons vu, trouver un(e) partenaire sexuel(le) ne pose guère de problèmes dans la rue, rencontrer un(e) partenaire parmi les personnes insérées pourrait peut-être, selon eux, combler leur vide affectif, mais apparaît très difficile.

Cette difficulté se mesure notamment dans la différence faite par les « résignés » entre les liens sentimentaux avec des gens de la rue et ceux contractés avec des personnes insérées. David, par exemple, stigmatise ainsi fortement ses partenaires SDF potentielles, rencontrer exclusivement des femmes insérées lui permettant de se distancier du stigmate SDF. Comme par peur d'être contaminé par l'image négative associée aux femmes sans-abri, il bénéficie au contraire de l'aura plus positive des femmes insérées en se mettant en couple avec elle.

« L'attrance féminine. Ça m'attire, et puis il y a le physique de la bonne femme aussi, façon de parler. C'est pas les gonzesses qui viennent ici [dans l' centre d'accueil de jour], parce qu'ici, ils sont même pas sortables. »

« [Qu'il y ait des personnes qui ont des rapports sexuels dans les centres] Oui [ça arrive]. Ça dépend si le mec, il a vraiment faim, c'est bon, mais s'il n'a pas tellement faim, vaut mieux qu'il laisse de côté. »

Au moment de l'entretien, David fréquente une jeune femme mariée, qu'il a rencontrée dans une association caritative alors qu'elle y était bénévole. Ils ont des rapports sexuels chez elle où à l'hôtel, qu'il paye lorsqu'il en a les moyens. Il évoque aussi d'autres partenaires potentielles qu'il tenterait de séduire : parmi les bénévoles rencontrées dans diverses associations, ainsi que dans les boîtes de nuit qu'il fréquente épisodiquement. Il espère rencontrer un jour cette femme insérée qui l'emmènerait chez elle, lui éviterait d'avoir à travailler et surtout lui apporterait toute la tendresse et l'affection dont il semble tant manquer :

« Ben ouais, je viens ici [à l'accueil de jour] pour draguer mais je trouve personne à draguer. Donc me caser avec quelqu'un qui travaille dans le social, comme ça j'ai plus grand chose à payer »

Éric, comme David, recrute ses partenaires potentielles parmi les personnes insérées. Et s'il ne semble jamais avoir eu de logement autonome par ses propres moyens, il a tout de même déjà vécu en appartement, emménageant chez la femme qu'il venait de rencontrer. Ce schéma semble s'être répété plusieurs fois et aujourd'hui encore, lorsque l'enquêtrice lui demande s'il pense qu'on peut avoir une vie sexuelle épanouie quand on est en couple dans la situation d'exclusion, il répond :

« Non, non parce qu'on pense à beaucoup de choses, ce qu'on va faire après sans logement, il faut partir le lendemain matin, on va se retrouver à la rue. C'est genre une vie... On sait jamais ce qui peut arriver, on se dit : le lendemain, elle va peut-être connaître quelqu'un d'autre, elle va partir avec. Pour moi, c'est peut-être pareil, un jour, je vais peut-être connaître une femme, avoir son logement. Elle aura tout et puis je vais peut-être partir avec elle. On sait pas, on sait pas ce qui peut arriver. La vie, elle peut changer comme ça du jour au lendemain. »

De même, pour Bénédicte, le couple paraît avoir été, et être encore aujourd'hui, la réponse à une demande d'affection et un mode de sortie de la rue, la rupture affective étant au contraire un mode d'entrée. En effet, depuis 3 ans, Bénédicte fréquente les CHUS lorsqu'elle s'est disputée avec son mari puis retourne au domicile conjugal lorsqu'elle reçoit une convocation de l'éducateur référent de ses fils. Elle tente alors de se réconcilier avec son conjoint jusqu'à la dispute suivante, à la suite de laquelle elle retournera en CHUS. Mais contrairement aux deux précédents, les partenaires de Bénédicte sont des hommes qui eux-mêmes étaient SDF au moment de leur rencontre, tels le père de son deuxième enfant ou son époux actuel. Gérald et Théo abondent également dans ce sens : trouver un partenaire n'est pas ce qui est le plus problématique pour eux, la difficulté à s'engager venant plutôt des « résignés » eux-mêmes.

Mais aussi importantes apparaissent ces partenaires insérés, tout ne paraît mis en œuvre pour saisir les opportunités se présentant. Les « résignés » adoptent deux types de comportements d'évitement face à ces opportunités de se mettre en couple. Soit celles-ci ne sont pas saisies, soit elles ne sont pas investies : les « résignés », s'ils attendent une relation de couple comblant leur demande affective et par là les aidant à sortir de la rue, ont bien du mal à mener une stratégie active pour y parvenir. Si la peur de l'abandon évoquée précédemment peut expliquer cette passivité, c'est surtout la soumission au stigmatisme SDF qui en est à l'origine.

D'une part, les « résignés », bien qu'en demande affective forte d'une relation de couple, peuvent différer leur disponibilité à cet événement, en raison d'une difficulté à dépasser le stigmatisme attachée à leur situation. Ainsi, Théo met en avant une indisponibilité actuelle du fait d'une fragilité psychologique. Il dit devoir gérer trop de problèmes pour imaginer s'investir actuellement dans une relation affective, alors que pourtant son discours indique un grand besoin en ce domaine. Il verbalise d'ailleurs explicitement un manque ressenti d'amour et cherche à gagner et conserver l'amour des personnes qu'il rencontre. Théo semble avoir traversé une phase au cours de laquelle ses difficultés psychologiques et sociales étaient très envahissantes ; il lui fallait tenir, et faire face. Si Théo a eu, en amont de sa situation de rue, différentes expériences conjugales, il paraît s'être résigné ensuite à ne plus en avoir depuis qu'il connaît les centres d'hébergement d'urgence.

Aussi, celui-ci est sceptique quant à l'éventualité de construire une relation affective dans la situation d'exclusion. Pour sa part, il a très envie de vivre une autre relation, « mais pas ici » : il préfère attendre d'être réinséré, de prendre le temps de développer une relation, pour pouvoir être à l'écoute de l'autre. Théo n'a jamais cherché à avoir une relation stable avec une femme depuis qu'il est dans la galère, non pas parce qu'il n'en ressent pas le besoin, mais parce qu'il n'a pas confiance en lui. Quand l'intervieweur lui demande s'il a des petites amies actuellement, il répond d'emblée :

« Malheureusement non, mais dans 5 séances, j'aurai mon appareil dentaire et je compte bien remettre les choses à l'heure. »

Cet appareil dentaire est très investi, puisque c'est de lui que dépend, à ses yeux, sa réinsertion, le fait de trouver un emploi, un logement, d'être autonome, de rencontrer quelqu'un et d'avoir des relations affectives et sexuelles. A l'inverse, le fait d'avoir une mauvaise dentition, de ne pas oser sourire, parler, ou séduire, constitue un obstacle aux relations avec les femmes. Gérald évoque également la nécessité de se reconstruire et de trouver un travail, avant de pouvoir mener une relation de couple.

D'autre part, lorsque les « résignés » ont une relation affective, cette soumission au stigmatisme, amplifiée par l'attachement aux normes de genre, semble leur interdire d'investir fortement cette relation. Alors même que celle-ci pourrait selon leurs propres termes leur offrir une sortie de rue

et le besoin affectif dont ils ont besoin. Ainsi David, s'il avoue son désir d'une relation affective forte, décrit-il sa difficulté à s'engager par crainte de s'immiscer dans la vie de sa compagne mariée :

« J'ai un peu de sentiments pour elle, mais comme je veux pas la déranger dans son ménage, elle a deux enfants, une fille et un garçon, elle aime bien ses enfants mais elle aime pas son mari. C'est pas de ma faute. Moi je remplace le mari, mais les enfants, j'ai pas besoin, j'en ai déjà (...) Il vaut mieux pas trop en parler parce qu'un jour, elle est capable de divorcer pour venir avec moi. Non, c'est pas ça, moi je veux bien vivre avec elle, mais j'aime pas, j'aime pas déranger le ménage des autres. Ah oui, après ça fait des conflits, ça fait des conflits dans sa famille »

Du fait de cette soumission au stigmatisme de SDF, produite sans doute et renforcée par l'adhésion à des normes de genre, les « résignés » n'instrumentalisent pas les relations de couple qui pourraient leur permettre de sortir de la rue, au contraire, comme nous le verrons, de certaines des personnes dont l'univers de sens n'est pas la rue. Ils conçoivent parfaitement les portes que pourraient leur ouvrir de telles relations : elles leur offriraient un surcroît d'estime d'eux-mêmes, davantage de sécurité matérielle, et des perspectives d'avenir. Mais leur statut de sans-abri, comme une affliction, paraît les empêcher de se rendre disponibles à ces opportunités. Ce « cercle vicieux » se traduit alors par une attente de l'être aimé, sans que les « résignés » soient forcément dans les dispositions mentales pour provoquer ou accepter cette rencontre. La disponibilité à cette rencontre, et aux opportunités qu'elle offre, passe alors sans doute par un patient travail pour se départir du stigmatisme. Néanmoins, cette tâche s'affirme d'autant plus ardue qu'une de ses conditions de félicité serait la rencontre amoureuse avec une personne insérée, qui justifie justement, dans une injonction paradoxale typique de l'expérience de l'exclusion, le retournement du stigmatisme.

Il n'est alors guère étonnant que s'ils ont réussi à adapter leur sexualité aux contraintes de leur situation, ils ne puissent être pleinement satisfaits de ce qu'ils voient comme des relations « utilitaires ».

3. Des conditions d'exercice de la sexualité peu satisfaisantes, mais une sexualité finalement peu entravée, car distincte de la quête du grand amour

Les « résignés » critiquent en effet les conditions d'exercice de leur sexualité. Cependant, celles-ci ne constituent d'entraves décisives dans la réalisation de leurs désirs, voire de leurs pulsions sexuelles. De même, l'espoir d'une rencontre affective déterminante pour leur sortie de rue paraît assez indépendant des conditions de vie actuelles des individus entretenus ; et s'ils ne cherchent pas à provoquer cette rencontre, s'ils sont, en amour comme ailleurs, passifs dans l'attente de ce qu'ils espèrent, cette passivité n'est pas rapportée à leur environnement.

3.1. De mauvaises conditions pour la sexualité mais des désirs assouvis

Tous les « résignés » reconnaissent des obstacles objectifs à l'exercice de leur sexualité, mais pointent également des possibilités d'adaptation, liées visiblement à leur connaissance de la ville, du circuit d'assistance et de leurs niches écologiques.

Une des contraintes les plus citées est sans conteste l'absence de lieu intime et sécurisant pour le couple, lui permettant de se retrouver à l'abri du regard des gens extérieurs. Cette contrainte est également renforcée par la jalousie des pairs à laquelle doit faire face un couple dans la rue. Ces différentes contraintes ne signifient pas l'absence de relations sexuelles, mais une adaptation à des conditions d'exercice plus difficiles :

« Y en a beaucoup qu'arrivent pas à comprendre qu'on arrive quand même à avoir des relations sexuelles. C'est dur mais bon, on essaie de faire avec. » (Bénédicte)

« Au niveau des relations de couple, est-ce que vous avez eu des relations affectives depuis que vous êtes SDF ? / Oui, mon mari [que j'ai rencontré à Nanterre], mais c'est dur quand même d'avoir une relation qui tienne en étant à la rue. / Justement, vous pouvez m'en parler ? / Disons que c'est un peu difficile quand même parce que quand on est à la rue, disons qu'y a des trucs. Comme là, j'étais avec mon mari, on travaillait tous les deux [à Nanterre], mais bon y a souvent des gens qui sont jaloux : oh, je voulais sortir avec lui, tu me l'as pris. Des trucs comme ça. Bon, c'est quand même assez difficile à tenir. Alors bon, les gens sont assez jaloux quand même, des relations que les autres ils ont avec un homme. » (Bénédicte)

Devant la pénurie de places d'hébergement pour couple, trouver un lieu garantissant aux amants une certaine intimité suppose alors une certaine ingéniosité. Si pour la plupart, l'hôtel est le lieu privilégié des rapports sexuels, tous n'attendent pas un hébergement et exercent leur sexualité dans des espaces publics ou semi-publics. Le dénominateur commun de tous ces lieux est de garantir un minimum d'intimité et d'invisibilité :

« [Ça m'est arrivé d'avoir un rapport sexuel avec une femme] dans une bibliothèque, imaginez. C'était à la bibliothèque d'ici, comment elle s'appelle ? Non, pas la Courneuve, à la Villette. / Comment ça s'est passé ? / Ben bien. / C'était pas très confortable ? / Non, mais on en avait tellement envie qu'on pouvait plus attendre. Ça se contrôle pas des fois. Des fois, ça prend vite comme ça. Des fois, on contrôle pas les sentiments. On arrive pas à se contrôler, on a tellement envie qu'on y va. On est loin de chez nous, on va faire comment ? Loin de l'appartement, de l'endroit où on se trouve, on fait comment ? / C'était à l'époque où vous aviez un appartement ? / Non. Ah mais c'est simple, nous, on fait l'amour n'importe où maintenant. Les gens, ils s'en foutent, d'ailleurs ça les dérange pas. / Vous, ça vous dérange ? / Non. / Vous arrivez à avoir des rapports n'importe où ? / Ben oui. N'importe où, non, je vais pas faire l'amour sur une voiture dans la rue quand même ! J'irai pas jusque-là ! Quand même en gardant un maximum d'intimité parce que dans la rue devant tout le monde, j'irai jamais faire ça devant tout le monde, je garderai un maximum d'intimité quand même. » (Eric)

Bénédicte évoque pour sa part l'époque où, à Nanterre, elle entretenait des rapports sexuels au bord d'une mare sous un sac de couchage :

« Avant, comment vous faisiez pour avoir des rapports sexuels ?/ Ben disons qu'on essayait de se voir, on prenait nos duvets, on avait, si vous voulez, on avait une petite mare, qu'on appelait la mare aux canards. Bon y avait de la pelouse tout autour, on allait coucher là-bas. On avait des relations comme ça. Après on remontait vite dans les chambres pour prendre une douche. C'est pas évident non plus. Mais bon, on réussissait quand même à avoir des relations sexuelles quand même. Mais c'est quand même dur quand on est séparé comme ça [ils étaient tous deux hébergés dans un CHRS à Nanterre dans deux chambres distinctes]. Mais bon, on fait avec. »

Cette recherche nécessaire d'un lieu à l'abri des regards pour pouvoir y exercer sa sexualité en toute liberté et intimité peut alors lasser. Ainsi, selon David, l'absence de ressources financières peut être trop difficile à surmonter : « Même pour tirer un coup il faut payer ». D'autant plus, que la représentation traditionnelle des rôles sociaux associés à chaque sexe¹⁴¹ est très présente chez les « résignés » (comme chez les fatalistes) et incite par exemple les hommes à payer l'hôtel à leur partenaire. Néanmoins, ce n'est pas l'adaptation nécessaire aux contraintes matérielles de la rue qui est le plus problématique pour les « résignés ». Ce n'est pas la difficulté à satisfaire des pulsions sexuelles qui pose problème, mais une attente non comblée relative à la relation qui lie les deux partenaires.

En matière de sexualité, les résignés se plaignent du manque d'intimité, de la trop faible fréquence des rapports, mais parviennent à satisfaire leur désir, à y prendre du plaisir. Par exemple, Gérald, David, Eric déclarent ne pas avoir de rapports sexuels aussi fréquemment qu'ils le souhaiteraient¹⁴², mais ils savent assouvir leur désir :

« Je voulais qu'on parle de votre dernier rapport sexuel./ Ah c'était bon./ C'était bien ?/ Ah ouais, c'était très bon./ Vous avez eu du plaisir ?/ Ah oui, mais avec S..., je prends toujours mon pied. Des fois, j'essaie de prendre les deux, mais j'arrive qu'à prendre qu'un seul (rires)./ Lequel d'entre vous a envie de ce rapport, c'était plus vous, plus elle ?/ C'est plus moi./ Elle, elle en avait moins envie ?/ Ouais, elle a tous les soirs [avec son mari], moi je faisais... Le maximum que j'avais pas eu, une femme, vous savez quand vous voyez une femme, ça fait tellement longtemps que vous avez pas vu une femme à poil devant vous, quand vous la revoyez, vous découvrez la chose. » (David)

Cette frustration face aux contraintes peut également conduire les acteurs, à l'instar de Gérald, à avoir recours aux prostituées, ou à la masturbation, comme David :

« Tu n'as aucune aventure ?/ J'en ai eu, j'en ai eu. Mais pour être franc, c'est pas des aventures amoureuses en fin de compte, c'était par besoin, par nécessité. L'acte sexuel est une chose normale. / Tu as été voir des... / Des prostituées, oui. J'ai payé pour ça. Quand vraiment je vois que ça monte à la tête comme on dit, je vais voir les prostituées. Mais des aventures, j'en veux pas. (...) / Pour en revenir à la sexualité, ça te convient d'avoir une sexualité avec les prostituées seulement ? / C'est pas seulement, pas

¹⁴¹ Voir notamment : Ferrand M., « Du droit des mères au pouvoir des pères », in Laufer J., Marry C., Maruani M. (eds), *Masculin-Féminin : questions pour les sciences de l'homme*, Paris, PUF, 2001. Des choses plus anciennes demeurent parlantes comme : Mead M., *L'un et l'autre sexe*, Paris, Denoël/Gonthier, 1966 [1935] ; Goffman E., *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute, 2002 [1977].

¹⁴² Les deux autres n'ayant donné aucune indication dans ce sens. Bénédicte au contraire a évoqué ne pas ressentir beaucoup de désir sexuel, et se passer de sexualité ; Théo, quant à lui, a précisé ne pas avoir la disponibilité psychologique nécessaire, et avoir d'autres priorités.

seulement avec les prostituées. C'est qu'à partir du moment où je vais avoir une relation sexuelle avec quelqu'un, ce sera systématiquement une personne que j'aime. Moi, aller me contenter avec une fille que j'aime pas, non. J'en vois pas l'intérêt, j'en vois pas l'intérêt. On dit que l'acte sexuel est un acte bestial, c'est pas vrai, c'est pas vrai, c'est faux. Mais si je veux avoir un acte sexuel avec quelqu'un faut que j'aime cette personne. Je vois pas l'intérêt d'aller avec une fille que j'aime pas. Non, ça me dit rien. Donc, comme en ce moment j'ose pas non plus assurer, comment vous voulez que, moi, j'arrive à me mettre avec quelqu'un... Imaginons que j'aime quelqu'un, que je veuille vivre avec elle, si je suis pas sûr que ma situation se relève ou se relève pasC'est ce qui me coince en fin de compte.» (Gérald)

« Ça a changé pour vous dans les relations avec les femmes d'être sans-domicile? / Ouais. Ça, vous savez, quand vous êtes sans-domicile, vous avez pas d'argent, vous avez rien, c'est dur de trouver une gonzesse qui veut tirer un coup. Même pour tirer un coup, il faut payer. / Comment vous faisiez pour rencontrer? / Sous la douche. / Où? ./ Ben sous la douche. Vous allez prendre une douche à la douche municipale, tu te tapes une colonne, 5 contre 1. / Je ne comprends pas ce que ça veut dire.(rires)/ La masturbation, vous connaissez pas? Ca veut dire 5 contre 1. Paraît-il que ça rend sourd. Depuis que je pratique, j'ai jamais été sourd. / Si ça rendait vraiment sourd, beaucoup de gens seraient sourds. / Vous croyez, vous! / Vous allez voir de temps en temps des prostituées ou pas? / Non, si c'est pour donner 50 euros à une prostituée, je préfère me taper 5 colonnes à la une. Ben ouais, c'est meilleur et c'est... et mes 50 euros, ils restent dans ma poche, ah ouais. » (David)

Au-delà de l'insatisfaction face à ces différentes contraintes, c'est surtout la difficulté à atteindre une relation affective forte qui est pointée, la rue tendant à réduire la vie sexuelle à la satisfaction d'un besoin ponctuel. Au quotidien, dans des relations sans importance, la sexualité est donc généralement distinguée de la recherche de l'affection.

Comme nous l'avons vu dans l'extrait précédant, Gérald ne présente pas son insatisfaction sexuelle comme le résultat d'un contexte de vie difficile mais plutôt de l'incapacité à désirer une femme sans avoir de sentiments pour elle et de la difficulté à trouver un tel partenaire dans la rue. De même, Eric exprime un désenchantement semblable. Il narre le délitement de son couple avec sa compagne de rue¹⁴³. Si au début de leur relation, il déclare avoir éprouvé pour cette femme un sentiment amoureux, leurs difficiles conditions de vie, notamment le manque d'argent et de places d'hébergement pour couple, ont eu raison de ce sentiment : les témoignages d'affection de même que les moments où les partenaires pouvaient se retrouver dans leur intimité se sont faits de plus en plus rares. Il se défend maintenant d'être amoureux de sa compagne, continuer cette relation lui permettant seulement de tromper sa solitude. Leur relation ne reposerait plus que sur l'échange de différents services (protection de cette femme face aux dangers de la rue contre un dépannage pécuniaire de sa part), agrémentés de quelques rares moments de tendresse teintés de sexualité lorsqu'ils sont hébergés tous deux en hôtel¹⁴⁴ :

« Oui, ça m'arrive d'avoir des relations avec elle, mais c'est pas pour ça que je tombe amoureux d'elle. C'est pas pour ça que je suis fou amoureux d'elle. Ça, ça veut rien dire. »

¹⁴³ Il s'agit de Noëlle, présentée dans le groupe des « fatalistes ». Comme l'avons vu, Noëlle évoque également le délitement de son couple, mais à l'inverse d'Eric, elle exprime des sentiments amoureux persistants à son égard.

¹⁴⁴ La relation sentimentale ou sexuelle est donc irréductible à un échange de services, même si ces transactions sont un support de la relation, comme d'aucuns le soutiennent (dont Lanzarini C., *Survivre dans le monde sous-prolétaire*, op. cité) ; encore faut-il intégrer les changements de cadre, qui transforment le sens d'une relation.

En dehors de cette relation qui ne lui convient plus, Éric ressent le besoin de rencontrer d'autres femmes et évoquera avoir eu d'autres partenaires sexuelles au hasard de rencontres. En d'autres termes, les « résignés » distinguent bel et bien la satisfaction ordinaire de leur besoin sexuel, et la sexualité visée avec un partenaire amoureux rêvé, dont ils attendent passivement la rencontre.

Nous avons donc vu que les « résignés » étaient en attente d'une relation affective forte. De ce point de vue, ils réalisent une adaptation de leur modèle de vie affective et sexuelle, qui ne sépare pas la sexualité, du couple et du sentiment, en satisfaisant une sexualité ordinaire hors du couple idéal. Ainsi, la sexualité ordinaire, est finalement peu entravée par l'écologie du sans-abrisme ou par la soumission au stigmat, par ailleurs si importante dans la projection vers un avenir amoureux et des opportunités affectives venant combler leur idéal relationnel.

3.2. Des désirs sexuels assouvis mais sans considération des risques encourus

Les « résignées », comme leurs biographies en témoignent ont eu des trajectoires sexuelles diversifiées, les unes avec un début précoce et différentes unions (Bénédicte, David), les autres avec des débuts plus tardifs et moins de relations (Gérald, Eric, Théo). Leurs attitudes face au risque sont différentes. Si la crainte de la maladie est unanimement exprimée, les stratégies mises en œuvre ne semblent pas toujours les plus efficaces. Ainsi Bénédicte, préfère limiter le nombre de ses partenaires car serait allergique au préservatif. Il faut noter que Bénédicte a généralement un recours tardif aux soins, alors qu'elle cumule plusieurs risques pour sa santé, elle va « aux urgences » des hôpitaux quand elle a un problème, attendant le dernier moment¹⁴⁵. Elle ne se fait pas suivre sur le plan gynécologique alors qu'elle dit avoir un kyste au sein, des kystes aux ovaires et n'a pas de contraception car ses « intestins lui bloquent les trompes ».

« Je préfère pas changer de partenaire comme ça, non, non, ou faire ça avec un préservatif, mais j'ai pas le droit./Vous n'avez pas le droit ?/Non, parce que j'ai le vagin très fragile. J'ai la peau à l'intérieur, si je fais ça, enfin si j'ai des rapports sexuels avec un homme, avec des préservatifs, le produit qu'y a sur les préservatifs, ça me donne une infection urinaire./Vous avez une sorte d'allergie ?/Ça me fait une allergie et ça, bon, j'évite. C'est pour ça que je change pas beaucoup de partenaires comme ça parce que, bon, on sait pas si, lui, il a pas le sida ou des trucs comme ça alors je préfère faire attention et choisir les personnes avec qui je vais, surtout pour ça. » (Bénédicte)

Comme une majorité de personnes de la population générale, près de 50%¹⁴⁶, les hommes entretenus considèrent que le préservatif diminue le plaisir et avancent cet argument pour justifier une absence d'utilisation. C'est le cas notamment d'Eric, qui, cependant dit faire régulièrement des tests de dépistage avec sa compagne (Noëlle) :

¹⁴⁵ La Rochère (de) B., « La santé des sans-domicile usagers des services d'aide », INSEE Première, 893, 2003.

¹⁴⁶L'opinion à l'égard du préservatif sur le fait qu'il diminue le plaisir n'évolue pas depuis le début des années quatre-vingt-dix concernant plus de 40% des personnes la population générale. Cf Beltzer N., Lagarde M., Xiaoya W-Z., Grémy I., Les connaissances, attitudes, croyances et comportements face au VIH/sida en France en 2004, Rapport de l'Observatoire Régional de la Santé d'Ile de France, novembre 2005.

« Non, c'est beaucoup mieux sans protection qu'avec une capote. Avec une capote, on prend deux fois moins de plaisir (...)/ Sur quels critères vous décidez d'utiliser un préservatif ou pas ?/ J'utilise jamais de préservatifs de toute façon, c'est très rare./ Mais vous en avez déjà utilisé ?/ Oui/ Dans quelle circonstance ?/ Quand j'ai une aventure avec une femme pour une nuit ou deux nuits, là, j'utilise le préservatif. Je suis prévoyant, je me méfie des maladies. Je ne veux pas avoir le sida, ni une maladie sexuelle non plus. J'en ai jamais eue... »

David, lui, en a utilisés un récemment parce que sa partenaire « l'a obligé ». Sa stratégie se résume à :

« Il suffit de faire attention, de pas se mettre la queue partout. »

Gérald a vécu quelque temps dans un milieu fortement touché par l'épidémie, le milieu homosexuel, mais avant la diffusion du virus dans cette population (années soixante dix). L'adaptation de son comportement au sida, il a une perception des risques sexuels et met en œuvre des prescriptions de prévention, est peut-être à mettre en lien avec l'attention qu'il porte à sa santé (« j'ai sept analyses de sang différentes à faire. J'ai demandé le VIH, j'ai tout demandé tout, tout. »). Il considère ne pas avoir pris de risques, contrairement à d'autres sans-domicile qu'il côtoie :

« Des risques ? Non, j'en ai pas pris. Non. Apparemment j'ai pris aucun risque, non. De toute façon, quand vous allez avec les prostituées, ça se passe pas comme ça, c'est le préservatif obligatoire. Mais, non, j'ai pas pris de risques. Non, aucun. C'est pour ça que je regarde certains gars que je connais et tout, je dis : « dis donc, vous avez pas peur ». Dans la rue, on rencontre d'autres filles aussi, que vous connaissez pas auparavant et tout. La fille, elle vient de la province, de tel endroit, mais c'est une fille qu'a zoné aussi, comme lui a zoné également, comme ses copains, comme ses copines à elle. Ils ont des rencontres comme ça, comme si c'était tout à fait normal. Je dis : « mais, merde, tu te rends pas compte dans quoi tu t'engages quand tu fais ça ? » « Oh, mais non, elle est pas malade et tout ». Je dis : « comment tu peux le savoir, t'es pas médecin ». Donc c'est vrai que c'est une chose à laquelle je fais très attention. Je fais très attention. »

Ainsi les « résignés », même s'ils sont peu exposés au risque du VIH, du fait de leur faible activité sexuelle, sont comme les « fatalistes » et les « volontaires », peu enclins à se protéger des risques sexuels. Si l'on peut penser que la perte de la cohérence des actes de santé de Bénédicte est liée à son temps passé dans la rue ; pour David et Eric, leurs attitudes et comportements sont à rattacher à leurs trajectoires socio-sexuelles plus qu'à leur passage dans la rue.

Ainsi, ce qui unit les personnes de cette catégorie relève d'une résignation acquise au fur et à mesure de leur carrière de sans-abri et de la réitération des difficultés rencontrées afin de sortir du dispositif d'urgence. La routinisation de leur vie quotidienne est alors vécue de manière douloureuse, mais leur fournit néanmoins différents types de ressources. La « résignation » se caractérise, de fait, par le maintien d'un espoir de sortie hors des dispositifs d'urgence, mais une passivité devant les opportunités pouvant se présenter. Cette passivité s'explique selon les « résignés » par un besoin de soutien affectif fort, leur permettant de reprendre confiance en eux.

Mais la saisie de telles opportunités demanderait, paradoxalement, un travail préalable d'atténuation du stigmate.

Cette résignation et ses impasses relationnelles se retrouvent donc dans la vie affective et sexuelle : les « résignés » nous ont exposé un modèle de vie affective et sexuelle dans lequel la sexualité n'est pas séparée du couple et du sentiment. Ne pouvant concrétiser ce modèle, ils ont du l'adapter et se contenter d'une sexualité ordinaire, peu valorisée et de fait peu entravée. Sortir de ce « cercle vicieux » de la quête de l'être aimé sans toutefois être disponible pour sa rencontre, suppose alors un patient travail pour se sortir du stigmate et retrouver confiance en leur pouvoir d'agir et d'être à l'initiative de nouvelles rencontres. L'ambivalence qui marque leur rapport à la rue et à leur situation imprègne donc aussi leurs trajectoires affectives et sexuelles.

Chapitre 3

Le groupe des « volontaires »

1. Présentation du groupe

Parmi les personnes dont la définition de situation renvoie à un univers de sens associé à la rue et qui développent plus ou moins activement des stratégies pour sortir de ce contexte, les « volontaires » se distinguent des « résignés ». Ils s'en différencient par le rapport distancié qu'ils entretiennent au stigmat¹⁴⁷ attaché au fait d'être sans-abri, mais aussi par leur perception de leur capacité à faire face, l'expression de la confiance qu'ils ont en eux et en l'avenir, et l'évocation de cette lutte qu'ils sont en train de mener pour tenter de « sortir » de cette situation.

Les personnes incluses dans ce groupe des volontaires sont : Christophe, 50 ans, depuis 2 ans dans la rue à la suite de la faillite de son employeur ; Jean, 50 ans, depuis 12 ans dans la rue, après avoir quitté sa région natale des Ardennes pour la grande ville ; François, 59 ans, depuis 14 ans dans la rue, à la suite de son divorce ; Maurice, 50 ans, dans la rue depuis 5 ans après que sa femme l'ait mis dehors ; Sylvie, 23 ans, dans la rue depuis qu'elle a quitté les services de l'aide sociale à l'enfance, à sa majorité.

Les « volontaires » ont connu des déboires différents au cours de leur parcours : ruptures sociales, ruptures affectives, échecs d'insertion sociale. Ils sont dans cette situation depuis plus ou moins longtemps, entre 2 et 14 ans, mais malgré la diversité de leurs expériences, ils présentent, au moment de l'entretien, des attitudes et comportements communs leur permettant de tenir dans ce contexte de vie difficile et d'envisager un avenir meilleur.

Les « volontaires » partagent une façon positive de se présenter à l'enquêteur et une distanciation face au stigmat attaché à leur situation, un sentiment d'efficacité personnelle et une projection dans un avenir meilleur. Comment cette attitude influe sur les relations affectives et sexuelles ? Sont-elles mise en suspens dans ce contexte de lutte pour « sortir » de la rue ou bien au contraire sont-elles un tremplin vers cet ailleurs plus heureux ?

¹⁴⁷ Goffman E., *Stigmates*, op. cité.

1.1. Une présentation de soi positive atténuant le stigmatisme attaché à leur situation

Maurice, Jean, Christophe dorment la plupart du temps dehors, dans des abris ou espaces qu'ils se sont aménagés. François dort plus souvent à présent dans un centre d'urgence, et en particulier l'hiver, mais considère que c'est « un piège à cons ». Sylvie a vécu des périodes longues dehors et fréquente les centres voire les hôtels. Mais bien qu'ils dorment régulièrement dans la rue, signe par excellence d'exclusion sociale, ils donnent à voir dans leurs discours, notamment dans les descriptions de leurs comportements, de leur aspect physique, vestimentaire, et de leur rapport au corps et à la santé une présentation d'eux-mêmes positive. Ils s'attacheront à montrer ce mouvement vers une distanciation du stigmatisme associé à la condition de sans-domicile par rapport à une situation antérieure. Nous retrouverons là les mouvements de « va-et-vient entre des moments d'intégration et de marginalisation »¹⁴⁸ qui participent de toute carrière de survie.

Christophe remarque par exemple un changement d'image de lui-même entre le moment où « [il] n'y croyait plus » et aujourd'hui où il reprend peu à peu confiance en lui et en l'avenir. Il évoque à la fois le stigmatisme attaché à sa situation, véhiculé notamment par le regard que certains passants ont pu poser sur lui et leurs interpellations jugeantes, lui renvoyant l'image d'un incapable, assisté socialement. Il semble qu'à cette époque, Christophe subissait totalement ce stigmatisme, se laissant aller : « j'étais un vrai dochar ! ». Au temps de l'entretien, par contre, Christophe se présente sous un jour plus radieux se détachant de cette image de clochar, en précisant : « Moi je ne fume pas, je ne bois pas, je ne me drogue pas ».

Par ailleurs, Christophe dit se sentir bien dans son corps, comme la plupart des personnes de ce groupe (Christophe, Jean, Maurice, François), faire attention à son hygiène (Christophe et Jean) et soigner son apparence contrairement au début de son parcours de rue, où il se laissait aller. À l'instar de Christophe, Jean insiste sur l'importance qu'il accorde à l'hygiène et au bien-être corporel, associant un plaisir sensuel à l'impression de l'eau coulant sur sa peau. Aussi, pour ce dernier, la propreté (la sienne ainsi que celle de ses partenaires) renverrait-elle à d'autres qualités et attributs de la personne, garants d'une certaine moralité et normalité¹⁴⁹, d'un savoir-vivre en société, et de respect de l'autre. Il dit d'ailleurs en parlant de la femme qu'il vient de rencontrer :

« Et pis c'est une femme qu'est propre, qu'est correcte. »

Le corps apparaît également comme un bien qu'il convient d'entretenir. Christophe, comme Jean, prend garde aux alertes que son corps lui adresse. L'attention qu'accorde Christophe à sa santé croît avec son investissement dans des projets. Il semble avoir d'ailleurs un recours préventif aux soins : il fait régulièrement un check-up de même qu'un recours curatif ; il consulte au moindre problème. Ainsi Christophe a-t-il vu dernièrement un médecin en raison de maux de dos décuplés depuis qu'il dort dehors sur un carton, et parce qu'un médecin aurait suspecté une tuberculose quelques jours avant l'entretien. Jean, quant à lui, se trouve en bonne santé, et a aussi recours aux soins en cas de problème ou de maladie, comme l'indique son séjour actuel en centre d'hébergement avec lits infirmiers à la suite d'une fracture du bras. Il envisage aussi de suivre prochainement des séances de rééducation de son bras.

¹⁴⁸ Les travaux récents de Pascale Pichon sur la mobilisation de soi dans la sortie de rue éclairent avec une extrême finesse l'engagement dans ces autres possibles. Ce passage s'inspire de deux de ses articles : « Sortir de la rue... », art. cité in Ballet D. (dir.), *Les SDF : représentations...*, op. cité ; et « Sortir de la rue... », art. cité in Ballet D. (dir.), *Les SDF : visibles...*, op. cité.

¹⁴⁹ Douglas M. 1992[1967], *De la souillure. Études sur la notion de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte.

Jean accorde beaucoup d'importance à sa tenue vestimentaire, il veut donner l'image de quelqu'un de sophistiqué, aimant les belles choses ; il essaie de faire attention à sa façon de s'habiller, il « ne prend pas des fringues à 10 francs » :

« Je fais des commissions par exemple dans les supermarchés, dans les Franprix ou enfin dans les grandes surfaces, je suis à la caisse, j'ai le nez qui commence à couler. Oh la honte ! Moi je suis assez, si, je suis assez réservé quand même, mine de rien. Moi j'aime bien... Normalement, ma vie normale, j'aime bien, pas un costume, mais belle veste, bien taillée, sur mesure, beau pantalon gris clair, chaussures pas comme ça, des petites bottines. J'ai des chaussures en croco, moi, en croco. C'est bien dedans, ah oui, c'est magnifique. /Comment vous faites pour bien vous habiller depuis 87 ?/ Ah... ! je me démerde ! Avec mon RMI...et la manche. »

Durant l'entretien, Jean évoquera avec exaltation et un langage de professionnel ses 10 ans de compétition de vélo, son goût pour les voitures de sport (il a conduit récemment une Alfa Roméo), la moto et ses penchants pour le luxe en général. En cela il se distingue de l'image du SDF qui se clochardise, désinvestit son corps et se laisse aller.

Maurice se distancie, au moment de l'entretien, de ses anciens « collègues » de rue, qui passent leurs journées à s'alcooliser, auprès desquels il est plusieurs fois retourné. Il les nomme à présent « la bande de pochetrans » et ne veut plus les fréquenter car « il va recommencer à picoler » et ne plus rien « foutre » et aussi « se prendre des coups dans la gueule ». Maurice est très marqué physiquement par la vie dans la rue, il a de nombreuses cicatrices sur le visage et les parties visibles de son corps (bras, épaules). A présent, il contrôle sa consommation tabagique, à la suite d'un accident cardiaque survenu sept mois avant l'entretien. Il fumait avant l'événement critique trois paquets de cigarettes sans filtre quotidiennement et buvait depuis l'âge de quatorze ans. Il associe la chronicité de son alcoolisation à son arrivée dans la rue, son addiction alcoolique ayant entraîné la survenue de crises d'épilepsie. Maurice évoque cependant plusieurs tentatives d'arrêt de consommation d'alcool et présente son comportement actuel vis-à-vis de la boisson comme un moindre mal dans la mesure où il fut un temps où il lui arrivait de boire jusqu' à 15 bouteilles de « rosé » dans une journée. Il souhaite par ailleurs arrêter de nouveau.

François, qui a une expérience de 14 ans de vie de rue, ne s'est jamais reconnu comme SDF. Depuis qu'il est dans la rue, il a une relation amicale forte avec Lucien, qui n'a lui-même jamais dormi dans un centre d'urgence, qu'il décrit ainsi : « Lui [Lucien]? Tout sauf le dochard ! Non, le titi parisien. ». François n'aime pas fréquenter les centres d'urgence, il ne comprend pas comment « des gens peuvent être à l'aise là-dedans », il considère qu'il n'a rien à voir avec ces personnes :

« Non, c'est pas tellement les gens de mon genre. (dans les centres) Alors moi, je mange, enfin je soupe et je me tire. Je cherche même pas à discuter(...). Je dis pas que je suis bien mais, moi personnellement, vous allez me trouver prétentieux, mais je trouve que c'est pas tellement ma place à être là-dedans. »

François, malgré ses conditions de vie, a réussi à se maintenir et en particulier sur le plan de sa santé. Il a un peu de rhumatisme mais ne s'en plaint guère. Toujours dans ce souci de se démarquer des autres sans-domicile, il évoque avec beaucoup de plaisir sa condition physique :

« Là, vous vous trouvez en bonne santé ?/Moi ça, moi. Non, mais ça va, je me plains pas. Ça vous paraît bizarre... C'est là que les gens j'arrive à les surprendre, quand

je leur dis que ça fait 14 ans que je suis dehors. J'ai plus 20 ans, ça les épate parce que pour eux, ils voient des gens dehors... Là-dessus, je me fais une fierté. C'est vrai que j'ai remarqué une chose, c'est qu'y a beaucoup de gens qui sont dehors et ils ont tous des problèmes [de santé]. »

Dans cette catégorie, Sylvie se distingue en tant qu'elle pâtit d'une estime et d'une image d'elle-même négatives. Cependant, cette altération de son image d'elle-même paraît être dissociée de ses conditions de vie actuelles et relever plus de la stigmatisation attachée à sa maladie psychiatrique et à sa condition physique :

« Mais Cyril [mon dernier petit copain] m'a pas acceptée comme je suis. Il a vu que j'étais psychiatrique alors. Il sait que j'étais suivie. Je suis plus suivie chez le psychiatre alors... (...) [mardi j'aimerais] au moins avoir au moins des fringues, de changer un petit peu, de me changer de look. (...) Oui [j'ai envie de] changer de ma personnalité, pour que les gens me disent que j'ai changé. »

Car Sylvie souffre par ailleurs d'obésité qui l'empêcherait, selon elle, de vivre une sexualité épanouie. Pour changer cela elle envisage d'avoir recours à la chirurgie esthétique :

« [Je veux faire une liposuction] parce que je me sens mal dans ma peau. Et ça, j'ai compris pourquoi les mecs ils veulent sortir avec des nanas aussi. Les mecs préfèrent sortir avec des nanas qui sont plus minces. Pour ça déjà ça m'énerve. Il faut aimer la personne comme elle est aussi. »

Sylvie tient donc à rentrer dans la norme, psychologiquement comme physiquement, cherchant à prouver aux autres, travailleurs sociaux, ou pairs, qu'elle peut être considérée comme autonome et responsable et non plus comme une « handicapée » ou une malade.

« On dit que je suis la gamine mais je suis pas une gamine, je suis un adulte. Responsabilité, si un jour je veux un autre enfant, la responsabilité c'est de dire : trouver un foyer maternel jusqu'à l'âge de trois ans, trouver du boulot après, plus tard. »

Ainsi, François, Maurice, Jean, et Christophe se sont-ils présentés de façon positive, s'éloignant de la stigmatisation de leur situation de sans-domicile. Ils se montrent attentifs à l'hygiène, à leur santé, à leur allure vestimentaire. Leurs capacités à faire face au stigmate relèvent de compétences diverses selon qu'ils mettront en avant leur expérience spécifique acquise dans la rue ou au contraire celle acquise en amont de la situation de rue et qu'ils ont su conserver et développer. Nous allons ainsi nous attacher à décrire à présent les éléments qui participent de ce sentiment d'efficacité personnelle inhérent à leur position volontariste.

1.2. L'expression d'un sentiment d'efficacité personnelle

En effet, chacun s'est présenté comme débrouillard, décrivant des capacités variées, tantôt relatives à un savoir-faire professionnel, à une conscience citoyenne, et tantôt à des compétences développées au cours des expériences de rue, apprentissages impossibles autrement qu'en expérimentant la rue.

Christophe décrit ainsi différents savoir-faire et savoir-être auprès des femmes, dans sa sexualité, ou dans les relations qu'il entretient avec les membres des équipes du centre. Par ailleurs, il met

en avant ses compétences et son engagement militant en matière syndicale en évoquant sa démarche active dans le procès intenté contre ses anciens employeurs, afin que ses collègues et lui perçoivent l'indemnité de licenciement qui leur est due.

« Alors, on s'est retrouvés en 2001, un 2 janvier, les portes grandes ouvertes de l'usine, et plus rien à l'intérieur. Et nos patrons (fait signe qu'ils sont partis) et on est toujours pas licenciés hein. Là on a été au tribunal, on a gagné notre procès, mais malheureusement on l'a gagné en théorie. (...) Aujourd'hui, on est bloqués. Mais on se bat, mais on va se battre, ça alors là ! »

Et puis Christophe veut rester un citoyen à part entière et, malgré sa situation, compte régler ses dettes, en particulier vis-à-vis de l'État :

« Bah ça fait deux mois que j'ai touché le RMI, deux mois que j'ai, ah non, non, j'ai heu, trois mois de RMI que j'ai mis de côté, et, non seulement mis de côté, mais j'ai été voir mon, mon ancien percepteur, pour finir de, de lui payer mes impôts. On a toujours resté on est toujours restés en, j'ai eu de la chance sur ce coup-là, d'avoir un percepteur comme ça. Mais, de toute façon, j'ai jamais eu de problème avec mes impôts, et il le sait, donc heu, et maintenant, je suis clean, clean. Comme ça au moins, je suis tranquille. »

Le sentiment d'efficacité personnelle de Jean semble relever plus particulièrement de la débrouille et de la vie dans la rue. En effet, il semble posséder une connaissance poussée des services d'aides proposés aux personnes sans-abri en matière d'hébergement, de soins, d'alimentation, d'hygiène et de finance. Il connaît personnellement de nombreux acteurs du système d'assistance. Il se présente comme ayant acquis une certaine sagesse qui ne peut être acquise autrement qu'en expérimentant la rue :

« Je suis venu là [en lits infirmiers] parce qu'on est à l'abri, c'est vrai. Mais la rue si vous savez la prendre... Je vais vous raconter une histoire (...) un jour (...) il [un monsieur dans sa voiture] me dit « Monsieur ? » Je dis « quoi ? » il me dit « Qu'est-ce que c'est la rue ? » Textuellement, du tac au tac je dis : « Monsieur ? Vous savez la rue, ça ne se raconte pas, ça se vit. »

Et Jean d'expliquer dans le détail comment « ça se vit » la rue :

« Ben juste à côté du Franprix, y a une ruelle qui s'appelle Passage de l'Abri et dans cette ruelle-là, à quoi ? à 30 mètres plus bas, sur la droite, avant qu'y ait une école maternelle, y avait un terrain vague. Et moi, j'avais fait une cabane là-bas. Y avait pas de fuite, y avait rien, pourtant y a eu des orages : jamais une goutte d'eau, tout au sec, jamais une goutte d'eau. On avait des couvertures, des matelas pneumatiques, sacs de couchage. Même en plein hiver, j'avais jamais froid, jamais, jamais, jamais. Sinon y a longtemps que je serais mort, moi. Ben oui ! / Combien de temps, vous avez eu cet abri ? / Oh, plus d'un an, oh oui, oh oui. On faisait jamais de bordel. Même le terrain, il était propre, on n'allait pas manger par terre, mais enfin, moi je désherbais, j'enlevais toutes les mauvaises herbes. C'était un terrain, mais impeccable. (...) On avait réussi à faire pousser des tomates, des tomates. Faut le faire ! faire pousser des tomates dehors, en plein Paris, eh ben oui, moi je le fais, moi. »

François convoque comme Jean son expérience de la rue, son talent d'observateur, voire d'explorateur et de débrouillard. Mais ce que décrit François dépasse le « système de la débrouille » couramment exploité par les personnes de la rue, c'est plutôt une activité d'expert de la chine qu'il va nous présenter avec une certaine valorisation de cette activité :

« Ouais, mais vous savez, je crois que la poubelle, avant jamais je faisais ça. Mais vous savez que des fois c'est vachement enrichissant la brocante. J'adore. Attention, j'ai pas des connaissances, j'ai des connaissances limitées, mais on apprend beaucoup de choses. Un objet, les gens qui jettent un objet, quand vous, vous jetez un objet et l'objet il va partir à la poubelle, à la benne et cet objet, il retourne sur le marché. / Après, vous avez vos acheteurs ?/ Oui, mais faut avoir des choses un peu valable, mais c'est intéressant. / Il y a des gens à qui vous vendez des choses ?/ Bien sûr, c'est la filière. Bon y a des gens, on sait très bien qu'y a des gens qui vont faire tel objet, d'autres qui font autre chose. On arrive... Non, c'est intéressant. On apprend des choses./ C'est surtout à Balbek que vous vendez ?/ Balbek, ouais, ouais. Balbek, je suis connu comme le loup blanc, moi. Depuis le temps que j'y vais, même chez Paul tout ça, ailleurs... Non, c'est une vie différente. Et pis ça me fait un peu de monnaie. »

Au-delà de l'apport financier, cette activité semble être enrichissante pour François, et rythme ses semaines ainsi que ses trajets dans la ville. Lorsque François dort en centre d'hébergement d'urgence, il ne peut vaquer à ses occupations lucratives du fait des distances géographiques séparant le centre du lieu où il exerce son activité; sont mis de ce fait en concurrence l'hébergement pour une nuit et l'activité pour gagner de l'argent¹⁵⁰. Car il semblerait que ce soit la nuit, une fois les poubelles sorties, jusqu'au petit matin que François parcourt les rues de Paris à la recherche de bibelots, meubles ou autres ustensiles qu'il pourra revendre.

Ainsi, François se présente comme un « bosseur », gagnant son argent grâce à des activités de chine et des services rendus aux commerçants de « son quartier », activité dont il se fait l'expert et qu'il cherche à transmettre à quelques « apprentis » dont Lucien, mais aucun jusqu'à présent ne s'est montré à la hauteur de cet enseignement. Cette activité lui permet par ailleurs de se distancer des autres SDF qui font la manche :

« La manche, vous avez déjà fait ? Ah non, non. Ah non, je préfère faire les poubelles. Non. La manche, je vois pas – comment ils appellent ça – le tape cul. Non, c'est pas mon truc. Moi ce que je fais, je le gagne, je le mérite. Non, la manche... Et les gens sont comme vous... Pour moi, la manche c'est du racket, pour moi. Maintenant les gens ils sont pas obligés de vous donner, mais y en a tellement qui font ça maladroitement. Moi je fais mes poubelles, terminé. Moi, je sais que c'est de l'argent que je gagne. Je suis pas en train de quémander. T'en vois des jeunes, ils font la manche... Bon, c'est pas mon truc. Je préfère m'occuper de mon esprit, moi, marcher. »

¹⁵⁰ M. Duneier explique notamment qu'une partie des sans-abri de Greenwich Village dorment dans la rue, et pas dans un foyer collectif, pour que leur chine d'imprimés soit plus profitable (Duneier M., Sidewalk, op. cité, partie 3). Cet argument économique ressort également d'une enquête sur le refus d'hébergement de sans-domicile parisiens (Gardella E., Le Méner, Rapport sur le refus d'hébergement de la part de personnes sans-abri, Observatoire du Samusocial de Paris, 2007 (à par.)).

Ainsi une certaine fierté et une reconnaissance de ses capacités propres semblent-elles être communes à tous les hommes de cette catégorie. Ces compétences diverses leur donnant alors l'occasion de développer d'autres capacités à se mouvoir dans des environnements autres que la rue, et donc de découvrir de nouvelles opportunités qui leur permettraient de sortir du dispositif d'urgence.

Pour Sylvie, il s'agit aussi de la revendication de certains savoir-être et savoir-faire. Son discours révèle une grande adaptation à la vie à la rue, et de nombreuses compétences acquises lors de cette expérience avec une connaissance avertie du dispositif d'assistance : comme sur la façon d'obtenir un hôtel pour couple ainsi que sur les prestations proposées aux sans-abri et aux handicapés¹⁵¹. Par ailleurs, elle se montre très active dans ses démarches et fait une nette distinction entre son attitude et celle des autres sans-domicile qui utiliseraient mal les aides dispensées :

« C'est que les autres [SDF], donner comme ça aux autres, mais eux la façon qu'ils touchent le RMI, c'est que le RMI quand ils touchent, ils en font rien à la fin du mois. Pourquoi ? Vous savez pourquoi ? Parce qu'ils boivent de l'alcool, ils fument du bédo. Ca, ça rend... Les sous, ça rend tout ça, pour les alcooliques, ceux avec qui je suis, ceux qui boivent et tout ça, c'est pas comme ça qu'ils vont s'en sortir. Il faut comprendre que moi, tu vois, je fais le nécessaire. Tu vois, j'ai rendez-vous le 6 pour faire nécessairement, trouver un CAT, pour aller bosser, pour que je touche la COTOREP comme ça je suis tranquille, comme ça j'ai de l'argent de poche pour moi, quand même, tout ça. (...) Être chez moi, tu vois, pour être plus stable pour moi. Déjà, déjà, c'est pas pour moi que je le fais déjà. Une, pour mon fils. »

Comme nous l'avons vu, contrairement aux autres groupes des « résignés » et des « fatalistes », les « volontaires » se présentent dans l'ensemble assez positivement à l'enquêteur et pour ce faire, emploient différents moyens, qui peuvent être l'apparence physique, des comportements prudents d'hygiène et de santé ou d'autres compétences acquises. Au-delà du biais potentiel de désirabilité sociale inhérent à tout entretien, il semble que ces personnes se sentent réellement, plus que les « fatalistes » et les « résignés », en capacité de faire face à leur présent, pour construire un avenir différent.

En adéquation avec ce sentiment d'efficacité personnelle, nous retrouvons une perception de l'avenir relativement plus positive qu'ailleurs, bien que teintée d'incertitudes quant à leur sortie du dispositif. En fait, plus qu'une perception positive il semble s'agir d'un sentiment de confiance en la vie, et les opportunités qu'elle peut encore leur offrir, à l'image de cette confiance en eux qui paraît grandissante. Cette confiance semble être mise en lien, pour la majorité, avec une rencontre importante.

¹⁵¹ Sylvie a une invalidité à 60% qu'elle aimerait bien faire passer à 80%, qui augmenterait son revenu en plus du salaire d'un travail en CAT.

1.3. Envisager un avenir meilleur grâce à une rencontre

Jean, François, Maurice, Christophe et Sylvie ont envie de s'en sortir. Comme nous allons le voir, cette perception d'un avenir autre n'est pas sans lien avec une relation significative qui peut prendre tour à tour la forme d'une amitié forte ou encore celle d'un accompagnement psychologique et de soutien émotionnel avec un travailleur social¹⁵².

Cet étayage, ce soutien affectif peut provenir d'un réseau d'amis ou d'une personne en particulier. Deux d'entre eux mettent en avant une (ou des) rencontre(s) puis relations marquantes les ayant aidés à mettre le pied à l'étrier soit pour amorcer un projet de recherche de logement autonome (François), soit pour entamer un processus de soins (Maurice).

François perçoit en effet une alternative possible à la rue depuis qu'il fait des démarches, accompagné de son assistante sociale, afin de trouver un logement avec son compagnon de galère depuis 14 ans, Lucien. Il se sent fatigué, de la rue, des conditions d'hébergement collectif d'urgence qu'il fréquente d'ailleurs rarement. Par ailleurs, il se voit vieillir, et cela participe à son envie de se trouver un logement. Toutefois, cette volonté de se stabiliser, ou plutôt, de se sédentariser est teintée d'ambivalence du fait de la longévité de son parcours de rue (14 ans). Il ressent, en effet, une forte angoisse de ne se sentir nulle part à sa place, « ni dehors, ni dedans », et se compare aux gens du voyage qui selon lui ne peuvent vivre en appartement :

« J'ai les fesses prises entre deux chaises : soit j'accepte de me refoutre quelque part où je vais me faire chier à mourir, soit que je suis dehors, je vais faire chier parce que je voudrais rentrer. Quand je vais rentrer, j'ai envie de ressortir. Non, mais c'est pas des blagues. Vous savez, quand vous êtes trop longtemps dehors, je crois que ça marque. Même en le gérant, même si je gère un peu ma vie, enfin ma vie de dehors, je sais plus comment faire. Moi des fois, j'aime bien le soir, je suis bien dehors. »

François a peur de se sentir isolé, enfermé dans un logement autonome, mais Lucien aussi. Ce projet de logement autonome est d'autant plus investi par François qu'il les concerne tous les deux. Il s'agit de trouver le bon moment pour réaliser ce projet :

« Il a peur, il a peur... On a peur, parce qu'on a eu tellement de déboires, de retomber. Moi maintenant je sais une chose, moi où je suis là, pour l'instant, pour moi c'est un piège à con. Voyez ? Pour moi, c'est un piège à con. Comment je peux vous dire ? Ça vous rassure dans un certain sens, mais ça me traumatise dans l'autre. Ça m'emmerde d'être là. [dans le centre] /Il faut vous battre pour trouver ?/Ouais, mais vous savez je crois qu'il y a un fossé à franchir par moments. Mais faut savoir le bon moment. »

Maurice met lui en exergue deux périodes, l'une sans ouverture vers l'extérieur et l'avenir, période de stagnation et d'alcoolisation, et l'autre ouverte sur des possibles, sur l'extérieur, plus dynamique et associée à des projets, notamment celui de soigner sa dépendance à l'alcool. De l'époque où il s'alcoolisait en compagnie d'autres SDF dans un parc où ils semblaient s'être territorialisés, Maurice dira qu'il n'était plus en capacité de mener des démarches actives dans le but de sortir de ces conditions de vie extrêmes. Le groupe exerçait alors sur lui une force

¹⁵² Pichon P., « Sortir de la rue... », art. cité in Ballet D. (dir.), Les SDF : représentations..., op. cité.

d'inertie croissant à mesure de la répétition des alcoolisations collectives. Toutefois, Maurice paraît avoir réussi à s'extirper de ce groupe toxique pour lui grâce aux travailleurs sociaux :

« Ils [les travailleurs sociaux] nous ont cassé le couple et pendant deux ans on s'est pas vu. (...) Ben, c'est le 115, ils ont essayé de casser le couple. Enfin bon, elle l'a bien cherché aussi. (...) /Vous vous êtes séparés tous les deux comme ça, très facilement? /Ben c'est eux qui nous ont séparés. Mais bon, ça, c'est pas un problème ça. Mais au moins pendant ces deux ans-là, j'étais bien, j'étais tranquille et je picolais plus, j'étais, j'étais vraiment peinarde. Et je faisais tous mes papiers, tout ça, tranquille, chose que je faisais pas avant quand j'étais avec elle. (...) Qu'elle reste picoler avec les autres, parce que dès l'instant, dès l'instant où j'avais arrêté de boire et puis que je l'ai revue, je suis retombé dedans [l'alcool]. Donc il vaut mieux éviter que je la voie, que je la rencontre parce que bon... Si je la rencontre, elle est avec les autres et quand les autres, ils picolent, déjà à onze heures, ils sont déjà à moitié pétés, donc c'est pas la peine. C'est pour ça que je suis retombé dedans et c'est pour ça que j'ai, que je suis parti. »

De plus, la relation qu'il entretient avec son assistante sociale actuelle semble l'aider dans sa démarche. Au-delà de l'aide administrative que cette dernière lui apporte (Maurice a refait faire tous ses papiers), ce qui semble compter pour lui c'est la relation de confiance et de confiance qui s'est instaurée. Cette personne paraît lui apporter soutien et repères, et fait parfois preuve d'une autorité légitime à son égard :

« Je vais régulièrement [la voir] et ça se passe bien, quoi, on discute. Elle m'a dit : là, vous allez replonger, je suis pas contente. Je me suis fait engueuler. Elle a pas eu tort. »

Un autre événement a marqué Maurice dernièrement, ouvrant des perspectives nouvelles : ses retrouvailles avec son fils aîné, qu'il avait vu pour la dernière fois à l'âge de 4 ans. Celui-ci est venu le trouver pour lui proposer de quitter la rue et venir vivre avec lui dans le sud de la France :

« Il vous a cherché longtemps? /Je sais pas, il me l'a pas dit. C'est un jour, y a une voiture qui s'arrête comme ça, je vois quelqu'un qui descend et puis qui vient vers moi, il me fait voir la photo et il me dit : c'est bien toi, ça? Je dis : ouais. Je dis : t'es qui, toi? Il me dit : ben regarde sur ton bras, c'est marqué. /Il savait que vous aviez ce tatouage, sa mère lui avait dit? /Oui. Ça fait drôle, hein? (...) Après, il m'a dit : je veux plus te voir dans la rue, qu'est-ce que tu fous là? Je dis : je fais la manche parce que j'ai besoin de sous. Il me dit : je veux plus te voir dans la rue, de toute façon, j'ai demandé ma mutation à Perpignan, je t'emmène avec moi. Je dis : oui, mais j'ai une copine. C'est plus la même maintenant, mais enfin bon! Il me dit : c'est pas un problème. Parce qu'il a une ferme là-bas alors ça va m'occuper parce qu'il me dit : qu'est-ce que tu feras là-bas? Je dis : vu que t'as la ferme, ben je vais monter un petit cabanon, je ferais un élevage de lapins et puis de poulets, on achètera une couveuse, on mettra les œufs dedans et pis quand y aura les poussins, quand ils vont grandir, on ira au marché, on ira les vendre. Et puis dans le terrain, je ferais un potager, planter des poireaux, des tomates, des machins, des trucs comme ça. »

Christophe aussi, comme nous le verrons, associe sa confiance renforcée dans ses capacités à s'en sortir principalement à sa relation amoureuse présente, auprès d'une femme insérée rencontrée dans la rue, devenue une amie, puis chemin faisant, sa compagne. Elle lui donne :

« Une stabilité. Ah ouais, une stabilité dans ma vie d'SDF, ouais, elle m'apporte beaucoup. Beaucoup, beaucoup. Elle m'aime pour ce que je suis et non pour ce que je représente. »

Mais il reconnaît aussi que les rencontres, avec des travailleurs sociaux, qu'il a pu faire à l'accueil de jour qu'il fréquente lui ont redonné confiance en lui et la force de voir l'avenir plus positivement :

« Ici là ? bah il y a F, ah F il m'a, grâce à, grâce à lui, et puis à des gens comme vous, comme MF, comme, ma vie elle est positive aujourd'hui. C'est vrai d'ailleurs, parce que il faut quand même savoir que quand j'ai rencontré au départ, ... Et grâce à elle, non parce que j'étais, bah à vivre dans la rue on est, on a plus de repères. On est complètement en décalage. Et je me demandais, mais comment une femme peut s'intéresser à un homme, je suis SDF, ah ouais, ah ouais, je me disais ça. Je culpabilisais. Ah ouais, mais alors à mort hein, à fonds, alors que j'y suis pour rien si je suis devenu SDF. (...) Oui, et puis moi je suis devenu positif dans ma vie. C'est ça aussi qui m'a aidé. Beaucoup, beaucoup, beaucoup, ça je, je reconnais que, avant je marchais la tête basse, et ici, on m'a appris que, marcher bien droit et la tête haute. »

Sylvie, elle, est depuis longtemps accompagnée dans la vie par des travailleurs sociaux et des médecins. Elle a sa « tutrice » et son « psychiatre » auprès desquels elle essaie d'obtenir un soutien moral et matériel pour mettre fin à ses projets : disposer des moyens financiers nécessaires et de la confiance des professionnels pour vivre de façon autonome avec son fils.

Nous le voyons bien, la confiance de ces personnes en l'avenir est fluctuante et vacillante en fonction des événements et de leur état psychologique, et même lorsqu'elle les abandonne, elle peut se renforcer à l'aide d'un soutien personnalisé apporté par le biais d'un ami ou d'un travailleur social considérant la personne dans son ensemble et sa globalité et le reconnaissant en tant qu'être à part, unique et compétent¹⁵³. Cette espérance en un avenir différent vient aussi renforcer chez certains des efforts quotidiens tels que le contrôle d'une consommation alcoolique problématique.

Ainsi, la perception que les « volontaires » ont d'eux-mêmes, de leur présent et de leur avenir est-elle globalement plus positive que celle des « résignés » et des « fatalistes » dont l'univers de sens est aussi la rue. Ceci semble pour partie en lien avec un sentiment d'efficacité et de confiance retrouvés, confiance à la fois en soi et en la vie.

Ce faisant, les relations affectives (sexuelles ou non) nouvellement nouées ou nouées dans la rue représentent aussi un soutien essentiel aux projets de « sortie » de ces personnes.

Il est temps maintenant d'entrer plus en détail dans leurs biographies affectives et sexuelles précédant la rupture sociale et de voir ensuite comment elles ont pu ou non se reconfigurer dans le nouveau contexte de vie.

¹⁵³ Voir les travaux de M. Breviglieri, L. Pattaroni et J. Stavo-Debaugé cités par ailleurs, concernant l'importance et les difficultés d'une relation interpersonnelle entre patient et intervenant social dans les projets de réinsertion.

2. Des trajectoires affective et sexuelle diversifiées qui se poursuivent dans la période de rupture sociale

Les « volontaires » nous ont présenté des biographies affectives diversifiées avant de se retrouver sans-domicile. Ils en parlent avec un certain allant mais seront plus exaltés encore pour parler de leurs relations amoureuses ou affectives en cours au moment de l'entretien. En effet, le plupart d'entre eux ont retrouvé un compagnon pour vivre une relation privilégiée. Cette relation importante leur permettra d'envisager un avenir meilleur, représentera une porte de sortie de l'exclusion, les galvanisant et leur donnant le désir tout comme l'énergie de considérer d'autres alternatives possibles à la rue et aux centres d'urgence.

2.1. La trajectoire affective et sexuelle avant la rupture sociale

François, Jean et Maurice ont conclu plusieurs mariages et eu des enfants avec leurs femmes. Il peut être dit d'eux qu'ils « aiment les femmes » ; pour François, c'est plutôt l'amour de l'acte sexuel, pour Jean et Maurice, c'est la relation sentimentale qui est plus motivante.

François, 59 ans, s'est marié à 21 ans, « novice » avec sa compagne qui était enceinte. Ils ont vécu 10 ans ensemble puis ils ont divorcé. Il dit n'avoir jamais été amoureux d'elle. Mais cela lui a permis de partir de chez ses parents. Il a épousé une seconde femme, 5 ans après, algérienne, plus instruite que lui (« on n'avait pas le même niveau intellectuel adéquat »), et il a eu un autre fils. Puis il a divorcé au bout de 7 ou 8 ans (au second divorce son fils avait 6 ans). Il a eu de nombreuses aventures, surtout pendant son premier mariage. François résume sa vie affective ainsi :

« En toute sincérité, ma vie [affective] c'était une catastrophe de A à Z. (..) Je pense qu'avec les femmes je m'y suis jamais bien pris. (...) Oui, j'aimais les femmes, ouais. Mais alors je pense que j'aimais les femmes par égoïsme./C'est à dire ?/ J'aimais peut-être pas la femme. Je sautais la femme et je pensais à moi avant. »

Pourtant ce divorce l'a beaucoup marqué, c'est une blessure narcissique importante plus qu'un chagrin d'amour et c'est surtout l'élément déclenchant de son passage dans la rue :

« Et puis quand j'ai divorcé, oh ça je m'en rappelle toujours, le 20 juillet, c'est une date historique. C'est vrai, c'est pas marqué sur les livres de l'histoire de France, le 20 juillet y a eu le machin du jugement : dehors comme un malpropre, mon petit sac. »

« Non. Alors ce qui me fait le plus chier, c'est quand j'ai divorcé, c'était plutôt des échecs, pour moi personnellement des coups au cœur, que vraiment une histoire amoureuse. Ça m'a fait plutôt.../L'amour propre ?/L'amour propre, alors il me semblerait, il me semblerait pour moi, parce que ça s'est estompé après. »

Jean, 50 ans, aussi a eu une vie maritale diversifiée, il compte deux mariages avant sa vie dans la rue où il se mariera une troisième fois, sans-domicile-fixe (cf. plus bas). Jean dit avoir été amoureux la première fois vers 13-14 ans. Il s'est d'abord marié à l'âge de 19 ans, il a divorcé 8 ans après. Il a eu 2 enfants avec cette femme. Ensuite il a rencontré une autre femme avec laquelle il a eu encore 2 enfants et dont il parle peu. Jean aime les femmes, mais pas à la façon de Maurice, de manière plus tendre, car au fond la sexualité l'intéresse moins :

« Vous étiez amoureux ? / Oh oui, beaucoup. Oh oui ! Je suis comme un chaud lapin ! Et pis, je vous parle franchement, j'aime bien les femmes. J'aime bien les femmes, attention, pas vulgairement, j'aime bien les femmes... J'aime bien les femmes, par exemple, le soir, quand je rentre du travail, on prend le repas ensemble, on regarde la télévision, on joue aux cartes, ou on fait n'importe quoi, on dort, j'aime bien la prendre dans mes bras, je fais un petit câlin, comme un gosse, c'est tout. »

Et s'il a également connu beaucoup de femmes dans sa vie, il lui est arrivé d'avoir des « amourettes » simultanées avec sa relation conjugale, mais au fond il revendique être assez fidèle :

« Vous avez eu beaucoup de femmes dans votre vie ? / Ben j'en ai eu et pis des maîtresses, oui ! un petit peu ! (..) / Vous aviez beaucoup de succès auprès des femmes, enfin vous en avez peut-être toujours ? / Bof, normalement quoi. Et pis je cherche pas à séduire, je suis comme je suis, on me prend ou on me laisse, moi, donc voilà. Je suis comme ça, je suis comme ça. »

« Moi, je vais vous dire, j'ai un problème, non, c'est pas un problème, c'est que..., si, c'est un problème, j'aime bien les femmes. Mais attention, c'est pas parce que je suis avec une femme que j'essaye d'avoir une autre. Non, si je suis bien avec, je reste avec. »

Et puis Jean a quitté les Ardennes pour Paris, et là débute sa vie de SDF.

Maurice, a aussi une trajectoire affective marquée par plusieurs unions maritales, lui ayant donné des enfants, avant le passage à la rue, puis une relation conjugale longue dans cette seconde partie de sa vie. Maurice s'est marié pour la première fois à 20 ans, l'union a duré 2 ans. Il a de ce mariage deux enfants. Pendant 4 ans, il vivra chez son oncle et aura des aventures sans lendemain. Il se mariera à nouveau à 26 ans et restera marié pendant 14 ans. Cette union sera très prolifique, il aura 5 enfants. Elle se terminera par ses valises sur le palier un jour en rentrant du travail, mais Maurice avait des doutes sur la fidélité de sa femme :

« J'avais déjà des doutes parce que quand je rentrais le matin, c'était bizarre parce que la place [au lit], elle était chaude, ma place était chaude. »

Il a le sentiment de plaire aux femmes, mais même s'il dit draguer, il a l'impression que beaucoup de femmes s'intéressent à lui :

« Vous avez le sentiment de plaire ? / Ah je sais pas, y a beaucoup de femmes qui me regardent et pis qui tombent amoureuses de moi, alors qu'est-ce que je leur ai fait ? / Et vous, vous aimez séduire les femmes ? / Une fois dans le métro y en a une qui m'a dragué comme ça, direct. Ça s'est fini qu'on a fini la soirée chez elle. Si, j'aime bien draguer les femmes. Quand elles me plaisent, j'aime bien. (...) / Vous savez ce qui plaît chez vous, aux femmes ? / Je sais pas, je sais pas. Y a toujours, y a toujours plein de femmes qui me regardent, je me pose toujours la question : pourquoi ? Pourquoi ? J'ai de beaux yeux ? J'ai des noms partout ! »

Mais Maurice tout comme Jean est beaucoup plus bavard sur sa relation amoureuse récente que sur sa biographie affective.

Christophe, 50 ans, partage avec François, Jean et Maurice l'amour des femmes, mais n'a pas eu de relation maritale ni d'enfant. Il a vécu entre 24 et 28 ans une relation conjugale très importante qui s'est rompue brutalement lorsque sa compagne a dû rentrer en Guadeloupe pour soigner son père malade. Il a beaucoup souffert de cette séparation et n'a plus eu de relation stable dans l'attente du retour hypothétique de celle-ci. Il aura des aventures et des relations avec des prostituées, pas uniquement pour des rapports sexuels, mais pour partager aussi des discussions, de l'amitié. Sa nouvelle relation stable, très forte, se concrétisera alors qu'il est sans-domicile mais il dit ne pas être totalement sûr d'avoir tourné la page :

« Ah lala, ah lala, c'est une femme qui m'a fait pleurer toutes les larmes de mon corps hein. Ah oui ! et depuis j'ai promis de ne plus jamais pleurer pour une femme. Ah oui, alors là. Ah que oui alors. Mais bon bas maintenant, mais c'est bien. Elle est en bonne santé, moi aussi, ... C'est pas dit qu'on se revoie pas un jour. Non, là, là, j'ai retrouvé chaussure à mon pied. Ouais, je pense, ouais, ouais, ouais. »

Enfin, la vie amoureuse de Sylvie (23 ans) commence avant sa sortie du foyer de la DASS. Elle décrit un premier flirt à 13 ans avec un garçon de 14 ans. A sa sortie de la DASS, à 18 ans, elle aura une relation avec Francis, compagnon de manche, d'une durée de un an. Elle s'étend peu sur ces relations engagées avant les deux relations importantes de sa vie, que nous allons détailler par la suite.

Les « volontaires » font partie des personnes interrogées dont l'univers de sens est la rue, ils ont la particularité, rappelons le, d'avoir une grande confiance en eux et en leur capacité d'agir. Leurs expériences affectives avant l'« accident », sont riches pour chacun d'entre eux : des relations maritales ou conjugales multiples et généralement longues, ayant produit des descendants. Tous n'ont pas un souvenir heureux de ces relations : pour François, ce retour réflexif sur sa vie affective l'amène à percevoir son incapacité à maintenir une relation conjugale et à conclure qu'il recommencerait les mêmes erreurs. Christophe, Jean et Maurice n'ont pas jeté le même regard négatif sur leur passé conjugal et amoureux, trop captivés par leur histoire amoureuse présente. Nous allons maintenant nous intéresser aux nouvelles orientations de leur trajectoire affective dans la situation la situation de rue.

2.2. Les recompositions affectives dans la situation de rue : des rencontres importantes ouvrant de nouvelles perspectives

Comment les contraintes matérielles et morales de la vie des centres d'urgence jouent-elle sur l'engagement dans de nouvelles relations affectives, étant donnée l'attitude volontaire des personnes composant ce groupe ? Ces conditions de vie déterminent-elles une nouvelle organisation des relations affectives ?

Les « volontaires » comme leur dénomination le laisse supposer sont dans une démarche active pour sortir de la rue. Si certaines relations avec des professionnels ou des proches ont été présentées comme un soutien pour envisager une sortie, ils nous ont aussi présenté une rencontre, au sens de relation affective, comme une ressource importante pour mettre en œuvre leur perspective d'avenir. Ainsi, dans ce sens, l'expérience de la rue peut être considérée comme déterminante et positive dans la recomposition de leur vie affective. Il ne s'agit ici nullement d'une instrumentalisation d'une relation mais bien d'une ouverture à la vie, aux autres, se faisant tout en étant sans-domicile.

Leurs capacités à faire face, alliées à leurs dispositions concernant les relations affectives, vues précédemment, ont été les ingrédients de ces nouveaux agencements affectifs.

La situation de François, qui n'a plus eu de relation significative avec des femmes depuis qu'il est sans-domicile, pourrait être interprétée comme un effet pervers de la vie à la rue. Pourtant, s'il considère qu'il a raté sa vie (affective), comme nous l'avons vu auparavant, qu'il a été blessé par ce divorce sur le plan de son amour propre, et qu'il commettrait les mêmes erreurs, les explications qu'il donne aux nouvelles orientations de sa vie ne se rapportent pas à sa position d'exclu :

« Vous feriez différemment si vous deviez recommencer ? /Alors là, je pense... Vous savez, on dit toujours : « si c'était à refaire, on referait pas les mêmes conneries », mais je pense qu'on referait les mêmes. Quand vous êtes con, vous êtes con. Non, je pense pas qu'on change tellement. J'ai jamais changé l'histoire. On change pas l'histoire. On continue. On est comme on est, je pense. Je veux pas dire : « ouais, je vais changer ». Je vais dire : « je vais changer sur le moment et au moment venu, on recommence ». Je pense que j'aurais une femme, ce serait peut-être exactement pareil.(...) Même avec 14 ans, 12, 13, 15 ans de décalage, je pense que je ferais pareil. C'est pas des blagues. (..) Non, mais c'est pas des blagues. C'est peut-être pour ça que maintenant... »

Ainsi, il semble que son renoncement à une vie conjugale soit raisonné, laissant toute la place pour sa rencontre avec Lucien. Cette rencontre, à son arrivée dans la rue, a été un événement important. Il la raconte comme une rencontre amoureuse. Il parle de Lucien avec beaucoup de tendresse et de l'évolution de la relation comme de celle d'une relation amoureuse. Ils ont tout partagé, même le rien et s'apportent mutuellement attention et affection. C'est la relation qui compte le plus pour lui, faite de connivences et de partages en tout genre : à la fois matériels (partage des gains et rémunérations) et émotionnels (soutien, écoute).

« Vous avez habité ensemble ? /Ouais, à l'hôtel, ouais. /Comment c'était ? /Oh la la la, c'était bien. Bien mais au point de vue, comment je pourrais vous dire, ça a rien à voir qu'est-ce qu'on vit maintenant. On était vachement lié, voyez. Là, je vais vous dire une chose, depuis que moi je suis au centre et lui à droite, à gauche, je dis pas que ça s'effrite mais c'est un peu moins quand même. On se voit un peu moins. »

« Qu'est-ce qu'on a fait ensemble [avec Lucien] ? On a galéré. On se fout complètement de notre petite misère, on partageait notre boîte de conserve. On partageait tout. Qu'est-ce que je faisais moi là-haut [au centre d'hébergement d'urgence] [quand l'animateur me demandait] Vous voulez pas un slip ? Vous voulez pas une paire de godasses ? Il veut pas venir. /Vous lui emmenez ?/ Je lui emmène. C'est un personnage que j'adore. »

Et c'est bien avec Lucien que François peut penser son projet d'hébergement autonome. Ils ont assez partagé de moments ensemble, ayant vécu à l'hôtel, dans une cabane de chantier, etc. S'il subit encore cette rupture sociale très durement (« On peut dire au fil des ans, on commence à se faire, mais on s'y fait jamais »), François a vécu récemment sur le plan affectif des moments très forts qui ont marqué significativement sa biographie.

Pour Maurice, comme pour François, la rupture affective a été l'élément déclenchant du changement de situation sociale. Cette rupture, pour violente qu'elle fût, n'a pas eu les mêmes effets sur la biographie affective de Maurice.

Maurice, après son arrivée dans la rue, retrouve une compagne avec laquelle il restera 4 ans. Ils bénéficiaient du statut de couple pour le 115 et donc étaient hébergés dans des hôtels. Cependant, la relation était très conflictuelle du fait de la consommation d'alcool des deux membres du couple, ce qui a amené les travailleurs sociaux à tenter de les séparer. L'objectif était d'obtenir un sevrage. Ils ne se sont pas vus pendant 2 ans, ce qui n'a pas semblé gêner Maurice :

« Vous vous êtes séparés tous les deux comme ça, très facilement ? / Ben c'est eux qui nous ont séparés. Mais bon, ça, c'est pas un problème ça. Mais au moins pendant ces deux ans-là, j'étais bien, j'étais tranquille et je picolais plus, j'étais, j'étais vraiment peinarde. Et je faisais tous mes papiers, tout ça, tranquille, chose que je faisais pas avant quand j'étais avec elle. (..) Ben pendant deux ans, je m'en suis pas vraiment inquiété quoi. Bon c'est elle qu'est revenue, mais en toute franchise, ça me dérangeait pas du tout. »

Cette femme a réapparu quelques temps avant l'entretien, et Maurice « est retombé dedans ». Il a décidé de ne plus la voir à nouveau et vient de rencontrer une nouvelle femme. Maurice se projette alors dans un futur différent et meilleur, sa relation de couple naissante ainsi que sa nouvelle amie semblant pour lui représenter une alternative à la vie dans les centres d'urgence. La femme nouvellement rencontrée se voyant investie de la mission de l'aider à soigner son addiction :

« Mais là, de toute façon, là, avec deux RMI, on va se démerder, on essaiera de trouver un petit studio, un petit truc à nous parce que je veux sortir de ce système. Parce que, pour moi, ce n'est pas une vie ici.(...) Donc je préfère dépenser un peu de sous mais avoir un studio, avoir un petit chez-moi, enfin un petit chez-nous ! »

Cette expérience de la rue, bien que non encore terminée au moment de l'entretien, n'a pas entraîné de rupture importante dans sa biographie affective puisqu'il s'est engagé rapidement dans une relation longue (4 ans) pour de telles conditions de vie. Maurice est à nouveau amoureux, d'une femme SDF un peu plus âgée que lui (55 ans), avec laquelle il partage pour le moment la tendresse et le plaisir de la découverte de l'autre. Il n'y pas là d'instrumentalisation de la relation, ils ont tous les deux le RMI, et il ne s'agit pas de la satisfaction pure d'un désir sexuel.

Pour ces hommes « volontaires » qui ont connu plusieurs relations maritales au cours de leur trajectoire affective, il semble que la construction de nouvelles relations dans ces circonstances moins favorables soit presque facile. Ainsi Jean, 3 ans après son arrivée à Paris dans la rue, rencontre une femme SDF ; ils se marieront 8 mois plus tard et divorceront un an après :

« On s'est mariés le 13 avril 1992 à la mairie de L. devant Monsieur Léon Lagrange, oui ! Et puis ça vous amène à rien, en fin de compte. Son père me l'avait dit, il m'a dit : « Jean », je dis : « quoi Jean-Marc ? », on posait du marbre, des pierres. Il me dit : « tu sais, Brigitte, t'en feras pas une femme », je dis : « tu verras ». J'ai dit en moi-même : on verra bien. Et en fin de compte, il avait raison parce que, elle, elle est assez volage : un coup, elle est là, un coup, elle est

là. Elle va à droite à gauche, faut qu'elle bouge sans arrêt, sans arrêt, sans arrêt, sans arrêt, sans arrêt. »

Avec cette compagne, ils habitaient dans « une pièce, on [ils] étai[en]t à l'abri », puis à la suite de la rupture Jean a commencé à boire plus :

« Oui, depuis qu'Brigitte, elle s'est tirée. Après ça a été grandeur et décadence, parce qu'elle faisait la manche avec moi, Madame. »

Jean a été très marqué par cette rupture, il n'a la jamais revue. Ensuite il a eu d'autres aventures, vivant « dehors » dans des abris.

« Depuis que vous êtes dans la rue, comment ça se passe les relations avec les femmes ? Vous avez toujours autant de femmes ? Oui, ça se passe bien, ça va, ouais. C'est des femmes que vous rencontrez où ? Dans la rue, dans la rue, mais pas toutes, je les choisies. (...) Déjà, quand ça me plaît pas, j'discute même pas, je dis : « Allez hop, la route est là, casse-toi. » Je parle comme ça moi : « allez, barre-toi ». »

Mais il vient de faire une nouvelle rencontre. Il évoque ce sentiment nouveau, inconnu qu'il ressent à l'égard d'une femme qu'il a rencontrée quinze jours auparavant dans un centre avec soins infirmiers. En effet, plus d'une fois il indiquera la simplicité et l'évidence de leur rapprochement ainsi que le sentiment de bien-être qu'il ressent en sa présence. Il se surprend à fantasmer sur sa vie future avec cette femme même si lui aussi fait bien attention de préciser à l'enquêteur que la construction d'une relation nécessite du temps, comme s'il se mettait lui-même en garde contre l'incertitude et l'imprévisibilité des événements.

Pour Christophe, cette expérience de la rue est l'occasion d'une rencontre très importante, rupture considérable dans sa biographie affective. Christophe depuis 22 ans attendait le retour hypothétique de son premier amour et s'interdisait tout engagement dans une relation stable, non sans vivre des aventures sans lendemain. Cette rupture sociale lui permettra de contracter la seconde relation significative de son parcours affectif avec une sœur chrétienne. En quoi l'expérience de la rue est-elle importante ? Parce que cette sœur chrétienne, a été elle-même SDF, et qu'elle a remarqué Christophe dans le métro :

« Donc votre rencontre, ça s'est passé comment exactement ? / Bah j'étais dans le métro. J'étais dans un état, oh lala. Elle m'a dit : « Avant, j'étais comme vous. » / C'est-à-dire ? / Bah, c'est une femme qui était SDF, et puis donc heu, bon bah elle s'en est sortie, elle a retrouvé, trouvé un boulot, et puis elle s'est mariée, et puis donc heu, donc heu, elle a été à l'église, c'est sa meilleure amie qui l'a emmenée à l'église. Ce que lui a dit sa meilleure amie, elle me l'a dit à moi. Elle m'a conseillé d'aller à l'église et puis bon j'ai suivi ses conseils, et puis bon elle m'a toujours aidé, elle m'a servi de guide, et puis bon bas petit à petit, comme je vous ai dit, la sœur chrétienne, on est devenus amis, et puis bas amants quoi. Voilà quoi. C'est le chemin, j'allais dire traditionnel, je sais pas mais bon, pendant ouais un an, on a attendu un an. »

Ainsi alors qu'il dormait dans la rue, ne croyait plus en rien, se laissait aller et vivait comme un « vrai dochard », la rencontre avec sa compagne actuelle l'aurait complètement transformé, celle-ci lui ayant donné l'opportunité de s'ouvrir à la spiritualité et de voir la vie et les expériences qu'il a

traversées avec un regard nouveau. Aussi, cette rencontre semble lui avoir donné de nouveau l'envie de construire un couple, une vie à deux, même s'il dit vouloir prendre son temps tandis que jusqu'alors il vivait dans l'attachement à une relation passée.

Les discours de Christophe, Jean et Maurice, se rejoignent en offrant la même vision de l'union amoureuse ou amicale (François), comme d'un stabilisateur et d'une ouverture sur un avenir meilleur. Ils semblent tous avoir la volonté d'apprendre, de passer les épreuves, et de construire petit à petit, sans précipitation aucune. Ceci étant probablement lié à leur âge mature et à leur expérience passée marquée de ruptures et d'incertitudes. Ces rencontres importantes dans leur carrière affective montrent que l'expérience de la rue n'entraîne pas une anomie des relations affectives, elle peut au contraire réorienter des trajectoires affectives très positivement.

La biographie affective de Sylvie s'est déroulée essentiellement dans la rue. Sa première relation importante est celle avec le futur père de son fils, rencontré alors qu'elle avait 16-17 ans en Auvergne, qu'elle retrouvera plus tard à Paris. Tous les deux SDF, ils vécurent 6 mois sous le pont du canal Saint-Martin où l'enfant de Sylvie a été conçu ; Sylvie avait 19 ans. Mais celui-ci était engagé dans une autre relation et la laissera tomber. Elle convole alors avec le meilleur ami du père de son enfant (Cédric), lui aussi SDF, elle est à 3 mois de grossesse. Cédric l'accompagnera pendant un an et demi au total. Il s'agit d'une relation importante pour Sylvie, la plus longue, et la relation de référence dans sa biographie affective. Tout autre relation ultérieure sera jugée à l'aune de celle-ci :

« Moi je dis : écoute [Cyril], t'as vécu trois mois [avec une fille], moi j'ai vécu un an et demi avec un homme [Cédric], d'accord, c'est différent. Moi j'étais en couple avec mon ex, on a fait des choses ensemble, on a été au cinéma ensemble, on allait au restau parce qu'on vendait des journaux. On faisait tout ça ensemble. On a vécu quand même beaucoup de choses que Cyril n'a pas vécues. »

La seconde partie de sa vie affective fait suite à la rupture avec Cédric et est marquée par des relations courtes de quelques jours à quelques semaines. Sylvie souhaite trouver un compagnon qui ne soit « pas dans la galère » avec qui elle pourrait avoir une relation stable.

« Le problème c'est que, là le problème, c'est que... Je m'ennuie. Ça veut dire que j'ai pas de copains. J'aimerais bien avoir un copain moi aussi, au moins quelqu'un avec qui je peux faire ma vie. Surtout pas un copain qui soit dans la même galère que moi. »

Pour cela elle est dans une recherche incessante, sollicitant sans cesse la gente masculine. Elle est très active dans sa quête d'un partenaire, faisant toujours les premiers pas. Cette recherche d'un amoureux à tout prix, lui fait rencontrer beaucoup d'hommes :

« Au mois de juin 2003, je suis partie quelques jours à Chaville avec quelqu'un qui s'appelle Alexandre. Ce mec-là, je suis restée quand même une semaine avec lui. La première semaine, ça allait très bien (...) C'était un matin, c'était à la Gare de l'Est, j'ai rencontré un gars qui avait monté à vélo, j'ai dit : comment ça va et tout. On avait beaucoup discuté et : t'habites où et tout, il me dit : à Chaville. J'ai fait quand même partie de la famille là-bas. J'ai été jusqu'à Chaville, je voulais changer un peu de Paris. »

« Merde, c'était au mois de novembre que j'ai rencontré quelqu'un, c'était Yann qui était dans le camion de Nanterre, moi j'ai pris le camion de Nanterre de la Gare de l'Est pour aller à Nanterre, on s'est rencontré, on s'est fait un pacte, c'est-à-dire qu'on est resté ensemble. Et le vendredi soir, une nuit à l'hôtel et le vendredi soir à samedi, il est parti à quatre heures du matin. Il m'a laissée toute seule à l'hôtel, il est parti à 4 heures du matin et je l'ai pas revu depuis.»

Et la met parfois dans des situations saugrenues :

« Alors j'ai été voir « le médaillon » avec Jacky Chan au cinéma ...Et ben j'ai rencontré quelqu'un [comme ça au hasard] et après j'ai été chez lui hier soir. (...) Je l'ai rencontré hier soir, apparemment il m'a dit qu'il était homosexuel. En fait j'étais pas au courant, il m'a pas dit au début, il me l'a dit seulement dans la soirée. »

Sylvie est dans l'attente de retrouver un compagnon selon le modèle de celui qui l'a accompagné ces dernières années, pour pouvoir retrouver aussi une intimité avec son fils de 2 ans placé.

Nous avons vu que tous les « volontaires » à l'exception de François étaient engagés dans des relations affectives, qu'en est-il donc de l'exercice de leur sexualité? Tous ont, ou souhaitent avoir, dans un avenir proche une activité sexuelle. Si ce n'est la question du désir, le besoin sexuel, lui, est verbalisé pour trois d'entre eux (Christophe, Jean, et Maurice) dans le cadre d'une relation forte et affective, qui est vouée à durer. Bien qu'elle exerce sa sexualité dans le cadre de relations successives de courte durée, Sylvie ne s'éloigne pas tant que cela de ces derniers, dans la mesure où elle aussi cherche une relation durable et stabilisante auprès de ses partenaires.

3. L'exercice de la sexualité chez les « volontaires »

Les biographies sexuelles des volontaires, à l'exception de Sylvie, ne sont pas très différentes, dans la norme pour la plupart, dans la mesure où les hommes de ce groupe sont de la même génération et ont eu des relations maritales ou conjugales hétérosexuelles. La sexualité sera plus ou moins investie selon les personnes. Le passage à rue ne semble pas modifier leur biographie sexuelle au sens où les conditions de vie la rendrait difficile voire impossible. Un seul n'a plus d'activité sexuelle, mais plus par choix que par entrave.

3.1. Dans la continuité de la biographie sexuelle...

François a débuté sa sexualité le plus tardivement, à 21 ans et la terminera le plus tôt, à 45 ans, peu après son passage à la rue. Il aura sa première relation sexuelle avec sa première épouse, et se « rattrapera » ensuite. François, se présentera dans son activité sexuelle comme un « égoïste », n'ayant jamais prêté attention au plaisir de sa partenaire. C'est cette attitude et son absence de sentiment amoureux qui lui fera dire qu'il a raté sa vie affective et sexuelle :

« C'était sur le plan sexuel ? / Égoïste. / C'est-à-dire ? / Je pensais à moi. / A votre plaisir ? / A mon plaisir, pas celui des autres. Tant que vous avez une femme faut faire quand même la part des choses. Non, c'est pas une blague. Là, ça m'a... Je voyais mon pied, mais je comprenais pas le pied de l'autre, je marchais sur une jambe. / Elle vous en parlé de ça ? / Une fois. Un jour elle était tellement contente, je l'avais lâchée en cours de route, oh quelle horreur ! Chose que j'aurais dû jamais faire. Non, mais je m'en rendais pas compte. Là-dessus, j'avoue, j'ai toujours été mauvais. Mais je crois que toute ma vie, j'ai été mauvais. La seule chose où j'ai pas été tellement mauvais, c'est dans mon boulot... »

François dit ne pas avoir de vie sexuelle depuis qu'il est dans la rue, ne ressentant plus le moindre désir sexuel. En effet, il dit se passer de rapports sexuels et, semble-t-il, de toute sexualité sans aucune frustration, car il précise qu'au cours des années le désir sexuel s'est émoussé jusqu'à ne plus se révéler. Il justifie cette absence de désir du fait d'une longue période d'abstinence :

« Au fil des ans et des conditions de vie, on pense plus à ça »

« Non, mais ça me... Non ? ça me dit plus rien. Quand j'ai divorcé la deuxième fois, j'avais été voir des jeunes filles [prostituées] ! Et puis y avait tellement de choses qui se passaient dans ma tête... Et puis je crois que - excusez-moi, je veux pas vous choquer- c'est comme tout, plus on y va, plus on a envie d'y aller... Et au fil des ans et ben on baisse les bras, c'est tout. Ça ne vient plus à la tête. Bon et puis ça me dit... Si je trouvais quelqu'un, je dis pas quoi, en faisant des efforts ! Non, mais c'est pas des blagues. »

A l'inverse, Christophe est celui qui a la sexualité la plus épanouie, la plus fréquente et la plus régulière, selon l'analyse des discours de l'ensemble des interviewés. Sa biographie sexuelle débute à l'âge de 18 ans, il a été initié par une professionnelle chez laquelle il faisait des travaux d'intérieur. Elle le payait en nature. Cette expérience marquera fortement son regard sur les prostituées avec lesquelles il dit partager actuellement la même condition de marginal :

« Alors, pour moi ce sont des femmes qui sont extrêmement propres, dans tous les sens du terme. Ah ouais. Bas ça nous a apporté bas tout ce qu'on n'a pas quand on est tout seul. Parce que bon, on est malgré tout des humains, des hommes, et puis bon, il y a des dialogues aussi. Oui, oui, oui. Puis, on apprend beaucoup avec elles en plus. (..) Bah, ils sont proches de nous hein ces gens-là. Proches des SDF aussi. Bon, ils sont pas SDF, mais disons qu'ils sont, ils sont plus marginalisés que nous quand même. Ouais, parce qu'on les montre du doigt, pourtant c'est un métier qu'ils font, hein. Mais, oui on est écouté. Ils nous comprennent mieux que les autres gens. »

Après sa rupture avec son premier amour, Christophe a eu une période d'abstinence, puis il a recommencé à avoir des relations sexuelles de courte durée. Il est intarissable sur les exploits sexuels ou les goûts des sexes des femmes, sur les caractéristiques anatomiques des japonaises, ou sur l'insatiabilité des anglaises. Bref, Christophe a une biographie sexuelle riche en partenaires, parlant des femmes avec beaucoup de respect et d'admiration.

Christophe, a des rapports sexuels avec sa partenaire actuelle, chez elle. Il dit être comblé, évoquant la désirabilité du corps de sa compagne et leur accord en matière de pratiques sexuelles. Et Christophe de conclure :

« Je suis SDF, ... mais on vit plus dans le même monde que vous. Ça c'est sûr. On le sait... On est des hommes avec nos envies, nos désirs, comme tout homme normal ! »

Jean et Maurice ne sont pas très bavards sur leur sexualité en général. Ils ont eu leur première expérience sexuelle jeune pour des personnes de leur génération¹⁵⁴, à 15-16 ans pour Jean et 17 ans pour Maurice, ce dernier initié par une amie de sa mère. Aucun n'a jamais eu d'expérience avec une prostituée. Ils débute une relation au moment de l'interview et ne semblent pas pressés d'avoir des rapports sexuels avec leur compagne préférant laisser à la relation le temps de se renforcer et aux partenaires de se faire confiance. Tous deux semblent rechercher avant tout une relation affective durable, une compagne avec laquelle partager, construire et vivre.

Jean dit qu'il été un « chaud lapin », aimant les femmes, mais recherche aujourd'hui, soutient-il, davantage la tendresse auprès d'une femme que la satisfaction d'un désir sexuel :

« Non, maintenant, comme je disais tout à l'heure, j'aime bien, j'aime bien comme un gosse, enfin comme un gosse, je me mets dans les draps, sans vulgarité, sans rien. »

Maurice semble davantage, dorénavant, souhaiter une relation fondée sur le partage et l'accompagnement. La sexualité paraît alors pour lui secondaire. Il évoque l'idée de trouver, voire de créer un « foyer », un cocon, un « chez [eux] » et distingue cette relation des « aventures » de passage qu'il a pu avoir notamment en étant sans-abri. Aussi espère-t-il trouver dans cette relation actuelle une certaine tranquillité et stabilité :

« Vous avez envie que ça aille plus loin ? Euh, ouais. J'ai envie de refaire ma vie et d'être tranquille, peinard. »

Pourtant, Jean et Maurice, qui expérimentent la rue depuis quelques années, et ne bénéficient de nuits en hôtel qu'épisodiquement en sont venus à exercer parfois leur sexualité dans des lieux publics, tentant autant que faire ce peut d'échapper au regard des passants l'espace d'un court moment. Mais tous deux semblent s'être accommodés des difficultés inhérentes à leurs conditions de vie actuelles afin de pouvoir y vivre leur sexualité :

« Quand on a des relations sexuelles dans la rue... Sexuelles ? Comment on fait ? On se démerde. C'est-à-dire ? Ou alors, on fait comme à la Légion, on prend une chèvre, et pis... Non, je déconne ! On fait, mais on arrive toujours à se démerder. »

Maurice explique qu'il pouvait avoir des rapports à l'hôtel mais aussi dans les sanisettes, et dans un parking entre deux voitures. Avec sa partenaire, ils s'adaptent aux possibilités qu'offrait leur environnement et ne s'empêchaient ainsi pas de vivre leur sexualité, même s'il fallait faire vite : 15 minutes pas plus avant l'ouverture automatique des portes des sanisettes ou avant que quelqu'un ne rentre dans le parking. Ces deux sites offrant la possibilité d'être à l'abri du regard des passants, l'espace d'un instant tout en laissant les deux partenaires sur le qui-vive, cette intimité pouvant être brisée au moindre instant (parking) ou au bout d'une dizaine de minutes (sanisettes) :

¹⁵⁴ Pour la génération 1947-1956, l'âge moyen au premier rapport est de 18 ans. Cf. Spira A., Bajos N., Les comportements sexuels en France, Rapport au Ministre de la recherche et de l'espace, La Documentation Française, Paris, 1993, p. 122.

« Il n'y a que dans les hôtels que vous aviez des relations sexuelles ou vous vous arrangez autrement ? / Quand on n'a pas de domicile, ce n'est pas évident. Y a les toilettes chez Decaux (rires). Ou alors y a des parkings, entre deux voitures ! / La nuit ? / Ben oui, même le jour. / Oui, c'est pas évident. Les parcs ? Oh les parcs, c'est un peu enquinant parce qu'y a toujours des gens qui passent ou y a des mômes, y a ceci, y a cela. / Mais la nuit ? La nuit en général, ils sont fermés alors... Ou alors il faut passer par dessus les grilles. »

Si Maurice évoque sa sexualité dans la situation de sans-abrisme, son discours n'aborde que très peu, voire pas du tout, la question du plaisir et de la satisfaction du rapport sexuel. A contrario Jean utilise fréquemment le champ lexical de la sensualité et du plaisir. Il est à préciser que Jean a eu l'occasion d'agir sa sexualité dans des conditions environnementales plus favorables et a pu ainsi se laisser aller au plaisir ; ayant vécu avec sa dernière femme chez un tiers, et à un autre moment s'étant aménagé une cabane sur un terrain vague où il a vécu avec une jeune femme durant quelques mois.

A la différence de ces hommes, Sylvie, a eu une biographie sexuelle moins dans la norme. Elle a débuté sa sexualité alors qu'elle était encore en institution, puis l'a continuée dans la rue. Elle évoque des rapports sexuels dont elle ne semble pas savoir s'il s'agit ou non d'abus sexuel. Ainsi elle qualifie son premier rapport sexuel à l'âge de 16 ans de « viol » mais dit aussi qu'elle aurait consenti. Elle évoquera à la suite le « viol » commis par son père :

« Moi, je veux dire, le mec que je sortais pour la première fois, j'avais eu mon premier rapport sexuel à 16 ans, le mec avait 18 ans et c'était un Noir. / Ca s'est passé comment ? / Mais en fait, le problème c'est qu'il m'a introduit mais je veux pas non plus raconter ça parce que c'est du passé. C'est fait, c'est fait mais c'était pas bien non plus parce que j'étais en profession, c'est que j'étais en train d'apprendre un métier pour travailler et c'était le jour de la récréation et c'était dans les escaliers. Je veux dire que là où j'étais, ça se fait pas. Avoir des rapports sexuels avec tes camarades, déjà c'est interdit. Interdit de drogue, interdit les rapports sexuels. Et moi, comme j'étais pas bien, je voulais porter plainte et en fait, j'étais consentante. / Vous étiez consentante ? / Ouais. Là, à ce moment-là, c'est que le mec, je voulais porter plainte mais ça s'est pas fait parce que j'étais consentante. Ils m'ont virée à cause de ça. Ils m'ont repris, mais ils ont dit que pour l'instant c'est un peu tôt pour aller dans un institut médico-professionnel à SA. Après, quand c'est passé avec mon père en 98, c'est janvier 98, le 9 janvier 98 que je commençais mon deuxième stage à SA et le 20 janvier 98, c'est là que je suis passée ... Il n'a pas eu des rapports sexuels avec moi mon père parce qu'il sait très bien que je suis un petit peu une fille qui va pas se laisser faire, mais il me met la main aux fesses quand il a bu de l'alcool. Pour moi, c'est un viol. »

Si elle semble très active au moment de la rencontre avec des partenaires potentiels, elle paraît cependant être plus passive au cours de l'acte sexuel. En effet, elle ne paraît avoir aucune maîtrise sur le déroulement des rapports sexuels et se laisser emporter par le désir de ses partenaires sans connecter le sien propre. Pourtant, Sylvie ressent du désir sexuel et n'a pas de problème de jouissance. Après avoir quitté Cédric, elle fréquentait seule les sex-shops, pour se « soulager » (se masturber) quand elle « avait envie ». Ce qui la choque et la fait terriblement souffrir c'est l'absence de partage du plaisir dans le rapport sexuel, non la jouissance simultanée mais l'indifférence à

l'autre dans la recherche de son propre plaisir. Cette question entraînera la rupture avec différents partenaires, en particulier avec le dernier (Cyril) :

« Là où il a fait une connerie, c'est que l'autre connerie, c'est sur les rapports sexuels, ça se fait pas. Pour moi, c'est dégueulasse parce que t'as une partenaire à côté, que bon moi je dormais pas. Ce qui m'a fait ça, c'est que il a fait un geste, un geste sur les rapports sexuels, c'est ça, pour un mec qui a besoin d'avoir des rapports sexuels chez une nana. Tu sais, ce qu'il fait d'habitude quand il est tout seul... /Oui, ça leur arrive de se masturber, c'est ça ? /Voilà, mais moi j'étais là. Ça m'a mis hors de moi. /Ça vous a choquée ? /Ouais ça m'a choquée et après j'ai pleuré. Déjà ça, ça, c'est clair. (...) Moi je dis les choses : sur les rapports sexuels entre mon ex et Cyril c'est différent. Plus sur les rapports sexuels avec lui, Cédric, enfin mon ex, il s'occupait plus de moi et que Cyril il fait pas trop ça. Je m'occupe plus de lui que lui s'occupe de moi. La chose qui m'a pas fait plaisir en lui, c'est que Cyril, sur le rapport lui-même, on se fait pas ça entre nous, c'est ça qui m'a pas plu, c'est ça. »

« Moi, je jouis mais sans lui quoi [Cyril]. Moi j'aime bien que ce soit les deux, moi... L'autre nuit, j'étais avec un mec, seulement le mec, il jouait avec moi, il jouissait pas. »

Sylvie est à la recherche d'un partenaire plus sentimental que sexuel, un homme qui deviendra un compagnon de tous les jours. Toute son énergie est dédiée à la recherche de ce partenaire, quand vient le moment du rapport sexuel, elle baisse la garde et ne retrouve pas la tendresse et le partage qu'elle attend de cette relation. Elle se sent souvent abusée et n'a d'autre solution que de s'éloigner de cette personne en pleurant. Le rapport sexuel qu'elle évoque avec son « meilleur ami » illustre bien cette configuration :

« Cédric, ça fait 5 ans que je le connais, il m'a fait quelque chose, ça m'a pas plu. Avaler son sperme. C'est là que ça m'a mis les boules, c'est pour ça que je suis partie de chez lui en pleurant, c'est pour ça que je voulais plus l'appeler. (...) parce que lui, il est obsédé du sexe, c'est pour ça que je peux pas. Moi je suis peut-être... Je suis peut-être à moitié comme lui mais moi je veux trouver un mec c'est pour... [être en couple] »

Ainsi dormir et vivre dans la rue n'impliquent pas une absence de sexualité, ou une sexualité vécue systématiquement comme une violence ou une activité extrêmement contrainte. Comme nous venons de le voir les personnes de ce groupe ont pour la majorité une vie sexuelle, même si celle-ci est plus ou moins active et riche. Un seul nous a dit ne plus avoir aucune activité sexuelle depuis qu'il se retrouve sans-abri, plus par choix que du fait de contraintes liées à son exclusion. Il ne semble pas que la vie à la rue entraîne de rupture radicale dans l'exercice de la sexualité, pas directement en tout cas. Aucune des personnes n'a évoqué de limitation de son activité sexuelle, du fait des conditions de vie, et si le désir se fait sentir, la sexualité peut s'exercer à raison des astuces et des combines déployées par les acteurs.

3.2. Une intégration difficile de la prévention liée à un effet de génération

Nous l'avons vu, les personnes du groupe des « volontaires », à l'exception de François, continuent d'exercer une activité sexuelle dans leur situation de sans-abri. Si leurs conditions de

vie matérielles et morales n'empêchent pas cette activité, peut néanmoins se poser la question de leur impact sur les pratiques et les modes de protection ? Les personnes se trouvant dans l'obligation d'avoir des rapports sexuels dans des lieux publics où le temps est compté sont-elles à même de se protéger ?

Parmi les volontaires actifs sexuellement depuis qu'ils sont sans-domicile, Christophe se trouve dans la situation privilégiée de pouvoir partager des moments d'intimité chez sa compagne, Jean et Maurice, n'ont que les lieux publics ou l'hôtel, et Sylvie recrute le plus souvent ses partenaires parmi les personnes ayant un logement.

Christophe a débuté sa vie sexuelle comme Jean, Maurice et François avant l'épidémie de Sida. Il le rappellera lorsque l'intervieweur lui demandera s'il faisait des dépistages alors qu'il avait de nombreuses partenaires sans utiliser de préservatif :

« Vous faisiez des tests à l'époque ? Quand vous aviez des relations comme ça sans préservatif ? / Oh bah, il y avait pas, il y avait pas le sida à l'époque hein ! Oh lala, avant ça existait pas le sida hein, bon nous, il y avait la syphilis qui revient aujourd'hui d'ailleurs, mais heu pffff, non c'est vrai tiens ! »

Pour Christophe, dont l'activité sexuelle est régulière et épanouie actuellement, dans la poursuite de ses expériences sexuelles précédentes, le préservatif représente une entrave aux sensations : « moi je n'éprouve aucun sentiment avec ce bout de latex », déclare-t-il. Il en utilisera avec sa nouvelle compagne au début. Si à l'évocation du sida il répond automatiquement « je reste couvert », son discours sur l'absence de sensation, sur la « propreté » de sa compagne et son faible empressement à faire un test pour abandonner le préservatif donnent pourtant peu de crédit à la poursuite de son utilisation :

« Et par rapport au sida ? / Je reste couvert. / Vous vous protégez ? / Même avec elle. Même avec elle. / Vous avez l'intention de faire un test ou de... Un test de dépistage ? / C'est pas impossible. Oui, parce que début janvier, je vais, je vais faire un check-up complet, donc heu, automatiquement ça va passer par, ils le font automatiquement de toute façon, mais heu, mais ça m'embête. / Pourquoi ? / Surtout avec elle, parce que je sais qu'elle est très propre, moi je le suis aussi au point de vue santé, parce que la première fois que, pffffff, on a aucune sensation, mais aucune hein ! Enfin, moi, je parle de, de, pour moi, quoi ! Ouais, ouais, il y a aucune sensation, mais malheureusement, si on veut avoir du plaisir aujourd'hui faut se couvrir, sinon, on attrape la mort. C'est malheureux, mais c'est comme ça. Mais bon heu, mais je pense qu'on fera ça sans. Enfin je verrai avec elle de toute façon, oui, il y a pas de problèmes, je pense qu'on arrivera. »

Il semble néanmoins que Christophe ait opéré un changement de comportement sexuel du fait du sida, bien qu'étant entré dans la sexualité avant l'épidémie, du fait de son expérience sexuelle diversifiée (la diversité du répertoire des pratiques et des scénarios sexuels intériorisés) favorisant une prise en compte du risque de sida¹⁵⁵. Si Christophe a intériorisé les consignes de prévention, il ne semble pas que ce soit le cas de Jean et Maurice pour lesquels le préservatif évoque « la viande sous cellophane ». Ils déclarent ne l'avoir jamais utilisé, l'argument invoqué étant le choix de ses partenaires pour Jean et le fait de faire des examens régulièrement pour Maurice :

¹⁵⁵ Bajos N., Ducot B., Spencer B., Spira F., « Trajectoires socio-sexuelles et comportements face au risque du sida » in Bajos N., Bozon M., Ferrand A., Giami A., Spira F. et le groupe ACSF., La sexualité aux temps du sida, op. cité.

« Vous avez déjà eu peur du sida, quand vous aviez des relations.../Non, parce que justement je fais attention avec qui je passe les nuits au départ. Et pis en plus maintenant avec les protections qu'il y a. /Vous utilisez le préservatif? /Moi je l'ai jamais mis, non, jamais. Je touche du bois, j'ai jamais rien eu non plus (...) / Vous n'avez jamais utilisé de préservatif? /Jamais, j'aime pas la viande sous cellophane, j'aime mieux que ce soit naturel, ah oui. » (Jean)

« Est-ce que vous vous protégez quand vous avez des relations sexuelles? /Euh, je me suis jamais protégé jusqu'à maintenant, mais bon, comme maintenant, j'en ai pas... /Vous n'avez jamais utilisé de préservatif? / Non / Même avec les femmes récentes que vous connaissiez? Ca ne vous inquiète pas? / Non. Non, non et puis bon, je fais des examens régulièrement et de ce côté-là.../ Des examens de santé?/Ouais et de côté-là, j'ai pas de problèmes. /Vous avez fait le test du sida, etc? /Ouais, ouais. /Plusieurs fois? / Ouais, ouais. Non, non, de ce côté-là, j'ai pas de problèmes. Maintenant, je vais peut-être faire attention! /Avec la nouvelle?/Ben je sais pas parce que, là, je connais pas encore. Mais comme on dit, j'aime pas trop avoir la viande sous cellophane! Je suis pas un bifteck dans un supermarché! » (Maurice)

Pour Christophe, Jean et Maurice le test VIH n'a pas été fait dans le cadre d'un acte volontaire et actif de leur part mais à l'occasion d'un bilan médical. « C'est fait d'office », dit par exemple Christophe. Nous reconnaissons là, un exemple des protections imaginaires et symboliques décrites par R. Mendes-Leite¹⁵⁶, comme moyen de prévention se substituant à l'utilisation du préservatif notamment. Cependant, il ne s'agit pas ici comme chez des personnes très au fait des consignes de prévention et les ayant adaptées, de répéter des tests VIH pour se protéger de l'infection, mais de penser que le test VIH est réalisé systématiquement dès qu'une analyse biologique est menée, sans d'ailleurs se demander quel en est le résultat.

Ainsi, les hommes du groupe des « volontaires », qui avaient entre 35 et 45 ans au début des années quatre-vingt dix, c'est-à-dire au moment où les normes de prévention du sida ont commencé à se diffuser largement dans la population, n'ont pas réellement intégré ces normes. Le préservatif reste pour eux une protection contre la grossesse. A l'exception de Christophe, ils ne l'ont jamais utilisé et en ont des représentations très peu adéquates à celles prescrites, poétiques, même, pour François (« Non j'ai jamais été en montgolfière »).

L'absence de protection dans le cadre de nouvelles rencontres sexuelles n'est pas liée, pour les hommes du groupe « volontaires » aux conditions de vie qu'ils subissent, aux lieux d'exercice de leur sexualité, mais plutôt, nous semble-t-il, à un effet de génération ; membres d'une génération qui n'a pas intégré les messages de prévention, personnes ayant débuté leur vie sexuelle avant l'épidémie de Sida et ne se sentant pas concernées par les populations à risque.

Pour Sylvie, la situation est différente. Elle semble bien informée des modes de transmission du VIH, elle fait partie d'une génération ayant débutée sa vie sexuelle dans le milieu des années quatre-vingt dix, et a ainsi reçu une information sur le sida dans le cadre de ses études :

« Voilà, je lui ai expliqué et le gars, il me dit : oui, le sida, ça s'attrape avec la salive. Je lui dis : non, je sais quand même, j'ai été à l'école et c'est l'école qui m'ont appris et je sais très bien que le sida ça s'attrape pas par la salive, ça s'attrape par le sang et par les rapports sexuels sans protection. »

¹⁵⁶ Correspond à la réitération de tests de dépistage du VIH comme moyen de protection contre l'infection. Cf Mendes-Leite R, « Une autre forme de rationalité : les mécanismes de protection imaginaire et symbolique » in Les homosexuels face au sida. Rationalités et gestion des risques, Paris, ANRS, 1996.

Cependant, dans ses rapports sexuels, Sylvie reste assez passive et dépendante des désirs de ses partenaires, comme nous avons pu le noter plus haut. Elle considère ainsi que la responsabilité du préservatif revient au garçon ; aussi sa grossesse non prévue résulte-t-elle de la « connerie » de son partenaire :

« Avec Geoffroy, ça s'est très bien passé mais le problème c'est qu'il a fait une connerie, on a oublié de mettre un préservatif et c'est à ce moment-là, un mois après, quand j'ai su que j'avais pas mes règles début du mois septembre, deux semaines après j'ai fait le test de grossesse et ils m'ont dit que j'étais enceinte. (...) /Vous n'aviez pas de rapports protégés ou c'était juste la seule fois ? Comment ça se passait ? /C'est la seule fois qu'on s'est planté parce que d'habitude on se protège. »

Malgré ses connaissances, il n'est pas sûr que Sylvie évalue bien les risques qu'elle prend et au final il ne semble pas qu'elle se protège. Elle donnera un autre argument que le rôle de son partenaire sexuel dans l'absence de protection, une allergie au préservatif, argument formulé assez couramment comme motif de non utilisation (Christophe d'ailleurs s'inquiètera que le préservatif ne « brûle sa partenaire ») :

« Ce mec, avec Cyril, on n'a pas eu des rapports, on a eu des rapports sexuels mais sans préservatifs./Parce que vous ne vouliez pas ?/Je voulais pas parce que moi quand je mets un préservatif ça me fait mal à la peau et je suis très sensible au point sensible alors déjà... »

L'absence de protection de Sylvie, que d'aucuns pourraient mettre sur le compte de son envie d'être enceinte à nouveau, pour recréer une cellule familiale, bien qu'elle porte un implant contraceptif, serait plutôt à rapporter au manque de maîtrise du rapport sexuel comme nous avons pu l'évoquer plus haut.

Ainsi il semble que les personnes du groupe des « volontaires » exerçant une activité sexuelle dans leur situation de sans-domicile, ne se préoccupent pas des risques sexuels. Cette attitude est à mettre en relation avec un phénomène de génération pour les hommes, dont le sida n'a pas marqué la vie sexuelle, sauf pour Christophe dont le répertoire sexuel diversifié lui a permis de changer de comportement. Pour Sylvie, qui multiplie les partenaires et n'ignore pas cette possibilité de maladie sexuellement transmissible, cette attitude se rapporte plus à un comportement général dans le rapport sexuel, fait de passivité et d'hésitation, que d'un problème de ressource (acheter des préservatifs) ou écologique (ses partenaires ont généralement un logement).

La perception que les « volontaires » ont d'eux-mêmes, de leur présent et de leur avenir est donc globalement plus positive que celle des « résignés » et des « fatalistes » dont l'univers de sens est aussi la rue. Ils se sont présentés en s'attachant à éloigner le stigmate associé à leur condition de sans-domicile. Ceci semble en partie reposer sur sentiment d'efficacité et de confiance retrouvées. Cette efficacité personnelle relevait des compétences diverses, liées à l'expérience de la rue ou à

d'autres acquises auparavant qu'ils ont su conserver et développer. La confiance en soi et en la vie, a pu se déployer grâce à des supports psychologiques et affectifs que représentent les travailleurs sociaux ou d'autres personnes proches ainsi que par des relations affectives nouvellement engagées.

Leurs expériences affectives avant la rupture sociale sont riches pour chacun d'entre eux : des relations maritales ou conjugales multiples et généralement longues, ayant produit des descendants. Les rencontres importantes dans leur carrière affective après la rupture sociale montrent que l'expérience de la rue n'entraîne pas une anomie des relations affectives, elle peut au contraire réorienter des trajectoires affectives très positivement.

Les « volontaires » ont pour la majorité d'entre eux une vie sexuelle, même si celle-ci est plus ou moins active et riche. Un seul nous a dit ne plus avoir aucune activité sexuelle depuis qu'il se retrouve sans-abri, plus par choix que du fait de contraintes. Il ne semble pas que la vie à la rue entraîne de rupture radicale dans l'exercice de la sexualité. Aucune des personnes n'a évoqué de limitation de l'activité sexuelle du fait des conditions de vie ; si le désir se fait sentir, la sexualité paraît pouvoir s'exercer, même dans des conditions a priori moins propices à une sexualité épanouie. En revanche, la mise en œuvre de pratiques de protection des risques sexuels semble faire défaut. Ceci n'est pas à rattacher aux conditions de ressources des personnes ou écologiques mais à des déterminants qui préexistaient à la situation de vie dans la rue.

Chapitre 4

La rue revendiquée comme mode de vie : le choix d'une vie et la vie d'un choix. Deux exemples de routards

Alex et Johan ont en commun, et ceci les distingue nettement des autres personnes ayant la rue pour univers de sens, de définir celle-ci comme un mode de vie, où leur présence compte, où ils peuvent mettre en œuvre les valeurs de liberté et d'autonomie auxquelles ils tiennent. Aussi ne sont-ils pas disposés à sortir de la rue. Quand il est interrogé, Johan, belge, a 51 ans, il fait la route depuis ses 18 ans, même s'il s'est déjà stabilisé pendant des périodes allant de quelques mois à cinq ans, notamment pour vivre en couple. Il est le père de deux enfants ; il est resté en bons termes avec sa famille. Il vit en célibataire au moment de l'entretien, grâce à ses gains de manche. Alex est également célibataire mais sort d'une histoire malheureuse avec une femme sans-abri. Comme Johan, il mendie, mais perçoit aussi le RMI, et dort dehors, avec son chien, faute de trouver une place avec chien dans un CHUS. Il est bien plus jeune (27 ans), et s'il vit dans la rue, c'est moins à la suite d'un choix de vie, que de ruptures successives, bien qu'il s'en accommode de mieux en mieux. Ainsi ni l'un ni l'autre ne se figurent-ils dans un autre monde social que celui de « la rue », ni n'envisagent d'en sortir, mais à la différence de certains « fatalistes », ils travaillent dans l'entretien, et ceci à l'instar des « volontaires », à modeler la perception dévalorisante que l'on pourrait avoir d'eux comme sans-abri.

Ils proposent deux représentations de la survie qui leur permettent d'offrir une image d'eux-mêmes plus valorisante que celle du SDF qui leur sert de référence. Johan se met en scène comme un vagabond heureux, Alex comme un anarchiste déçu, jusque dans la vie affective et sexuelle. Johan dit n'avoir aucune difficulté à plaire, mais à s'immobiliser certainement, aussi ses amours sont-ils épisodiques et dépendent-ils de son goût, de longue date, pour les déplacements. Les relations amoureuses d'Alex ont toutes signifié un accord avec l'anarchisme prononcé de celui-ci, mélange de rébellion, d'anti-conformisme et de respect de l'autre. Mais contrairement à Johan, Alex décrit toutes ses histoires comme une succession de déceptions, qui le laissent seul dans son souci d'authenticité définir la rue comme un mode de vie possible, alors que Johan paraît avoir réalisé cette espérance. Autrement dit, alors que l'un et l'autre définissent la rue comme un mode de vie, il s'agit pour l'un d'un horizon visé et performé, tandis que pour l'autre, cette perspective est atteinte. Cette différence semble ancrée dans la biographie des deux

hommes, passés par des étapes objectivement difficiles, mais dont ils ne tirent pas les mêmes enseignements et qui ne configurent pas identiquement leur rapport à la survie, non plus que leurs relations affectives et sexuelles¹⁵⁷.

Les déceptions amoureuses d'Alex s'inscrivent ainsi dans un cycle dont les premiers acteurs sont ses parents, qui ne l'auraient ni souhaité ni aimé. A l'inverse, la représentation qu'offre Johan de la rue comme de ses aventures sentimentales est heureuse et même chanceuse, comme l'ont été les différentes étapes de sa vie, a priori dures à vivre, du pensionnat à la prison, en passant par les maisons de correction. En somme, si Johan et Alex définissent communément la rue comme un mode de vie, non sans rapport avec des trajectoires biographiques dans lesquelles ils apparaissent déjà, respectivement, comme un aventurier et un anarchiste, leur manière d'interpréter leur environnement relationnel, affectif et amoureux, varie sensiblement en fonction de la destinée heureuse ou malchanceuse qu'ils s'attribuent. Pour Johan, vivre comme un routard, c'est le choix d'une vie. Pour Alex, la rue exprime bien le délaissement dont il est victime depuis toujours, et même accommodée, s'apparente donc davantage à la vie d'un choix. A cet aune, l'expérience des relations affectives et sexuelles de Johan paraît tout à fait heureuse, comme une succession de joies inattendues, tandis chez Alex, elle s'apparente à une destinée malheureuse, dont il est la victime inéluctable.

1. Le choix d'une vie

Johan donne à voir les expériences marquantes de sa vie comme l'expression d'un mode de vie nomade. Il se présente ainsi comme un « routard », dont la mobilité lui procure un recul nécessaire sur le monde et son environnement. Il apprécie les sans-abri mais connaît les vices de la rue ; ses relations affectives sont aussi éphémères, joyeuses, mais teintées de méfiance (1.1). De même, il valorise les mondes a priori extrêmes dans lesquels il a vécu, sans pour autant s'identifier à aucun d'entre eux (12). Johan souligne ainsi son individualité¹⁵⁸ forte, envers de son goût pour les déplacements, dont les traces sont tout à fait sensibles dans sa biographie affective et sexuelle, dont le cours paraît d'ailleurs avoir peu changé avec son arrivée dans la rue (1.3).

¹⁵⁷ Deux personnes seulement constituent donc ce groupe. Cela pose-t-il un problème de représentativité ? Johan et Alex représentent-ils ces hommes et ces femmes qui déclarent leur attachement à la rue, y voient un support tout à fait convenable pour satisfaire leurs aspirations à la liberté ? A considérer immédiatement Johan et Alex comme des individus d'une catégorie qui leur préexiste, le chercheur commet à coup sûr une négligence empirique, dans la mesure où il ne retrouvera pas chez ces deux personnes tous les traits définitoires des sans-abri nomades, qui sont, par exemple, souvent jeunes (contrairement à Johan), et adeptes de la vie en collectivité (contrairement à Alex). Par contre, et c'est ce que nous avons fait, regrouper Alex et Johan, et eux seulement, parce qu'ils décrivent une perspective commune sur la vie dans la rue, et distincte de celle des autres entretenus, permet d'en faire les voix d'un certain type de rapport que peuvent avoir des sans-abri avec leur vie dehors (n'oublions pas que, selon W. I. Thomas, les définitions de situation sont déjà créées avant d'être mobilisées, et s'appuient sur des réserves de sens ordinaires et partagées). Mais il ne saurait être affirmé que leurs trajectoires sont représentatives de celles de ceux qui définissent la rue comme un mode de vie (et pour connaître les caractéristiques de ces trajectoires, il aurait fallu analyser un échantillon bien plus large). Toutefois, importe moins, dans cette enquête, une réflexion sur les origines des définitions de la situation identifiées dans les entretiens, qu'un examen des conséquences, sur la vie affective et sexuelle, de ces définitions de situation, de ce qu'elles impliquent en propre, qui distingue leurs porteurs du reste de l'échantillon.

¹⁵⁸ Par individualité, entendons une mise en avant de qualités personnelles, qui ne doivent pas grand chose, selon Johan, aux univers parcourus et appréciés. Individualité n'a rien à voir ici avec individualisme (dans le cas de Johan, et non d'Alex, nous pouvons même croire que l'individualité fait obstacle à des attitudes égoïstes).

1.1. « Je suis pas SDF, je suis un routard, c'est différent »

Bien qu'il vante les mérites des gens de la rue, Johan se distingue explicitement des « SDF ». Leur fréquentation agréable, souhaitée, largement appréciée ne signifie pas l'appartenance à cette entité, et s'entretient au contraire d'une image distincte de soi, comme d'un routard, ou d'un aventurier, sans attache ferme, ouvert à tous les vents, à toutes sortes d'expériences, dont celle de la vie dans la rue.

Johan, dès le début de l'entretien, souligne sa différence avec les gens qui l'entourent. Mais cette différence n'implique pas de dévalorisation de ces compagnons :

« Je suis routard, je suis pas SDF, mais je vis avec les SDF parce que ce sont mes amis, mais ça, je crois que tu l'avais remarqué. Tu vois, j'annonce déjà la couleur. Vas-y continue. Tu vois, je suis un mec, je suis cool. »

Plus loin, il se présente à plusieurs reprises comme un « pigeon voyageur », comme un « tonton aventurier » ou un « aventurier ». Ces termes qui dessinent un homme en mouvement incessant, riche d'expériences éprouvantes, dont la fin n'est pas connue d'avance (des aventures) marquent le départ d'avec les SDF. Dans l'entretien, l'enquêtrice demande à Johan :

« Alors c'est quoi pour toi un SDF ? C'est quoi la distinction entre un SDF et un routard ? / Ah, c'est.... Le SDF, c'est pas pareil. Tu vois, moi je ne me comporte comme si je ferais la route. D'ailleurs, je sais pas si t'as remarqué, j'ai beaucoup d'amis, tout ça, mais je ne suis jamais dans des rassemblements. »

Et en effet, Johan parle tout au long de l'entretien de ses nombreuses connaissances dans le monde de la rue, de ses « amis », dont il salue « la fraternité » et la « solidarité ». Mais il ne s'inclut jamais parmi eux.

S'il ne dévalorise pas leur façon de vivre, s'il ne justifie jamais sa présence ponctuelle à leurs côtés, en revanche, il met en avant sa position marginale : celle d'un observateur attentif, participant occasionnel, connaisseur sans pareil de la rue, de ses dangers (« Attention le monde SDF, des fois, il est très vicieux et très dangereux, c'est la jungle ») et son atout maître : la liberté qu'elle confère à celui qui l'habite. Ses qualités propres, son mode de vie mobile, lui permettent ainsi de présenter la rue comme un mode de vie possible, auprès mais pas au milieu des sans-abri, mode de vie qui ne fait que prolonger son goût pour l'aventure. Aussi respecte-t-il les sans-abri, mais préfère-t-il sa position :

« Moi je dis une chose : il faut donner une image aux gens qu'il y a quand même des SDF qui sont dans la rue, mais qui sont respectueux, propres ? Ca peut peut-être aider justement à donner.... Parce qu'il faut pas que les gens croient que les SDF, excuse-moi, que c'est avec leur litron, mal rasé. C'est pas vrai ; ils se trompent (...) C'est pour ça qu'ils savent très bien que je suis SDF, mais je leur dis : je suis SDF, mais je me considère pas comme SDF. »

La tension entre l'« identité virtuelle » de Johan, son statut de SDF, et son « identité réelle »¹⁵⁹, de routard, paraît ainsi résorbée par la compréhension qu'a Johan à la fois du monde de la rue du point de vue indigène et d'un point de vue exogène. Cette compréhension semble conférée justement par sa position doublement marginale et choisie, par rapport aux SDF, nous l'avons

¹⁵⁹ Goffman E., *Stigmates*, op. cité, p. 12.

dit, mais également par rapport au monde normal. A ce propos, Johan rappelle être resté en bons termes avec sa famille en Belgique :

« Tu penses souvent à ta famille ? / Ouais, ouais, beaucoup. / Ta mère, tes frères et sœurs ? / Ouais, c'était son anniversaire mardi à ma mère et j'ai pas téléphoné. Mais ça, elle le sait bien, ouais, je vais lui téléphoner dans la semaine. Je fais toujours le tout en même temps. / Tu as un contact téléphonique ? / Je téléphone souvent à ma mère, oui, oui. Chaque fois que j'ai la possibilité, je lui téléphone, ouais, ouais. Et puis je m'arrange toujours pour téléphoner le lundi matin et le jeudi matin, parce que ma soeur va chez ma mère le lundi et le jeudi pour faire son appartement ? Non, avec la famille, là ça va, j'ai des bons contacts, j'ai pas de problèmes de ce côté-là. Si je retourne en Belgique, je dors pas dehors. On fait la fête comme on dit ».

« Moi si je veux, je retourne en Belgique, j'ai pas de problèmes. Ouais, j'ai ma mère, j'ai mes frères, j'ai mes sœurs, ils demandent qu'une chose, que je revienne. Je sais même plus où aller dormir parce qu'ils vont se disputer ».

Mais pour dormir au chaud entouré de proches, Johan n'a visiblement pas besoin d'aller jusqu'en Belgique :

« Je suis dans la rue, mais j'ai plein d'amis, même ici à Paris, qui m'ont proposé, même que je pouvais dormir chez eux, j'ai toujours refusé ».

De même, il ne paraît pas avoir de problème pour se nourrir, grâce aux bonnes relations qu'il entretient avec les gens des quartiers où il mendie, inconnus ou célèbres, comme Thierry Lhermitte, ou avec certains commerçants :

« Je suis très ami avec les vigile de Ed, ah ouais. Ouais, ouais, moi j'ai pas de problème : prends ce que t'as besoin, même les caissières, ils le savent ».

En bref, Johan paraît attaché à sa famille, à ses amis, apprécie les gens qu'il côtoie, SDF ou « ADF » (« je fais pas de différence », affirme-t-il), « respecte » les uns et les autres, mais se définit d'abord comme routard, et ce trait de caractère semble orienter sa conduite envers autrui, que ce soit avec des gens insérés ou non. Liberté et aventure paraissent synonymes pour Johan. Aussi refuse-t-il, sauf urgence, toute forme d'« enfermement » dans un centre d'hébergement ou chez des proches :

« Tu vois, même ici au Samu social, ils m'ont proposé. Combien de fois ils m'ont dit : Johan, pourquoi tu veux pas aller dans un foyer ? » (...) Mais je respecte, attention c'est bien. Non, mais moi je me suis battu, que ce soit en Belgique, pour plein de choses. Ah, je dis la vérité moi ! »

Les gens que côtoie quotidiennement Johan constituent ainsi une sociabilité élective. Il ne critique nullement ces personnes, et insistent au contraire sur les qualités morales de ceux qui paraissent en avoir le moins. Mais Johan connaît aussi les vices du monde de la rue, et tient à en demeurer éloigné. Partant, il ne s'attarde jamais trop longtemps avec une même personne, bien qu'il goûte avec plaisir des nombreuses compagnies. De ses relations quotidiennes, aucune ne paraît décisive ; et les personnes auxquelles il tient le plus, prêtes également à l'accueillir, sont pourtant celles qu'il fréquente le moins.

Un détour par la biographie de Johan permet de mettre en perspective cette propension marquée pour les déplacements, et de mieux saisir son influence sur la vie affective et sexuelle de celui-ci.

1.2. Une trajectoire marquée par la vie en collectivité et la solidarité collective

En effet, Johan a traversé des univers sociaux caractérisés par l'enfermement, a connu des expériences que nous jugerions sans doute difficiles, mais il décrit sa trajectoire comme une succession de moments tous enrichissants, dont la vie dans la rue est le dernier en date. Johan n'est encore arrêté nulle part, veut continuer son chemin, librement, au gré des événements, bien que son âge et la peur de mauvaises rencontres l'empêchent aujourd'hui d'être aussi mobile qu'il le souhaiterait.

Petit, Johan a vécu dans des « homes » ou maisons d'éducation, de 6 à 13 ans, à la suite de graves problèmes de santé. Il a ainsi demeuré dans un « pensionnat, soi-disant qu'il fallait que je sois à la campagne pour respirer comme on dit l'air pur ». Il y est violé par un éducateur, qu'il dénonce, et qui se fait renvoyer. Il n'était pas délaissé par sa famille, sa mère venait l'y voir régulièrement. A treize ans, pour de nouveaux soucis de santé, il passe deux ans à l'hôpital. Ensuite, il commet de petits larcins, il se dit « révolté », il est placé dans des maisons d'éducation fermées :

« Parce que tu avais un tempérament bagarreur ? / Révolté. Je sais pas, j'étais révolté. / C'est à dire tout t'insupportait ? / Je sais pas. Ca, je sais pas pourquoi mais je ne fréquentais de toute façon que des jeunes qui avaient des problèmes familiaux (...) Enfin, j'ai connu des trucs, ouais, très forts, quand même. Tout ça, mais c'est un tout. »

Il part alors dans la marine marchande « pour ne pas faire [son] service ». Il a 18 ans, va de port en port, donne une fille qu'il n'a jamais vue à une Philippine, avec qui il avait pourtant souhaité se marier (et réciproquement). Il est exclu de la marine marchande après avoir commis diverses infractions au règlement. De retour en Belgique, il vole au point d'être condamné à une peine d'emprisonnement ferme. Il s'évade d'une centrale belge, il est repris avec ses compères, retourne pour dix ans derrière les barreaux. Il se serait marié en 1980, après avoir fait sa peine, mais son union n'aurait duré qu'une année¹⁶⁰. Il alterne ensuite la rue (le trottoir, les foyers, les squats) et des résidences un peu plus stables, avec des partenaires amoureux, mais pour des relations souvent brèves.

Aujourd'hui, son âge et la crainte d'agressions sur la route contraignent sa mobilité et son désir de nouvelles embardées, mais ne changent pas son goût pour l'aventure :

« Dans ton avenir à toi, quand tu regardes le futur ? / Non, je suis pas tellement confiant, non, non. Non, non, parce que... Non, confiant, non et puis je pourrais plus faire ce que j'ai toujours envie de faire. La route, moi j'aimerais bien la continuer, mais malheureusement on est rentré dans une période, dans une époque, c'est terminé. Faire le stop et tout, de voir les routards avec leur sac faire la route, y en a plus beaucoup, y en a plus beaucoup et puis c'est dangereux. »

¹⁶⁰ Il y a une incohérence temporelle dans son récit. Johan quitte la Belgique à 18 ans, se marie à 25 ans, et dit avoir purgé sa peine de dix années d'emprisonnement entre temps. Aurait-il menti à l'enquêtrice ? Il est dur de se prononcer, mais cette question est sans doute mal posée. Johan apparaît volontiers loquace, peut-être exagère-t-il certains aspects de sa vie, mais il nous est impossible d'affirmer qu'il a menti. Il a pu aussi se tromper. Mais le plus important n'est pas de savoir s'il a ou non menti. Car chaque épisode de vie qu'il détaille apparaît toujours comme un moment heureux, alors que du point de vue, notamment de l'enquêteur, la plupart de ces épisodes sont comme empreints de tragédie : l'enfance dans des structures collectives, dont des maisons de corrections, la marine marchande, la prison, autant d'« institutions totales » dont Goffman a si bien décrit la sociabilité particulière et souvent pénible (Goffman E., *Asiles*, Paris, Minuit, 1968).

Bon an mal an, il s'adapte, et envisage même, dans l'entretien, une retraite tranquille, dans la continuité de sa présence prolongée à Paris. Cette installation constituerait une rupture avec son mode de vie, mais sans doute pas avec les aspirations au loisir et à l'individualité qui en étaient les appuis normatifs :

« Tu laisses faire, en fait ? / Oui, je vis au jour le jour. Ah ouais, ouais, moi je vis au jour le jour. J'avais dit que j'arrêterai à 50 ans. Là, je les ai, mais ça va, je fais plus la route pour le moment et je suis installé, enfin installé faut le dire vite, à Paris. / Et avoir un chez toi, tu as envie de ça ou non ? / Ah peut-être plus qu'avant, ouais. Des fois, j'y pense. / Avant c'était une idée à laquelle tu ne pensais pas alors que maintenant... / Ouais, maintenant, ouais, je commence à y penser avoir un chez moi et avoir ma petite pièce à moi, avec ma chaîne stéréo, tous mes CD que j'adore et crois-moi que c'est phénoménal. Ma télévision parce que si j'ai une copine qui veut regarder un film et puis y a un match de football à ce moment-là, ou course de formule 1 parce que je suis un fan de Schumacher moi, phénoménal en plus. Et puis ma guitare électrique, mon ampli, alors là je suis heureux, que demande le peuple ? »

Ces épisodes en institutions fermées, comme la vie dans la rue, comme les obstacles nouveaux à sa mobilité pourraient apparaître de prime abord tragiques, du moins difficiles. Pourtant, il faut expliquer ce paradoxe, Johan ne se plaignant aucunement, et valorisant sans équivoque ces expériences. Il a gardé de nombreux amis connus au pensionnat, il parle d'eux comme d'une « famille ». De la marine marchande, il ne conserve visiblement que de bons souvenirs : les voyages, les salaires et les primes intéressants, la découverte du cannabis, les filles dans chaque port. Plus surprenant sans doute, il parle de la prison comme d'un temps « génial », où « il y avait une trop bonne ambiance ». Rappelons enfin qu'il vante avec émotion la solidarité et l'amitié qui unissent les gens de la rue, et les personnes à leur égard bienveillantes. Comment donc expliquer que Johan ait apprécié chacun de ces moments ?

D'aucuns le soupçonneraient de tricher, autant factuellement (combien de prisonniers trouvent leur incarcération « géniale » ?) que subjectivement (au sens où il paraît improbable qu'il ait apprécié toutes ces peines). Les plus suspicieux pourraient voir la marque des institutions par lesquelles il est passé dans son propre discours, pour le moins peu critique. Notre propos n'est pourtant pas d'identifier d'abord les origines du discours de Johan, mais il est bien plutôt d'en mesurer les implications dans la situation même de son énonciation.

Que produit en effet, au cours de l'entretien, la succession d'appréciations positives d'univers aussi aliénants que la prison ou la rue ? A coup sûr une correspondance forte entre, d'une part, les termes qu'il emploie pour se qualifier (« cool », « aventurier », « routard »), les valeurs auxquelles il dit être attaché (la liberté, l'autonomie, le respect de soi et des autres) et, d'autre part, les épisodes dans lesquels il se met en scène, où son attitude met en œuvre ses traits de caractères et colle aux valeurs promues. Cette correspondance est tout à fait remarquable du début à la fin de l'entretien, et permet de rendre compte de sa présence dans la rue, mais aussi de sa vie affective et sexuelle.

1.3. Des aventures nomades et deux grands amours : Marie et l'aventure

La vie amoureuse de Johan est marquée par plusieurs relations, toujours agréables, mais qui ne l'ont jamais captivé, sauf une. Mais même cinq ans d'existence commune avec Marie ne l'ont pas empêché de reprendre la route. En somme, Johan paraît avoir juré fidélité à un mode de vie

nomade, sur le chemin duquel il saisit des opportunités de rencontres, plus ou moins durables, mais qui ne le font jamais quitter définitivement la voie qu'il s'est tracée¹⁶¹.

Son mariage d'un an n'est pas sa relation conjugale la plus longue. De 1988 à 1992, il vit avec Marie, dont il parle en ces termes :

« Le plus beau, c'était avec Marie, 5 ans quand même. Ouais, c'était génial et puis après il a fallu que je reprenne ma liberté – ah ça, c'est vrai – les meilleurs amis du monde en plus. »

Johan parle d'autres femmes, Marie-France, Annie, Mauricette, avec il est resté plus ou moins longtemps, connues avant d'émigrer à Paris. Johan dit, plus généralement, n'avoir jamais eu de problème pour trouver des femmes, avoir toujours séduit, et séduire aujourd'hui encore, alors même qu'il est sans-abri. Il a entretenu jusqu'à peu une relation épisodique avec Catherine, rencontrée tandis qu'elle vivait encore dans son studio. Il s'est attaché à elle, mais leurs disputes étaient fréquentes, car Catherine avait la fâcheuse habitude de quitter Johan au moment de toucher son RMI :

« Attention, Catherine, chaque fois qu'elle a touché son RMI, je ne la voyais pas, elle allait à l'hôtel pendant que moi je squattais dehors et après elle venait toujours me retrouver après qu'elle avait touché son RMI. Alors bon... »

En outre, elle buvait, et l'alcool nuisait à leur intimité :

« Avec Catherine, il ne faut pas croire, je n'avais pas des rapports sexuels. Non, c'était, je vais dire une fois par mois et encore. Non, avec tout ce qu'elle buvait, c'était pas possible ».

Leur rapports sexuels, ou leurs tentatives, se faisaient à l'hôtel, ou dans une cave, dont Catherine avait gardé les clefs après avoir été expulsée de son appartement et s'être retrouvée à la rue. Ces lieux de l'intimité, qui peuvent paraître glauques, ne sont pourtant pas connotés négativement par Johan. C'est moins l'écologie de l'intimité (comme c'est le cas pour Alex) qui semble nuire à la relation amoureuse que l'alcoolisme et les disparitions fréquentes de Catherine. Il précise :

« Tous les couples que j'ai connus SDF, des amis que ce soit Pierre, Jean-Pierre et tout ça que j'ai connus, ça s'est terminé... La preuve, Catherine et moi, ça s'est terminé (...) La boisson fait une violence puisqu'y a déjà des problèmes. Et puis y en qui sont jaloux et ça devient jusqu'à la bagarre. »

Il reste qu'il n'est pas toujours évident de trouver des endroits propices à l'exercice de la sexualité :

« Oh, c'est très compliqué. Avec Catherine, on squattait et dans les douches municipales, mais là j'avais l'avantage parce que je connaissais tout le personnel des douches à Gare de Lyon, comme j'avais mon bras [cassé], y avait pas de problème, ils me donnaient la grande douche handicapée et puis voilà. »

¹⁶¹ Pour Johan, la vie affective n'est pas distincte de la vie sexuelle. La sexualité en soi n'est jamais vue comme un objectif de la relation affective. Johan verrait dans la dissociation des deux plans un « manque de respect » pour ses partenaires. Et dans le domaine affectif comme dans le reste des choses, Johan se veut et se montre respectueux de ceux qu'il côtoie. Le respect est partie intégrante de son aspiration à la liberté et l'aventure.

« J'ai besoin d'intimité, autrement ça fonctionne pas. »

Contrairement à Alex, Johan place donc les problèmes individuels comme la cause majeure des séparations dans la rue ; vient ensuite seulement l'environnement relationnel des amants, bien que cet environnement puisse apparaître favorable au développement de problèmes personnels.

Le manque d'intimité ressenti par Johan pour l'exercice de sa sexualité avec Catherine est un problème qu'il ne rencontrerait probablement pas s'il n'était pas sans-domicile. Mais d'une part, Johan parvient le plus souvent à contourner ces obstacles, et ne les considère pas du tout à l'origine du délitement de sa relation avec Catherine. Les problèmes des autres, Johan les accepte aussi jusqu'au point où ils détériorent tellement la relation, que celle-ci devient elle-même un souci supplémentaire. Et alors, son amour (mais pas son affection) prend le large, et lui avec.

Ainsi, au temps de l'entretien, Johan aide Yvonne à se sortir de sa dépression, qui s'accroche à lui. Mais en amour comme en amitié, les problèmes de chacun priment sur ceux des gens côtoyés dans la rue (« faut pas oublier une chose : toi t'as tes problèmes mais n'oublie pas que je suis SDF, nous, on a des problèmes aussi, on peut pas »). S'« [il ne peut pas] » encore la quitter, il « [n'a pas envie qu'elle s'accroche à lui et ne sait pas comment faire] », mais « [veut] » que les choses changent.

Depuis Catherine, Johan déclare avoir rencontré trois femmes, avec lesquelles il a eu des relations charnelles, trois femmes mariées :

« J'ai pas honte de le dire : trois femmes mariées. Ouais, je sais pas, je sais pas pourquoi. Même où je fais la manche, je sais pas, j'ai plein de potes y a pas de problèmes les femmes, elles viennent toujours parler avec moi. (...) D'ailleurs c'est pour ça que j'ai laissé pousser les cheveux l'été (...) parce que j'ai dit, je suis pour peace and love, ça rejoint ce que j'ai dit et je veux montrer une image... »

Au demeurant, Johan a déjà connu une relation sexuelle avec une femme mariée depuis qu'il est dans la rue :

« C'était une bourgeoise ça, c'est certain, c'était pas une chômeuse. »

« Elle voulait [me revoir] et puis après j'ai dit non, là ça devient... Déjà même quand j'ai su qu'elle était mariée, déjà d'aller chez elle, j'étais pas tellement à l'aise. »

Cette dernière phrase nous paraît assez significative : Johan se présente comme doué d'une grande facilité d'adaptation à des milieux sociaux différents, jusque dans ses relations sentimentales, mais il papillonne, ne force pas sa chance, et les bonheurs viennent à lui un à un, sous l'effet de son charme distinctif. Dans ce sens, il souligne bien la barrière « très grande » qui existe entre des hommes sans-abri et des femmes « avec une situation ». Mais ne dit-il pas, du reste, que son charme est hors du commun ?

« Dans toute ma vie, moi je dis la vérité, sans me mentir, j'ai eu beaucoup de femmes. Je suis le seul de la famille d'ailleurs. »

Son charme ne serait pourtant rien sans un respect marqué pour la gente féminine :

« Qu'est-ce qui plaît, à ton avis, chez toi aux femmes que tu rencontres ?/ Oh là, question piège. Je sais pas, il faudrait leur demander, je sais pas. Non, elles me disent que je

suis sympa. C'est pas une question de beauté. La plupart, ouais, elles me disent que je parle avec mes yeux (...). Et puis attention, moi je respecte. »

En somme, pourrait-il conclure :

« J'ai pas vécu que sur la route. Non, non, j'ai vécu des périodes où j'ai essayé, mais c'est pas évident, peut-être que j'arrive pas à m'enfermer, je sais pas. »

Dans sa vie affective comme ailleurs, la conduite de Johan est donc fortement marquée par son goût pour l'aventure, qui formate un mode de vie nomade, avec des pauses qui ne sont jamais des arrêts définitifs. Il respecte fortement les gens qu'il côtoie, fait un bout de chemin avec certains d'entre eux, mais personne ne saurait contredire durablement son goût pour les nouveaux départs. Son individualité est ainsi palpable tant dans sa vie quotidienne dans la rue, que dans sa vie affective. C'est aussi le cas chez Alex, mais son individualité revêt des contenus bien différents, non sans rapport avec des expériences douloureuses répétées.

Alex se décrit ainsi comme un anarchiste déçu, qui choisit la rue comme un terrain enfin propice à la réalisation de son désir d'une vie tranquille, sécurisée, paisible mais hélas finalement repliée sur elle-même. Cette note triste, qui ponctue au moment de l'entretien le récit d'Alex, prend sens au regard d'une série d'épreuves affectives pénibles. Comme Johan, Alex présente la vie dans la rue comme un mode de vie, mais à sa différence, comme le résultat de projets contrariés et défaits.

2. Les contrariétés d'un choix de vie personnel

La vie affective et sexuelle d'Alex paraît à bien des égards différente de celle de Johan. Alex a connu moins de partenaires¹⁶², à chaque fois, ses histoires ont été importantes, et, à l'exception de l'une d'entre elles, toutes se sont terminées comme des espoirs déçus. Formellement, il y a pourtant chez Alex, comme chez Johan, une forte solidarité entre la façon dont il conçoit sa présence dans la rue, c'est-à-dire comme un mode de vie à part entière, et la manière dont il décrit sa vie sentimentale. Ainsi les amours d'Alex apparaissent-elles à l'image d'une trajectoire où les abandons et les déceptions se sont multipliés, contre lesquels il a dû faire face, seul. Et il nous semble que la valorisation de la rue comme d'un mode de vie possible soit imbriquée dans cette trajectoire biographique, où Alex met en avant ses capacités individuelles de réaction face à l'abandon ou au drame.

2.1. Une succession de ruptures affectives dures à encaisser

En effet, à différents moments importants de sa vie, Alex s'est senti délaissé, et le délaissement affectif est un fil conducteur pour comprendre, nous semble-t-il, son mode de vie à la rue, tout autant que ses relations affectives et sexuelles. Une série d'abandons qui commence dès son plus jeune âge, quand ses propres parents le rejettent, et refusent, dit-il, de le traiter avec la même attention que sa sœur et son frère :

¹⁶² Il y a là bien sûr un effet de l'âge : au moment de l'entretien, Johan a 51 ans et Alex, 27. Mais pas seulement : Johan se décrit volontiers comme charmeur, et parle à loisir de ses innombrables histoires, tandis qu'Alex rattache systématiquement ses descriptions de relations amoureuses à sa destinée malheureuse.

« Personne [tout gamin] ne voulait s'occuper de moi, déjà. A la base, personne me voulait. Je suis né sur une erreur, c'est ce qu'on m'a dit (...) En plus j'avais des problèmes de santé donc mes parents voulaient pas me garder. Après petit à petit ça s'est amplifié parce qu'ils ont eu ma sœur, après mon frère. Ils ont reporté leur amour sur eux. Mon père c'était ma petite sœur, ma mère c'était mon petit frère, donc il n'y en avait plus assez pour moi. C'est pour ça que personne me recherche et tout le monde s'en fout de ce que je peux devenir. »

Même s'il voit encore son frère, il ne côtoie apparemment plus sa famille. Et de même qu'il ne fréquente guère plus sa famille, il ne paraît pas avoir gardé contact avec des personnes connues de longue date. Les seuls « potes », « copains », ou « amis » dont il parle dans l'entretien sont d'ailleurs les mêmes gens qui lui ont joué des tours dans sa vie sentimentale. L'essentiel pour restituer le point de vue d'Alex est certainement de rendre compte de ses ruptures avec des êtres dont il a été proche, qu'il a aimés, et à la perte desquels il a dû faire face, en solitaire.

Cette série d'éloignements affectifs commence avec ses parents, se poursuit avec ses petites amies¹⁶³. La première de ses compagnes, Alex l'a rencontrée à l'armée. Il narre la fin de leur histoire :

« Ca s'est mal fini mais là, ajoute Alex qui a parlé auparavant d'autres histoires et d'autres ruptures, c'est à cause de moi. Je suis sorti de l'armée... Un week-end, on devait se voir, j'ai été la voir chez ses parents. Ses parents, ils étaient pas là mais je savais où était sa chambre, donc j'y ai été directement (...) Là, j'ai découvert qu'il y a avait un copain à moi qui était là. J'ai mal réagi, j'ai tapé sur les deux. »

Bien qu'Alex se dise coupable de la séparation, il remarque une ressemblance claire entre cette relation et son dernier flirt. Le « copain » qui l'a trahi, c'est ainsi une connaissance de l'armée. Ce sont aussi des copains de centre qui sont à l'origine de sa rupture récente avec Virginie. Aussi déclare-t-il que :

« [Dans l'armée], c'est pareil que dans un centre d'hébergement, c'est identique. Dans l'armée faut pas dire qu'on est ensemble parce qu'on vous met le plus loin possible. »

Ce n'est pas seulement l'issue, mais la trame entière de cette relation qui est identique à la précédente. Alex rencontre une partenaire sur son lieu de vie, les choses se passent bien jusqu'à ce qu'un ou des tiers, assez proches du couple, ne viennent perturber définitivement leur équilibre :

« On s'était croisés au foyer Richard Lenoir, elle est comme moi, sans-domicile-fixe, depuis quelques années. On s'est croisé là-bas, on s'est plus. Ca a commencé à faire une relation assez stable. J'avais l'intention de faire mes démarches et tout et tout et ça s'est un peu plus mal fini que prévu. On n'arrivait pas à être seuls. On se voyait mais 90 autres personnes étaient là aussi, donc on a eu du mal à rester un peu seuls tous les deux (...). Les gens ont mis tellement leur grain de sable que ça fait une dune (...) A la fin, on ne savait plus sur quel pied danser (...). A la fin, on se soupçonnait mutuellement de se tromper. »

¹⁶³ Sauf la première d'entre elles, d'ailleurs devenue sa belle-sœur : « C'est la seule histoire qui a tenu jusqu'au bout. On a décidé en commun de partir parce qu'on avait plus rien à voir ensemble ».

Entre ces deux histoires, Alex cite une relation de trois ans, sa première dans la rue, en squat, de 1998 à 2000. Il vivait alors conformément à son vœu de liberté, « tranquillement » :

« On vivait en squat. C'était pas pareil. Il n'y avait pas de chauffage, il n'y avait pas l'électricité, la lumière c'était à la bougie. On faisait à manger à la casserole et à l'alcool à brûler. C'était différent. On avait chacun notre chien. On vivait tous les deux dans la rue, c'était parti pour vivre dans la rue. C'était pas vivre toute notre vie ensemble, mais au moins on avait notre coin à nous, on pouvait vivre tranquillement sans avoir quelqu'un dans notre dos, pour dire : fais attention à lui, fais attention à ça. »

Mais la fin est identiquement malheureuse pour Alex :

« Au bout de trois ans et à force de faire des démarches de mon côté pour l'aider, elle, elle ne voulait pas en faire, ça a cassé. J'ai appris 2-3 mois après qu'elle était morte [ndr : d'une overdose ; cette jeune femme, et Alex l'aidait en conséquence, était toxicomane]. Ca m'a coupé la chique. »

Tous les amours d'Alex se finissent donc de la même manière, à l'initiative de sa partenaire. Il ne se décrit pas plus coupable de ces ruptures que de l'éloignement de ses parents. Mais son récit de malheur ne s'arrête pas là, puisque son statut actuel de sans-abri, il le doit à une autre séparation, tragique, l'assassinat de ses chiens, qui constitue une rupture à la fois professionnelle, familiale, et affective. Elle est ainsi racontée :

« J'habitais au 27 rue Dupont, juste derrière la mairie. / Un appartement à vous ? / A moi, oui. J'ai tout perdu parce que j'ai perdu deux chiens au travail, et j'ai fait une crise de nerf parce que les chiens, je les ai eu tout bébé (...). Je les ai élevés, j'ai fait du travail avec. J'ai donné mon temps, ma sueur, j'ai tout fait. Ils ont donné de leur temps, ils ont bien compris le travail et à la fin, en plein milieu de la nuit, ils ont pris une balle chacun, à cause des conneries du travail [ndr : un règlement de compte entre un collègue de son entreprise et des gens du quartier]. J'ai pété un câble. Pour moi, si t'as un problème avec quelqu'un va pas t'en prendre à un autre. Moi, j'avais rien à faire dans l'histoire et j'ai tout abandonné : le travail, mon appartement où je faisais plus rien dedans, je payais plus le loyer. A la fin, ils m'ont jeté. J'ai fait une déprime totale. »

« J'ai réussi à sortir de la rue, à travailler, à avoir un appartement. Ils m'ont abattu mes chiens, autrement je travaillerais, je serais pas là en ce moment pour raconter ma vie. »

De fait, la vie sentimentale d'Alex paraît suivre le même déroulement que sa vie professionnelle ou familiale : à chaque fois, il finit seul, souffre, et doit se relancer tant bien que mal. Il multiplie des séparations affectives douloureuses, dans tous les domaines de sa vie : familial, conjugal ou professionnel. Le choc est toujours dur à encaisser, mais Alex y parvient la plupart du temps.

Ainsi, après sa séparation d'avec la jeune femme avec qui il a vécu en squat, même « déprimé », il avait su rebondir, sortir de la rue, élever ses chiens, travailler comme agent de sécurité, louer son propre appartement. La séparation avait agi comme une mobilisation pour sortir de la rue¹⁶⁴. Mais la perte de ses animaux l'a, dit-il, détruit et projeté dans la rue à nouveau, où il passe tout son

¹⁶⁴ Pichon P., « Sortir de la rue : discontinuités biographiques et mobilisations des ressources » in Ballet D., Les SDF..., op. cité, 2003 ; « Sortir de la rue : de l'expérience commune de la survie à la mobilisation de soi » in Ballet D. (dir.), Les SDF : visibles, proches, citoyens, Paris, PUF, 2005, art. cités.

temps depuis un an. Il présente pourtant ce retour sur le bitume comme une opportunité pour changer, pour vivre mieux, éviter de nouvelles déceptions personnelles, tout cela dans la rue.

2.2. Expérimenter la rue comme un mode de vie

Alex se remet de cette nouvelle expérience de l'injustice en tirant les conséquences de ces différents moments traumatisants :

« Ma priorité c'est ma vie parce que j'ai fait passer d'autres choses que ma vie en priorité. J'ai fait passer ma famille d'abord, ça m'a pas réussi. J'ai fait passer les copains d'abord, ça m'a pas réussi, j'ai failli aller au placard. J'ai fait passer mes chiens d'abord, ils sont morts, maintenant je suis tout seul. J'ai fait passer mon travail d'abord, les chiens ils ont subit quelque chose (...). Je fais plus rien passer avant moi. Non, c'est fini. Une qui m'a pris pour une banque, une qui était toxicomane et une [Virginie] que j'ai toujours pas compris pourquoi on s'est séparés. »

Ce changement de cap, ce recentrement sur lui-même, Alex le relie à un de ses traits de caractère, l'adhésion à l'anarchisme :

« Moi je suis anarchiste, je n'ai pas de règles. Déjà à la base, je suis tranquille, j'en n'ai pas. Si j'en avais, je les suivrais jusqu'au bout, parce que j'ai un principe c'est que, si je dis quelque chose, je ne vais pas le renier 10 minutes après. »

Cette revendication anarchiste, il la convoque pour définir la rue comme un mode de vie, que son recentrement sur lui-même lui permet d'actualiser, d'expérimenter, de justifier :

« En France, ou vous êtes riche ou vous êtes libre. Moi personnellement, je préfère être libre. Riche ça m'intéresse pas (...) Je fais deux heures de manche, je gagne de quoi manger, de quoi donner à bouffer à mon chien. Mon RMI passe à ses vaccins, notre santé, nos fringues, c'est tout. »

« Même agent de sécurité, ça sert à rien parce que tu te prendras un pruneau pour rien. A la fois ça me donne plus envie de travailler, ça me donne plus envie d'être avec quelqu'un parce qu'avec tout le bordel qu'il y a en France, c'est pas possible (...) En fin de compte, plus personne n'essaie de se comprendre ici, c'est pour ça que je reste souvent dans mon coin. »

« Si par bonheur, je retravaille, je retravaillerai mais pour le moment c'est pas ma priorité. »

« Maintenant, je suis dehors. C'est bête à dire, mais je suis heureux d'être dehors. C'est con. C'est vrai, je touche que le RMI pour survivre ou faire la manche. Même retravailler, je pourrais retravailler, mais faut que j'emmène mon chien avec moi. »

Ainsi, la vie privée d'Alex est envisagée comme une existence paisible, libre, ouverte à la nouveauté (« J'adore découvrir », affirme-t-il en parlant des voyages), loin des contraintes et des vanités du monde inséré, loin aussi des malheurs passés, toujours dus à d'autres. Alex semble donc expérimenter la rue comme mode de vie, en réponse, à nos yeux, à la suite d'événements proprement tragiques qui ont jalonné son existence.

Cette conversion change le regard d'Alex sur la rue. L'entretien comprend en fait deux temps tout à fait distincts. Dans le premier, Alex raconte ses peines et ses espoirs perdus, décrit la rue comme un univers malfaisant, en raison de la concentration de nombreuses personnes au même endroit, qui empêchent toute forme d'épanouissement à deux, en raison aussi de son écologie, de l'appropriation difficile de l'espace, qui peut compliquer considérablement l'intimité, et le partage amoureux et/ ou sexuel :

« Je regrette un peu le système : chacun a un lit, garçons d'un côté, filles de l'autre. A la fois, je trouve ça bien parce qu'il y en a qui ne sont pas en couples et ça deviendrait des baisodromes – désolé pour le terme, mais c'est ce que je pense. Quand des gens veulent faire des relations plus durables, ils sont bloqués parce qu'à la fin ils sont obligés de sortir du foyer pour se dire : on va arrêter, on va se casser parce qu'il y a tellement de trucs à l'intérieur qu'on peut plus s'entendre. »

« Côté sexuel, c'est très frustrant. On n'a que l'imagination, en fin de compte. Si c'est pour aller faire un coup derrière les toilettes, non, c'est pas mon trip. Aller faire ça dans le Bois de Vincennes, personnellement, à mon avis, c'est pas son trip à elle [Virginie] non plus. Une fois, je lui ai dit : j'ai mes sous, on va aller à l'hôtel, c'est elle qui a été frustrée parce qu'elle a cru c'était pour faire une passe. »

Or, dans la seconde partie de l'entretien, une fois fait le décompte de toutes ses pertes, Alex présente la rue comme le seul milieu possible d'exercice de sa liberté, de vie en harmonie avec ses chiens et ses idées. Alors il se démarque davantage des « riches », malveillants, incapables de sympathie, que des sans-abri : « On est de la rue, on est tous ensemble ».

Ces propos contredisent-ils les descriptions des gênes quotidiennes de la vie en centre de la première partie ? Ils semblent plutôt les compléter et les affiner : le « nous » des gens de la rue désigne une communauté virtuelle d'expérience, dissociée des regroupements réels de sans-abri, dont les actions parfois maladroitement ou nuisibles sont déterminées par la densité des échanges dans les lieux fermés et collectifs. Discursivement, Alex construit donc un univers cohérent, où il trouve sa place et la parade au délaissement, au prix peut-être de formes intenses mais insidieuses de sociabilité, au prix peut-être donc d'opportunités amoureuses, du moins d'un point de vue surplombant. Alex, en effet, ne paraît pas envisager qu'une relation amoureuse puisse se nouer et tenir dans la rue, mais il fait le choix de la rue pour pouvoir surmonter les épreuves tragiques qui ont jalonné son existence et dessiné une théodicée malheureuse. Par conséquent, la vie amoureuse d'Alex paraît mise en suspens depuis sa dernière séparation. Il est enclin à plus de méfiance vis-à-vis de ses partenaires virtuelles, et souligne que l'environnement même de la rue est un obstacle fondamental pour le déploiement et maintien de relations amoureuses. C'est par contre là qu'il trouve les meilleures conditions pour se reconstruire, au quotidien, dans le soin et l'attention qu'il apporte à son jeune chien.

Bien que Johan et Alex définissent l'un et l'autre la rue comme un mode de vie, valorisant l'autonomie et la liberté, ils n'expérimentent pas de la même façon cette aspiration commune, à la mesure d'expériences de vie marquantes, mais en des sens contraires. Johan distingue des moments a priori difficiles, qu'il traverse toujours dans le même rôle : celui d'un observateur, participant en tant que spectateur, et enrichi par les valeurs de solidarité qui s'y manifestent. Alex souligne également des épreuves affectives, a priori et effectivement pénibles, dont il ressort

toujours endolori, trahi, et victime. Ces séparations successives atteignent toutes ses sphères d'activité.

Ce qui vaut en général, vaut aussi dans le domaine affectif et sexuel : Johan accumule les expériences heureuses et Alex les déceptions terribles. Il n'empêche : tous les deux continuent de soutenir leur aspiration à une vie autonome, tranquille, libre, et la rue constitue l'environnement où elle est mise en œuvre.

Mais alors que pour Johan, familier de la route et du bitume, ce mode de vie n'est pas antinomique de la tenue de relations amoureuses, pour Alex, il l'est bel et bien, au moment de l'entretien en tout cas. Vivre dans la rue, avec son chien, l'invite à se replier sur lui-même, contre les gens malveillants à son endroit.

La vie sexuelle des deux hommes est mise en suspens au moment de l'entretien, mais il n'en va pas des mêmes raisons. Pour Johan, il s'agit d'une accalmie, qui est largement de son fait : il a quitté Catherine, et refusé de partager son corps avec Yvonne. Ses partenaires sexuels, comme les individus qu'il fréquente, ne sauraient aucunement aller contre son gré, du moins Johan sait-il encore s'échapper de relations devenant pour lui de véritables carcans. Pour Alex, plusieurs éléments doivent être considérés pour rendre compte de l'interruption volontaire de ses relations amoureuses. Virginie l'a quitté et blessé. Cette nouvelle épreuve l'invite à réfléchir à ses expériences passées et à décréter qu'il est mieux pour lui de vivre seul ou avec des êtres de confiance, tels son chien, dont la rue est mal dotée. La rue n'en est pas moins le milieu dans lequel il affirme souhaiter vivre, qui répond à des aspirations profondes, que nous avons appelées anarchistes. Vivre comme un routard est alors une solution satisfaisante pour se reconstruire.

Conclusion de la partie I

La vie affective et sexuelle des personnes sans-abri

La vie affective et sexuelle de ceux et celles dont les modes de vie s'approchent le plus de ceux décrits dans la littérature sur les sans-abri, donnant fréquemment dans le misérabilisme, n'est pas forcément mise en suspens. La misère économique n'implique pas nécessairement de misère sexuelle, ou de pratiques extrêmement contraintes. La rue réserve des occasions de rapports sentimentaux et sexuels, en dépit des difficultés parfois considérables d'accès à un espace privé, ou à des lieux propices au repos et à l'intimité. La contrainte écologique ne paraît d'ailleurs pas aussi importante que la réaction sociale ou le poids du stigmaté, pour expliquer, le cas échéant, la suspension des relations sexuelles, l'extinction du désir, ou la réduction de la sexualité à l'assouvissement de pulsions ponctuelles. Il convient aussi de souligner la variété des expériences affectives et sexuelles des personnes interrogées.

L'étude des quatre groupes d'individus dont l'univers de sens est explicitement la rue – les « volontaires », les « résignés », les « fatalistes » et ceux qui en font leur « mode de vie » – met en évidence l'hétérogénéité des trajectoires biographiques, affectives et sexuelles des enquêtés, et permet de souligner la diversité des opportunités sexuelles et des réseaux de recrutement des partenaires sexuels. Bien que tous situent leur situation en référence à la rue, il apparaît que ces espaces de recrutement et les lieux où se déploie l'activité sexuelle dépassent largement le cadre de la rue. Ainsi, si quelques interviewés ne mentionnent que des partenaires appartenant uniquement au milieu des sans-abri, la plupart mentionnent aussi des relations affectives et sexuelles, ou du moins des opportunités, avec des personnes insérées.

Cependant, plus les personnes subissent passivement le poids du stigmaté associé à leur situation, moins elles ont l'espoir de quitter l'univers de la rue ; plus les conditions de vie se dégradent, plus les réseaux sociaux se délitent et plus les opportunités affectives et sexuelles se font rares, bien qu'elles ne soient jamais inexistantes. Ainsi, les « volontaires », qui font preuve de démarches actives et réfléchies pour organiser leur quotidien et se projeter dans l'avenir, gèrent aussi leurs relations amoureuses et sexuelles et ne les laissent pas au hasard. Leurs partenaires sont choisis parmi des SDF, des personnes insérées ou des prostituées, en fonction de leurs désirs et également des bénéfices qu'ils en attendent. Pour les « volontaires », avoir une activité sexuelle tout en étant sans-domicile n'est pas un problème : ceux qui désirent avoir des rapports sexuels en ont, dans les lieux publics qu'ils détournent de leur usage initialement prévu – à la manière des

hommes ayant des pratiques homosexuelles dans des espaces publics¹⁶⁵ – ou à l'hôtel, retardant ainsi parfois le premier rapport avec un nouveau compagnon, une nouvelle compagne. Pour les « résignés » et, plus encore, pour les « fatalistes », les contraintes environnementales semblent peser davantage sur leur vie sexuelle, c'est du moins ce qu'ils avancent pour expliquer leurs insatisfactions. Or, les « résignés » sont dans une quête affective plus que dans une recherche de relations sexuelles, dans une vision romantique du couple pour certains, mais cette quête se heurte à un passé affectif douloureux et à la crainte d'être à nouveau abandonné. Si les opportunités restent fréquentes pour les « résignés », elles se font rares pour les « fatalistes » et ne sont pas recherchées par eux. La difficulté d'avoir une vie intime satisfaisante dans les conditions d'existence qui sont les leurs est mise en avant dans les discours, mais il apparaît que l'absence d'activité sexuelle et de sentiment amoureux tient davantage à des trajectoires biographiques et relationnelles accidentées. Ainsi, quand les relations affectives et sexuelles font défaut, ce n'est pas tant lié à un manque d'opportunités objectives (car il y en a, parmi les proches) qu'à une absence de désir ou à une incapacité à aimer et se faire aimer.

Pour les personnes qui revendiquent leur appartenance au monde de la rue, les expériences et opportunités affectives et sexuelles sont également diversifiées, du point de vue des personnes rencontrées, et de l'importance donnée à chaque relation. Si ces expériences enrichissent Johan et comblent son goût de l'aventure, elles déçoivent Alex qui préfère la solitude. Cet isolement n'est pas lié à l'absence de rencontres ni aux contraintes écologiques inhérentes au défaut de logement, mais à des relations passées décevantes et douloureuses.

Ainsi, toutes ces personnes, qui rappellent des figures classiques du sans-abrisme, telles que nous les avons évoquées en introduction, ne décrivent pourtant pas des pratiques affectives et sexuelles qui correspondraient aux attentes que nous pouvions formuler au préalable de l'enquête.

Johan et Alex, qui définissent la rue comme leur mode de vie, et qui définissent la vie en général, comme un long papillonnage, se sont parfois attachés fortement à des partenaires, au point de changer, même provisoirement, de mode de vie.

Les « volontaires », pour lesquels l'exclusion est une grosse « galère », n'ont pas pour autant tiré un trait sur leur vie amoureuse et sexuelle ; ils peuvent même la concevoir de manière opportuniste, comme un tremplin pour sortir de la rue.

Les « fatalistes » ou les « résignés », dont l'état de fatigue et de dégradation physique, dont la passivité face à la misère, paraissent caractéristiques de la figure du clochard, peinent à exercer une vie affective et sexuelle dans les conditions souhaitées, et celle-ci peut se réduire à la satisfaction de pulsions ponctuelles. Mais ces personnes n'attachent pas moins de l'importance à certaines relations privilégiées, au sein d'un couple, d'un groupe de pairs, ou auprès d'un parent. Leur sexualité s'exerce dans de mauvaises conditions, si elle s'exerce ; le recours à la prostitution, à la masturbation, à l'imagination comblent parfois des envies pressantes, mais il faut souligner qu'en dépit de tous les obstacles dressés sur leur route, ces personnes, sont en mesure, si elles le veulent, et peuvent encore le vouloir, de satisfaire leur désir sexuel.

La variété des expériences de rue interdit donc toute description univoque de la vie affective et sexuelle des sans-abri. Cette observation convient également pour toutes les personnes interrogées qui, sans-domicile-fixe au moment de l'entretien, ne rapportent pas moins leur expérience à des univers de sens qui ont peu à voir avec le monde de la rue.

¹⁶⁵ Proth B., *Lieux de drague*, Paris, Octarès, 2002.

SECONDE PARTIE

LA VIE AFFECTIVE ET SEXUELLE DES PERSONNES DONT L'UNIVERS DE SENS N'EST PAS LA RUE

Contrairement aux individus qui se définissent comme SDF, d'autres ne situent pas leur expérience de vie en référence au sans-abrisme. Leur situation ne prend pas sens par rapport à l'absence de logement fixe et à leur présence, au moment de l'entretien, dans un centre d'accueil pour sans-domicile. Parmi ces personnes, nous distinguons trois groupes principaux. Le premier groupe concerne des femmes veuves pour lesquelles la présence en centre revêt peu d'importance et est tout à fait secondaire par rapport à un événement biographique majeur : le décès du conjoint. Le deuxième groupe réunit des personnes faisant face à une rupture biographique. Le recours à des centres d'accueil pour SDF est alors présenté comme une ressource ponctuelle – mais possiblement insidieuse – pour surmonter les épreuves et changements inhérents à cette rupture. Ce groupe est divisé en trois sous-catégories : la première porte sur des personnes dont la présence en centre est décrite comme une parenthèse dans un parcours de vie présenté comme normal ; la deuxième concerne des individus ayant décidé de quitter un milieu caractérisé par sa nocivité ; la troisième présente des femmes en situation de rupture avec leur conjoint. Enfin, le troisième et dernier groupe est consacré aux personnes dont l'existence est marquée par une série de ruptures et d'épreuves diverses, les « sauteurs d'obstacles ». L'absence de logement et le recours aux centres d'accueil sont assimilés à de nouvelles épreuves à surmonter, participant d'une longue série d'épreuves.

Pour chacun de ces groupes, nous chercherons à savoir si la présence en centre d'accueil pour sans-domicile exerce une influence sur la vie affective et sexuelle de personnes pour lesquelles le recours au système d'urgence apparaît comme secondaire pour définir leur propre situation. Observons-nous une suspension, des modifications, des adaptations de l'activité sexuelle et des relations affectives, et de quelle nature sont-elles ?

Chapitre 5

La vie interrompue par la tragédie, la sexualité suspendue : le triste sort des veuves

Marie, Marion, et Fleur ont des trajectoires biographiques semblables : elles considèrent toutes les trois que leur vie est derrière elles depuis que leur relation conjugale la plus importante s'est effondrée, à la suite du décès de leur partenaire. Leur présence en centre n'est pas vécue comme une épreuve décisive ; aucune de ses femmes ne se présente comme sans-abri, ni ne justifie ne pas l'être. Leur situation d'exclusion prend sens au regard de leur expérience de veuve.

Au moment de l'entretien, Marie, camerounaise, a 39 ans, vit sans revenu, dans des centres d'hébergement depuis au moins deux mois, c'est-à-dire quelques temps après son arrivée en France à la suite du décès de son époux. Fleur, de nationalité britannique, est âgée de 60 ans, vit sans-domicile-fixe depuis au moins quatre ans, aux côtés de M. Le Bon, compagnon qu'elle a rencontré au moment de la perte de son époux, il y a de nombreuses années. Marion, enfin, franco-camerounaise de 55 ans, réside dans un centre d'hébergement depuis 5 mois, perçoit une Allocation Adulte Handicapé (AAH), et n'espère pas autre chose de la vie que de la tranquillité ; depuis la perte de son mari quelques années avant l'entretien, elle considère sa vie « derrière elle ». La perte de l'être aimé est capital pour comprendre les perspectives de ces femmes sur la vie affective et sexuelle notamment, sur la vie en général : elle se définissent comme des veuves, aussi disent-elles avoir mis entre parenthèses leur vie sexuelle, ne plus ressentir de désir charnel, et souhaiter bien davantage des relations amicales, voire amoureuses, où l'affection, le souci de l'autre, l'attention mutuelle priment sur toute autre forme de lien. A ce titre, la présence en centre d'hébergement d'urgence ne modifie pas en profondeur leur aspiration commune à une existence tranquille, mais peut en affecter la réalisation ou le maintien. Cela ne saurait se comprendre, cependant, sans souligner ce qui distingue les trois entretiens.

En effet, les matériaux diffèrent sensiblement dans la mesure où Marie, Marion et Fleur ne sont pas au même stade de leur carrière de veuve, si l'on veut bien entendre par là l'histoire d'un statut déterminant pour saisir l'identité d'une personne. De ce point de vue, l'âge, la durée de vie dans la rue, la carrière professionnelle et résidentielle, l'origine géographique ou sociale ne sont pas apparus des éléments pertinents pour comprendre l'ensemble des entretiens, contrairement au fait d'être veuve, et de ne pas être au même point dans la carrière. Marie est en plein travail de deuil, elle s'est éloignée de l'homme qui, seul, avait su l'aider à commencer à surmonter cette épreuve. Son souci, au moment de l'entretien, est de retrouver la trace de son défunt époux ; ce qui se

passer autour d'elle, dans les centres, ou dans les endroits qu'elle fréquente, ne la concerne pas. Elle paraît ainsi extrêmement peu sensible à ses conditions de vie actuelles, comme aux gens qu'elle côtoie. Fleur semble pour sa part plus gênée par l'environnement du centre d'hébergement dans lequel elle réside. Les conditions de vie en collectivité, ainsi que certaines personnes hébergées tendent à déstabiliser l'équilibre personnel qui lui importe tant. Cet équilibre est celui de sa relation amoureuse avec M. Le Bon, qui fut celui qui l'aida à passer l'épreuve du deuil, il y a longtemps déjà, et devint son compagnon. Avec M. Le Bon, Fleur entretient une intimité tendre mais, selon elle, asexuée, où comptent d'abord la confiance, la protection et le soutien mutuels. Marion, enfin, considère que sa vie est « derrière elle », depuis le départ de son second époux, qui fut, également, l'homme décisif dans la difficulté d'un premier deuil conjugal. Pour Marion, qui vient également de guérir d'une grave maladie, prime dorénavant le maintien d'un bien-être corporel, qui passe notamment par une attention marquée pour son apparence. La vie en centre lui pose alors certains problèmes pour s'entretenir conformément à ses souhaits. Pour Marie, Marion et Fleur, la rue revêt donc des significations et comporte des implications variables, qui se rapportent, d'une part à un statut commun, par lequel elles définissent leur situation, le fait d'être veuve, et d'autre part, à leurs positions différentes par rapport à cette épreuve.

Nous écouterons d'abord Marie, Marion et Fleur décrire une trajectoire amoureuse commune, marquée par le départ de l'être aimé, et la rencontre d'un confident, devenant l'amant de ces femmes. Alors nous comprendrons que la forme prise par cette relation doit être rapportée à la position de chacune dans la carrière de veuve. Élément de différenciation des trois entretiens, également déterminant pour saisir en quoi la rue s'est avéré ou non une épreuve, tant en terme de sociabilité et de vie quotidienne, qu'en terme de sexualité.

1. Une trajectoire biographique commune : le premier être cher, l'homme-soutien pendant le deuil, devenu le deuxième être cher

Les trois femmes définissent leur situation actuelle par leur statut de veuve. Comment le sont-elles devenues ? Que nous disent-elles de cette situation ? Toutes les trois ont ou ont eu à faire un travail de deuil difficile dans lequel elles sont aidées par un tiers, devenu leur confident, leur conseiller, puis leur amant. Mais des obstacles, d'ampleur diverse, les empêchent d'entretenir un rapport à leurs yeux convenable avec cette personne : pour Marion, c'est le décès de cet homme qui rend impossible leur relation ; pour Marie, c'est parce que cet homme est marié qu'elle ne veut pas s'engager plus avant dans leur histoire ; Fleur, quant à elle, a toujours cet homme pour compagnon, mais les conditions de vie en centre d'urgence nuisent à leur amour. La mesure de ces obstacles permet notamment de rendre compte de l'absence de toute pratique sexuelle, qui participerait à un projet conjugal et le recentrement de chacune sur le souci d'une tranquillité, dont les épreuves et les modalités ne sont pas moins dissemblables.

1.1. Une trajectoire amoureuse semblable marquée par la perte de l'époux

Les trois femmes évoquent quelques relations amoureuses fortes dans leur vie, étroitement imbriquées. Jeunes, elles se sont mariées, ont vécu en couple, un amour considérable. Fleur décrit avec nostalgie semble-t-il, la rencontre de son futur époux, présenté comme un être charmant, délicat, attentionné, doté des mêmes qualités qu'elle trouvera chez son successeur. Fleur, âgée au

moment de l'entretien de 60 ans, fait ainsi la connaissance de son époux à 22 ans, sur son lieu de travail, avenue George V, à Paris, où elle était chargée d'écrire un papier mensuel sur la mode. Ils ont discuté inopinément, il lui a présenté des dessins qu'il faisait professionnellement. Elle les a beaucoup aimés, elle est tombée amoureuse, ils se sont revus, elle est devenue sa confidente, alors qu'il avait pour sa part une maîtresse. Mais le charme avait déjà opéré quand ils se sont quittés pour fêter Noël chacun de son côté :

« Alors je rentre en Angleterre chez moi à Noël, chez mes parents, je rentre à la maison pour Noël et lui en Suisse chez ses parents. Je reçois un coup de fil à la maison, il me dit : tu ne peux pas revenir à Paris un peu plus tôt ? J'ai dit : pourquoi ? Il m'a dit : parce que tu me manques / Il a fait sa déclaration / Oui, il m'a emmenée à la brasserie Lip, il a commandé des huîtres et une bouteille de Champagne, et il sort une petite bague de fiançailles, ravissante d'ailleurs, et il me demande de l'épouser. Alors c'est invraisemblable, je n'en revenais pas. »

Si Fleur donne une description extrêmement valorisante de ce premier amour, qui laisse imaginer le choc que put être la disparition de l'homme aimé, Marie et Marion signalent plus insensiblement un premier mariage, sans que les entretiens permettent de dire positivement l'importance de ce partenaire. Toutefois, à l'instar de Marion, elles évoquent la solitude, voire la mélancolie consécutives à l'événement tragique. De façon synthétique, Marion décrit le moment initial du deuil comme un repli sur soi inévitable : « J'étais toujours toute seule »¹⁶⁶. Marie ne cesse de dire qu'elle est empêtrée dans cette épreuve, finalement solitaire :

« J'ai des problèmes. Moi, je me suis mariée il y a à peine, ça fait pas encore un an, mais mon mari est décédé. Donc, c'est ça, je suis sous le choc depuis, je n'arrive pas... Je n'ai pas le moral. »

« Maintenant je suis confrontée à ce problème de son décès et je sais comment faire du tout et tout. Je ne sais pas comment faire. »

« Alors là où je suis, je suis comme ça, toute seule, désespérée, c'est-à-dire je ne sais pas à quel saint me vouer. »

Ainsi Fleur, Marie et Marion ont-elles dû faire face à la perte de leur époux. Elle se sont alors repliées sur elles-mêmes, et furent aidées par un tiers dans l'épreuve, devenu confident, puis amant.

1.2. L'épreuve solitaire du deuil et la rencontre d'un homme-soutien, devenant le compagnon

Les trois femmes sortent en effet la tête de l'eau à mesure que naît une relation privilégiée avec un homme qui les soustrait petit à petit à leur torpeur et les aide à avancer, en leur prodiguant des recommandations. Marion en témoigne :

¹⁶⁶ Marion parle alors de la mort de son premier mari. A la différence de Fleur et Marie, Marion ne décrit guère son état émotionnel à la suite du deuil, et rappelle plutôt les effets du deuil sur sa sociabilité (isolement). De la même façon, quand elle évoque la perte de son second époux, elle en commente les conséquences sur son désir, mais ne décrit que peu le choc du départ. C'est pourquoi l'entretien de Marion est peu utilisé dans cette sous-partie.

« J'étais toujours toute seule et il venait me rendre visite à la maison tout le temps. Il me donnait des conseils. »

Ou en leur apportant une aide circonstanciée, et en portant surtout une oreille attentive à leurs soucis, à leurs préoccupations et à leurs inquiétudes¹⁶⁷. Fleur et Marie y insistent :

« Est-ce que vous pouvez me parler de vos relations amicales, amoureuses, familiales ? / Oui je peux vous dire très sincèrement. J'ai été mariée pendant 25 ans. Mon époux est mort d'une thrombose cardiaque. J'ai eu beaucoup de mal à me remettre de 25 ans de mariage. J'ai vécu un peu quand même. Et puis un étrange hasard, M. Le Bon m'a beaucoup aidé, à vrai dire il était plutôt pour moi un protecteur (...). J'ai vécu un peu comme un moine, mais il m'a beaucoup aidée aussi bien pour la succession de mon époux et en plus, il m'a aidée un peu à me remettre, à reprendre une vie extérieure, c'est-à-dire à voir les gens, parler, bavarder pour ne pas être repliée (...) Et puis ce Monsieur est resté dans mon appartement avec mon petit chat quand je suis partie en Angleterre (...) De fil en aiguille, le grand amour est arrivé par mon chat. » (Fleur)

« Moi, je suis camerounaise, mon mari, nous nous sommes mariés au Cameroun. Mais lui, il est français, il est français, alors je suis arrivé ici [après sa mort], je n'ai eu personne qui pouvait vraiment me guider, comment faire mes démarches, comment les faire. Bon, je me suis quelque part confiée à certaines personnes, deux ou trois personnes, des hommes, je me suis confiée mais y a une seule personne qui a essayé de m'aider pour comment faire. » (Marie)

Pour les trois femmes, la perte de l'être aimée et la rencontre d'un soutien privilégié a donc provoqué un recentrement de la vie sentimentale, plus ou moins durable, mais conséquent¹⁶⁸. Plus

¹⁶⁷ Un autre vecteur d'apaisement de l'inquiétude, du souci, de la peine est communément partagé : la croyance religieuse. Le thème est cependant assez peu abordé dans les entretiens, peut-être parce que nos interlocutrices figurent la religion comme un support très général, valant pour des problèmes, des questions d'ordre divers, la croyance procurant à chaque existence un horizon positif, de bien-être, d'accomplissement de soi, que ne procure pas toujours la vie quotidienne.

¹⁶⁸ Nous remarquons, toutefois, des différences sensibles dans l'histoire conjugale propre à chaque femme : Fleur a vécu 25 ans avec son mari, Marion au moins 9 ans avec son second époux, Marie un an seulement ; Marie a 39 ans, Fleur et Marion près de 60 (59 et 55 ans). Ces différences ne doivent pas être sans importance pour chacune de ces femmes, pour affronter le deuil et projeter un avenir notamment. Pour le dire vite, un amour de 25 ans ne pourrait pas compter autant qu'une bravade de quelques mois, et l'offre professionnelle, comme matrimoniale (et au-delà familiale) est considérablement plus limitée à 60 ans qu'à 40 ; il paraîtrait alors plus compréhensible que Marion ou Fleur déclarent leur vie achevée, qu'une femme dans la force de l'âge comme Marie. Néanmoins, de telles propositions reposent implicitement sur un raisonnement statistique, qui considérerait Marion et Fleur comme des cas de femmes veuves, ayant mené la plupart de leur existence avec un même partenaire, aujourd'hui âgées, pour lesquelles le choc de la perte a dû être d'autant plus rude, et la perspective de reconstruction de soi d'autant plus fermée. Marie, de son côté, représenterait une classe de femmes, endeuillées alors qu'elles sont au milieu de leur vie, professionnelle notamment, souffrant du départ d'un mari connu assez peu de temps, et pour ces raisons relativement plus aptes à se reconstruire. Voilà sans doute un raisonnement qui aurait pu présider à l'analyse de ce groupe de veuves, sachant que nous avions à notre disposition de telles données sur ces personnes. Voilà aussi ce qui aurait pu être un axe d'analyse des entretiens, en surplomb, de toute évidence, de ce que nous ont dit Fleur, Marie, et Marion. Voilà donc un raisonnement dont l'adoption aurait été la preuve d'une erreur sociologique, pourtant pointée et dénoncée par de nombreux auteurs, au premier rang desquels J.-C. Passeron (*Le raisonnement sociologique*, Paris, Albin Michel, 2006 [1991]), qui consiste à confondre deux types de représentation des matériaux recueillis. Confondre en l'occurrence une représentation statistique (faire des trois femmes des individus de telle ou telle classe), et une représentation offerte par les descriptions que donnent les personnes elles-mêmes de leur vie, de ce qui

ou moins durable, car l'homme-soutien est devenu le second époux de Marion, le concubin (elle dira aussi le « second mari », même s'ils ne sont pas officiellement unis) de Fleur, et un amant d'un an pour Marie. Mais une relation conséquente et distincte, parce que cette personne est apparue, au moment du décès comme le seul recours bienveillant pour surmonter la tragédie. Marie, pour laquelle ce soutien fut le moins durable, est pourtant tout à fait claire sur l'importance décisive de ce tiers protecteur et conseiller :

« Je suis entrée dans un site [Internet]. J'ai donc écrit à trois personnes, je dis bien : à trois personnes, des Français. Je leur ai écrit, je leur ai dit que je n'étais pas venue pour chercher quoi que ce soit, tout ce que je cherche c'est que vous me donniez un coup de main, que vous pouviez me guider, comment je peux faire, pour me dire comment je peux faire. Je leur ai expliqué succinctement mon problème. Alors une seule personne a répondu, alors c'est cette personne-là qui a donc commencé à me donner des directives : comment faire pour obtenir tel papier, pour obtenir tel autre. »

Si cet homme n'avait pas été marié, il aurait été possible qu'elle se repose plus durablement encore sur lui, à l'instar de Marion et Fleur :

« Non, la seule personne qui pouvait m'intéresser, c'est ce marié-là, ou bien qui peut m'intéresser, c'est ce marié-là parce que c'est une personne qui a su me donner des conseils pour aboutir quand même à quelque chose d'avantageux. »

« La personne pouvait me redonner goût à la vie, d'accord ? Mais cette personne étant mariée ne peut pas me redonner goût à la vie. Pourquoi ? Parce que je suis possessive (...). Si la possession déborde, tu es tentée à faire du mal. Alors là, c'est comme commettre un crime ou bien faire commettre des erreurs à la personne, ce qui n'est pas normal. Moi, je me mets à la place de celle qui est à la maison. Je me mets à la place de celle-là et puis je réfléchis et très vite, je dis : « non, il faut arrêter. »

Ainsi Marie, Marion et Fleur se sont-elles attachées à un homme qui leur fut de bon conseil, et les aida à faire face au deuil. Avec lui, elles ont partagé une intimité physique, mais qui a toutefois cessé, pour des raisons diverses.

1.3. Une vie sexuelle en suspens avec cet amant... pour diverses raisons

Avec ces trois hommes-soutiens devenus amants, Marie, Fleur et Marion ont eu des relations sexuelles régulières, peu documentées toutefois dans les entretiens. Ces échanges charnels

importe pour elles, de ce qui les contraint et de ce qui les mobilise. Le deuxième type de représentation n'est pas moins objectif que le premier, au contraire ! C'est probablement en suivant les acteurs dessiner et peupler leur monde (définir leur situation) que le chercheur est le plus à même de restituer, fidèlement, ce qui le fait tenir, ce qui le compose et le rend aussi vulnérable, d'hommes, d'objets ou de sentiments. C'est tout l'enjeu du dernier livre de B. Latour (*Changer de société*, op. cité) que de proposer des voies d'accès à ces mondes indigènes dont la visibilité est bien souvent obstruée par des discours sociologiques qui aplatissent ces univers, les déconnectent les uns des autres, pour mieux les amalgamer sous l'effet de forces sociales. Les différences entre Marie, Marion et Fleur nous paraissent, de fait, tracées par ces personnes elles-mêmes : ce qui les différencie, c'est, du moins nous l'appelons ainsi, le stade dans leur carrière de veuve. Ce n'est pas leur âge ou leur durée de vie conjugale, sauf à ne vraiment pas les écouter.

paraissent associés aux sentiments d'amour ou de reconnaissance unissant les partenaires, dans la continuité donc de rapports non sexuels. Marie, veuve la plus récente, décrit succinctement mais significativement ce passage du soutien moral à l'échange physique, au départ quelque peu compensatoire ou gage, du moins, de la reconnaissance de l'aide reçue :

« Alors il a commencé, il me donnait des conseils, et je faisais tout et tout ça. Bon, quitte à moi aussi de ne pas être ingrate ».

Marion, pour sa part, a vécu avec ce soutien mêlé en amant 9 ans durant ; elle s'est mariée avec lui, ils vivaient ensemble, et leur sexualité a duré jusqu'au dernier jour. Le dernier rapport n'est pas raconté, la sexualité, plus généralement, de cette seconde union, n'est pas commentée. Mais en creux de la critique adressée par Marion aux hommes ordinaires, plus intéressés par l'acte sexuel que par les sentiments censés pour elle l'accompagner, pointe un horizon normatif de l'échange charnel, semble-t-il concordant avec sa dernière expérience conjugale :

« Depuis le début de l'année, personne ne t'a attirée ? / Rien parce que pour coucher avec quelqu'un il faut d'abord le fréquenter, voir ses habitudes. Non, aujourd'hui, les hommes veulent seulement sauter et une fois sautée la femme, comme c'est leur verbe conjugué au présent, au futur, après tu ne vois plus personne. Tu le revois quand tu as un peu de sous pour venir barboter. Si, c'est vrai. Quand tu vois alors les pirates comme ça, rien ne t'intéresse. C'est vrai, pire que les pique-assiettes. C'est vrai. J'ai fait ma vie déjà, ça ne me dit plus rien. / Et ta dernière relation affective forte ? / Affective forte que j'ai vraiment fini, vraiment ma vie, c'était en l'an 2000. » [quand meurt son époux]

L'amour comme échange de sentiments, partage d'habitudes, douce proximité transparait plus clairement encore dans le propos de Fleur :

« Actuellement, vous pouvez avoir des relations sexuelles ? / C'est quasiment inexistant, mais ça ne me manque pas. / A cause des conditions ou parce que vous ne le désirez pas ? / Non, à vrai dire, c'est que nous ne pensons pas beaucoup à ça. La tendresse, oui. »

« Du moment que je suis là à ses côtés, c'est tout ce qui est important pour lui, je crois. »

Au moment de l'entretien, Marie a cessé de voir son amant, Marion l'a perdu, et Fleur tâche de l'aider à trouver une maison de retraite. Nulle d'entre elles n'a encore de relation charnelle, mais pour mieux en rendre compte, et pour décrire plus finement leur vie sentimentale, il convient de considérer que les trois femmes ne sont pas au même stade de leur carrière de veuve.

2. Trois femmes situées à des étapes différentes d'une même carrière de veuve, des orientations sentimentales et sexuelles à cette aune contrastées

Les trois femmes ne sont pas en effet au même point de leur carrière de veuve. Toutes les trois subissent les conséquences de la disparition de l'être qu'elles ont aimé. Toutes les trois ont été soutenues, un temps au moins, par un tiers devenu amant, mais au moment de l'entretien, la place de cet homme est plus ou moins importante. Or, la manière dont chacune investit la relation avec

ce partenaire, relativement au décès d'un premier être cher, paraît capitale pour saisir la direction donnée par les unes et par les autres à leur vie actuelle, sur le plan affectif et sexuel notamment.

2.1. Le deuil surmonté mais la vie amoureuse derrière soi (Marion)

Marion, disions-nous, déplore le décès de son second mari, qui fut celui qui l'accompagna dans l'épreuve d'un premier deuil, en 1980. La perte de ce second amour, en 2000, après neuf ans d'existence commune, accompagnée d'une autre difficulté, une grave maladie, lui fait dire qu'elle n'a plus grand-chose à espérer de la vie :

« Mon mari est mort en 1980, après j'ai eu un copain qui est aussi mort, son cousin (...). Et après comme je suis tombée malade, comme ça, là j'ai dit que non, mieux vaut que tu prépares le chemin pour les retrouver ».

« J'ai vraiment fini ma vie, c'était en l'an 2000 ».

Marion paraît donc avoir conclu que sa vie conjugale, et par là sa vie sexuelle (« Ca ne m'intéresse pas » répète-t-elle après avoir parlé du départ de son second époux) étaient définitivement interrompues. Ainsi n'éprouve-t-elle plus de désir charnel :

« Ça me dit plus rien au niveau sexualité. J'ai mes problèmes familiaux, j'ai perdu mes parents. Je me trouve malade. J'ai eu vraiment un diabète très très méchant. J'ai été opérée. Je pense... Le peu de temps que j'ai demandé à Dieu, la vie sexualité ne me dit plus rien. Mais je ne mens pas, que les gens me font la cour. J'ai pas le temps, j'ai pas l'envie, je deviens frigide. Si, c'est vrai, mes deux docteurs le savent, en gynéco comme en généraliste parce qu'ils s'écrivent. Je ne suis même pas en ménopause. L'autre fois y a deux mois, je voulais faire les ligatures des trompes. Ils me disent : mais non, Madame, qu'est-ce que vous voulez faire là ? Je dis : où est le mal, vous me faites même pas l'amour rien du tout. C'est vrai, il a appelé l'interne. J'étais à une table, allez hop, mettre les bigoudis. Oh, la, la, vous voyez la chatte, c'est rose, aucun souris ne passe. C'est pas vrai ça, c'est vrai, c'est vrai. Vous savez, j'ai perdu mon mari et je ne vois pas qui pourrait encore m'aimer. C'est vrai ».

Après avoir encaissé la perte de son époux, puis la souffrance d'une grave maladie, Marion, comme nous le verrons, semble simplement désirer rester en bonne santé, en bonne forme, de belle apparence, pour « le temps qu'il [lui] reste ». A nul endroit de l'entretien n'apparaît de souhait ou même d'espoir de vivre à deux, ni de partager à nouveau une intimité sexuelle.

2.2. Le deuil surmonté, l'homme-soutien toujours présent, l'amour comme attention mutuelle dans un univers tourmenté (Fleur)

Comme Marion, Fleur a fait le deuil de son époux, mais à sa différence, l'homme qui l'a aidé à franchir le cap, M. Le Bon, est aujourd'hui encore son compagnon. Elle parle de feu son mari avec amour et marque un pas entre la passion éprouvée pour cet homme et la « profonde affection » qu'elle ressent aujourd'hui pour M. Le Bon :

« Est-ce que c'est important pour vous la sexualité ? / Non. / Ca n'a jamais été important ou ça ne l'est plus ? / Si, ça a été important. Avec mon époux, oui. Absolument. C'était normal, j'étais très amoureuse. Je ne sais pas, je désirais ardemment des

enfants et pas seulement ça, mais l'étreinte d'un couple qui s'aime, c'est quand même assez merveilleux. L'amour c'est ça. J'ai jamais vraiment pensé, pour vous dire la vérité : sexualité et moi ne veut rien dire, l'amour, oui, c'est autre chose. C'est le côté affectif, c'est-à-dire la tendresse d'abord. Une passion, oui, parce que j'étais absolument amoureuse. Et avec les amis, ça change un petit peu, plutôt dans le respect l'un pour l'autre. »

Il semble donc que Fleur considère son compagnon davantage comme un ami cher, que comme un amant, avec lequel partager seulement son corps. Elle précise plus loin ce qui l'attache à M. Le Bon, et illustre sa gratitude envers lui par des actes de « fidélité » :

« Quels sentiments éprouvez-vous pour Monsieur Le Bon ? / Une profonde affection. Je ne m'imagine pas ne pas le voir et je suis allée le voir tous les jours à l'hôpital ou dans cette maison [de retraite]. Malgré qu'il était à Suresnes, je prenais le train à la gare de Montparnasse et le bus 80. Je suis très fidèle ».

M. Le Bon s'est révélé pour Fleur un compagnon providentiel, puis un soutien indéfectible :

« Il a été pour moi plutôt un protecteur si vous voulez. Il m'a sauvée de plusieurs situations fort difficiles, y compris à un moment où je ne pouvais absolument plus m'entendre avec ma fille. »

Mais M. Le Bon n'est jamais parvenu à lui faire oublier son amoureux défunt, non plus qu'elle n'a gommé l'empreinte de l'épouse décédée de son actuel partenaire :

« Vous êtes mariés ?/ Non, euh pour je crois plusieurs raisons, parce que nous sommes tous les deux assez croyants et un mariage présenterait un problème parce que je crois qu'à vrai dire il n'a jamais oublié sa première femme. Je pense que moi non plus, je n'ai pas oublié mon mari. »

Fleur insiste donc sur l'attachement profond qui l'unit à M. Le Bon, s'affirme reconnaissante de toute l'aide qu'il lui a apportée, face au deuil, face à des difficultés avec sa fille, face aux soucis de sa fille elle-même ; Fleur souligne combien ils sont « sur la même longueur d'onde », et met en avant sa fidélité non seulement sentimentale, mais aussi conjugale :

« Ce n'est pas moi qui lui dira au revoir pour quelqu'un, pour un garçon plus jeune, si vous voulez un individu différent. Je ne l'envisage pas, il a fait trop de choses pour moi. »

Pourtant, comme nous le verrons, la sexualité a quasiment perdu sa place dans la vie conjugale des deux amants, à mesure que leurs conditions de vie se sont dégradées.

Alors que Marion paraît avoir fait son deuil, six ans après le départ de son mari, en avoir tiré les conséquences (« J'ai fait ma vie déjà »), que Fleur évoque avec douceur son époux, comme M. Le Bon, homme-soutien devenu son second partenaire amoureux, Marie peine quant à elle à faire le deuil de son défunt époux, tandis que l'homme qui l'avait aidé peu après la tragédie, devenu son amant, s'est éloigné d'elle.

2.3. En plein deuil, seule, perdue, sans direction (Marie)

Marie, en effet, ne s'appuie plus sur l'homme rencontré, via l'Internet, alors qu'elle résidait encore au Cameroun, peu après le décès de son époux, un an avant l'entretien. Revenons sur cet épisode.

L'époux de Marie meurt en France, avant qu'elle n'ait pu le rejoindre (elle était dans l'attente de titres de séjour). Au décès de son compagnon, Marie vient en France, pour célébrer la mémoire du défunt, selon une promesse qu'elle lui avait faite, alors que son mari lui avait annoncé sa mort prochaine. Elle décrit dans cet extrait un attachement à la parole donnée. Le contenu de la promesse n'est pas présenté, comme si le fait de ne pas en parler, de ne pas révéler le secret, l'unissait encore à son époux, lui permettait de tenir parole, en dépit des contretemps terribles qui se dressent devant elle :

« Mais le problème, c'est que moi, c'est pas un mariage comme on dit, comme j'entends parler du mariage blanc, bien que c'est pas un mariage où j'ai recherché un intérêt quelconque, c'est un mariage que j'ai aimé la personne et j'aime la personne. Ca je continue à l'aimer et j'avais même promis, j'ai promis certaines choses à la personne, que je tiens vraiment à – comment dire ? / Réaliser ? / Réaliser, oui. C'est pour ça que je suis là. »

Elle essaie de contacter sa belle-famille, vainement. Elle ne sait toujours pas où repose le corps, et le cherche désespérément :

« Il est décédé à X. / Je ne sais pas où c'est. / Et voilà. Toute désespérée, donc. »

Face à ces obstacles considérables au deuil, Marie vient à douter de la mort de son époux, exige de voir un corps qui lui serait caché, et présente cette épreuve visuelle comme la première étape, nécessaire, du deuil à accomplir :

« J'étais pas convaincue que mon mari était décédé, j'étais pas convaincue. Et jusqu'à présent, je te dis que je n'arrive pas à le croire parce ce que je n'ai pas vu le corps, j'ai pas vu le corps. Jusqu'à présent, je n'ai pas encore vu où repose mon époux. »

Cette épreuve injuste redouble sa douleur :

« Est-ce que c'est juste de perdre un être cher et d'errer comme je suis en train d'errer, là ? C'est juste de perdre un être cher ? On ne voit pas son corps, on ne voit pas où il repose ».

Elle se sentait alors perdue, ne pouvait demander d'aide à sa famille ou à ses proches (son frère est mort en 1994, elle ne voit plus son père, sa mère est gravement malade, et elle ne mentionne pas d'autres relations importantes¹⁶⁹). Elle avait aussi cherché de l'aide auprès d'inconnus, sur un forum virtuel, pouvons-nous croire, avant de quitter le Cameroun, et seul un homme lui avait tendu la main, sans escompter, d'après elle, que leur relation ne devienne autre chose qu'un soutien dans un moment pénible. Pendant huit mois, ils ont ainsi conversé, régulièrement. Pendant une période d'au plus quatre mois (c'est-à-dire le temps passé en France depuis la mort de son époux), Marie a fréquenté cet ancien partenaire épistolaire, a eu des rapports sexuels avec lui. Mais, comme nous l'avons dit, leur histoire n'a pas duré, l'engagement conjugal de l'amant étant convoqué comme motif de la séparation des amants, du moins de la cessation de leurs

¹⁶⁹ « Des amis intimes au Cameroun, je n'en ai pas. Au Cameroun ou ailleurs, je n'en ai pas ».

échanges charnels (car ils restent en contact téléphonique). Marie présente cet homme comme le seul qui aurait été capable de la tirer de ses tourments. Son éloignement signifie aussi celui de pratiques sexuelles régulières et désirées. Déboussolée, comme incapable d'accomplir la mission qui lui incombe, elle n'envisage pas de rencontrer qui que ce soit pour une relation durable. Le deuil si dur à supporter et à surmonter est bien sûr une première explication de cet état ; la distance nouvelle avec son amant protecteur ajoute sans doute à sa peine et à l'extinction de son désir.

En amont dans la carrière de veuve, par rapport à Fleur et Marion, Marie subit ainsi toujours le feu du départ de l'être aimé. La suspension de son désir sexuel diffère à cet égard de celle des autres femmes du groupe. Marion et Fleur ont fait leur deuil, n'éprouvent plus de désir, mais savent où elles en sont, et savent où elles veulent aller. Fleur, dont le second amant n'est pas décédé, cherche ainsi simplement de la tendresse auprès de son partenaire, tandis que Marion se plaît, nous le verrons, à se faire encore belle, sans que ces attraits pourtant, ne tendent vers une quelconque appétence charnelle. Ces positions variées par rapport au choc et à l'« encaissement du choc »¹⁷⁰ de la perte de l'amant se traduisent dans la manière dont les trois femmes perçoivent leur entourage, dans les centres d'hébergement notamment, et recomposent, éventuellement, leurs aspirations sentimentales.

3. L'arrivée dans la rue : une épreuve supplémentaire ?

Se définissant comme des veuves, Marie, Marion et Fleur pourraient ne pas considérer que vivre dans la rue est un problème, étant donné l'ampleur de la tâche qu'elles ont due accomplir, ou qu'elles doivent encore accomplir. Est-ce à dire que le changement d'environnement quotidien provoqué par l'entrée dans la rue n'influence aucunement le cours des choses ? Les réponses apportées à cette question diffèrent nettement et il nous semble que cette différence repose largement, une nouvelle fois, sur le moment de la carrière de chacune de ces veuves. Marie n'a visiblement pas surmonté la perte de son époux, se sent complètement désorientée, et à ses yeux, la perspective d'une nouvelle histoire d'amour, ou même de rapports sexuels, est tout à fait inepte. Pour elle, la rue ne change pas les données du problème. Marion qui, tout en déclarant, à l'instar de Marie, sa vie derrière elle, n'a pas moins surmontée son deuil (et sa maladie) et s'est habituée aux centres d'urgence. Elle y trouve ce dont elle a besoin pour prendre soin d'elle ; elle y trouve, en somme, l'essentiel. Fleur, qui a également fait son deuil, mais qui vit encore auprès de son second amant, souffre en revanche de cette situation, et son objectif est bien d'en sortir. A ce titre, la vie sexuelle est mise en suspens, la sociabilité est rare mais précieuse, et tous ses efforts, ainsi que ceux de M. Le Bon, sont dirigés vers la sortie, et le passage des obstacles dressés, sur leur chemin, dans les centres notamment.

3.1. La rue comme solution indifférente dans l'épreuve (Marie)

En plein travail de deuil, défaits du soutien moral et affectif de l'amant, seule dans un pays qui lui est étranger, Marie paraît perdue, elle a « l'impression de renoncer à la vie ». Ce désespoir semble éteindre toute forme de désir ou de plaisir à être entourée de gens agréables, qui pourraient a priori lui remonter le moral. Les personnes qu'elles voient au quotidien, dans le centre

¹⁷⁰ Stavo-Debaugé J., *Venir à la communauté*, Thèse de sociologie, Paris, EHESS, 2007.

d'hébergement d'urgence ou dans une association qu'elle fréquente, sont indifférenciées, comme elle souligne dans ce passage :

« Je suis inscrite dans une association au 18ème, donc c'est tout à côté et quand je quitte ici, quand je quitte le foyer, je vais m'installer là-bas. Alors je rencontre, disons, les mêmes personnes que je rencontre ici, presque les mêmes, du moins le même genre de personnes que je rencontre ici, les mêmes que je retrouve là-bas. »

Son interlocuteur lui demande peu après si ses visites quotidiennes dans cette association ne sont pas une occasion de rencontrer des « amis » :

« Tu t'es fait des amis à X ? / Surtout pas. / Tu évites ? / J'évite parce que, je ne sais pas, je suis parfois du genre timide et quelque part quand j'ai des problèmes, comme j'ai des problèmes maintenant, je n'arrive pas à aborder vraiment les gens. Je n'arrive pas. »

Le registre sur lequel Marie situe son isolement actuel est celui de l'incapacité à aller vers l'autre. Le drame vécu semble anéantir ses capacités à aller vers autrui¹⁷¹. En contrepoint, le message envoyé sur Internet juste après l'événement tragique apparaît plus que jamais comme un signal de détresse. Incapable de bouger (l'homme-soutien de Marie est allé vers elle, l'a accueillie, conseillée), Marie ne donne aucun sens distinct aux conversations ordinaires qu'elle peut avoir avec des personnes de son entourage, le deuil pointant comme une épreuve capitale et quasi-insurmontable. Aussi, lorsque l'enquêteur lui demande si personne, autour d'elle, dans les centres d'accueil, ne serait en mesure de lui plaire, elle répond, non sans ironie :

« Jusque-là, j'ai pas encore trouvé un prince charmant (rires). J'ai pas encore trouvé. / Tu n'en as pas encore vu dans les couloir d'Yves Garel ? / Ca risque plus de me dissuader. Je n'arrive pas (rires). Non, quand j'arrive, mon problème, je vois d'abord ce que j'ai comme problèmes, d'où le reste, c'est ce que je te disais, maintenant quand on est ici au foyer, on n'est pas ...la tête n'est pas dans des relations sentimentales. »

Autrement dit, les hébergés se présentent également à elle comme une masse indistincte, qui ne fait pas écho à ses problèmes personnels, qui ne l'aide pas à surmonter le départ de l'être cher, et qui ne suscite, a fortiori, aucun désir charnel, non plus que de volition de sociabilité. Marie a d'abord à faire, semble-t-il, à une incapacité marquée à se mobiliser pour agir, et accomplir ce qu'elle se donne à faire. A la mesure de cette incapacité, la vie sentimentale présente ou à venir est tout à fait dénuée de sens :

¹⁷¹ La perte de son mari s'ajoute au demeurant à ses difficultés professionnelles passées : Marie aurait perdu son travail à la suite d'une querelle avec son employeur, qui la harcelait, en 2000. Elle est sans-emploi depuis et aimerait « vraiment avoir un statut, disons, social qui puisse me permettre, ne serait-ce que d'avoir le minimum vital ». Là encore, elle dit bien son souhait que les choses changent en sa faveur, mais elle ne formule pas de projet armé de capacités à s'en sortir, pas plus dans cette phrase que dans le reste de l'entretien. De façon exemplaire dans ce passage, elle déclare ainsi vouloir « avoir » un statut, comme si cette chance était un horizon lointain et peu accessible, qui n'en demeure pas moins souhaitable. Mais aucune marche à suivre n'est dessinée par Marie, à la mesure, nous semble-t-il, de son incapacité actuelle à encaisser le choc de la disparition de son époux. Après avoir raconté son histoire récente, sa lutte pour retrouver le corps du défunt, et son abattement, Marie paraît même s'abandonner à son sort, et inscrit ses difficultés présentes dans une destinée affligeante : « Moi je connais des problèmes depuis mon enfance. Je connais des problèmes dès l'enfance. A l'âge de 13 ans, j'ai quitté mes parents, je suis partie faire... fréquenter ailleurs, je suis partie faire des études ailleurs, hors de ma famille. J'avais un frère de sang que j'ai perdu en 94. Alors c'est ce frère qui a créé ces relations que je vois ».

« Avoir un homme, c'est pas d'abord ça qui m'intéresse. Y en a ils sont là, même dehors, ils écrivent, ils appellent, ceci, cela. Bon, mais c'est pas ça. C'est pas ça mon objectif, mon objectif c'est pouvoir faire quelque chose. » (Nous soulignons)

Ce dernier point ne se retrouve pas de la même façon chez Fleur et Marion, qui ont surmonté leur chagrin, ou du moins sont parvenues à vivre avec. L'une et l'autre tiennent un discours assez ambivalent à l'égard des personnes hébergées en centre d'urgence, mais désignent parmi eux des caractères plus courtois, estimables, et tout à fait agréables. Dans le centre comme ailleurs, elles semblent élire leur sociabilité, tandis que Marie paraît, au contraire, ne pas choisir, ni chercher ou avoir de quelconque ami. Il nous semble, à nouveau, que cette différence repose pour beaucoup sur la diversité des positions occupées dans la carrière de veuve par les unes et les autres.

3.2. La rue comme une solution satisfaisante et provisoire (Marion)

Marion, qui estime sa vie derrière elle, souhaite passer le temps qui lui reste en bonne santé, sans subir de nouveaux traumatismes, après la perte de son second mari et une longue et grave maladie. A cet égard, le centre d'hébergement représente une solution satisfaisante dans le maintien de l'apparence souhaitée, reflet visible d'une santé recouvrée.

Ce que cherche Marion, avant tout, c'est du repos, de la tranquillité, du bien-être, loin des tourments dans lesquels le décès de son époux l'a plongée quatre ans avant l'entretien. La perte de son appartement (loi 1948), son entrée dans la rue, environ six mois avant l'entretien, ne sont pas présentées comme des épreuves capitales. « Au fur et à mesure, tu apprends », souligne-t-elle, dans ces termes ou en substance, à plusieurs endroits de l'entretien, où l'enquêteur l'interroge sur les problèmes quotidiens induits par le changement de résidence, et plus généralement par de nouvelles conditions de vie. Marion réussit notamment à se doucher dans de bonnes conditions d'hygiène, une fois passé le choc de l'arrivée en centre d'hébergement d'urgence, et la perte de repère consécutive à cette venue :

« Au début, c'était difficile ? / Très difficile, c'était ma première fois de ma vie, je ne connaissais pas comment s'y prendre, comment il faut faire, où étaient les toilettes, il fallait chercher, c'est dans le couloir. D'autres endroits, tu vas trouver comme dans les hôtels, tout est dans la même chambre, tu as la douche, tu as les toilettes. »

« Ici, tu n'as aucun problème pour te laver ou pour la douche, tu peux y aller facilement ? / Oui, oui, c'est question, de volonté, il faut connaître les horaires que c'est libre et les horaires, il faut les surveiller parce que, nous tous, on n'est pas pareil (...). Parce que d'autres ils viennent, ils reviennent, vraiment c'est dégueulasse. »

Il ne paraît pas alors contradictoire avec la cessation de son désir physique ou amoureux qu'elle prenne plaisir à se soigner, voire à plaire, dans le sens où cela participe de sa recherche constante de bien-être et de tranquillité :

« J'adore la douche, me laver trois fois par jour (...) La propreté c'est mon dada. On se sent à l'aise, on dort comme un petit poussin ».

« Comme moi je suis malade, les personnes qu'on me met avec, ils sont propres, ils aiment la douche la tranquillité. De ce côté-là, j'ai pas de problème ».

« Physiquement, tu te plais, tu t'arranges ?/ Oui, oui, tu t'arranges, tu oublies toutes tes angoisses, tu fleuris. C'est vrai. Quand tu sors de ta douche, tu te regardes à la glace, tu dis : oh, comme une rose ! C'est vrai, tu mets ça à ta tête et tu sors, la journée passe ».

Les regards portés sur elle semblent la rassurer, lui montrer qu'elle accomplit correctement la tâche qu'elle s'est confiée, qu'elle est parvenue à retrouver la santé, l'apparence et la tenue qui vont avec :

« Tu as le sentiment de plaire aux autres ?/ Oui, oui, d'autres me disent : ah mais dis donc, elle est ravissante celle-là. Je dis merde alors, j'ai encore la cote quand même ! »

« Avec ton corps, tu entretiens un rapport agréable ? / Oui et ça compte beaucoup dans le moral. Si, c'est vrai. Quand tu t'entretiens, même si tu as des soucis, c'est une autre puissance. C'est vrai parce que si tu te baisses, les soucis, ça te vieillit. L'eau, c'est comme si c'était un remède. C'est vrai. Médicalement parlant, même les docteurs m'ont félicitée partout où je suis passée : on dirait pas que vous êtes à la rue, Madame, vous dites la vérité ? Je dis : mais docteur, je ne me cache pas, moi, pourquoi je me cacherais ? Téléphonez au 115, vous verrez bien. C'est vrai. / Tu disais que des gens te disaient que tu es belle, ça t'arrive souvent ?/ Oui, souvent, c'est vrai / Ton corps peut être encore une source de plaisir ?/ Oui / Tu peux me le décrire ? / Oui, un plaisir que je suis belle, mais au niveau sexualité, non. D'autres qui me disent : on ne te dit pas que tu es ravissante comme ça, faut nous faire séduire. Je dis : oh ! arrêtez, arrêtez, je suis vieille déjà. Ils me disent : y a pas d'âge. Je dis : alors là ! Je me lève, je dis : les enfoirés, allez, allez, allez, je m'en vais. Je te jure ! Après ils me disent : mais, celle-là, c'est une vedette, elle allume. Comment elle m'a dit ? Oui, dimanche, c'était la fête des mères, ils me disent : elle allume, c'est une allumeuse ! (rires) C'est vrai ! J'étais en jupette en plus (rires). C'est vrai, ils m'ont dit ça, y avait huit personnes dans la réception. Elle a dit : voyez nous ça, voyez ça, elle est sexuelle ! L'autre qui dit : c'est la sorcière amitié ! (rires) Incroyable. (...) / Ton corps te plaît ? / Oui, beaucoup parce que j'ai beaucoup souffert. Quand j'étais vraiment malade à l'agonie, j'étais méconnaissable, méconnaissable. Ca, je vous jure, je te montrerai les photos, tu vas dire que non, c'est pas moi. Des perfusions des pieds en haut. Pas une fois, j'ai fait quatre mois d'hospitalisation à Rothschild, Saint-Antoine, j'ai été à Necker hôpital des Américains. Je vous jure et après ils ont tout envoyé ici à Rothschild qui m'a sauvé la vie. Alors là, je suis fière de ma peau. »

Bien que Marion n'attende plus rien d'important dans sa vie, elle accueille toutefois avec plaisir de nouvelles rencontres, éphémères et agréables. Aussi se dit-elle de bon commerce, avec les autres hébergés, par exemple :

« Ce sont des amis proches de toi [qui sont hébergés] ? Non, non, les amis comme ça que j'ai connus dans le centre. Chacun, en mangeant, on nous raconte sa vie, comme ça, on se collabore, on leur remonte le moral. »

Les hébergés sont des « copines » ou des « amis de centre », mais Marion ne parle jamais de « relation ». Elle discute avec qui l'aborde civilement, c'est « [son] éducation », mais elle ne revoit pas les hébergés en dehors, et les croise simplement à l'occasion dans un centre ou dans un autre, quand ils y résident au même moment. Semblablement, il lui arrive d'être accostée dans des lieux publics, comme à son insu. Ces abords paraissent lui renvoyer l'image d'une personne parfaitement désirable. Elle le raconte avec un humour et un plaisir certains dans l'extrait suivant :

« A part ces personnes que tu vois dans les centres, tu vois d'autres personnes ?/ Oui, je vois d'autres, on dirait qu'ils me suivent ces gens-là. /Ah bon ? / Oui, c'est vrai, je te jure. Bonjour, je dis bonjour. Si je suis au square, comme ça, même franchement, d'autres que je rencontre me demandent la rue. Je dis : qu'est-ce que j'ai sur moi ? Je suis pourtant Noire, mais vous êtes dans votre pays... C'est vrai, des fois, on rigole. Je dis : mais, vous rigolez. Dans la journée, des fois, trois à quatre fois que je vois des gens, les mêmes. C'est vrai. Je dis : je suis pas la police, ça devient dingue ou quoi, qu'est-ce que j'ai sur moi ? C'est vrai. / Tu te fais souvent aborder dans les squares ?/ Oui, oui. Si, c'est vrai. Donc je me dis : ils leur manquent de la solitude, ça, c'est vrai. D'autres disent : je peux m'asseoir ? Je dis : mais, c'est fait pour. Ils s'asseyaient, ils parlent tout seuls. Finalement, on parle quoi. »

Etre finalement désirable alors que sa vie sentimentale est derrière elle, c'est se prouver qu'elle survit, qu'elle tient encore, de manière digne et louable, comme le lui disent les médecins lorsqu'elle affronte la maladie, comme, aussi, elle le reconnaît elle-même : « Ma santé, je vous jure, je suis très courageuse ».

Veuve, se disant sûre d'avoir mis un terme à sa vie amoureuse, Marion n'espère plus autre chose qu'une tranquillité, une capacité à se reposer, qui lui fit défaut pendant des mois, à la suite d'une grave maladie. Dans l'attente de résultats d'examen médicaux, Marion réside dans un centre d'hébergement d'urgence ; elle prévoit ensuite de rejoindre sa belle-famille en Corse, et « rester là-bas », dans un milieu apaisant et accueillant¹⁷². Le centre se présente par conséquent comme une ressource satisfaisante et provisoire pour Marion, et n'implique pas de recomposition nette de sa vie amoureuse ou sexuelle.

3.3. La rue comme une épreuve supplémentaire, indépendante du deuil, mais indissociable de M. Le Bon (Fleur)

Fleur considère, à la différence de Marie et Marion, son séjour dans le monde de l'urgence comme une nouvelle difficulté importante. Elle ne relie pas cette épreuve à celle du deuil. En revanche, ce qui spécifie ce nouveau parcours du combattant pour Fleur, c'est qu'elle ne dissocie pas son sort de celui de M. Le Bon. Le centre entraîne ainsi des changements, qui concernent la vie quotidienne, comme la sociabilité ou la vie amoureuse, du couple de Fleur et de M. Le Bon.

Veuve, mais pouvant encore compter sur son compagnon, Fleur doit en effet faire face, avec lui, à des problèmes urgents, de relocation. Le départ de son foyer est décrit comme une épreuve identitaire pénible :

« Je n'avais plus les moyens de verser le loyer et nous avions des problèmes de retraite. M. Le Bon est allé à l'hôpital, suite à cette agression, moi j'étais chez ma fille. Ce qui m'a le plus bouleversée c'est de ne plus avoir mon appartement et de ne plus être totalement indépendante. Quand ma fille a eu l'intention de se marier elle a voulu quitter son appartement, moi j'aurai voulu le garder pour moi mais je n'ai pas pu le louer. Ma fille a suggéré que je rejoigne M. Le Bon à la

¹⁷² Marion est arrivée en France à 16 ans, pour rejoindre son mari. Elle n'en est plus partie. La mort des parents, il y a vraisemblablement assez longtemps, a sonné le glas de son attachement au sol natal, et à sa famille. Ce n'est d'ailleurs pas sans virulence que Marion parle de l'hypocrisie et de l'intéressement des « Noirs » en toute chose, et qu'elle rationalise son départ d'Afrique : « Mais si je suis venue en France, je suis parentée avec des Noirs, moi. Je suis née seule dans le ventre de ma mère ».

maison de retraite. / Pourquoi vous avez quitté cette maison de retraite ?/ Parce qu'on s'y sentait pas bien. On ne se sentait plus en sécurité, M. Le Bon non plus. »

Fleur vit aussi sa situation actuelle comme un défaut d'autonomie, et imaginer que les difficultés durent est pour le moins inquiétant. Avec M. Le Bon, elle vit aussi bien que possible dans les centres d'accueil, qui leur offrent certaines ressources inattendues pour supporter et surmonter les problèmes de logement. Ainsi sa sociabilité est-elle tournée pour l'essentiel vers des hébergés. Elle parle d'eux comme des « amis » de son couple, et ne tarit pas d'éloges sur ces personnes « formidables » et « drôles », comme Pierre-Yves. La conversation permet de se défaire du marasme alentour, de contourner le mouron ; les amis n'hésitent pas non plus à s'entraider :

« Comme le dit Pierre-Yves, ils ont énormément de choses en commun sauf que l'un est beaucoup plus jeune que l'autre, il pourrait être son petit frère. Ils s'entendent à merveille et ça me fait plaisir pour eux parce que vous me direz qu'ici ce n'est franchement pas toujours très gai (...) Et bon, on se rend mutuellement service. Admettons par exemple, ils fument tous les deux. Pierre-Yves fume la pipe avec son tabac, s'il est en panne, il fume une cigarette, alors il me demande : tu veux une cigarette ? Disons que, comme ça, la journée se passe plus facilement. »

Fleur parvient même à donner une valeur positive à ce moment à bien des égards difficiles, à cette incertitude tenace et inquiétante. La rencontre opportune de personnes « adorables » contribue à atténuer les effets redoutables du changement de vie, et à transformer l'inquiétude en destinée inévitable, avec laquelle il faut faire au mieux :

« Dans votre relation avec Monsieur Le Bon, ça a changé les choses ?/ Ici ?/ Oui, depuis que vous êtes là./ Oui, parce que nous ne sommes pas toujours seuls, c'est-à-dire on ne peut pas discuter ensemble vraiment comme avant parce que nous étions que tous les deux avec notre petit chat. Mais nous avons fait justement la connaissance de ces garçons adorables qui sont amusants et pas seulement distrayants mais une ouverture sur la vie que je ne connaissais pas avant. Et lui aussi, c'est pareil, c'est une expérience comme une autre. C'est vrai, c'est une expérience que je ne croyais pas faire. C'est le hasard qui a voulu ça. »

Les personnes appréciées au sein du foyer font pourtant exception dans un environnement par ailleurs peu accueillant pour un couple, pour son intimité notamment, et réservant certains aspects malveillants, en la présence de « racontars » :

« Ici avec les gens du centre, ça se passe bien, ils savent que vous êtes... / Oui, ça dépend lesquels, ça dépend lesquels. C'est malheureux, mais parfois il y a des mauvaises langues. / Dans les gens qui travaillent ici ?/ Non, non, non, pas les personnes qui travaillent ici, certainement pas, je m'entends parfaitement avec les personnes ici, mais il y a des personnes qui sont ici et qui sont très mauvaises langues. Je n'aime pas ça. Je n'aime pas les personnes qui étalent leur linge sale en public. Je considère qu'on garde ça pour soi et ça me fait mal sûrement pour les personnes qu'ils critiquent. Mauvaise langue dans le sens qu'elles peuvent pas se passer de dire du mal. »

La vie en centre amène donc des recompositions de l'entourage quotidien et familial, la sélection de quelques personnes de confiance, et un recentrement sur les priorités et les inquiétudes du couple. Toutefois, cela ne s'accompagne pas d'un surplus de désir, au contraire. Les relations sexuelles entre Fleur et M. Le Bon sont dorénavant inexistantes, et Fleur relie leur disparition à la détérioration de leurs conditions de vie, bien que le partage charnel n'ait jamais été l'épicentre de

leur union. Leur dernier rapport sexuel remonte à « 6 ou 7 ans » avant l'entretien, dans leur appartement, et son motif même n'était pas un désir foudroyant, mais l'opportunité de se réchauffer alors qu'il faisait un « froid de canard ». En somme, « rien de spectaculaire ». Depuis, tous les deux ont résidé dans une maison de retraite, quittée pour des raisons qui n'apparaissent pas très claires¹⁷³, puis dans des centres d'hébergement. Ils n'ont pas refait l'amour. M. Le Bon s'en est plaint un temps, mais il n'en parle plus. Cette quasi-absence de relation sexuelle, cette atonie du désir (« ça fait longtemps que je ne ressens plus rien »), ne pose plus problème en effet, des soucis plus urgents de relocation les concernant tous les deux, au quotidien :

« Il y a des lieux où vous pouvez vous isoler si vous avez envie d'être tous les deux ? / Oh non, l'idée me passerait pas par la tête et lui non plus. Il est infiniment trop inquiet de ce qui nous attend, ma chère. On ne parle que de ça d'ailleurs. C'est ça qui m'importe. De temps en temps, on se tient la main fortement pour oublier un peu la situation dans laquelle nous nous trouvons. »

« Le côté sexuel n'est pas exactement un problème pour moi. »

Leurs échanges physiques paraissent ainsi se réduire à des manifestations ponctuelles de réconfort, d'encouragement réciproques pour affronter ensemble les problèmes qui les inquiètent. Comme Marion, Fleur a noué une relation amoureuse considérable avec l'homme qui l'aïda à surmonter la disparition de son premier grand amour ; à sa différence, elle vit encore à ses côtés, et doit faire face avec lui à un problème prépondérant, ressentie comme une inquiétude profonde et constante, qui prévaut sur tout autre genre de soucis et laisse en sommeil le désir charnel. Les baisers, les embrassades, sont autant de gestes de réconfort, qui ne suscitent pas ici de trouble ou d'émoi augurant d'échanges sexuels¹⁷⁴. La rue ne paraît donc pas introduire de discontinuité dans le sentiment amoureux, et s'affirme comme une épreuve de plus pour le couple. En revanche, l'arrivée dans le monde de l'urgence sociale a provoqué une dégradation des conditions de vie, qui a suscité une diminution du désir sexuel chez Fleur, et prolonge la suspension des pratiques sexuelles.

¹⁷³ Fleur mentionne des problèmes avec les personnels du foyer, mis au courant de leur statut passé, à l'un et à l'autre, d'agents secrets au compte des services secrets anglais. L'enquêteur n'a pas paru étonné de l'explication, peut-être parce que Fleur est anglaise, fille de militaire, que M. Le Bon était « commissaire divisionnaire », que l'éloquence de Fleur, le soin apporté par elle à répondre en détail à chacune des questions posées, renforçaient la vraisemblance de chacun de ses propos. L'important ne nous paraît pas pourtant d'authentifier ses propos, mais plutôt de remarquer leur direction d'ensemble, la forme de relation conjugale confortable, réconfortante, mutuellement nécessaire qu'ils dessinent, la portion congrue à laquelle ils ordonnent donc toute pratique sexuelle à l'heure où des questions bien plus conséquentes (i.e. de nature à changer leur vie ensemble) les soucient et les mobilisent.

¹⁷⁴ Cette absence de rapports considérés comme sexuels par Fleur suscite d'ailleurs chez elle, dans le cours de l'entretien, une interrogation sur la normalité de cette absence. Interrogation qui n'apparaît pas dans les deux autres enregistrements. Cette réflexion confirme à nos yeux l'idée que chez ces veuves, le désir charnel s'est évanoui, au point que la mise en exergue de cette extinction puisse produire une prise de conscience étonnée, qui ne se transforme pas pour autant en inquiétude.

La vie affective et sexuelle de Marie, Marion et Fleur se comprend donc au regard de leur statut de veuve, et des positions différentes qu'elles occupent par rapport au deuil.

Toutes les trois ont subi la perte de leur époux comme un choc. En proie à un repli sur elles-mêmes, elles sont sorties de leur torpeur grâce au secours d'un tiers bienveillant, qui deviendra leur amant. Mais au moment de l'entretien, la relation amoureuse avec cet homme est compromise pour chacune des entretenues. Cet homme est mort dans le cas de Marion. Marie s'en est éloignée volontairement. Fleur vit encore à ses côtés, mais leur couple n'est pas moins soumis à rude épreuve.

Marion, isolée, désespérée, déboussolée, ne parvient guère à se projeter au-delà de la douleur qui l'accapare, et de la « mission » qui lui incombe (retrouver le corps du défunt). Passer le plus clair de son temps dans des structures d'accueil destinées aux plus démunis ne paraît pas la bouleverser. Son entourage est indistinct, elle ne compte plus sur personne pour l'aider. Son désir semble également éteint, tant lui importe de pouvoir faire son deuil.

Après avoir traversé un second deuil, survécu à une grave maladie, Marion considère que sa vie est faite, et aspire à un bien-être physique, qui passe notamment par l'agrément d'une apparence flatteuse, qui attire les regards, et dont le maintien n'est pas perturbé par sa présence en centre d'hébergement d'urgence.

Fleur, enfin, est toujours accompagnée de l'homme qui la soutint durant son deuil, M. Le Bon. Elle partage avec lui aujourd'hui une nouvelle épreuve, celle de la rue, dont elle tient à sortir au plus tôt. Avec M. Le Bon, Fleur partage inquiétudes et réconfort, dont les marques sont des gestes de tendresse et d'affection non sexuels.

Ainsi, tout en partageant une même trajectoire conjugale, Marie, Marion et Fleur ne décrivent pas moins des moments différents par rapport à l'épreuve du deuil et, par là, des perspectives distinctes, concernant aussi bien leur séjour dans l'hébergement d'urgence, que leur vie affective et sexuelle.

Chapitre 6

Ne pas appartenir à un milieu nocif : Ressources et contraintes de la présence en CHUS

Nous allons maintenant décrire un groupe où la définition de la présence en centre est vécue comme une étape : le centre offre une ressource transitoire pour des personnes qui ne se considèrent pas comme SDF, permet d'échapper à un milieu présenté négativement et de formuler un nouveau projet de vie, mais pourrait à long terme devenir un obstacle à ce même projet. Cette définition de la situation est partagée par Nicolas, Mohammed, Yves, Nadia et Virginie ainsi que par l'ensemble des personnes qui vivent « la rue » comme une rupture biographique conséquente et ne se considèrent pas pour autant sans-abri.

La conduite de ces cinq individus est orientée par le milieu dont ils tiennent à s'éloigner. A ce titre, leur situation rappelle celle des femmes qui présentent la rue comme un recours utile en vue de quitter la sphère conjugale. Mais alors que le milieu que ces femmes cherchent à fuir est réduit à la figure de l'époux, aucun personnage ne saurait résumer, dans le cas de Nicolas, Mohammed, Yves, Nadia et Virginie, le monde à mettre à distance. De plus, contrairement aux femmes mariées, un retour temporaire vers les univers criminels dans lesquels prenaient place Nicolas, Yves et Mohammed est envisagé par ces derniers comme un dernier recours si leur tentative de sortie du milieu venait à échouer. Pour Nadia et Virginie, revenir durablement dans la sphère familiale oppressante, ou dans le monde psychiatrique, n'est certes pas envisagé, mais l'une comme l'autre veulent prouver à ceux qu'elles fuient qu'elles sont capables de faire leur vie, loin d'eux et sans eux, cette tension n'apparaissant pas dans le groupe des femmes tentant d'échapper à leur époux. En effet, ces univers, au contraire du mari quitté par les femmes, peuvent encore fournir des ressources à ces personnes : pour les uns, ces ressources sont d'ordre matériel et relationnel ; pour les autres, le milieu nocif est une contre-référence, mais une référence quand même, à laquelle il convient de se mesurer, en faisant la démonstration de sa capacité à s'en sortir ; ressource s'entend alors comme source de motivation. Sur ce point, les membres de ce groupe sont plus proches des gens en rupture avec l'insertion, notamment les jeunes migrants qui conçoivent leur présence dans un dispositif d'urgence sociale comme une parenthèse amenée à se refermer, pour lesquels un retour au « bled » peut constituer une porte de sortie honorable, ou pour lesquels il s'agit de prouver qu'ils peuvent se sortir d'affaire. Toutefois, le rapport à l'univers précédant l'entrée en centre est présenté de manière différente, figure repoussoir chez Nicolas et les autres membres du groupe, faisant courir le risque de remettre en cause l'horizon souhaité de normalité, ce qui n'est pas le cas pour les migrants en rupture avec l'insertion.

Le groupe emprunte donc des traits caractéristiques aussi bien aux épouses s'éloignant dans la rue de leurs maris, qu'aux gens en rupture momentanée avec l'insertion, mais sa particularité repose bel et bien sur le fait que le monde d'où est issue la définition de la situation est présenté négativement (comme pour les épouses) mais réserve encore des ressources pour quitter la rue (la rue comme parenthèse).

Présenter ainsi sommairement Nicolas, Yves, Mohammed, Nadia et Virginie, permet de formuler certaines pistes d'interprétation de leur vie affective et sexuelle. Voulant s'éloigner d'un monde nuisible, ils mettent probablement à distance des formes de habituelles sociabilité et des opportunités sentimentales ancrées dans ce milieu. Est-ce pour autant problématique à leurs yeux, dans la mesure où leur objectif est d'échapper à la nocivité de cet environnement ? La présence en CHUS offre, comme nous l'avons dit, des ressources provisoires dans la fuite d'un milieu jugé nuisible, mais contraint aussi sans doute les projets de chacun. Cette ambivalence de la rue a-t-elle une traduction dans leur vie affective et sexuelle ?

Nous essaierons d'apporter des réponses à ces différentes questions. Écoutons d'abord Nicolas, Yves, Mohammed, Nadia et Virginie présenter leur situation et leur perception du centre d'urgence, qui laisseront apparaître une perspective commune, malgré des trajectoires biographiques dissemblables. Nous pourrons alors restituer la variété de leurs expériences affectives et sexuelles, mais également éclairer la signification, pour les personnes interrogées, de ces expériences, par le croisement de variables biographiques et de leurs rapports aux conditions de vie en centre d'hébergement d'urgence.

1. Le centre comme ressource ponctuelle et contrainte possible pour ne plus appartenir à un milieu nocif

Définir le centre comme une ressource ponctuelle, avec ses avantages et ses inconvénients : voilà le point commun de personnes aux trajectoires bien différentes, aux ambitions diverses, aux soucis variés. Il importe de s'attarder sur cette communauté paradoxale, pour saisir tout le poids de cette définition partagée de la situation dans la vie affective et sexuelle de chacun.

1.1. Une perspective commune sur la vie en centre qui recouvre des éléments biographiques et des présentations de soi variés

Cette définition de la situation commune recoupe des trajectoires dissemblables : les personnes rencontrées ont presque le même âge, mais ne fuient pas le même milieu, et ne sont pas à un stade identique de formulation du nouveau projet de vie. Nicolas, 35 ans, est un ancien jockey, surveillé par la police, pour des histoires de vol et de viol ; il vit dans la rue depuis 3 ans, mais déclare pouvoir retourner du jour au lendemain dans sa famille en Guadeloupe. Il a pour projet de remonter à cheval, pour remonter la pente, du moins pour stabiliser ses conditions d'hébergement et retrouver un confort qui commence à lui faire défaut. Mohammed, 34 ans, vient de perdre son logement, après avoir été licencié pour fraude. Il dort dans des centres d'urgence depuis trois mois. Il vit en France depuis son adolescence et des problèmes médicaux ayant entraîné son hospitalisation. Il n'envisage pas un retour en Algérie et souhaite rompre avec son passé de dealer pour pouvoir mener une vie apaisée. Yves, 32 ans, loge dans des squats ou des foyers depuis 6 ans, et vit dans l'entourage de toxicomanes. Il déclare ne posséder aucune voie de sortie familiale ou amicale et vivre dans une grande solitude. Il aimerait sortir du milieu

des toxicomanes et de la drogue, qu'il rend responsable de sa solitude affective. Nadia a 25 ans, dort depuis neuf mois en CHUS, après avoir échappé au joug familial et à un mariage forcé en Tunisie, fomenté par son oncle, soutenu par ses parents. Avant de reprendre un contact régulier avec ses parents, elle veut se remettre en forme, et leur montrer qu'elle n'a pas besoin d'eux pour vivre. Virginie, 34 ans, passe ses nuits dans un CHUS depuis un mois, après avoir quitté un appartement thérapeutique ; elle vit depuis des années dans le circuit de l'assistance psychiatrique, et considère sa situation actuelle comme un échappatoire.

Autrement dit, bien que ces personnes ne se définissent pas au regard d'un même milieu, bien qu'elles aient passé des temps tout à fait variables dans la rue, et projettent diversement leur vie future, toutes considèrent la rue comme un moyen pour s'éloigner d'un monde malveillant.

Ces trajectoires dissemblables donnent d'ailleurs lieu à des présentations de soi différentes. Nicolas se donne à voir comme un voyageur (« Je suis un saltimbanque depuis que je suis jeune quoi, donc je ne m'éternise pas à un seul endroit » ; « Je suis partout à la fois »), « sans attache », familiale, amicale, ou sentimentale. Comme il le répète à maintes reprises : « Je suis là, je suis là. Je suis pas là, je suis pas là ». Mohammed se décrit comme un homme choqué du changement de ses conditions de vie. Il se retrouve, de fait, dans la « galère », humilié de ne plus avoir accès à certains biens auparavant ordinaires¹⁷⁵. Yves se présente comme un toxicomane en repentance, qui a assez perdu de temps à cause du « produit » et de ses méfaits. Nadia déclare quant à elle se cacher du regard de ses parents, de leur domination ; elle craint des représailles en réponse à sa rébellion. Mais elle ne compte pas rester trop longtemps encore en CHUS, dont la population l'indispose, et espère bien accéder à court terme au monde professionnel. Elle tient, en somme, à être « libre » des ses mouvements et des gestes. Virginie, enfin, se dit en lutte permanente contre le stigmate dont on l'afflige, d'être « folle » ou « attardée mentale ». De fait, les quatre personnes réunies dans ce groupe ne partagent guère de caractères biographiques communs et déterminants dans la définition qu'elles donnent d'elles-mêmes. Malgré tout, leur rapport au CHUS est tout à fait semblable, et ne doit pas manquer de nous interpeller. Il est étonnant que des personnes aux univers de sens et aux trajectoires si variés conçoivent sous un même rapport leur présence en centre d'hébergement. C'est ce trait transversal qu'il faudra interroger en saisissant comment une même perspective sur la rue vient recomposer des univers de sens divers.

1.2. Le centre d'hébergement d'urgence comme une ressource

Encore faut-il au préalable rendre compte des qualités propres du centre d'hébergement, comme ensemble de ressources et de contraintes pour chacun des interviewés. Voyons donc tout d'abord en quoi les personnes interrogées perçoivent le centre comme une ressource. Pour Virginie, l'accueil dans les CHUS, la vie qui s'organise autour des horaires d'ouverture et de fermeture du centre, les personnes qu'elle y rencontre, sont autant d'appuis conséquents pour ne plus apparaître comme folle aux gens alentour :

¹⁷⁵ Ne plus pouvoir se parer affecte ainsi non pas tant l'estime qu'il a de lui, ou sa tenue, que sa volonté de sortir du milieu et de la rue, par une voie légale. La difficulté de se présenter conformément à l'apparence qu'il souhaite l'indigne et l'enrage, cet extrait en témoigne : « Je touchais 100 et quelques euro, je gaspillais presque 2000 euro par mois. Attends, je ne me suis jamais privé moi. Maintenant ça fait quatre mois que j'ai pas acheté une bouteille de parfum, ça c'est grave ». La rupture de la familiarité à certains objets, constitutifs de sa propre identité, confine à l'insupportable, et configure la rue comme un milieu de plus en plus inhospitalier. Sur le rapport entre la mobilisation de soi et un environnement devenu insupportable, voir Breviglieri M., « L'insupportable », document de travail du GSPM, Paris, 2006.

« Au centre, tu t'es fait des amis ?/ Euh, des amis, non, mais des personnes sympathiques, oui. En fin de compte, j'aime mieux rester au centre que d'aller dans le foyer [accueil psychiatrique] parce que j'ai pas envie (...) Revenir dans le lieu où j'ai vraiment souffert, ça me fait rappeler des mauvais souvenirs. »

Le centre est une solution d'autant plus favorable pour elle, qu'elle le décrit comme une alternative à un foyer faisant partie du monde qu'elle rejette :

« Le foyer, mais je crois que je vais refuser, j'aime mieux encore rester ici, trouver peut-être une activité pour pas que je replonge. Je sais comment faire et je veux plus avoir de contacts avec eux. Eux, ils me disent que c'est pas bien, faut pas tout couper, mais moi je veux réussir. »

Nadia conçoit également le centre comme un étape en vue d'une insertion, dont elle veut être la principale actrice, contrairement au souhait de ses parents et de sa famille. Alternant, dès 15 ans et pendant quelques années « famille d'accueil, foyer ; famille d'accueil, foyer », quittant l'armée par la suite, alors qu'elle semblait y avoir trouvé sa voie, elle paraît, du moins le suggère-t-elle, incapable, aux yeux de ses parents, de s'en sortir. Son refus d'épouser un homme qu'« [elle] ne connaît pas », choisi pour elle sans qu'elle ait son mot à dire, est un affront pour ses parents, qui voyaient là, croyons-nous, une solution pour offrir une vie stable à leur enfant. Nadia veut donc aujourd'hui prouver à ses parents qui n'ont pas cru en elle qu'elle peut s'en sortir seule. Elle décrit aussi le chemin censé l'amener à l'autonomie comme une série de paliers. Le centre, dans ce parcours, est un endroit où attendre convenablement :

« Tes parents, tu les vois toujours ? / Non, j'ai pas de contact depuis un an. En fait, j'ai écrit à ma mère parce que c'était son anniversaire, mais je lui ai dit que je préfère pas la voir parce que je ne suis pas prête. Je préfère attendre de faire mes dents, d'avoir une bonne situation, qu'ils voient que j'ai mon appartement, comme ça ils vont pas me dire : « ouais, ben reviens. »

« J'allais dans mon pays et puis je revenais, j'allais dans mon pays. Et puis là, j'en ai eu marre, je vais rester ici et je vais d'abord faire ma santé et puis après le travail. »

Pour Virginie et Nadia le centre apparaît ainsi comme un refuge, où elles peuvent se remettre en forme, pour triompher de l'image déplaisante que des gens proches d'elles leur renvoyaient avant qu'elles ne quittent leur environnement familial.

Pour Yves, l'hébergement d'urgence est également une transition nécessaire et appréciable vers une post-cure, qui signifierait la fin de ses accointances avec la « came » et le « trafic ». Dans un projet de sortie d'un milieu nuisible pour soi, dévalorisé et dévalorisant, l'urgence sociale est donc perçue comme pouvant fournir des ressources tout à fait bénéfiques. Il associe la rupture avec une femme, avec laquelle il a vécu trois ans et a eu une fille, au « produit » qu'il consommait de plus en plus. A la suite de cette rupture, il s'est retrouvé à la rue et a fréquenté exclusivement des toxicomanes. Il a maintenant l'espoir d'en sortir, d'éviter ainsi d'avoir à nourrir de nouveaux regrets conjugaux, d'endurer de nouvelles épreuves douloureuses (comme la prison), et d'accéder enfin à une post-cure. En tout cas, dorénavant habitué des centres, il affirme que :

« Là, c'est moins l'escalade, et j'espère qu'il n'y aura pas de dégringolade. En tout cas je ne me l'autorise pas (...) Si je me donne à fond, y a pas de raison que j'obtienne pas une post-cure, et je pourrais obtenir cet appartement thérapeutique dont j'ai besoin, et un travail. Parce que j'ai des obligations

judiciaires aussi à remplir. Et la prison quoi c'est... Je veux plus en entendre parler. Je veux plus faire un jour de prison. »

Mohammed perçoit lui aussi le centre comme une ressource provisoire, lui permettant d'assurer une transition entre une vie facile, où il ne se « [prive] de rien », alimentée par l'argent du trafic de drogue, et une vie « tranquille » :

« Je faisais des petites magouilles de droite à gauche, mais j'avais de l'argent qui rentrait. Tout le monde profitait de mon argent, et quand je suis tombé en galère, j'ai trouvé personne (...) Là, je suis en train de voir avec mes assistantes sociales pour avoir un logement soins et habitat. Donc normalement ça va aboutir à quelque chose. Je suis en train de rechercher un emploi pour faire ma vie tranquillement. »

Enfin, Nicolas présente sa présence en centre comme un moyen de tenir la police à distance :

« [Parlant de la possibilité de se mettre en couple] J'ai préféré garder mon Samusocial (rires). Comme je disais précédemment, j'avais eu des problèmes avec la police que j'avais sur le dos, qui voulait me faire tomber pour viol et des conneries comme ça. Donc je préférais m'abstenir et rentrer dans le Samu tranquillement que d'avoir des problèmes. Au moins, je suis sûr que le lendemain matin, j'aurais aucun problème de ce côté-là. Donc c'était plus une sécurité qu'autre chose. »

Pour tous, le centre d'hébergement d'urgence semble donc une ressource matérielle satisfaisante en vue d'échapper au milieu nocif. Le centre apparaît comme un lieu de repos, de protection, de dissimulation. Mais peut-il l'être indéfiniment ? C'est une question que soulèvent les individus entretenus, et à laquelle ils répondent unanimement par la négative.

1.3. Le centre est une solution satisfaisante, mais imparfaite et qui doit demeurer transitoire

Percevoir le centre comme une ressource favorable à la réalisation d'un nouveau projet de vie ou à l'actualisation d'un projet contrarié n'interdit pas, cependant, d'en pointer les défauts. Le centre peut ainsi contribuer à cerner la personne dans un monde qui n'est pas le sien ou qu'elle ne veut pas voir devenir le sien, ce qui se traduit par une mise à distance des autres hébergés. Écoutons Mohammed à ce propos :

« Quand j'ai les moyens, je pars dans les hôtels parce que j'aime pas rester ici, ça fait changer (...) Quand je vois les gens ici, d'un côté c'est pas leur faute, d'un côté c'est leur faute. Y'a des gens qui aiment les centres, qui y sont habitués, ils peuvent plus sortir des centres. Ils sont plus motivés parce qu'ils sont fainéants. Quelqu'un qu'est jeune par exemple, moi j'ai 34 ans, je vais pas m'habituer à rester ici, parce que tu dors, tu manges, tu sors à 11 heures, tu fais ta grasse mat' et tout, mais c'est des mauvaises habitudes. Si j'avais le RMI, je prendrais une chambre d'hôtel, je serais plus tranquille. »

Demeurer en centre d'urgence ne peut donc pas apparaître une solution idéale, ni surtout pérenne. Tous envisagent d'ailleurs une sortie du centre, à plus ou moins longue échéance.

Virginie, sans doute la plus satisfaite de sa nouvelle situation, n'affirme pas moins que ce ne peut être une solution durable. Elle projette ainsi de vivre avec une amie. Elle voit d'ailleurs, qu'aux yeux de la plupart, elle est « tombée bien bas ». Nicolas, pour sa part, distingue très clairement la vie dans les centres d'urgence et « [sa] vie » : « C'est une situation que je me vis, mais en même temps c'est pas exactement ma vie », « c'est juste une parenthèse personnelle ». Yves espère, nous le répétons, accéder à une post-cure, qui l'éloignerait du monde de la drogue, et de celui de l'urgence sociale. La solution satisfaisante représentée par l'hébergement d'urgence ne saurait donc trop durer. Dans le cas contraire, les gens risquent l'épuisement ou un stress intense, qui pourraient devenir tout à fait démobilisateurs à force de se maintenir.

Nadia décrit ainsi ces inconvénients de la vie en centre d'urgence, qui font qu'aujourd'hui, elle en a « marre », elle est « stressée », « [saoulée] ». Ces inconvénients tiennent à l'impossibilité d'avoir un lieu à soi, aux personnes co-hébergées, et au manque de souplesse ou de sympathie des personnels accueillants :

« Moi en ce moment je suis stressée, dit Nadia. C'est ce qu'il a vu le médecin, il m'a donné un truc pour ça. Des fois, je craque. Le fait de changer de chambre, de dormir avec une personne qui pue. En plus, ils savent que normalement ... ils savent qu'y a des limites. Mais de changer de chambre à chaque fois, ça m'énerve. »

« J'en ai marre des foyers, j'en ai marre... J'ai envie de m'en sortir. Sincèrement, j'ai envie de m'en sortir. »

Vivre dans l'urgence et ne pas l'accepter peut également inciter à recourir à d'anciennes pratiques, à d'anciens réseaux pourtant décriés : faire un pas en arrière (retourner aux affaires) pour faire deux pas en avant (quitter la rue, échapper au milieu, se poser), et éviter de craquer. Mohammed l'exprime très clairement, et décrit ce qui pourrait être un recours face à une fatigue accumulée trop grande :

« Demain, je vais voir un ami : voilà, tu m'avances 200 grammes de coke et je vais le dealer, Madame. Je suis dans un quartier, quand je vends 10 grammes, j'ai 500 euros dans la poche, je paie la meilleure chambre d'hôtel, mais j'ai pas envie de retoucher à ça. Mais là, ce que je vois, ils sont en train de me pousser à faire ça. »

« Bon j'espère que ça va bouger ces jours-là, mais c'est une galère. Qu'est-ce vous voulez que je fasse ? Bon, s'il reste le dernier moyen, le dernier moyen, c'est de retourner dans le milieu parce que je peux plus tenir. »

Virginie, Nadia, Yves et Nicolas ne disent pas autre chose que Mohammed, bien qu'ils ne soient pas parvenus, apparemment, au même niveau d'exaspération et de frustration.

Le centre est ainsi défini de manière paradoxale, à la fois ressource ponctuelle et figure repoussoir : une simple étape sur le chemin d'une nouvelle vie. En quoi cette définition de la situation commune conduit-elle à une réorganisation de la vie affective et sexuelle ? Produit-elle donc, indirectement, une rupture dans la biographie affective et sexuelle des uns et des autres ?

2. Des trajectoires affectives et sexuelles diverses

Avant d'observer en quoi la présence en centre d'urgence joue sur la vie affective et sexuelle des personnes du groupe, il convient aussi de noter la diversité de leurs trajectoires sexuelles avant l'entrée en centre. Par là, nous verrons mieux en quoi la présence dans un centre d'hébergement d'urgence vient contrarier ou non la vie affective et sexuelle des personnes interrogées.

2.1. Des trajectoires ancrées dans des milieux variés

Ces trajectoires affectives et sexuelles¹⁷⁶ sont fortement marquées par le milieu que les personnes interrogées tentent de fuir. Ce milieu est ainsi le lieu de sociabilité propre des individus entretenus, et imprègne fortement leurs perceptions des relations. Ces relations sont frappées du sceau du déni chez Virginie, de la précarité et de l'échec chez Yves, de la solitude chez Nicolas, de la méfiance chez Mohammed et Nadia. Autant de caractéristiques qui se rapportent, du point de vue même de ces gens, au milieu dont ils s'éloignent, et à la place qu'ils y occupaient.

La trajectoire affective et sexuelle de Virginie est ainsi indissociable de son ancrage dans l'univers psychiatrique et des tourments qui sont à l'origine de son entrée dans ce monde. Elle a souffert d'hallucinations de 1997 à 2003 ; elle est prise en charge depuis lors. Elle vit à cette époque avec Vincent, dont elle se sépare « à l'amiable » en 2001. Elle loge ensuite, semble-t-il, dans un appartement thérapeutique. Elle est plusieurs fois hospitalisée, fréquente un « club thérapeutique » en 2003, avant d'être orientée vers un centre d'accueil social par son assistante sociale. Par univers psychiatrique, nous référons à plusieurs éléments de son discours renvoyant à un monde selon elle malsain, peuplé de spécialistes (psychologues, psychiatres) qui font profession de la comprendre, s'efforcent de mettre des maux sur ses mots à elle, mais négligent finalement ses propres aspirations à la normalité :

« Vers la fin [au club thérapeutique], ça s'est très mal passé parce que pendant ma dépression, je me suis fait des films et il m'ont pas compris, donc je les ai salement envoyés valdinguer. Ca a été très chaud. Mais j'en ai tiré une leçon positive. Le principal, c'est de m'en sortir. J'aime pas qu'on me ressasse : « oui, ça s'est mal passé, faut être suivie, faut pas se couper ». Parce qu'on me brutalise et je veux pas. Je veux réussir par moi-même, même si je suis un peu arriérée mentale (...). / Quand tu dis qu'on te brutalise ? / Ben c'est-à-dire qu'on me harcèle moralement, je sais pas : « oui, faudrait que t'ailles à l'hôpital, t'es pas bien ». Ils ont pas compris dans la thérapie que si on met des mots sur les paroles, ça veut dire qu'il n'y a qu'une partie de faite (...). Eux ils ont traité que mes voix, ça m'a fait que dalle. Mais ils ont essayé, mais c'est pas de leur faute. »

« Eux, ils ont pas envie de me voir. Peut-être qu'ils ont trouvé ça négatif, mais moi aujourd'hui, je m'en suis sortie. Grâce à qui ? Grâce à Vincent (...) C'est le seul qui m'a respectée. »

¹⁷⁶ Nous présenterons le plus souvent ensemble les trajectoires affectives et sexuelles des interrogés, et ne les séparerons donc pas dans l'analyse, suivant par là le mode de description des personnes elles-mêmes. Leurs vies affective et sexuelle sont ainsi intriquées discursivement, sans doute parce que leur milieu de sociabilité était également celui du recrutement de partenaires amoureux ou sexuels.

La seule relation amoureuse qu'elle présente comme telle dans l'entretien a donc eu lieu avec une personne qui lui permettait d'échapper, un temps en tout cas¹⁷⁷, à ce qu'elle présente comme les affres de « la vie psychiatrique ». De même, sa seule amie véritable (outre Vincent) est sa « sœur de lait », Marie, qui la voit autrement que comme une folle. Le poids du regard stigmatisant des autres paraît de fait déterminant dans l'élection, du moins au moment de l'entretien, des personnes qui comptent pour elle.

Sur le plan de la sexualité, Virginie considère aussi qu'elle pâtit de son corps « répugnant », et d'être comme dépossédée, lors de l'étreinte, de tout contrôle d'elle-même. La sexualité est ainsi mise à distance. Elle ne se souvient plus exactement de la date exacte de son dernier rapport sexuel, mais c'était certainement avec Vincent, nous dit-elle. En tout cas, elle ne désire pas avoir de rapport charnel à l'heure de l'entretien. Elle s'explique :

« Peut-être parce que j'aurais honte et je me considérerais comme une pute, j'aurais pas de plaisir, parce que je veux vivre pour moi, quoi. »

La phrase semble renvoyer à la signification biographique qu'attribue Virginie à son histoire sexuelle. Elle dit en effet que « [sa] vie sexuelle a commencé à partir de 10 ans ». Son père nourricier aurait abusé d'elle à plusieurs reprises, sans pénétration. « Après de faire l'amour, je pouvais pas, ça m'écoeurait plus qu'autre chose ». Elle relate que les psychiatres l'ayant prise en charge associent, chez elle, l'acte sexuel avec une cessation de sa volonté. Contentons-nous de constater que les pratiques sexuelles apparaissent, pour Virginie, secondaires, dans sa relation amoureuse la plus longue et la plus importante, avec Vincent. Elle n'éprouve pas de grand bonheur charnel, se donne à lui « pour lui faire plaisir, mais c'était trop long et ça [lui faisait mal] ». Le discours de Virginie est imprégné, pensons-nous, par les discours psychiatriques qu'on lui a tenus, et selon lesquels elle refuserait de perdre le contrôle d'elle-même¹⁷⁸. Mais importe sans doute moins l'origine de son discours, que ses effets sémantiques. Ainsi, que ce soit dans ses relations sexuelles avec Vincent, lors de sa première expérience, ou avec Louis, amant de quelques soirs et seul homme à l'avoir « mis en extase »¹⁷⁹, tous ces moments sont vécus sur le mode de la contrainte et de la soumission. Du reste, durant l'entretien, elle dit qu'elle s'opposerait à toute relation sexuelle, car elle ne reconnaît plus son corps, sensiblement amaigri depuis un an, et devenu un dépôt de « vergetures », somme toute « répugnant ». La sexualité n'est vécue positivement que sous l'angle de la reproduction, mais ce n'est pas d'actualité pour elle, d'autant moins qu'elle n'est pas certaine de pouvoir avoir des enfants.

Virginie insiste donc, lorsqu'elle parle de sa vie affective ou sexuelle, sur l'importance du regard d'autrui, vite stigmatisant, et dont elle peine à se débarrasser. Remarquons alors l'analogie entre la soumission, dans le monde psychiatrique, au regard des autres et la soumission dans l'acte sexuel (qui prend aujourd'hui la forme d'une perte de contrôle de soi), et soulignons la neutralisation de ces souffrances apportée par son arrivée en centre d'urgence. Nous comprendrons mieux, par la

¹⁷⁷ Elle vit avec Vincent 4 ans, durant lesquels il se révèle un compagnon précieux, pas un instant stigmatisant ou culpabilisateur. En ce sens, nous semble-t-il, Virginie déclare que Vincent l'a sauvé de l'emprise des professionnels du monde psychiatrique, dont la parole est, pour elle, étouffante, voire ankylosante, produisant et maintenant un statut d'assisté. Virginie donne une illustration claire de la proposition de G. Simmel (*Le pauvre in Sociologie*, Paris, PUF, 1999), qui définit l'existence des pauvres par le recours à l'assistance, retravaillée par E. Goffman, dans *Asiles ou Stigmate*, qui montre l'exigence capacitaire considérable, requise pour se défaire de l'étreinte paralysante du regard « normal », agir et se croire autre que l'on nous montre (*Asile*, op.cité ; *Stigmates*, op. cité).

¹⁷⁸ Cette interprétation jouit d'un certain crédit auprès de Virginie, cf. note suivante.

¹⁷⁹ « A un moment, c'était la première fois de ma vie que j'avais des réactions. J'ai eu peur, j'ai arrêté tout de suite. J'ai trop peur. Je l'ai dit à mon psy et il m'a dit que, moi, j'essaye de contrôler. »

suite, les bénéfiques, évidents aux yeux de Virginie, de la venue en centre d'urgence, tant sur le plan de l'estime de soi que sur le plan de la sociabilité.

Comme Virginie, Yves tend à rapprocher la perception de sa biographie sexuelle et affective de l'univers qu'il essaie de fuir, celui de la toxicomanie. Ses principales relations sont ainsi liées au monde de la drogue : « les gens, dit-il, que moi personnellement je vois régulièrement, ce sont des gens qui font du trafic ». Les rapports amoureux qui ont marqué sa vie sont aussi accomplis sous l'autorité de la drogue, qui condamne, estime-t-il face à son interlocuteur, toute relation à l'échec :

« Admettons que t'es avec quelqu'un, à tous les coups, pourquoi ça a cassé, qu'est ce qui fait que ça a cassé ? Le facteur qui fait que ça a cassé, c'est justement le produit, c'est justement le produit, parce que... trop de mensonges, trop de... d'un côté comme de l'autre d'ailleurs. »

C'est le cas avec les partenaires recrutées dans l'univers de la toxicomanie. Depuis trois mois par exemple, il voit une fille qui « se prétend très amoureuse de [lui] ». Il poursuit :

« A un moment, j'avais beaucoup de sentiments quand même. Je me demandais si elle voyait pas qu'on pouvait faire les choses autrement quoi, que de se limiter à ça quoi. Et donc... elle m'a répondu « écoute moi, la cocaïne, il est pas question d'arrêter ». Et... souvent aussi sa consommation excessive de cocaïne l'emmène à avoir des relations avec d'autres mecs, ce qui fait que est-ce qu'on peut réellement parler d'une relation...réussie, je sais pas, je sais pas. »

Les relations sexuelles avec des partenaires toxicomanes sont alors présentées comme précaires et violentes :

« Une fois, je l'ai carrément attrapée, bon elle se débattait et tout, parce que je voulais la porter jusqu'au studio. A un moment, je lui ai mis une gifle, j'y ai été fort quoi. Et ça l'a un peu calmée. Mais bon, moi je sais qu'un couple d'usagers de cocaïne, de crack, ça ne dure pas. C'est voué à l'échec. »

En fin d'entretien, il se résout à ne plus fréquenter de femmes toxicomanes :

« Je pense pas que je me remettrai avec une usagère, en tout cas une usagère fille de la rue. »

Et de revenir, nous semble-t-il, sur sa dernière partenaire, et de la ranger aux archives de sa vie :

« Ah non, parce qu'au bout de trois mois... au bout de trois mois..., en plus..., elle s'est mise à tapiner. »

« Et puis elle je veux dire..., elle mais d'autres aussi, je veux dire, beaucoup de filles sont comme ça, j'en ai connues d'autres aussi. Je veux dire le rapport avec l'argent et tout ça etc., le rapport avec le produit lui-même, ça te bousille les sentiments, ça te bousille... Rien que le produit, ça fout...C'est un tue-l'amour, carrément quoi. »

Discursivement, Yves relègue donc celle qui était décrite comme sa partenaire actuelle au passé, et la laisse dans le monde dont il veut s'extirper.

De fait, l'ensemble de ses relations amoureuses est vouée, à ses yeux, à l'échec, à l'image de la faillite de son couple avec Jane, « avec [qui il avait] flirté gamin », qu'il a revue en Angleterre à 20

ans, par hasard, alors qu'il y allait séjourner six mois chez un ami, et qui demeure « la femme de [sa] vie ». Mais leur histoire, qui a donné naissance à un enfant, s'est arrêtée après trois ans et sa découverte de la cocaïne. Devenu « un véritable tox », Jane lui « [laisse] des chances, des chances [qu'il ne saisit] pas ». Sa séparation coïncide alors avec son omniprésence dans le monde de la toxicomanie, qui ne laisse selon lui aucune chance à l'amour, et l'a d'ailleurs mené derrière les barreaux (pour trafic et possession de stupéfiants).

Les trajectoires affectives et sexuelles de Nicolas, Nadia et Mohammed prennent également sens au regard de leurs modes de vie passés et de l'univers qu'ils tentent de fuir.

La trajectoire de Mohammed peut ainsi être décomposée analytiquement en deux périodes bien distinctes. Tout d'abord, il parle de relations affectives et sexuelles qui rappelle celles des jeunes migrants que nous analysons dans un autre chapitre : une première relation sexuelle précoce (à 13 ans) avec une initiatrice plus âgée, une enfance heureuse dans sa famille mais avec un « grand amour » perturbé par des parents du partenaire¹⁸⁰ :

« Elle était étudiante en médecine. Je l'ai connue au bord de la mer. Donc on s'est connu, on a commencé à sortir ensemble. C'était pas sa mère qui lui montait la tête, mais c'était ses frères et son père. J'ai eu beaucoup de difficultés avec son père. Ils ont même porté plainte, comme quoi je laisse leur fille tranquille (...). Cette fille, vraiment je l'ai aimée, je l'ai aimée profondément. Je lui ai jamais rien caché, j'ai eu des aventures avec des filles, je lui ai jamais caché ça. Mais ça n'a pas marché, y'avait le problème de la famille. »

Symétriquement à ce grand amour, Mohammed confie ne posséder qu'un seul vrai ami, qu'il considère comme son frère, un Algérien qui lui a rendu visite quotidiennement lorsqu'il était hospitalisé :

« J'ai un seul ami madame. C'est un ami, il est toujours en Algérie. Même mes parents ils m'ont dit que j'avais un vrai ami. Depuis tout le temps, même je connais sa femme. J'ai assisté à son mariage en Algérie. On est tout le temps en relation au téléphone et c'est un ami intime. Là je peux dire que c'est plus que mon frère. »

Puis, lorsque Mohammed participe activement au milieu de la délinquance, ses relations amicales, principalement recrutées dans cet environnement, deviennent empruntes de la méfiance caractéristique de ce monde¹⁸¹. Si ses partenaires sexuels sont nombreux (« J'ai jamais eu l'habitude de dormir tout seul ») elles sont également perçues avec méfiance. Il entretient ainsi une aventure avec une femme rencontrée à peu près au moment où il est expulsé de chez lui. Il ne distingue pas sa compagne des précédentes, ne jure ni fidélité ni amour, et s'appuie sur son expérience des femmes pour la tester¹⁸² :

¹⁸⁰ Ce type de relation rappelle l'influence, dans des pays d'Afrique du Nord, de la famille sur les relations affectives, mais également que les « migrants » interrogés sont issus des couches favorisées de ces pays. Ce qui, malgré les contraintes familiales, leur a probablement offert une certaine liberté dans leurs relations affectives (lieux de rencontres multiples notamment au lycée ou à l'université, budget temps et financier important pour la sociabilité affective...).

¹⁸¹ Une étude récente des dealers en banlieue rappelle ainsi que la contrepartie de gains importants est une vigilance et une méfiance constantes. Le pire ennemi du dealer est peut-être moins le gendarme que l'autre dealer (cf. Sauvadet T., *Le Capital guerrier*, Paris, Armand Colin, 2006).

¹⁸² Nous n'avons pas retrouvé cette importance de la méfiance dans les entretiens des jeunes migrants, qui partagent une même biographie affective et sexuelle que Mohammed dans leur adolescence. Même si on peut retrouver ce côté méfiant dans d'autres entretiens avec des hommes, et ce quelque soit leur définition

« Ce que je vois, je suis en train d'analyser les trucs, j'ai pas envie de tomber dans le même piège parce que toutes les nanas que j'ai connues, elles avaient pas de sentiments dans le cœur, elles avaient des sentiments dans la tête parce qu'elles étaient tous des matérialistes, la plupart. »

Ce qu'il évalue, c'est la confiance qu'il peut avoir en elle, ce qui se matérialise également par un recours fréquent aux dépistages de maladies sexuellement transmissibles, préféré à l'usage d'un préservatif pour se prémunir contre les risques (peut-être en raison de considérations économiques – il évoque en effet, dans le passage suivant, la gratuité des détections des ces maladies) :

« A chaque fois que je rentre à l'hôpital, je demande à faire les tests. Des fois, quand j'ai des doutes, je demande. Ca m'arrive des fois d'avoir des doutes, pour me rassurer, j'attends un mois, un mois et demi, je vais faire un test parce que c'est la Mairie de Paris, elle fait gratuitement les tests de dépistage. »

En cela, il tire les leçons de ses aventures passées, mais aussi d'expériences affectives récentes et plus anciennes, d'amis qui l'ont laissé tombé quand il en aurait eu besoin, à la suite de problèmes judiciaires, financiers et personnels :

« Le jour où je suis tombé en galère, j'ai trouvé personne (...) Mais c'est pas des amis, parce que j'ai pas d'amis. C'est des gens qui sont encore dans le milieu, je bois un verre avec eux, je m'amuse, mais chacun ses affaires. »

Méfiant, réflexif, tourné vers la sortie de l'exclusion, il ne mise pas sur son union actuelle pour s'en sortir, et ne compte que sur sa détermination : « Je ferai tout pour m'en sortir le plus vite possible ».

Ces propos rappellent tout à fait ceux de Nadia (« Je veux m'en sortir », dit-elle à plusieurs endroits), qui, comme Mohammed, compte davantage sur elle que sur quiconque pour ne « pas rester comme ça », pour recouvrer une situation professionnelle stable, sans devenir captive de l'urgence sociale. Et comme Mohammed, cette volonté farouche de s'en sortir seule ou presque fait écho à une trajectoire biographique dans laquelle Nadia puise de bonnes raisons d'être méfiante. Sa méfiance, ainsi l'interprétons-nous, provient notamment d'expériences où elle subit des violences dans un univers familial.

Elle s'est faite, nous l'avons mentionné, ballottée de foyers en familles d'accueil. Elle vivait jusqu'à quinze ans chez ses parents, avec son frère et sa sœur. Ce serait à la suite de la plainte de voisins contre ses parents qui la frappaient, tout comme son frère la frappait, qu'elle aurait été placée en foyer :

« Moi, mes parents, ils me connaissent, dès qu'ils voient, dès qu'ils me disaient un mot de travers ou qu'ils me touchaient, même que ce soit ma mère ou mon frère, parce que je m'entends pas avec ma mère aussi, ben je prenais mes affaires et je partais. / Ta mère aussi te frappait ? / Ouais, moi j'ai eu... En fait, les voisins ils ont appelé la police, après j'étais placée par les juges, etc. Et puis même, et puis même, même quand elle m'engueule, elle sait qu'il faut pas m'engueuler parce que sinon je prends mes affaires et je m'en vais. Ils savent ça, ils me connaissent. Depuis 15 ans... »

de la situation, une hypothèse vraisemblable est que c'est surtout l'appartenance au milieu délinquant qui en est à l'origine.

Elle fait ensuite son service militaire, pour accéder au « métier » (nous ne savons pas lequel) qu'elle veut exercer ; elle est enceinte involontairement, élément qui suscite son départ de l'armée. Son récit commence là où son « chef supérieur », son « pire ennemi » l'enquiquine, lui « fait la misère », elle le lui rend bien. Mais,

« Un jour, ben y a un pote qui nous ont fait... enfin il m'a enfermée dans une chambre froide et puis lui aussi ils l'ont enfermé et puis voilà, on s'est réchauffé (...) Il voulait vivre avec moi et moi j'ai dit non (...) Enfin j'ai appris que j'étais enceinte, donc j'ai été voir l'infirmière pour me faire avorter. Et l'infirmière, elle était, elle était hyper méchante, enfin elle, elle voulait sortir avec lui, ce qui fait que, elle, normalement il devait y avoir le secret, le secret professionnel et, elle, elle savait qu'on était ensemble, elle a été balancer au chef qui fait qu'on a eu une réunion. Ils ont dit : « bon y a pas de problèmes et tout », mais ce qui fait qu'après ça s'est stoppé. Je pouvais pas, vu que j'aimais ce que j'avais à faire, je me voyais pas dans des bureaux ou je sais pas quoi. / Et après, ça s'est passé comment ?/ Après j'ai été obligée de partir. Je leur ai dit : « moi je pars, je reste pas ». Ils m'ont dit : « vous avez le choix entre Versailles ou ailleurs ». Je leur ai dit : « non, stop et puis basta ». »

Après avoir évité un mariage forcé, Nadia perd également de vue ses parents, se méfie et craint leur réaction. Ainsi a-t-elle vu son père, par hasard, quelques temps avant l'entretien, et fut-elle saisie par la peur :

« Ils voulaient que tu restes en Tunisie ?/ Voilà, c'est pour ça que j'ai arrêté la relation avec eux. Mais ils savent que je suis en France, mais je leur ai pas dit. A part, si, quand je suis sortie de Saint-Mandé pour prendre le bus, mon père, il travaille, j'ai vu mon père en voiture, j'ai eu peur, je me suis cachée entre les machines à Coca et tout ça. J'ai eu trop peur. Je transpirais. »

« Si je le vois, je me cache dans un local jusqu'à... »

Marquée par des histoires où elle se donne à voir comme la cible d'actions nuisibles, Nadia se montre méfiante, vigilante, déterminée à faire triompher ses plans d'insertion, contre l'image d'une personne dépendante que lui renverraient ses parents. Quand elle évoque la seule personne qui l'ait touchée et séduite depuis son arrivée dans les centres d'urgence, elle ne décrit pas moins un souci constant de « tester » la personne¹⁸³ :

« J'ai envie de l'embêter, voir sa réaction, enfin comment il réagit, qu'est-ce qu'il fait et tout ça. Je veux le calculer. »

La priorité de Nadia est de sortir de la galère. Le moyen d'en sortir est, à ses yeux, de se débrouiller toute seule. Aussi semble-t-il peu étonnant lorsque, au terme de l'entretien, l'enquêtrice lui demande comment elle envisage son avenir, que Nadia insiste sur l'ancrage professionnel et l'autonomie tant attendue :

« Si je te disais : dis moi comment tu te vois dans un an, tu me dirais quoi ? / Je sais que je vais réussir ma formation parce que j'ai envie de ce métier. Je sais qu'un jour j'aurai mon appartement, même si j'ai CHRS, du moment que je rentre à l'heure que je veux, je sors à l'heure que je veux, etc. Ca, y a pas de problème. Mais là je me sentirai plus motivée et puis peut-être que je ferai un truc en bénévole comme le Resto du Cœur. De toute façon, j'en ai déjà fait. »

¹⁸³ Mais teinté, chez elle, à la différence de chez Mohammed, d'un plaisir certain. Elle parle de cette séduction comme d'une « [occupation] », d'un « [amusement] », , d'un « [passe-temps] ».

La trajectoire affective et sexuelle de Nicolas est elle aussi marquée par son mode de vie, celui d'un solitaire. Il n'entretient guère de contacts avec sa famille, ni avec des proches. Il se dit seul et apprécie cette manière de vivre. Comme il le répète souvent, « je suis là, je suis là ; je suis pas là, je suis pas là ». Il se présente comme « un saltimbanque », qui ne s' « éternise jamais au même endroit », jamais non plus avec les mêmes personnes. Son histoire la plus longue, de deux ans, est celle d'une cohabitation interrompue plusieurs fois par ses voyages en Guadeloupe. « J'étais pas souvent à la maison, enfin la maison c'était un bien grand mot ». Il affirme aussi n'être « jamais tombé vraiment amoureux ». Depuis trois ans qu'il vit de centre en centre, il ne connaît guère de désir, mais ce n'est pas un problème pour lui. Compte à ses yeux le maintien d'un équilibre personnel, qui sur le plan sexuel, ne demande pas une activité fréquente ou régulière, mais s'établit en satisfaisant un besoin conjoncturel. Il déclare avoir fait l'amour cinq fois, avec des prostituées, des call-girls sans doute¹⁸⁴, pour assouvir un désir ponctuel. Il privilégie donc son équilibre, y compris en matière sexuelle :

« Y en a qui peuvent baiser – excusez-moi l'expression – du lundi au dimanche sans être bien et y en a qui peuvent le faire une fois par an en étant excellent et super bien ».

La faible fréquence de son activité sexuelle¹⁸⁵ n'entraîne pas une dévalorisation de ses capacités, bien au contraire :

« J'ai fait un peu de sophrologie, donc ça aide un peu. Vous savez à peu près où vous en êtes au niveau des pulsations cardiaques, vous savez dans quel état se trouve la personne (...) Au niveau de l'orgasme, j'ai appris tout ce qu'il fallait savoir et comment l'obtenir le plus rapidement possible, quoiqu'il arrive. »

Cette confiance en ses capacités se trouve en accord avec sa propre représentation de son corps, qui lui permettrait d'éviter les maladies sexuellement transmissibles (même s'il utilise des préservatifs) :

« Moi j'ai la chance d'avoir un groupe sanguin relativement riche et avoir un sang suffisamment riche pour ne pas choper certains virus et certaines bactéries. »

Nicolas saisira des opportunités sexuelles, si elles se présentent, mais ne fera pas en sorte de les créer. « Si ça arrive c'est bien, si ça arrive pas, tant pis ». C'est à l'évidence de cette façon qu'il a mené son existence, et qu'il semble encore vouloir la mener. Ainsi résume-t-il sa position actuelle, sur le plan familial :

« Comme maintenant, par rapport à ma situation, faut pas que je m'éparpille surtout, donc il faut que je remette tout à fait tout à plat, que je sois pas plus ou moins dépendant d'une famille. J'ai pas mal de chose à pouvoir récupérer. »

Et sur le plan conjugal :

« Peut-être que le jour où je me sentirai prêt, que j'aurai fait un peu le tour de la question, je me dirai : je vais me marier et vraiment tomber amoureux et puis essayer de faire quelque chose, voilà. Mais en attendant c'est que du superflu. »

¹⁸⁴ Il doit prendre rendez-vous avec ces femmes.

¹⁸⁵ A deux s'entend, même s'il ne parle pas de masturbation dans l'entretien, ou d'autres pratiques solitaires.

Nous avons donc vu que pour les quatre personnes interrogées, les trajectoires affectives et sexuelles s'ancrent dans un mode de vie lié au milieu qui est fui et qui conduit à se trouver en centre d'accueil. Il convient maintenant de voir en quoi formuler un nouveau projet de vie et faire face aux contraintes objectives de la présence en centre joue sur la vie affective et sexuelle des membres de ce groupe.

2.2 Les recompositions affectives et sexuelles

Comme nous l'avons vu, tous définissent leur présence en centre comme une ressource ponctuelle, leur permettant de rompre avec leur ancien milieu et de prendre un nouveau départ. Au regard de cette situation charnière, la vie affective et la vie sexuelle paraissent secondaires : ni des relations de sociabilité, ni des liens amoureux ne dessinent des opportunités envisageables pour sortir du centre, comme nous pourrions le penser¹⁸⁶, et comme dans le cas d'autres groupes de notre échantillon. La priorité est autre, sur le chemin qui conduit à se détacher définitivement du milieu néfaste.

Écoutons d'abord Nicolas :

« En fait vous ne voulez pas avoir une relation ? / Voilà. / Une relation importante avec quelqu'un ? / Voilà. / Vous pensez pas que vous avez autre chose à faire ? Ca ne vous intéresse pas ? / (...) Bon faudrait peut-être que je commence à y penser parce que je commence à avoir 35 balais, mais c'est pas, c'est pas une question, c'est pas la priorité absolue. La priorité absolue, c'est récupérer plus ou moins un appartement. »

Mohammed indique une direction tout à fait semblable, en ce qui concerne les relations amoureuses :

« Quand tu es dans une galère comme ça, tu n'es pas stable. Tu dis : il faut que je m'en sors, après je vais voir l'autre truc, ça va venir après. »

Le même constat se retrouve à propos des relations amicales. Vivant dans la précarité, Mohammed tait cette situation, par « fierté », autant à sa compagne au moment de l'entretien, qu'à ses « amis », qui n'attendraient que de savoir qu'il va mal. Du reste, Mohammed, lorsqu'il parle de son envie de sortir de la « galère », ne pointe qu'une sorte d'adjuvant dans son récit, les assistantes sociales, mais en tant qu'intermédiaires nécessaires (et pas en tant que relations privilégiées) sur le chemin normal (sans raccourci délinquant) de l'insertion¹⁸⁷.

¹⁸⁶ Au sens où les quatre personnes ne paraissent pas avoir de problème de recrutement particulier, avec des personnes insérées ; du moins leur est-il arrivé, à chacune d'entre elles, de partager son existence avec un compagnon (avec un logement conventionnel et un travail). Avec ce seul élément en tête, nous pourrions penser que pour ces gens, une solution possible de sortie définitive du milieu et/ou des centres serait la rencontre d'une personne insérée, qui les garderait des méfaits du monde repoussé.

¹⁸⁷ « C'est quoi vos projets ? / Le projet de m'en sortir le plus tôt possible parce que je compte pas beaucoup sur eux [les assistantes sociales], parce qu'il faut que c'est moi que je suis en train de bouger. J'ai des demandes parce que là j'attends que j'enlève mes points de suture et je vais m'attaquer au boulot. Après le boulot, si j'arrive pas, je vais essayer de prendre une chambre d'hôtel par mois. Après je vais voir avec les agences et trouver une chambre d'hôtel, un petit chez soi, tout seul. Si je reste à compter sur eux, je vais rester 5 ans ici à Yves Garel et j'ai pas envie de rester encore plus. J'ai pas envie, déjà le mois-là, le mois prochain, normalement je resterai pas là. Je vais essayer de faire tout mon possible pour m'en sortir ».

Cependant, si la vie affective et sexuelle apparaît secondaire par rapport au désir qu'exprime chacun de quitter un milieu nocif, elle n'est pas pour autant mise en suspens systématiquement et subit l'influence des conditions de vie actuelle. Les contraintes sur la vie affective et sexuelle qu'impliquent de résider en centre sont alors différemment vécues selon la trajectoire précédente et le stade de formulation du nouveau projet de vie (ou le renouveau d'un projet interrompu, pour Nicolas).

Des personnes interrogées, Virginie paraît ainsi celle qui ressent le moins les contraintes du centre. La trajectoire sexuelle de Virginie est marquée par le refus du contact physique, et des pratiques plus solitaires. Elle évoque deux types de plaisir et d'excitation, d'une part des frottements de son sexe dus aux tremblements du métro ou du train, et d'autre part des caresses masturbatoires:

« Par exemple, quand vous prenez le métro et puis des fois, ça bouge, ça bouge les cuisses, donc j'éprouve comme ça du plaisir, mais ça veut pas dire que je suis en manque sexuel. Des fois ça me fait plaisir, c'est tout, voilà, ou par le mental.»

Par mental, elle semble évoquer l'imagination participant au désir solitaire. Elle dit qu'elle se masturbait, au point d'en avoir honte et de ne pas vouloir en parler à son médecin, notamment¹⁸⁸. « Je suis trop grosse et avant je me masturbais et je voulais pas qu'il sache ». L'hébergement dans les centres ne semble donc pas détériorer sa libido, car il ne joue pas sur son absence d'envie de rapport à deux, et se prête, selon elle, bien plus aux pratiques masturbatoires. Pourtant, Virginie ne s'est jamais masturbée dans le CHUS dans lequel elle loge depuis des semaines¹⁸⁹.

Si la présence en centre n'introduit guère de recomposition dans la vie sexuelle de Virginie, elle modifie en profondeur sa vie affective, car elle n'y est pas perçue, à ses yeux, comme une « folle » ou « une arriérée mentale ». Elle y rencontre des gens « sympathiques », et semble en voie de s'y reconstruire petit à petit. La sociabilité nouvelle créée dans cet endroit, lors des repas collectifs, des pauses dans un espace avec des places assises, où les gens discutent et jouent à des jeux divers, est valorisée, et s'intègre pour Virginie à un projet de sortie, non pas de la rue, mais du monde psychiatrique. La prochaine étape consiste à trouver un appartement avec Marie, jeune femme avec laquelle elle a été élevée :

« On va prendre un appartement ensemble à deux avec son fils et après, quand je vais un peu mieux, je prendrai un appartement toute seule. Ou en attendant ça, je vais aller dans un foyer, mais j'ai pas trop envie, ou je vais demander un hôtel social parce que pour la première fois de ma vie, j'ai envie de réussir, de m'occuper de moi ».

Il peut sembler étonnant, tant la vie dans les CHUS est décriée, par des sans-abri notamment, que celle-ci s'intègre ici dans une perspective ascendante. On n'y comprendrait certainement rien si l'on considérait Virginie comme une SDF, dont l'univers de sens est la rue, et que l'on négligeait son travail délibéré pour lutter contre le stigmatisme qui l'afflige, et qui ne se rattache pas, pour elle, au monde de la rue. A son image, sont accueillies chaque jour des personnes qui ne se considèrent pas comme sans-abri, et dont la perception de la rue est intimement connectée à l'univers de sens par lequel elles définissent leur situation.

¹⁸⁸ André Béjin a souligné la dévalorisation sociale de la masturbation féminine (Béjin A., « La masturbation féminine : un exemple d'estimation et d'analyse de la sous-déclaration d'une pratique », *Population*, 48, 5, 1993).

¹⁸⁹ Elle serait passée de lieux intégrés au monde psychiatrique au « foyer », mais on ne connaît pas le détail de son parcours résidentiel.

Comme Virginie, Nicolas ne paraît pas extrêmement perturbé sur le plan de sa vie amoureuse par sa présence en centre, car sa trajectoire affective et amoureuse est depuis toujours empreinte de solitude, qu'il apprécie, recherche, et valorise. Il dit ne pas être en recherche de partenaire :

« Oh vous savez, quand on a une gueule qui plaît, on porte plus l'œil sur vous que sur d'autres personnes. Mais bon, après faut savoir ce que vous recherchez. Vu que moi, c'est pas ça que je recherche, je m'en fous voilà. »

Le recours à des prostituées, uniques partenaires sexuels depuis les trois années où il est accueilli en centre, n'a ainsi selon lui aucun lien avec cette situation. Il distingue même ostensiblement son expérience affective de celle des sans-abri en tenant un discours très généralisant sur les relations intimes des SDF (ce qui est peut-être lié à la formulation très généralisante de la question de l'interviewer) :

« Vous pensez que c'est possible d'avoir une relation avec quelqu'un tout en étant sans-abri ? Vous, vous n'en avez pas envie, vous ne voulez pas, mais dans l'absolu, ça vous semble possible d'être avec quelqu'un ? / Si c'est un mec qu'en a plus rien à foutre, ça fait 10 ans qu'il est SDF et qu'il est à la rue, ça sera toujours une relation superflue parce que la personne pourra pas s'appuyer... Ça ira pas dans les deux sens parce que la personne pourra pas s'appuyer sur une personne comme ça. C'est complètement voué à l'échec. Mais si par exemple c'est un accident de parcours et que, bon, c'est l'élément moteur qui manque pour que la personne puisse continuer sa route, oui, pourquoi pas (...). Si dans la foulée, la personne justement avait raison, va pouvoir travailler et se réinsérer dans la vie sociale et relativement décente, oui. Mais sinon, non, c'est n'importe quoi. Après s'ils se côtoient..., ou des fois y a des gens qu'ont, qu'ont plus ou moins des relations mais qui sont ensemble et dehors. Mais si c'est une personne qu'a une situation à peu près normale et une autre plus ou moins galère, c'est n'importe quoi. Après faut savoir ce que la personne veut. Soit elle veut pouvoir descendre plus bas, soit elle veut le prendre pour pouvoir remonter ensemble. »

Ce long extrait laisse entrevoir ce qui peut être un problème supplémentaire lorsqu'on vit dans la rue : la fréquentation de personnes qui tirent vers le bas, qui suscitent un sentiment de dépendance, et nuisent à la résolution de ses propres problèmes. Cette interprétation fait écho aux propos tenus par Nicolas sur son souci de n'être dépendant, financièrement ou amoureusement, de personne, de n'avoir rien à devoir à qui que ce soit. Vivre dans des CHUS ne modifie donc guère ses pratiques sexuelles, ni sa perception de l'échange sentimental ou charnel. Mais cette situation l'invite à une prudence redoublée, l'éloignant ainsi de ce qui pourrait être vu, en surplomb de son discours, comme des opportunités amoureuses, dont nous savons qu'elles peuvent être bénéfiques pour sortir de la rue¹⁹⁰.

¹⁹⁰ Pascale Pichon souligne l'importance de la rencontre pour sortir de la rue, mot générique qui ne spécifie pas le deuxième terme de la relation. Rencontrer quelqu'un, c'est confronter ses points de vue, s'opposer, et négocier, pour peut-être se convertir. Le processus de reconversion paraît déterminant pour sortir de la rue, dit l'auteur. Nous ajoutons que la conversion importe pour toute sortie, constitue et produit une sortie, de la rue ou d'ailleurs (Pichon P., « Sortir de la rue : discontinuités biographiques et mobilisations des ressources », art. cité). Nicolas et ses comparses sont déjà convertis, le centre d'hébergement d'urgence a sans doute renforcé, d'abord, la conversion, lui donnant crédit et actualité, mais cet élément tend à devenir un obstacle, une tension vers une autre conversion (au monde de la rue), qu'il s'agit d'éviter. A cette fin, les personnes de ce groupe ont la particularité de ne compter que sur elles (ou sur les travailleurs sociaux comme intermédiaires nécessaires), comme si, à mesure que ce nouvel horizon de conversion devenait palpable, la seule voie sûre pour s'en sortir était celle que l'on trace soi-

Les renseignements que nous avons à propos de Nadia ne nous semblent pas suffisants pour décrire fidèlement l'impact du centre sur sa vie affective et sexuelle. Des pistes apparaissent pourtant dans l'entretien, qui permettent de penser que l'arrivée en centre n'a pas, de ce point de vue, constitué de changement notable. Néanmoins la prolongation du séjour devient un souci, en raison des autres hébergés, et des contraintes réglementaires du lieu de vie. L'impact du centre d'urgence sur Nadia rappelle alors le cas de Nicolas. Ainsi Nadia affirme-t-elle ne pas avoir de problème à dire qu'elle vit en « foyer » aux garçons qui l'abordent ou qu'elle aborde¹⁹¹. Son expérience répétée des foyers, dès l'adolescence et les premiers flirts (elle a été déflorée à 17 ans, en foyer), suggère qu'elle sait en outre s'adapter à l'écologie de tels lieux. Mais l'entour des gens qui « puent », d'« alcooliques » avec qui elle doit co-habiter, à heures fixes, la gêne de plus en plus. Ces contacts non-voulus l'importunent et la motivent, semble-t-il, à trouver une autre forme d'hébergement le plus tôt possible, une fois ses dents refaites. Il semble aussi que la fréquentation prolongée de personnes certes sympathiques, mais aussi dans la « galère » soit en mesure de la décourager ; aussi doit-elle faire en sorte de quitter l'hébergement d'urgence rapidement¹⁹².

Yves, quant à lui, n'est pas exactement à la même étape de formulation de son nouveau projet que Virginie ou Nicolas. Il souhaite quitter définitivement le monde de la toxicomanie et du commerce de la drogue, mais il possède encore un pied dans ce monde. Il côtoie ainsi, de longue date, des personnes qui consomment des drogues et vivent sans domicile fixe.

Comme nous l'avons vu, sa trajectoire sexuelle est marquée par la précarité des relations : celles qu'il décrit portent ainsi la trace de l'absence de résidence stable, de l'un ou l'autre des partenaires, et sont structurées par une ambivalence caractéristique. Faire l'amour dans des endroits saugrenus et peu confortables (cage d'escalier, local à poubelle etc.) peut aussi bien se résumer à un échange sexuel accompli dans des conditions désagréables, dont l'intérêt n'excède pas le plaisir de l'instant, que procurer une excitation et un plaisir moins ordinaires :

« D'accord faire l'amour, mais se résigner à des contraintes, et souvent ça se termine à un ou deux plaisirs partagés parce que les conditions ne s'y prêtent pas. »

« C'est pas l'idéal. Maintenant tout dépend du partenaire aussi. Si vous avez une femme, que ça excite vraiment de faire l'amour sur un palier, entre deux portes, là ça devient presque intéressant. »

Dormir en centre, là encore, ne paraît donc pas changer grand-chose aux pratiques sexuelles, car Yves s'est déjà adapté dans le passé aux relations ponctuelles ou assez courtes (à l'exception de Jane), donnant lieu à des ébats sexuels à l'extérieur de son habitation, de son chez soi (l'histoire avec Jane faisant encore exception). Il a été défloré par une femme, prostituée ou mère de famille, offerte en tout cas par des copains plus âgés quand il avait 16 ans. Il a été l'amant épisodique d'autres femmes plus âgées que lui. Il considérait alors les femmes comme des « salopes ». Cette représentation a changé au contact de Jane. Mais l'environnement de sa sexualité n'a guère évolué, quelle que fût l'importance de ce qui apparaît, au regard de sa biographie, comme une parenthèse amoureuse, avec Jane. Avec ses compagnes ultérieures, il n'a jamais partagé l'intimité d'un endroit proprement cohabité.

même. Ce repli sur soi porte, nous semble-t-il, la marque des mondes néfastes, et de leurs populations non moins nocives, dont les uns et les autres s'éloignent.

¹⁹¹ Mais « [elle] ne dit pas lequel [foyer] ».

¹⁹² « Sincèrement j'ai envie de m'en sortir. Bon, je m'entends bien avec tout le monde ici, mais ça me saoule ».

La vie sexuelle d'Yves paraît donc peu sensible à sa présence en centre, mais cela n'implique pas le renoncement à des conditions d'exercice plus intimes de la sexualité : « à la longue, des rapports sexuels de ce genre, ça devient saoulant, ça devient vite lourd ». Il préférerait aller en hôtel, mais leur coût peut être un obstacle rédhibitoire. Les centres d'hébergement ne donnant guère la possibilité aux couples, durables ou éphémères, de partager leurs corps, les actes sexuels peuvent alors se réduire à la satisfaction de sollicitations et de désirs ponctuels et rendre difficile une relation de long terme :

« C'est que dans la rue, les conflits [dans le couple] sont un peu plus intenses quand même, c'est beaucoup plus intense quand même parce qu'on vit des problèmes vraiment au jour le jour. On est confronté au problème de façon directe, je veux dire... tout est dans l'instant, dans le moment, tout est là, je veux dire, s'il fait 30 euros ce soir, il me les faut ; c'est pour payer une chambre d'hôtel, tout etc. (...) Ca crée des tensions beaucoup plus facilement dans le couple. Et un couple qui a tenu, je le dis franchement, un couple qui a tenu 2 ans dans la galère, et ça je suis presque sûr de moi (...) il y a aura aucune raison pour qu'il se sépare. »

Yves, qui n'a connu aucune histoire longue dans la rue, décrit avec lucidité sa lassitude des relations passagères, et les difficultés à mettre en œuvre un suivi des relations sentimentales dans la rue.

Mohammed est sans aucun doute celui qui décrit le plus volontiers les changements négatifs introduits par la venue en centre, sur le plan amical, comme amoureux. Ce qui n'est pas étonnant si nous nous rappelons que le milieu qu'il a fui comprenait une intense sociabilité, amicale et amoureuse. Il trouve ainsi que sa présence en centre n'a que trop duré, même si celle-ci était nécessaire pour sortir du monde délinquant qu'il fréquentait.

Il cache sa situation aux gens qu'il voit en dehors des centres d'hébergement, à sa « copine » notamment :

« Pour le moment, j'ai une copine, mais je lui dis pas que suis dans un centre d'hébergement. »

« Même mes amis, où je fréquente dans les quartiers où je vais, c'est-à-dire dans les cafés, y a personne qui savent que je suis dans un centre d'hébergement. »

Il est aussi obligé de ruser, et affirme dormir chez lui ou chez son frère. Il justifie son mensonge par sa « fierté ». Il dit ailleurs qu'il ne supporte pas l'idée de vivre avec une femme devant travailler pour faire tenir le ménage, encore moins une femme qui, comme son actuelle compagne, travaille dans des bars, sous le regard désirant d'autres hommes. Sa relation affective présente n'est ainsi vue en aucune manière comme un moyen d'échapper au centre. Contraint de mentir et lui paraissant inconcevable d'avoir une relation sexuelle en dehors d'un toit ou avec une autre hébergée, incapable d'inviter son amie chez lui, pouvant seulement partager son intimité dans la chambre d'hôtel où elle loge, au prix d'une entorse à sa fierté, Mohammed pâtit à l'évidence de sa situation de SDF, en ce qui concerne sa vie sentimentale et sexuelle :

« Dans la situation d'exclusion sans domicile, c'est facile d'avoir une vie sexuelle satisfaisante ? / Non, non. Moi personnellement, déjà pour le moment, comme on dit, c'est-à-dire quand je suis dans cette situation précaire... C'est vrai que quand on est bien installé, on a un chez soi, on a un travail, on peut se permettre des chambres d'hôtel, des trucs comme ça et tout. Même si tu veux pas ramener la nana chez toi pour qu'elle connaît pas chez toi, parce que tu sais

que c'est pour une aventure, tu vas prendre des chambres d'hôtel, c'est plus stable, tu seras motivé pour ce truc-là (...) / Ca passe au deuxième plan ? / Ca passe au deuxième plan pour quelqu'un qui réfléchit ou mon opinion à moi. Mon opinion à moi mais quelqu'un d'autre c'est le rapport sexuel qui passe avant le toit. Moi je préfère avoir un toit et je sais que les autres trucs vont arriver après, y a pas de problème pour ça. Et toujours les rapports sexuels, tout le monde en a envie ».

Une nouvelle fois, l'absence d'endroit propre à soi, propre à habiter, paraît une contrainte tout à fait déplorable pour la vie affective et sexuelle. Plus la relation dure, plus il doit être d'ailleurs difficile de tenir le secret, mais plus il doit être aussi compliqué d'avouer, plus l'union paraît avoir de chances d'achopper.

Par conséquent, la présence en centre peut être définie de manière paradoxale comme une ressource ponctuelle pour fuir un certain milieu et formuler un nouveau projet de vie, sans pour autant perdre son caractère « repoussoir » : le centre n'est qu'une étape transitoire dans le nouveau projet. A force même de se prolonger, cette transition peut devenir un obstacle supplémentaire et conséquent. C'est le cas pour les cinq personnes que nous venons de présenter. Les trajectoires affectives et sexuelles de ces personnes sont alors fortement marquées par le milieu qu'elle tente de fuir. En particulier, la sexualité est emprunte de dénégation chez Virginie, de précarité et de violence chez Yves, de solitude, d'individualité, chez Nicolas, de méfiance, enfin, chez Mohammed et Nadia.

La présence en centre n'est alors pas sans effet sur la vie affective et sexuelle de ces personnes, mais comme nous avons essayé de le montrer, ses incidences dépendent des trajectoires antérieures et du stade de formulation du nouveau projet de vie. Pour certains, le centre sera alors vu comme empêchant toute relation, alors que pour d'autres il sera perçu comme peu influant sur les pratiques sexuelles et favorable à l'essor d'une nouvelle sociabilité.

Chapitre 7

La présence en centre comme une rupture momentanée avec l'insertion

Nous allons présenter maintenant un groupe de quatre personnes qui perçoivent leur présence en centre comme une parenthèse. En effet, cette présence est mise en récit comme une péripétie, entre un passé présenté comme « normal » et un futur porteur de projets divers (logement, travail, vie affective). Cette mise en récit ne signifie pas néanmoins le partage d'une même trajectoire biographique, et donc d'un même mode d'entrée dans l'univers des centres d'accueil: le sous échantillon se compose de trois jeunes migrants africains, dont le projet migratoire a été interrompu avec l'arrivée imprévue dans la rue : Aziz 17 ans, originaire de Djibouti et présent en centre depuis trois mois ; Myriam 23 ans (Cameroun et depuis 3 mois en centre) ; Julie 26 ans (Algérie et depuis 2 semaines en centre) ; et d'un Français originaire d'un village rural, André, âgé de 51 ans, depuis 18 mois en centre, ses revenus ne lui ayant plus permis de payer son nouveau loyer. La trajectoire biographique de celui-ci est très proche des femmes veuves analysées précédemment, même s'il en diffère dans la manière d'appréhender sa présence en centre. Cette diversité biographique est également fortement lisible dans les sources de revenus des personnes interrogées : alors qu'André touche des salaires irréguliers de son activité occasionnelle de cuisinier, les jeunes migrants sont dépourvus de toute insertion économique et ne touchent donc aucun revenu.

Néanmoins, la diversité de cette catégorie ne nous semble pas gênante, car elle permet d'apporter des éléments de réponse à notre problématique principale : partager la même définition de la situation de sa présence en centre, conduit-il à une recomposition similaire de la vie affective et sexuelle et ce malgré des trajectoires biographiques initialement différentes ?

1. Une diversité de trajectoires biographiques, mais une même définition de situation

D'un côté, les jeunes migrants décrivent leur présence en centre d'hébergement comme un fâcheux contretemps sur le chemin qui les a conduit jusqu'en France. D'un autre côté, André se présente comme un cuistot mis sur la touche, mais sur le point de reprendre du service. Deux types de trajectoires biographiques émergent donc distinctement des entretiens, mais recouvrent une semblable définition de l'hébergement en CHUS, comme une rupture momentanée avec l'insertion.

1.1. Les jeunes migrants

Les trois jeunes migrants de notre échantillon sont issus de couches relativement aisées de la population et ont connu un mode d'entrée similaire sur le territoire français. Cette entrée s'est faite par le biais de filières migratoires, familiales ou amicales : pour des motifs variables – soigner sa maladie pour Julie, mener des études universitaires françaises pour Aziz, ne pas laisser sa sœur seule pour Myriam - les personnes interrogées ont été accueillies provisoirement par une connaissance plus ou moins proche de leur famille. Celle-ci est d'ailleurs pleinement au courant de ce projet migratoire, à l'instar des parents de Julie :

« Cette femme (qui l'a accueillie) tout le monde la connaît, mes parents, moi, on la connaissait du bled. En fait, elle m'a dit : si jamais tu obtiens le visa, tu viens chez moi, y'a aucun problème. » (Julie)

Un scénario identique va alors conduire Myriam, Aziz et Julie à se retrouver en centre d'accueil : expulsés par la personne hôte, sans repère ni attache en France, ils se trouvent orientés vers les centres dont les places sont gérées par le 115, par les premiers travailleurs sociaux rencontrés :

« La dame qui m'accueillait, elle avait un problème financier. Elle voulait me garder, mais c'était trop lourd, elle voulait que je me démerde toute seule. En fait, elle avait une copine et cette copine elle connaissait une association. Quand on va à l'association, c'est un truc de réfugiés politiques (...) ils nous ont dit de patienter, pris mon passeport et mes coordonnées et ont appelé le 115 » (Julie).

La confrontation à une population inconnue et largement stigmatisée à leurs yeux est alors vécue très douloureusement, même si, comme nous le verrons plus loin, le nouvel arrivant est rapidement intégré à un groupe de jeunes déjà présent :

« Quand on m'a donnée l'adresse, déjà, je savais même pas où ça se trouvait (...). J'avais peur. J'ai fait peut être près de deux heures d'attendre là, dehors pour rentrer. C'était comme une prison. J'avais peur, mais très peur (...). On m'a demandé si je voulais manger et tout, je leur ai dit non, que je n'avais pas faim. J'avais peur de voir tout ce monde là » (Myriam).

Julie, Myriam et Aziz décrivent donc leur arrivée dans l'urgence sociale comme un accident malheureux, une parenthèse vouée à vite se refermer. Julie, par exemple, conçoit le centre comme une transition entre son départ d'Algérie pour se faire soigner à l'étranger et son accueil dans les structures hospitalières françaises :

« Moi, j'avais un gros projet au bled. J'ai fait un bureau de prestations informatiques, j'ai acheté un grand bureau, j'ai acheté le nécessaire. Mais mon problème, c'est que j'avais attendu trop longtemps le visa, quand je l'ai eu, j'étais tellement contente que j'ai tout laissé tomber. Avant j'avais trop laissé mon problème de santé de côté (...) Là j'attends d'être prise en charge. J'ai rendez-vous le 30 avril et voilà, ça va dépendre des médecins, ils vont me faire une réunion, comme je sais pas comment ça se passe. »

Le centre d'accueil est également considéré par Myriam comme un accident de parcours, le temps que son assistante sociale lui trouve un logement avec son enfant en bas âge :

« Ma fille dort à la pouponnière de Montreuil, ça fait un mois et demi qu'elle est à la pouponnière (...) J'ai vu l'assistante sociale de l'hôpital, parce qu'avant je dormais avec elle à l'hôpital, et il fallait vraiment qu'elle parte. Donc l'assistante

sociale, elle a appelé les centres, et elle m'a donnée cette adresse. On m'a demandé d'attendre (...) Hier, j'ai parlé à l'assistante sociale, que je trouvais ça un peu long, c'est depuis le mois de mars. »

De son côté, Aziz, venu étudier en France, hésite à poursuivre sa scolarité dans son pays d'accueil, mais ne renonce nullement à sa vocation professionnelle. Il raconte d'abord son arrivée dans la rue comme une cruelle désillusion :

« Je suis venu ici avec des ambitions, avec..., je sais pas... Je voulais tout faire ici. Je voulais travailler ici, je voulais vivre ici, mais quand j'ai vu la vie ici, je sais qu'elle est pas facile, faut vraiment s'accrocher. Je sais que pour un... enfin pour un gamin comme moi, c'est pas ma vie, surtout dans ce centre. Je préfère encore aller chez moi comme ça je serai entouré de mes proches et voilà, ouais. »

Il tient à rentrer au pays, il ne se décourage pas, et se donne les moyens d'y parvenir, la rue n'apparaissant que comme un moment désagréable, et bientôt clos :

« Mais quand je vois où j'en suis aujourd'hui, je me dis que ça va, ça va quand même, y en a qui sont pires que moi et que j'ai pas le droit de pleurer sur mon sort, ça va. Y a des personnes qui travaillent sur mon dossier chaque jour. Je veux m'en sortir. J'y arriverais de toute façon, j'ai toujours de la volonté, je perds jamais espoir. »

« Demain, je vais essayer de me renseigner pour faire une formation et voilà, même si je fais un métier crevant, au moins je sais qu'à la fin du mois, j'aurais un salaire et que je pourrais sortir de cette galère. »

« Si je trouve un petit travail, que j'ai au moins 400 euro pour partir, ça va, c'est déjà ça. Je pourrais acheter un petit cadeau à mes petits frères pour leur faire plaisir, enfin pour pas dire : « ouais, voilà, le grand frère, il est venu, il a rien à nous apporter ». Je sais pas, mon père, il m'a fait plaisir alors c'est à mon tour. »

Julie, Myriam et Aziz décrivent donc la rue comme une rupture momentanée avec leur insertion professionnelle et familiale. Tel est aussi le cas d'André, bien que sa trajectoire biographique soit tout à fait différente.

1.2. André

André possède un parcours totalement distinct des trois jeunes migrants. Agé de 51 ans, veuf et originaire d'un petit village, il a connu une forte intégration à la société française par son métier de chef cuisinier. Il tire ainsi une très grande fierté de ses compétences professionnelles, qui jouent un rôle fondamental dans sa définition de soi. Écoutons ainsi André évoquer une courte mission intérimaire, qu'il a accomplie alors qu'il était déjà présent en centre :

« La petite assistante sociale vient me voir et me demande si je peux aller faire 15 jours là bas. J'ai dit : j'y vais tout de suite (...) Je vais leur faire voir ce que mangent les gens dans ce foyer, parce que là-bas c'est tout frais, les légumes, tout, parce qu'y a des gamins quand même (...) Toutes les femmes, elles voient ça, elles sont folles, elles disent : mais comment il se démerde ce mec ? »

Sa présence en centre depuis un an semble être le reflet de la tendance générale de précarisation des classes populaires depuis une vingtaine d'années¹⁹³ : continuant d'exercer par intermittence son travail de cuisinier, André se trouve dans l'incapacité de payer durablement son loyer ou des chambres d'hôtel :

« Dans l'avenue Daumesnil y a les flics, la petite rue et moi j'étais là. Là, ils ont fait un grand truc, un grand... Ils ont tout cassé. J'avais été à la mairie et puis ils m'avaient dit : « vous avez ça, ça, ça, ça » et puis ça me faisait trop cher. J'ai dit : « tout ça, c'est impossible, il faut être à deux ». Bon, j'ai arrêté. J'ai été dans un hôtel, tranquille, j'étais au mois. C'était assez vieillot et puis ça a recommencé, c'est démonté aussi. Ils ont re-démonté. Tout ce coin-là, ils l'ont démonté. Je dis : « merde, où c'est qu'ils vont me foutre ? ». C'est là que j'ai été à Saint-Mandé et après j'ai été 15 jours au foyer, j'ai été un an, pas loin d'un an au centre et je travaillais entre-deux, alors ça allait, je pouvais me permettre... Et de temps en temps j'allais à l'hôtel, je prenais un mois d'hôtel, je prenais un truc comme ça, mais c'était pas possible. »

Mais André ne perd pas espoir de retrouver un emploi pérenne qui lui permette d'accéder à un logement stable. Du reste, il continue, tout en résidant en centre d'hébergement, à travailler quand des occasions se présentent à lui. Au moment de l'entretien, André vient d'ailleurs d'être embauché à un poste de cuisinier à mi-temps. Sa présence en centre n'est alors pas antinomique du maintien de sa pratique professionnelle et constitue une stratégie d'attente d'un salaire à temps plein plus décent. Pour André, la présence en centre est ainsi amenée à se terminer le jour où son travail de cuisinier deviendra stable et lui permettra d'obtenir un logement :

« Tu vois, les projets que j'ai maintenant, vu que j'ai le boulot, c'est avoir un appart' à moi, c'est-à-dire un studio à moi, et puis refaire ma vie (...) Là, j'ai eu le boulot, j'ai eu tout ce que je voulais, maintenant je vais voir pour le logement. Je vais toujours doucement, je fais par étape. L'autre fois, y'a un espèce de ministre qu'est venu, il me dit, ça a l'air d'aller pour vous, je lui dit, vous croyez que ça va, je cherche un logement, ça va oui parce que je travaille, mais sinon... »

Pour André, vivre dans un CHUS ne signifie donc pas une rupture du lien social. La rue est bien une parenthèse.

Par conséquent, malgré des trajectoires biographiques diverses, les quatre personnes interrogées définissent de la même façon leur présence en centre : une parenthèse amenée à se refermer, suivant une vie insérée et précédant un futur porteur de projets.

Cette description de la vie en CHUS comme une rupture seulement provisoire avec l'insertion s'est vue confirmée par les faits, puisque quelques jours après l'entretien, Aziz et Julie ont quitté le centre, respectivement pour une formation en alternance et un lit infirmier en hôpital, alors qu'André a trouvé un travail stable, à temps plein, en restauration et attend, en CHRS, un logement autonome.

¹⁹³ Beaud S., Pialoux M., *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard, 1999.

2. La diversité des trajectoires affectives et sexuelles

A la lumière de ce qui précède, il n'est pas étonnant que les trajectoires biographiques différentes des quatre personnes de ce groupe donnent lieu à deux types de vie sexuelle et affective bien distinctes avant l'entrée en centre.

2.1. Les jeunes migrants

La biographie affective et sexuelle des jeunes migrants est marquée à la fois par les normes de leur pays d'origine, et par un milieu social d'origine plutôt favorisé.

Aziz, Julie et Myriam présentent tous leur vie sexuelle dans leur pays d'origine avec une certaine fierté. Pour Aziz, cette fierté prend la forme de la valorisation d'une forte activité sentimentale et sexuelle durant l'adolescence :

« Ah y'en a eu tellement ! Y'en a eu tellement ! Il faut le dire, c'est pas pour me vanter, mais entre 15 et 17 ans, j'étais un Don Juan, enfin j'étais pas un Don Juan on va dire, mais un coureur de jupons. J'en drague une, j'ai son numéro, après je vais voir l'autre. J'avais la tête à ça, je courrais partout (...) J'avais des relations sexuelles un peu trop chargées. » (Aziz)

L'activité sexuelle est d'autant plus valorisée chez Julie qu'elle lui permet de dépasser le stigmate associé à son handicap et à sa maladie :

« J'ai connu beaucoup de garçons. Ils sont tous mignons, grands, tout ce qu'il me fallait (...) Chez nous, si t'as un problème de santé, tu dois rester dans ton petit coin. Ils visent directement les béquilles. Bon avec les garçons au début, c'est un peu..., mais après quand ils me connaissent, c'est bon, ils voient pas, après ils savent de quoi je suis capable, que je suis mignonne, que je peux tout faire, y'a aucun problème. »

Pour ces personnes, l'entrée dans la sexualité s'est faite relativement tôt, en comparaison avec l'âge médian du premier rapport sexuel en Afrique¹⁹⁴, par la rencontre d'une personne initiatrice plus âgée :

« J'avais 14 ans. Lui il avait 19 ans. Je suis sortie, on est allés en discothèque, et quand on est rentrés, j'ai dormi chez lui. Et on a fait l'amour, et directement après j'ai fait l'amour. Moi j'ai eu la fièvre, je tremblais de partout et tout (...) Ma mère, elle m'a vue, je sais pas comment elle a su, elle m'a juste regardée, elle

¹⁹⁴ Bozon M., « A quel âge les femmes et les hommes commencent-ils leur vie sexuelle? Comparaisons mondiales et évolutions récentes », *Populations et Société*, 391, 2003. A partir des enquêtes démographiques et de santé (EDS), l'auteur montre, au-delà des difficultés méthodologiques afférentes à ce thème dans de nombreux pays africains, que les calendriers masculins et féminins ont tendance à se rapprocher en Afrique, par un affranchissement des jeunes hommes du contrôle social traditionnel et un recul pour les filles de la contrainte du mariage précoce. Les données de cet article ne concernent malheureusement que les cohortes nées autour de 1975, c'est-à-dire précédant de cinq ans environ Myriam, Aziz et Julie. Elles n'en sont pas moins intéressantes : l'âge médian du premier rapport est de 16,2 ans pour les filles au Cameroun (14 pour Myriam), de 21,3 en Ethiopie et 15,9 au Kenya pour les garçons (pays qui sont le plus proche géographiquement de Djibouti, d'où est originaire Aziz, qui a eu une première relation à 13 ans). Nous n'avons malheureusement pas trouvé les chiffres correspondant pour l'Algérie.

a dit : j'ai l'impression que ma fille elle couche déjà avec des hommes. »
(Myriam)

« Avec elle, c'était autre chose. Elle m'a ouvert. Je connaissais rien pratiquement, je faisais toujours les mêmes poses, des poses banales, que t'as essayées une fois, et que tu veux toujours refaire. Avec elle, c'était différent, elle m'a appris les préliminaires, nous, on connaît ça très rarement, on cherche pas à comprendre. Mais, elle, elle m'a fait découvrir le plaisir, j'y repense, je rigole, elle devait être calée, elle a dû faire le Kama-Sutra. » (Aziz)

Leur vie sexuelle est également orientée par les normes de leur pays d'origine, qui se manifestent particulièrement dans les rapports de genre. Ces rapports de genre se manifestent par exemple dans la nécessité pour Julie de cacher ses aventures à ses parents ou dans une dissymétrie dans l'initiative sexuelle entre hommes et femmes :

« Moi je suis une femme, chez nous c'est d'abord l'homme qui veut, parce que la femme, elle va pas se présenter en disant j'ai envie de faire l'amour et tout. La femme, elle garde toujours la dignité, et puis voilà. » (Myriam)

Ces normes sont alors durement ressenties par Julie, qui ne cache pas son attirance pour le « modèle » européen :

« Je t'ai expliqué, avec les garçons, il faut faire en cachette, avec celui-là en cachette (...) Non c'est dur, c'est dur. L'Algérie, c'est dur. »

Ces normes dominantes sont également caractérisées par une forte intrusion des parents dans la vie affective des enfants. En raison de pressions familiales, Aziz et Julie ont ainsi chacun vécu une séparation sentimentale qualifiée d' « importante » :

« J'ai eu une relation sérieuse avec une fille qui avait 24 ans, j'en avais 16. Je sais pas, elle voulait se marier carrément avec moi, mais après mon père a mis un terme à cette relation, parce qu'il jugeait qu'elle m'influçait trop. » (Aziz)

La famille de ce dernier a également planifié un mariage, auquel il se pliera, mais où une certaine distance de sa part est perceptible :

« C'est un mariage arrangé. Ca a été arrangé par ma mère avant qu'elle meure. Tous les hommes à partir de 10 ans, enfin ceux qui viennent d'une certaine famille, ils doivent se marier automatiquement avec une, on va pas dire une femme proche. Elle est pas de ma famille, mais on va dire c'est éloigné. C'est une cousine du deuxième degré. C'est ça, c'est la tradition ils disent. Je sais pas, mais je me plie, je me plie à la coutume. C'était le souhait de ma mère, c'est pour ça. Je l'ai pas vue, normalement le mariage est prévue lorsque j'aurais 20 ans (...) Les fiançailles c'est quand j'aurais 19 ans, j'espère qu'elle va me plaire au moins. »

Julie évoque également ces intrusions familiales :

« En fait, je suis sortie avec un mec, c'était le grand amour (...) Bon ma mère elle savait. Par contre, les garçons, les amis, il faut pas qu'ils le sachent. Les mères et les sœurs sont complices généralement, mais les mecs, non, interdit. Après, y'avait des projets sérieux et tout. Mais sa mère, elle a pas accepté à cause du handicap. Après on a cassé à cause de ça. »

Ce « grand amour perdu » est évoqué avec nostalgie et donne lieu à un regard critique, tout du moins distancié, sur les pratiques matrimoniales en vigueur dans leur pays d'origine. Cette distance aux normes du pays d'origine s'accompagne d'une idéalisation de la liberté affective qui caractérise le monde occidental :

« Chez nous, il faut faire ce que tes parents te disent, sinon c'est la malédiction, voilà c'est ça (...) J'aimerais beaucoup rester en France. Ca c'est clair, j'aimerais beaucoup rester en France, à cause des soins et à cause de la mentalité. En Algérie, avec ma mentalité, je pourrais pas... Moi, pour eux, je suis une européenne, puisque je suis plus ouverte. » (Julie)

Si la vie sexuelle d'Aziz, Julie et Myriam précédant l'entrée en centre est fortement marquée par les normes du pays d'origine, notons néanmoins l'utilisation récurrente du préservatif qui est sans doute à relier à leur milieu social, comme le dit clairement Aziz :

« J'étais très prudent. En plus mon père était médecin, alors question ça, il était vraiment très strict. Il nous incitait pas forcément à avoir des rapports sexuels, mais il a toujours été très ouvert. Il nous obligeait par contre toujours à garder..., on sait jamais il nous disait, prends toujours une protection sur toi, on sait jamais... Il me disait qu'un jour je le remerciais. Je lui dis chapeau, parce que là-bas, comment j'ai pas pu... Il y a une minorité de Djiboutiens qui ont le Sida, mais ils ont des centres spéciaux pour qu'ils ne contaminent pas le reste de la population (...). C'est vraiment mon père qui m'a sensibilisé au début pour les protections. Il était pareil avec mes sœurs. » (Aziz)

« Avec le papa (de son enfant), c'était d'abord protégé. Quand je sors avec quelqu'un, il y a des rapports protégés et puis si affinités, on va dans les centres gratuits pour faire des dépistages et tout ça. Dès qu'on fait les dépistages, toi tu envoies pour moi tes résultats et on peut faire des rapports sans protection. » (Myriam)

« Sans protection, c'était pas à chaque fois voilà. Quand c'était pas avec protection, parce que je le connaissais bien et je savais qu'il y avait que moi. » (Julie)

En somme, Julien, Myriam et Aziz ont expérimenté, dans leur pays d'origine, une vie sentimentale sensiblement contrôlée par leur famille, mais valorisée.

2.2. André

André se caractérise avant son entrée en centre par une sexualité proche de celle de la catégorie des femmes veuves analysée précédemment. Il tient en effet un discours très général et universalisant sur la sexualité, comme si cette dernière était maintenant derrière lui. Ce qui le distingue des autres hébergés, dont il stigmatise le comportement en la matière :

« Sur un point, oui [il répond à une question sur l'importance de la sexualité]... Ca dépend. Si c'est pour être sur la bonne femme tous les jours, c'est pas la peine. De temps en temps, juste pour l'hygiène, c'est bon, mais c'est tout. La sexualité, le mec il dit : ouais tous les jours. Mais tous les jours faut assumer. Parce qu'y a des mecs : ouais je me fais une nana là, une nana là, une nana là. Mais tu sais, ça dure quoi ? Une heure ou deux, moi je dis que ça ne vaut rien. »

Au contraire, la relation avec sa femme est présentée de façon idyllique :

« Sans l'accident, je serais encore avec, parce que j'avais une femme super. Là, c'était de l'amour. Là, c'était une femme super. D'ailleurs même je voulais tuer le mec qui est rentré dedans avec la bagnole. »

La mort de celle-ci n'a pas conduit à une disparition de la vie sexuelle d'André, mais ses quelques aventures, généralement très courtes, sont sans cesse jugées à l'aune de cette relation originelle, dans laquelle sexualité et affectivité étaient intimement liées. C'est ce mélange que André ne retrouve pas dans les opportunités qui s'offrent à lui :

« Ah, avec ma femme, bon ben, c'était autre chose. Même avec certaines, attention j'ai eu des filles, c'était plaisant. Y'en a d'autres, ah ben oui, c'était pas la peine (...). L'amour, c'est l'amour, y'a pas de secret à avoir. Si c'est juste pour passer deux minutes, c'est pas la peine. »

Pour les jeunes migrants comme pour André, l'arrivée dans la rue rompt-ils les règles et la signification accordée à la vie affective et sexuelle ? Ou suspend-elle, le temps de la parenthèse, la vie affective et sexuelle de ces personnes ?

3. L'incidence de la « parenthésation » sur la vie affective et sexuelle

Les migrants comme André accordent, dans la rue, beaucoup d'importance à certaines relations affectives, mais considèrent que leur vie amoureuse reprendra son cours normal une fois l'épreuve de la rue surmontée ; en l'état, ils ne croient qu'une histoire amoureuse puisse s'épanouir, en raison de leur manque d'autonomie. Mais cette situation ne pose guère problème, soulignons-le, car tous croient que la vie en centre ne peut qu'être une parenthèse.

3.1. La reconstitution de relations affectives et la sollicitation de certaines sociabilités

En définissant la rue comme une rupture momentanée avec l'insertion, Julie, Myriam, Aziz et André se distinguent tout à fait des autres hébergés, qui concevraient au contraire leur présence en centre comme non provisoire :

« Ces gens-là, ils veulent pas sortir de leur coin, ils se sentent bien comme ça. Je crois que c'est ça. Parce que quand tu la vois, elle traîne, tous les jours, elle traîne avec quelqu'un. Tous les jours, elle rencontre quelqu'un au foyer et elle traîne avec lui toute la journée. Cette vie qu'elle a choisie, elle s'y plaît quoi. »
(Julie)

Ce qui s'accompagne d'une stigmatisation de leur apparence physique, opposée au souci de soi des personnes interrogées, leur permettant d'échapper au stigmate d'une personne assistée :

« Y a des gens qui... Enfin, moi je me dis que ce n'est pas parce que je suis dans un centre que je vais subir quoi. Je sais que je suis quand même là, que je suis à la rue, alors j'essaie de ne pas trop me dévaloriser non plus. Je garde au moins ma dignité, je me lave, je me brosse les dents comme tout le monde. »
(Aziz)

Cette mise à distance s'accompagne dans le discours d'une valorisation du réseau de sociabilité possédé. André n'a de cesse ainsi de montrer que son réseau social dépasse le cercle du centre, et s'ancre dans son ancien travail et lieu de résidence. Ainsi déclare-t-il :

« Ah, j'ai beaucoup de contacts, j'ai beaucoup de personnes que je connais, beaucoup de personnes, comme dans mon boulot et tout ça... Même, je vais voir mon pote, c'est un barman. Tout de suite, s'il ne me voit pas, il est malade, il s'inquiète pour moi (...) Quand je vais dans le bled, je peux pas y aller, parce que sinon c'est « tiens tu vas manger là, tu viens chez moi », et ça fait des jalousies. Et oui, parce que j'étais bien aimé. Je suis en photo partout là-bas. »

S'il valorise son réseau de connaissances, André se refuse à mobiliser son capital social pour refermer la parenthèse du centre. Ce point est intéressant, car il montre que dans certaines situations d'exclusion, l'honneur peut faire obstacle à l'utilisation d'un capital¹⁹⁵ fréquemment utilisé dans d'autres cercles sociaux¹⁹⁶ :

« Même mon fils, il ne sait pas que je suis dans cette situation, parce que s'il savait, y a longtemps qu'il serait remonté. Même mes beaux-parents, s'ils savaient, tout de suite ils viendraient. Ils m'auraient payé quelque chose tout de suite, parce qu'ils ont du fric. Mais je veux pas, parce que moi je veux être indépendant, je veux pas compter sur les autres. Il faut pas compter sur les autres. Si on compte sur les autres, c'est fini. »

Les jeunes migrants possèdent eux un réseau constitué quasi-exclusivement de personnes hébergées de leur âge¹⁹⁷, reconstituant ainsi une « bande de copains ». Ce qui conduit de nombreux hébergés plus âgés, dont André, à nous confier durant l'enquête leur crainte, voire leur agacement pour ces jeunes, accusés de se routiniser et de se laisser entraîner dans des dynamiques de groupe. Cette sociabilité, basée sur des « liens forts »¹⁹⁸, permet pourtant, d'une part, de constituer une identité sociale positive, en accentuant les traits valorisants de l'appartenance au groupe et la distance aux autres hébergés, ainsi qu'en partageant des préoccupations de jeunes de leurs âge :

« Le premier jour, j'étais tout seul, mais après je me suis fait quelque amis. On va avec Thomas, même si on n'a pas d'argent, on va quand même faire les magasins pour voir ce qu'il y a de bien (...). On s'entend bien, on est bien quand on est ensemble, voilà. Ça change rien, mais au moins, on sait qu'on est tous ensemble. On a les mêmes problèmes, mais on sait qu'on n'est pas là à pleurer, on rigole, on se met à rire parce qu'on est jeune (...). On essaie d'oublier le quotidien. Le soir, on se retrouve là, on se rappelle pas forcément les mauvais souvenirs, mais les bons souvenirs qu'on a passés. Je me rappelle

¹⁹⁵ Bourdieu définit le capital social comme « la somme des ressources actuelles ou virtuelles, qui reviennent à un individu ou un groupe du fait qu'il possède un réseau durable de relations, de connaissances et reconnaissances mutuelles plus ou moins institutionnalisées, c'est-à-dire la somme des capitaux et des pouvoirs qu'un tel réseau permet de mobiliser » (Bourdieu P., Wacquant L., *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, 1992, p. 9).

¹⁹⁶ Il en est ainsi de certains sans-abri africains qui refusent de retourner en famille pour ne pas perdre la face, au prix parfois d'une exclusion renforcée (voir par exemple l'histoire d'Oumar Barro, dans Le Méner E., « Et surtout pas de folies ! », *Une ethnographie du sans-abrisme aux Halles*, Mémoire de maîtrise, ENS Cachan/Paris X, 2004).

¹⁹⁷ Myriam, Aziz et Julie, qui ont été interrogés dans un court laps de temps (du 7 avril au 16 juin 2004), appartiennent ainsi au même cercle de connaissance.

¹⁹⁸ Granovetter M., « La force des liens faibles » [1973] in *Le marché autrement*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000.

vendredi dernier, tu nous aurais vu, t'aurais même pas cru que j'étais là depuis deux jours, tellement qu'on faisait de boucan. Oh la, la, la, la, on était sept. Tu nous aurais vu rigoler, on aurait dit vraiment une bande de potes. » (Aziz)

D'autre part, cette sociabilité offre également une entraide et un échange de renseignements pour sortir de la parenthèse, entre les nouveaux arrivants et les jeunes présents en centre depuis plus longtemps :

« J'étais assise en train de pleurer. Aziz est venu me voir, il me fait « vous voulez parler ? ». Je voulais pas parler. Après, au bout d'une demi-heure, on est allé manger tous ensemble et j'ai commencé à rigoler avec eux. Après, c'est devenu mes amis (...). Une fois, je suis sortie avec Aziz et Gérard. Je voulais voir une assistante sociale, et ils savent où c'est. Ils m'ont emmenée. » (Julie)

La durée de constitution de ces liens affectifs forts entre jeunes du centre (migrants en majorité, mais pas exclusivement) est sans doute grandement accélérée par la nouveauté de la situation rencontrée, et le désarroi que cela induit :

« Les deux qui sont partis me manquent un peu. J'ai trop envie de les revoir, j'ai trop envie qu'ils reviennent (...). Vous savez, quand vous avez pris une petite bombe comme ça dans la tête, je me disais « c'est trop beau », parce qu'on avait tellement d'affinités, que c'est comme si on se connaissait depuis longtemps. Je me disais « ça va durer ». Quand y'en a deux qui partent comme ça, c'est pas forcément agréable pour les autres. Ça crée un manque, y'a des places à prendre. Là, y a Mikaël qu'est arrivé avant-hier, il s'est très bien adapté. » (Aziz)

Nous avons donc vu que la vie affective des personnes définissant leur présence en centre comme une parenthèse s'organisait autour de la mise à distance des autres hébergés, stigmatisés comme « dochards ». Cette mise à distance peut prendre la forme d'une valorisation d'un réseau social extérieur au centre comme chez André, ou des liens forts avec des hébergés partageant les mêmes caractéristiques sociodémographiques. Dans les deux cas, le capital social prend une forme particulière, qu'il soit constitué d'un réseau familial non mobilisé par André, ou d'une bande d'amis caractérisée par des liens forts. Dans leur parenthèse, ces personnes accordent une importance (au moins discursive) considérable à ces sociabilités.

Cette organisation de la vie affective autour de la mise à distance des autres hébergés se retrouve-t-elle alors dans la vie amoureuse et sexuelle des individus interrogés ?

3.2. La vie amoureuse reprendra une fois la parenthèse renfermée

Dans la situation qui est la leur, les quatre personnes interrogées décrivent leur vie amoureuse comme secondaire par rapport au souci de partir du centre. La sortie du centre mobilise ainsi l'essentiel de leur volonté. Julie, par exemple, parle en ces termes d'une relation avortée avec un livreur de pizza rencontré peu de temps avant son entrée en centre :

« Si j'étais pas en galère comme en ces temps-ci, j'aurais fait de mon histoire un drame, le fait qu'il m'appelle pas, comme s'il m'avait laissée tomber. Ca m'a secouée, mais j'ai connu des trucs pires. Maintenant pour moi, c'est pas un problème, le vrai problème c'est quand j'avais pas où dormir, que j'étais à la rue. Y avait des trucs plus grave, c'est un classement. »

Néanmoins, si cette hiérarchisation des besoins et la présentation de la vie amoureuse comme secondaire est commune aux quatre personnes interrogées, sa justification est très différente selon les genres. Ainsi, Julie et Myriam présentent la sexualité et la rencontre d'un partenaire potentiel inséré comme un moyen possible pour sortir de leur situation : la vie amoureuse est en quelque sorte subordonnée à la volonté de refermer la parenthèse du centre. Julie évoque ainsi son aventure et sa rupture avec le livreur :

« Moi je m'en fous, je m'en fous, si c'est pas lui ce sera un autre. Si c'est pas aujourd'hui, ce sera d'ici un mois ou deux (...) Je regrette d'avoir eu des relations sexuelles avec lui. J'aurais pas dû, parce qu'il aurait fallu que je le connaisse mieux que ça. C'était peut être ma situation, j'étais instable et puis tout. Je voulais tellement m'en sortir. Tu vois, quand t'as rien et ben un truc comme ça, tu te dis : c'est bon, c'est bon. J'ai misé tout sur ça. »

Au contraire, Aziz et André mettent l'accent soit sur les contraintes matérielles, notamment financières, soit sur la faible attractivité des partenaires potentiels, pour expliquer la mise en sommeil de leur vie sexuelle. Les contraintes matérielles empêchent tout d'abord d'envisager une relation avec une personne insérée, en raison de la place que doit occuper pour eux l'homme dans le couple :

« A chaque fois que je vois une belle fille, j'ose pas, j'ose pas. Même si elle me plaît, je sais pas, j'ose pas, il y a quelque chose qui me retient. Toi, t'as pas d'argent, t'es là et peut être qu'elle voudrait sortir ou faire des trucs de son âge, et toi tu pourras pas assumer les conséquences. » (Aziz)

Ce modèle traditionnel de la place de l'homme dans le couple¹⁹⁹, qui se retrouve également chez nombre d'hommes de notre échantillon, explique l'impossibilité d'envisager une relation amoureuse et sexuelle comme moyen de sortir du centre :

« Ah non, ah non, moi j'ai un amour propre. Non jamais. Moi, dans ma société, c'est l'homme qui travaille, la femme qui est à la maison, alors le contraire c'est inimaginable. Là, c'est moi la femme après (...) J'aime mieux pas dépendre des gens, je préfère avoir mes sous même si je dois trimer, que de me faire payer par une copine. C'est vrai, c'est la honte, pour moi, c'est la honte. » (Aziz)

Et ce, même si le partenaire potentiel est au courant de la présence en centre :

« Moi, j'ai dit franchement, une nana l'autre fois, elle me dit : « qu'est-ce que tu fais André ? ». Elle me dit « je suis divorcée ». Et puis, on discutait, et elle me dit comme ça, « oh, je cherche un mec ». Moi, je lui dis « surtout pas moi ». Parce que j'ai pas de logement. Je lui ai dit franchement, « j'ai pas de logement, j'ai rien ». Elle me dit, « ça fait rien, moi j'en ai un ». Moi j'ai dit que c'était pas la peine. Sinon, elle, tout de suite elle était d'accord. Non, j'ai eu des occasions, j'en ai eu pas mal, et je dis non à cause de ça. Je peux pas me permettre de dire, « je vais sortir avec toi, ça va être sérieux », je peux pas. » (André)

¹⁹⁹ Goffman E., L'arrangement des sexes, op.cit.

Notons également que cette différence de genre dans l'instrumentalisation possible d'une relation amoureuse est symétrique de la connaissance par la famille de la présence en centre. Comme nous l'avons vu précédemment, André se refuse par exemple à mobiliser son capital social familial pour sortir de sa situation. De même, Aziz n'arrive pas à se résoudre à mettre sa famille au courant de sa situation, au contraire de Julie et Myriam. Si l'entrée en centre a été vécue douloureusement par chacun, la norme culturelle du rôle assigné à l'homme devant subvenir aux besoins de la famille, rend d'autant plus difficile la relation d'assistance pour les hommes²⁰⁰.

Si Aziz et André mettent en avant les contraintes matérielles pesant sur leur vie amoureuse avec une partenaire potentiellement insérée, ils soulignent parallèlement la faible attractivité d'une potentielle partenaire hébergée, confirmant à nouveau l'écart entre eux et les gens de la rue :

« Sauter une fille de la rue, c'est facile à faire. C'est clair, net, j'ai fais l'expérience l'autre fois. Une nana du 115, on était à l'hôtel, je me suis amené, j'ai dit : je peux rien faire avec toi, je peux rien. C'est vrai, je pouvais rien faire (...). On était à poil tous les deux, j'ai dit : tu me coupes les moyens. Elle est pas terrible et puis elle a rien dans le citron. Tu sais, le genre de fille qui te dit : vas y, go. » (André)

Pour Myriam et Julie, le rapport à un partenaire potentiellement hébergé est différent. Elles insistent moins sur l'aspect physique, que sur le fait qu'une telle relation serait peu propice à la sortie de centre :

« Bernard, il s'est trop attaché à moi. Moi, par contre, je sais pas. Il a beaucoup de problèmes. Il est pire que moi. Moi ça ne me dérange pas, si il voulait changer et tout (...). Je sais pas si on a les moyens de résoudre les problèmes. Il est même pas capable de s'entretenir lui-même. Il est dangereux lui-même. » (Julie)

Néanmoins, les deux jeunes femmes entretiennent ou ont entretenu des relations avec un hébergé, et ce même si elles indiquent ne pas éprouver de sentiments « forts » pour la personne. Pour cette raison, il nous semble que la construction de relation amoureuse est tout à fait solidaire de la sortie de rue. Les relations tendres dans les centres continuent plus vraisemblablement le repli sur une sociabilité intense, fondée sur l'entraide et le conseil. Le compagnon est ainsi un peu plus âgé et a une meilleure connaissance du fonctionnement du centre. Il constitue un support affectif et émotionnel, permettant de s'adapter temporairement à la vie en centre. Une telle relation est alors fortement investie émotionnellement mais ne donne pas lieu à des relations sexuelles, comme le souligne Myriam :

« On s'est rencontrés avec Chris dans le centre. Donc on était d'abord de simples amis, parce qu'il était bien accueillant et tout gentil. Donc j'étais désespérée, dépaysée et c'est lui qui m'a montré comment ça se passait. Je l'ai amenée voir ma fille, ils se sont bien entendus. Et puis voilà, on est ensemble, il est gentil (...). On n'a jamais eu de relations physiques, lui et moi, peut-être que ça viendra. Patience, qu'il patiente, et ça viendra (...). C'est comme un petit ange gardien. Il est gentil, il est très gentil. Je sais qu'il y a une personne qui pense à moi. C'est pas trop faire l'amour qui compte, c'est discuter avec la personne. »

²⁰⁰Nous retrouvons cette même difficulté pour les ouvriers, souvent d'origine étrangère, qui ont été confrontés de plein fouet à la désindustrialisation des années 80, à se retrouver dans une situation de chômage et à accepter une relation d'assistance bouleversant le schéma traditionnel de division des genres à l'intérieur de la famille.

Cette insistance sur la gentillesse du compagnon, la bonne entente avec l'enfant et l'absence de relations sexuelles est très proche de la manière dont les femmes mariées définissent leur relation avec un compagnon rencontré dans le centre. Ressemblance d'autant plus frappante que le compagnon de Julie est le même que celui d'Isabelle. Le point commun entre les deux catégories repose alors sur une perception de la présence en centre comme provisoire et la nécessité de s'adapter à un monde étranger et de prime abord hostile. La relation amoureuse est perçue comme une ressource appréciable pour apprendre à supporter l'épreuve douloureuse, et pouvoir ainsi continuer sa route.

Nous avons donc vu, que des trajectoires biographiques différentes pouvaient donner lieu à une même définition de la situation « présence en centre » comme une parenthèse amenée à se refermer. Cette définition de la situation conduit alors à une présentation de la vie sentimentale comme secondaire, relativement aux exigences de la réinsertion, ce qui ne signifie pas sa disparition bien au contraire. Difficile à assumer pour les hommes, en raison de contraintes financières et symboliques durement ressenties comme un déficit d'autonomie, elle peut être vue comme une ressource par les femmes afin de sortir du circuit assistanciel.

En outre, la vie amoureuse et sexuelle des personnes percevant leur présence en centre comme une parenthèse se distingue principalement autour du genre et des normes sociales traditionnelles qui y sont attachées : mise à distance chez les hommes, perçue comme une ressource utilisable chez les femmes. Cette distinction est également valable dans l'utilisation du capital social. Celui-ci est faiblement, voire non utilisée par Aziz et André, qui souhaitent refermer la parenthèse sans aide de personne connue, alors que Myriam et Julie se situent au contraire dans la recherche de nouvelles relations leur permettant de s'en sortir.

Chapitre 8

Les femmes en rupture avec leur mari

Chloé, Fatima, Isabelle et Jane se sont toutes retrouvées en centre d'accueil à la suite d'une rupture avec leur mari. Cette trajectoire biographique commune, semble beaucoup plus discriminante que l'origine sociale pour analyser le discours de ces femmes. Alors qu'elles définissent de manière semblable leur position en centre d'accueil, elles ne partagent en effet aucune communauté de classe. Isabelle est issue des classes favorisées (son père est architecte), elle a d'ailleurs menée des études de médecine, elle présente également son enfance de manière idyllique. Jane est quant à elle issue des classes moyennes, elle a vécu une enfance sans histoire, au contraire de Fatima, prostituée par sa mère²⁰¹ et placée dans divers foyers de la DDASS, et de Chloé dont l'expérience de femme battue répète cruellement celle qu'avait vécue sa mère, alors enfant.

Elles se définissent principalement par cette trajectoire biographique, être accueillie dans les structures du Samusocial étant considéré comme une épreuve transitoire suivant la séparation. Plusieurs raisons sont avancées pour expliquer la rupture, toujours à l'initiative de ces femmes et précédée, nous y reviendrons, d'une interruption de la vie sexuelle conjugale : un mari violent physiquement (Chloé et Jane), plus préoccupé de soucis financiers que de son futur enfant (Isabelle) ou souhaitant voir sa compagne porter le voile (Fatima)²⁰².

L'univers de sens de ces femmes s'articulant clairement autour d'un « avant » et d'un « après », il aurait été peu pertinent de ne pas présenter leur vie affective et sexuelle au regard de cette rupture. Du reste, la considération de leur trajectoire biographique commune permet de rendre compte de leurs sexualités actuelles, qui apparaissent tout à fait analogues.

1. La vie sexuelle et affective avant la rupture

Les quatre femmes se caractérisent par une même trajectoire biographique, mais leurs premières expériences sexuelles sont dissemblables : Fatima a été violée à 19 ans par son compagnon de l'époque, Jane a connu une première expérience à 17 ans « pour faire comme les copines », Isabelle à 23 ans, et Chloé à 18 ans avec son mari qui reste le seul partenaire qu'elle ait jamais connu. Autrement dit, et contrairement à ce que suggère, notamment P. Declerck²⁰³, sur la sexualité des

²⁰¹ Nous nous appuyons uniquement sur les entretiens, et n'avons pas mené l'enquête pour trianguler certaines informations frappantes.

²⁰² Au moment de l'entretien, Fatima et Isabelle sont encore sollicitées par leurs maris, qu'elles revoient épisodiquement : Isabelle pour régler des problèmes financiers et Fatima, nous ne le savons pas. Chloé quant à elle se cache de son mari et de ses amis, comme Jane, dont l'époux a pourtant appris qu'elle était d'abord partie chez sa mère, et l'a harcelée téléphoniquement. Elle ne veut pas le revoir, elle a toujours peur de ses réactions.

²⁰³ Declerck P., *Les naufragés*, op. cité.

sans-abri, il n'est sans doute pas opportun de chercher systématiquement un événement traumatisant (un viol par exemple) dans le passé des sans-abri pour rendre compte de leurs désirs et de leurs attitudes présents. Dans ce groupe, importe moins un événement sexuel clef qu'un environnement conjugal problématique, pour décrire la biographie sexuelle des personnes.

Malgré ces modes d'entrée différents, et quels que soient les liens entretenus avec leur mari, les quatre femmes, à l'instar d'Isabelle, insistent ainsi sur l'importance des relations sexuelles à l'intérieur de leur couple, pour définir leur relation maritale :

« Je vais vous dire ce que mon mari ne cessait de me dire : c'est pas possible, il n'y a rien qui te remonte le moral, il n'y a rien qui te rend heureuse, à part une partie de jambes en l'air (...). Moi c'est vrai, quand je suis en colère il faut que je fasse l'amour, quand je suis heureuse, il faut que je fasse l'amour, quand je suis malheureuse, il faut que je fasse l'amour... »

La présentation des relations sexuelles conjugales donne alors lieu à une valorisation de soi, pour des femmes qui ont joué le rôle d'initiatrice conjugale. Fatima évoque ainsi ses relations avec son mari :

« Au bled, il a même pas connu une femme. Je lui ai tout appris. Tout. Au début, il était pas très pour, parce qu'il fait la prière et tout. Je lui ai dit : on est en Europe ici, moi je suis une Beure, ici c'est comme ça que ça se passe, c'est pas ton père et ta mère dans le noir (...). A l'américaine, auto-reverse, 69, tout c'est moi (...). Quand il est trop brusque, je lui dis, c'est pas comme ça, c'est les caresses d'abord, doucement (...). C'est pour ça qu'il m'aime, parce que je suis bonne au sexe... »

Le propos d'Isabelle est proche de celui de Fatima :

« C'est moi qui prends l'initiative. Quand je veux quelque chose... Dans ce domaine là, je ne me prive pas, j'ai pas froid aux yeux. Quand je connais la personne, sexuellement c'est moi qui prend l'initiative, et j'insiste, ça je peux vous le dire, qu'il soit fatigué ou crevé, je lâche pas le morceau. »

Cette expérience en matière sexuelle n'exclut pas le rejet de certaines pratiques, notamment la sodomie. Ces femmes disent aimer les rapports charnels, mais dans certaines limites. Elles se présentent plutôt comme des expertes en matière sexuelle. Leur discours s'accompagne alors, notamment chez Isabelle et Fatima, d'une certaine dévalorisation du mari, trop timoré à leur goût :

« Lui n'était pas aussi chaud voilà. Il trouvait que j'étais beaucoup plus chaude que lui, alors que lui c'est beaucoup l'homme bête de travail. Sinon sexuellement c'était beaucoup plus calme. Lui c'est des rapports traditionnels, rarement des petits extra. C'est vrai qu'il est doux, qu'il est gentil, respectueux et tout, mais c'est le genre ancienne génération (...). J'en ai pleuré, ça peut vous faire marrer, mais on s'est disputé toute la nuit, on a même fait chambre à part à cause d'un rapport qu'il m'avait refusé. » (Isabelle)

A la lumière de l'importance accordée aux relations sexuelles dans le couple, il n'est pas étonnant que la séparation ait été précédée d'une détérioration, voire d'une extinction de la vie sexuelle conjugale :

« Quand j'étais jeune, on en profite un peu quand même. Mais y'a des moments où ça a carrément baissé. Quand le couple a commencé à se dégrader, plus il dormait, plus j'étais tranquille. Y'avait plus de plaisir, c'était plus par obligation (...). Comme ça, il était content et il pouvait dormir. » (Chloé)

Isabelle et Fatima présentent même l'absence d'investissement sexuel du mari comme une des principales raisons de la rupture, du moins comme un symptôme clair des problèmes du couple²⁰⁴ :

« Disons aussi que la rupture, c'est parce que je l'aimais, mais sexuellement c'était pas top niveau entre nous deux. Lui était beaucoup plus terre à terre, mais il faut dire qu'il y avait la différence d'âge. Il s'est refroidi. Son travail comptait beaucoup plus pour lui. » (Isabelle)

« Ca fait un an et quatre mois que j'ai pas fait l'amour avec mon mari, et quelques jours. Je compte, c'est comme la prison, tu mets une croix quand t'es en prison (rires). » (Fatima)

Néanmoins, malgré la séparation, consécutive à la détérioration de la vie sexuelle, les maris gardent une grande importance dans la reconstruction de soi et de son histoire au fil de l'entretien, notamment dans le domaine affectif et sexuel. L'époux n'aura pas su jouer à la longue le rôle attendu de lui, mais sa place demeure prépondérante dans la biographie sentimentale de ces dames :

« Mon mari c'est mon premier homme, j'avais 17 ans j'en ai aujourd'hui 38, c'est toujours mon premier homme. C'est le seul que j'ai connu (...). On n'oublie pas du jour au lendemain 20 ans de vie en concubinage. » (Jane)

Ces femmes qui, rappelons-le, tentent d'échapper à leur époux, et pour lesquelles, à cette fin, les centres d'accueil pour SDF sont une ressource commode, se montrent, les unes et les autres, amatrices et expertes des joutes corporelles, à cette aune supérieures à leur mari. Aussi la sexualité est-elle un domaine valorisé et son exercice valorisant. La faillite conjugale est conséquemment celle de l'union charnelle. Vivre après la séparation implique, de fait, une redéfinition du rapport, auparavant primordial, à la sexualité.

2. La vie affective et sexuelle après la rupture

La rupture, en dépit de l'espoir de réconciliation entretenu par les anciens compagnons, est toujours présentée comme définitive ; elle conduit aussi à une transformation profonde de la vie sexuelle. Succèdent à la séparation une redéfinition de soi et de ses priorités, ainsi que l'accommodement aux contraintes de la vie sans-abri, soit deux processus qui supportent un changement du rapport à la sexualité.

La rupture s'accompagne d'une rancœur tenace contre le mari, suscitant une véritable méfiance vis-à-vis des hommes, en tant que partenaires amoureux. La séparation n'interdit pas de nouvelles

²⁰⁴ Selon Michel Bozon, la sexualité est devenue le « moteur interne de la conjugalité », une « expérience interpersonnelle indispensable à l'existence du couple » (Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, op. cit., p. 36). Si les rapports sexuels s'espacent au cours du temps, leur disparition peut signaler l'effacement du sentiment amoureux et l'éloignement des conjoints (Bozon M., « Amour, désir et durée. Cycle de la sexualité conjugale et rapports entre hommes et femmes » in *La sexualité aux temps du sida*, op. cité).

rencontres, mais la sphère conjugale est dévaluée au profit de la relation maternelle, comme le dit par exemple Isabelle :

« Je me suis trop sacrifiée pour mon mari, beaucoup trop. J'ai donné quatre ans de ma vie et maintenant c'est mon enfant qui doit compter le plus (...). Ca je l'ai expliqué un peu à Théo²⁰⁵. »

La séparation conjugale n'entraîne nullement une quelconque anomie affective. L'attention se déplace davantage vers les enfants, et vers soi, notamment pour continuer à plaire.

Ainsi la désunion n'implique-t-elle pas un moindre souci de soi. En témoigne une grande attention portée à son corps et à son hygiène, qui marque d'ailleurs une différence radicale avec d'autres hébergés, prenant moins soin d'eux :

« Quand on veut rester propre, on peut. Les gens qui ne restent pas propres, c'est qu'ils ne veulent pas. Ici y'a des douches, ou si on a peur, il y a les douches municipales (...) Mais c'est vrai, qu'ici, je ne vais pas dire que je me néglige, mais je fais moins attention à moi. Je me fais plus la manucure, parce que je n'ai pas le temps et l'envie de le faire. Le principal pour moi, c'est que je sois propre et peu importe le reste. » (Jane)

Cette attention pour soi est aussi, pour Fatima et Isabelle, une attention pour les autres, motivée non seulement par des considérations hygiéniques et d'estime de soi, mais également par une volonté de continuer à plaire :

« Je suis rentrée me changer hier. Je marie les vêtements, j'aime bien le noir, beaucoup, et le marron. Là c'est rouge en ce moment. J'aime bien les jupes espagnoles plissées avec l'élastique, avec des collants sexy (...). Là j'ai quarante ans dans une semaine, mais je fais du 38 et j'ai des hanches, des belles fesses. » (Fatima)

Pour ces femmes, l'hébergement à côté de SDF ne produit pas une assimilation à cette catégorie. Leur volonté de plaire, le soin qu'elles s'accordent, et surtout la priorité donnée à leurs enfants sur tout le reste, les distinguent subjectivement des sans-abri. Mais tout contact avec eux n'est pas forcément dévoyé, bien qu'il ne signe pas, pour ses femmes, une quelconque appartenance au monde de la rue.

Le passage en centre d'hébergement d'urgence, qui s'accompagne d'une rupture totale (Isabelle, Chloé) ou partielle (Fatima, Jane) des anciens liens de sociabilité, donne lieu, en effet, à une relation exclusive avec un SDF, dont l'originalité saillit au sein d'une population mise à distance et stigmatisée par toutes (les autres hébergés sont des « dochards »). Écoutons donc Isabelle parler de Théo :

« Au début, avec Théo, on a été copains, parce que c'était la seule personne qui était cultivée par rapport aux autres hébergés. Je ne peux pas discuter avec les autres, on peut discuter sur rien, absolument sur rien (...). Avec Théo, ça a été autre chose. On pouvait discuter d'art, de peinture. Ca c'était nouveau pour moi, je me suis dit y'a un semblant de vie, ici quelque part dans le centre (...). Pour un moment, je me sentais pas en centre, ça m'a épatée. »

²⁰⁵ Au moment de l'entretien, elle connaît Théo depuis quelques semaines, elle l'a rencontré dans un centre d'hébergement d'urgence simple.

Cette relation privilégiée avec un sans-abri peut être amoureuse (Jane, Isabelle)²⁰⁶ ou simplement pleine d'affection, pour Chloé, tellement attachée à un garçon de l'âge de son fils. La personne consacrée se présente comme soutien affectif, moral et matériel, voire comme un père de substitution pour ses enfants :

« Ça m'aide énormément, dit Jane, parce que je me dis que je suis pas seule, que j'ai quelqu'un à qui me raccrocher et je me bats pour ça aussi (...). On partage plein de choses quoi, les soucis, on rigole, on fait plein de truc ensemble. On arrive à s'occuper la journée, on fait des recherches d'appartement, des recherches d'emploi (...) Il m'épaule énormément. Un truc dont je vais faire une catastrophe, lui il va me faire rigoler, il va prendre ça à la rigolade. »

La recherche d'un soutien affectif et moral n'est pas d'ailleurs pas l'exclusivité de ces femmes, et se retrouve également dans la majorité des groupes dont l'univers de sens n'est pas la rue. Paradoxalement, pour ces personnes qui ne se considèrent pas comme sans-abri, l'attachement à un SDF hors du commun semble marquer la frontière avec ces gens-là, attester une reconnaissance de soi comme différent des individus alentour.

Lorsque le soutien affectif prend la forme d'une relation amoureuse, les contraintes objectives de la vie sans-abri conduisent à une adaptation de la vie sexuelle.

Le couple doit s'accommoder aux règles de vie des centres d'hébergement, peu propices au développement d'une relation amoureuse, comme à l'exercice d'une sexualité tranquille :

« Quand on se retrouve tous les deux dans un centre, on fait comme si on était de simples amis, pour pas chauffer la tête des autres. Dans un centre, il ne peut pas y avoir de relations amoureuses (...). C'est pour ça qu'on a arrêté les centres pendant un certain temps et qu'on s'est mis sur un terrain de camping. La seule solution qu'on a maintenant, c'est de prendre une chambre d'hôtel, voilà. » (Jane)

Ce respect strict des règles est expliqué par la non-indifférence, par l'œil intrusif, des autres hébergés :

« Quand on était sous la tente, c'était des câlins, on était toujours dans les bras l'un de l'autre, alors que dans les centres c'est pas toujours évident, il y a le regard des autres. » (Jane)

... et celui des travailleurs sociaux :

« Une fois ce que j'ai fait, je me suis mise sur ses genoux et le personnel du centre m'a dit de me mettre sur la chaise d'à côté (...) On est toujours espionnés, donc on n'a qu'une hâte, c'est d'être au matin pour sortir. » (Jane)

²⁰⁶ Un article sur la poursuite des relations affectives et sexuelles après une séparation montre que quatre personnes sur cinq ayant connu une séparation ont eu au moins un partenaire sexuel dans les cinq années suivant la rupture. Cependant, les femmes de plus de 35 ans rencontrent plus tardivement et moins souvent un nouveau partenaire que celles de moins de 35 ans. La durée préalable de vie en couple semble ainsi être un handicap pour elles, alors qu'elle ne l'est pas pour les hommes (Beltzer N. et Bozon M., « La vie sexuelle après une rupture conjugale. Les femmes et la contrainte de l'âge », *Population*, 61, 4, 2006).

D'autre part, la recherche de lieux favorables au partage de l'intimité est empreinte de la crainte d'une certaine stigmatisation, que le rapport se déroule dans un endroit prévu pour un autre usage, ou pas :

« On est obligé d'aller à l'hôtel, raconte Jane, pour avoir des rapports, et je n'aime pas cette image. Ça me fait penser aux prostituées, ouais, et cette image, j'arrive pas à l'accepter (...). Souvent, ça vient de l'hôtelier. On redescend au bout de trois heures, on a pris la douche, et il demande : vous revenez ? Ça met un coup quand même. Comme si on considérait son hôtel comme un hôtel de passe. Alors, je préfère aller dans des hôtels où c'est anonyme, par exemple Formule 1. »

Même dans un hôtel, il n'est donc pas forcément évident de se sentir à l'aise. La location d'une chambre pour quelques heures rappelle l'utilisation qu'en font les prostituées, aussi bien au tenancier qu'à Jane. Cette association de la location à une catégorie de locataires dévalorisée détourne le sens initial de la venue, et complique, de fait, certainement la tenue de relations intimes et amoureuses. Cette complication des activités autrement quotidiennes ou banales, qui ne faisaient pas problème, est typique de la vie dans la rue, et produit ici une tension entre le désir de l'autre et la perception de soi.

De fait, même quand les conditions matérielles sont réunies pour faire l'amour, il n'est pas dit que l'excitation soit au rendez-vous. Isabelle a eu la possibilité d'avoir un rapport sexuel dans la laverie d'un centre d'accueil, grâce à la complicité d'un travailleur social mais, commente-t-elle :

« Moi ça m'a pas trop plu, parce que... Vous voyez, pour un premier rapport, dans une laverie, sur une machine à laver... Je lui ai dit : désolé, c'est pas mon genre et ça va pas me stimuler du tout (...). Pour un premier rapport, c'est pas génial quand même... »

Ces contraintes donnent alors lieu à une évaluation de la vie sexuelle actuelle par rapport aux relations passées :

« On vit moins bien, affirme Jane, notre sexualité qu'avant, mais bon on n'a pas le choix, donc on se fait une raison. On se dit, c'est pas pour maintenant, on verra plus tard. »

Au regard des expériences antérieures, la sexualité présente vaut apparemment bien peu de choses, mais ce n'est pas tragique, car ce n'est que provisoire, et ce peut être agréable. Aussi l'adaptation à l'environnement de la rue entraîne-t-elle une redéfinition, et non une disparition des pratiques sexuelles. A la mesure des difficultés pour trouver un espace propice à la réalisation de certains actes sexuels, l'excitation du partenaire prime au quotidien sur des rapports de pénétration. Isabelle s'en explique :

« Ben tout le temps, on est dans l'arrière-cour. On se fait mutuellement plein de trucs, et ça s'arrête là, ça ne va pas plus loin (...). Mais quand même c'est bon. Parce que je trouve que se stimuler comme ça, s'exciter comme ça, sans aller au bout, le jour où ça se fera, ça sera sûrement bien. C'est vrai que ça me manque [l'acte sexuel] mais on ne se prive pas quand même. Disons qu'il y a le contact, pas charnel, charnel, mais on se donne tout le temps des câlins, plein d'affection même physique et tout. On fait plein de trucs, mais pas de rapports sexuels, voilà. »

Cette pratique d'excitation peut s'exprimer seul ou en couple au gré de la masturbation :

« Moi, tout ce qui se passe dans ma chambre, c'est beaucoup plus mental. Vous savez ce que je fais ? Je ferme les yeux, j'imagine des scènes, mais vraiment un long métrage quoi, au ralenti, des petites scènes, sinon j'ai trop peur de faire quoique ce soit avec mon vagin. Par contre, quand je suis avec lui, je lui demande de faire pas mal de trucs pour moi chaque soir ! Ca n'assouvit pas toutes mes envies, mais ça calme un peu. Et on se découvre, à chaque fois, on se découvre un peu plus. » (Isabelle)

Il apparaît donc possible de mettre les contraintes matérielles du centre à profit pour différer un rapport sexuel désiré, dont l'accomplissement serait pour le moment autant compliqué que dévalorisant, et d'augmenter ainsi l'attente d'une union charnelle, se décrivant peu à peu comme le gage d'une relation forte et détachée du monde de la rue.

Au total, la vie sexuelle des femmes interrogées diffère sensiblement entre la période précédant la séparation conjugale et celle lui succédant, marquée par l'arrivée en centre d'hébergement pour SDF. Mais si la modification de la sexualité est bien conditionnée par l'écologie de la vie en centre d'hébergement, elle prend sens, néanmoins, d'après la rupture et la reconfiguration identitaire induite. D'ailleurs, ces deux contraintes, identitaire et écologique, sont logiquement beaucoup moins prégnantes pour ceux dont l'univers de sens est la rue : pour eux, la rue est au principe de leur définition d'eux-mêmes et de leur situation, et se déploie donc également, et à la différence de ces femmes, comme l'espace possible de leur sexualité. Si Chloé, Fatima, Isabelle et Jane font usage des services destinés aux SDF comme d'une ressource pour traiter un problème émergeant en amont de leur situation actuelle (« comment échapper aux griffes de mon époux ? »), elles limitent considérablement l'interférence entre cette solution, pensée comme provisoire, et leur vies privées, dissociées subjectivement de leurs existences publiques comme sans-domicile. La sexualité devient un aspect secondaire de l'existence de ces femmes, au regard du poids accordé à la relation maternelle. Mais celles-ci n'ont renoncé ni à la séduction ni au plaisir, demeurant importants pour s'estimer soi-même. L'estime de soi, en creux du refus d'apparaître l'égale d'une prostituée ou d'un sans-abri, peut alors retarder la réalisation d'actes sexuels désirés, se dégageant comme l'horizon d'un avenir meilleur, loin du bruit des centres d'accueil.

Chapitre 9

La rue dans la continuité de ruptures : le groupe des « sauteurs d'obstacles »

Les personnes de ce groupe, comme beaucoup d'autres rencontrées dans des centres d'urgence, ont des parcours de vie très accidentés. Néanmoins leur singularité réside dans le fait de vivre cette nouvelle condition, qu'est la situation de vie à la rue, comme un épisode imposé parmi d'autres épisodes imposés. Ce serait comme un nouveau saut à réaliser dans une vie qui ressemble à un parcours d'obstacles.

Au premier abord, leur trajectoire rappelle celle de nombreuses personnes se considérant sans-abri, tant elle est marquée par des événements dramatiques. Toutefois, Thomas, Catherine, François-Xavier, Aude et Solange ne se définissent pas comme sans-abri, et cette différence est fondamentale pour restituer leur point de vue, tant sur leur trajectoire, que sur leur vie affective et sexuelle.

Le fait qu'ils présentent la rue comme un accident les rapproche alors, de prime abord, des gens qui ont vécu leur arrivée dans la rue comme une rupture, et conçoivent leur présence dans le monde de l'urgence comme une situation transitoire. Mais à leur différence, pour Thomas, Catherine, François-Xavier, Solange et Aude, la rue n'est qu'une discontinuité de plus dans une existence semée d'embûches. Ils se distinguent donc des personnes qui décrivent leur situation en centre d'urgence comme un accident après un passé « normal » et avant un futur porteur de projets. L'unité de ce groupe n'est pas non plus celle de ceux qui vivent dans la rue pour fuir un milieu nocif, bien que Thomas, Catherine, François-Xavier, Solange et Aude partagent avec les membres de ce groupe l'idée que le centre est un endroit vivable, pourvoyeur de certaines ressources utiles au quotidien. Contrairement à Virginie et ses comparses, Thomas, Catherine, François-Xavier, Solange et Aude ne valorisent pas autant le séjour dans l'urgence, et n'attendent pas en tout cas que ce séjour soit un tremplin vers un ailleurs. Les épisodes douloureux et destructeurs se sont suivis mais ces personnes conservent une énergie de « battants » pour surmonter cette nouvelle épreuve, qui n'est pas valorisée pour autant, et tenter de mettre en œuvre leurs projets.

Faisons alors l'hypothèse que cette attitude combative sera aussi celle adoptée dans la trajectoire affective et sexuelle, lorsque des épreuves se présenteront.

Nous allons décrire la façon dont Thomas, Catherine, François-Xavier, Solange et Aude présentent leur situation actuelle au regard de leur trajectoire de vie, et voir comment leur biographie affective et sexuelle s'inscrit dans ce parcours.

1. Le centre d'urgence dans la « continuité » de parcours chaotiques

Vivre dans des centres d'urgence s'apparente, selon une bonne partie littérature sociologique, à une épreuve traumatisante, humiliante, voire déshumanisante²⁰⁷. Les sans-abri, premiers concernés, se plaignent eux-mêmes des conditions de vie qui leur sont proposées, lesquelles sont d'ailleurs présentées comme des raisons du refus d'hébergement²⁰⁸. Dans notre échantillon, de telles plaintes apparaissent çà et là, et l'un des traits transversaux des nombreux groupes est de présenter l'entrée dans l'urgence sociale comme un choc, voire une rupture considérable et unique. Partant, comment parler de continuité pour qualifier des parcours de vie d'individus connaissant la rue au moment de l'interview ? En effet, nombreux sont ceux dont les trajectoires sont marquées par des ruptures familiales, professionnelles et résidentielles, des placements ratés en famille d'accueil, les foyers de la DASS, le déracinement, la stigmatisation, etc., ruptures précédant ou causant une rupture plus violente encore, l'arrivée dans la rue. Cependant, la situation actuelle de ceux qui nous intéressent ici s'inscrit dans le droit fil des épreuves passées, non pas comme le comble d'un sombre destin mais comme une nouvelle difficulté à gérer avec ses ressources personnelles, notamment acquises au cours d'expériences antérieures.

Cette perspective générale sur la vie est cruciale pour rendre compte, fidèlement à leur parole, de leur vie affective et sexuelle. Remarquons simplement, pour le moment, que cette perspective recouvre des trajectoires variées, et configure aussi bien l'existence dans la rue, que la formulation de désirs ou de projets.

²⁰⁷ Le témoignage de P. Declerk (dans *Les Naufragés*, op. cité, p. 44-60) est tout à fait emblématique de cette littérature. L'auteur narre son embarquement par la BASPA (brigade d'assistance aux personnes sans-abri), le trajet jusqu'au CHAPSA de Nanterre, et une nuit passé dans ce centre à la si mauvaise réputation. Ses descriptions sont édifiantes. L'anthropologue est plus que gêné par la puanteur, les bruits et l'aspect répugnant de ces compères d'une nuit ; il craint à chaque instant pour son intégrité physique, craint qu'on ne le vole ou ne l'agresse.

²⁰⁸ Gardella E., Le Méner E., *Rapport sur le refus d'hébergement de personnes sans domicile-fixe*, Observatoire du Samusocial de Paris, 2007 (à par.)

1.1 Une présentation de soi qui ne prend pas en compte le contexte environnemental présent, avec ce souci : ne pas laisser voir qu'on vit sans domicile, rester digne

Ne pas laisser voir qu'on vit sans domicile, faire face dignement²⁰⁹ : cette ligne de conduite est adoptée par des personnes qui ont connu des difficultés variées, et dont les présentations de soi sont tout à fait différentes.

Thomas, 20 ans, a subi de mauvais traitements familiaux. Violé par son beau-père à l'âge de 6 ans, il est placé en famille d'accueil à l'âge de 9 ans, et connaîtra les foyers de la DASS y compris le foyer de redressement. Il a très peu connu son père biologique, en prison pour une longue peine. Il partira à l'armée, et en sortira avec un diplôme de sous-officier. Il trouvera un travail de boulanger qu'il perdra avec son logement lors de la faillite de son patron (cela s'est passé six mois avant l'interview). Il se décrit comme un rebelle, maté à l'armée, où il a cependant appris un civisme ordinaire.

Catherine, 43 ans, cambodgienne, a travaillé dans les rizières (camp de travail) de 14 à 19 ans. Elle a perdu pratiquement toute sa famille sous le régime des Khmers Rouges. Ensuite, elle a été envoyée en Russie 3 ans pour apprendre le métier de soudeur puis a été retenue 2 ans en Thaïlande avant de pouvoir émigrer en France. En France, après avoir travaillé plusieurs années, elle se retrouve au chômage et perd son logement. Cette absence de logement dure depuis 10 mois au moment de l'entretien. Elle se présente comme une battante qui a traversé de nombreuses épreuves mais a eu beaucoup de chances de s'en sortir.

François-Xavier, 24 ans, a vécu une enfance difficile avec des parents, violents entre eux et envers les enfants. Son frère, délinquant, est en prison pour vol à main armée. Il a lui-même, pour aider son frère, eu à faire avec la police. Son père, alcoolique, est décédé alors qu'il avait 19 ans. Il a souvent l'impression que son entourage se moque de lui, ce qui lui pose des problèmes relationnels en particulier dans le domaine professionnel. Il a vécu avec sa mère jusqu'à 22 ans, moment où elle s'installe avec un partenaire et où il se retrouve dans la rue²¹⁰. Il est suivi en psychiatrie depuis qu'il est dans la rue, dit-il de son plein gré. Il se décrit comme un garçon « trop sérieux », très réfléchi qui tente de comprendre les ressorts psychologiques des comportements de ses parents et de se connaître lui-même.

Aude, 22 ans, a été placée dans des familles d'accueil de 5 à 18 ans. Son père, sénégalais, polygame vit une partie du temps au Sénégal et sa mère est présentée comme toxicomane. Aude a été violée à l'âge de 13 ans, son agresseur est en prison. Elle a perdu plusieurs proches auxquels elle tenait, son frère, mort sous ses yeux, son grand-père, et d'autres encore. Elle a tenté de vivre avec sa mère en sortant de la DAS, mais cette expérience a échoué. Elle a rencontré un sans-domicile avec lequel elle a eu un enfant. Ce dernier a été confié une institution de placement. Elle a subi des violences sexuelles de la part du père de son enfant, qui menait une double vie. Aude se présente comme une fille qui sait ce qu'elle veut et qui a une certaine maturité par rapport aux jeunes de son âge.

²⁰⁹ Nous parlons de dignité pour traduire l'apparence propre, l'attitude respectable, honnête que veulent garder ces personnes dans une situation de grand dénuement matériel. Le mot revient lui-même dans la bouche de certains entretenus.

²¹⁰ François-Xavier associe chronologiquement, et logiquement, semble-t-il, son arrivée dans la rue, et le moment où sa mère emménage avec son nouveau compagnon. Mais il ne dit pas s'il quitte le foyer maternel de son propre chef ou pas : « Elle s'est installée avec lui. Moi, depuis ce temps-là, je suis SDF à Paris. Ça fait depuis le 15 novembre 2002, ça fait deux ans ».

Solange, 23 ans, n'a jamais vécu avec ses parents : elle a été confiée à sa naissance par sa mère à sa marraine (soeur de sa mère), placée ensuite par les services de l'ASE (aide sociale à l'enfance) de 1 à 5 ans, puis reprise par ses grands-parents paternels jusqu'à l'âge de 13 ans. Elle subira un viol par un « soi-disant ami » de la famille à 10 ans, à la même époque perdra sa mère qu'elle voyait peu (vivait en Belgique) et associe cette perte à la détérioration de sa situation scolaire. Puis à 13 ans « pètera les plombs » et partira avec son sac à dos retrouver son petit ami, de 10 son aîné, rencontré alors qu'elle avait presque 13 ans. Elle aura une période d'« errance » de 7 à 8 mois avec lui. Son père, « l'homme de sa vie », avec lequel elle n'a jamais vécu « s'est éteint » subitement dans ses bras quand elle avait 18 ans, elle en reste très culpabilisée. Elle aura un enfant avec son compagnon, son premier et seul amour. Sa fille sera gardée par sa marraine car, son compagnon étant momentanément en prison, ils ont perdu leur logement. C'est ainsi qu'elle se trouve dans un centre d'urgence. Solange se présente comme une jeune femme sûre de son couple et de l'amour pour sa fille qui avance, sans se plaindre, dans une vie semée d'embûches.

Si nul ne se plaint de son sort, si le centre d'urgence n'est d'ailleurs pas un point central des entretiens, en revanche tous ont déjà dû dormir dehors faute de place d'hébergement et le décrivent comme une expérience douloureuse mais racontée sans attendrissement. Pour tous, il est important de garder sa dignité, marque de l'estime de soi, condition essentielle pour continuer à se battre. Ainsi la façon de s'habiller, de se comporter comme si l'on n'était pas sans-domicile paraît-elle tout à fait déterminante pour passer ce moment pénible.

Thomas, pour ne pas donner à voir sa situation à d'autres jeunes, est déjà allé dormir dans la nature, en banlieue, à l'abri de regards connus, en l'absence de solution d'hébergement préférable :

« Vu que je voulais pas qu'on me voie parce que j'ai quand même ma fierté vis-à-vis des jeunes dans la rue, je me barrais dans une banlieue que je connaissais et je me planquais entre deux buissons dans de la terre, genre une petite forêt, là où il fait encore bien plus froid. »

Il ne fait pas la manche, par « fierté », toujours de peur que des jeunes qu'il connaît puissent le voir en train de mendier. Il préfère récupérer des objets et les vendre.

Catherine, est une femme très soigneuse et coquette, toujours habillée avec des jupes et vestes strictes, style tailleur, qu'elle trouve dans les vestiaires²¹¹. Comme elle cherche du travail en tant que secrétaire, elle doit s'habiller en conséquence. Il lui arrive néanmoins, comme à toute personne sans-domicile homme ou femme, de dormir ailleurs que dans des endroits prévus à cet effet. Elle choisit des lieux où sa situation sera la moins visible possible, préfère dormir assise dans des salles d'attente ou patienter dans une cabine téléphonique :

« Parfois, je suis allée à La Poste mais une fois trois jours consécutifs. (...) / À l'intérieur, il y a des fauteuils ? / Non, y a des bancs, enfin des sièges attachés comme ça, mais c'est pour les autres. Moi je préfère aller dans le coin là-bas avec la bande en marbre. C'est un peu froid, mais j'ai mis un peu de papier-journal et alors je peux rester assise toute la nuit là-bas parce que c'est interdit de dormir. Pourtant on peut dormir comme ça, mais je peux pas. / Parce qu'il n'y a pas de place [au 115] ? / Oui, on m'a dit qu'y avait pas de place. Je sais pas, mais avant je passais souvent la nuit à Montparnasse. Quand la gare est fermée, je

²¹¹ Un vestiaire désigne une réserve de linge mise à disposition de personnes en difficulté par des institutions qui leur viennent en aide.

suis restée dans la cabine téléphonique parce qu'il faisait froid et à la cabine téléphonique, je m'abritais. Vers 5 heures et demie, la gare est réouverte et je suis retournée. »

Le nombre de places d'hébergement pour femmes est très limité, mais les places pour couple sont encore plus rares. Ainsi Aude, lorsqu'elle était en couple, dormait-elle souvent dans un parking à Montparnasse, mais pas en toute tranquillité. Par ailleurs, dans la journée aussi il s'agit de faire bonne figure auprès des passants pour obtenir une pièce ou une cigarette, d'offrir le visage de celui qui est dans le besoin, qui sollicite pour de justes raisons²¹² :

« Moi j'avais toujours peur qu'y ait des gens qui nous voient ou des trucs comme ça parce que moi j'aime pas, j'aime bien aussi avoir ma dignité et tout ça quoi. Par exemple quand je demande une pièce à un mec ou des choses comme ça, les gens, ils me regardent d'un air de dire... Une fois y a un mec, il m'a dit : c'est pour acheter quoi ? Je fais : ben à manger, je bois pas d'alcool. Il me fait : menteuse. Je fais : ben, venez avec moi, si vous voulez, vous m'achetez un paquet de gâteaux. Il me fait : d'accord. Les gens, ils ont peur maintenant. Y en a, ils font attention maintenant. Moi une fois j'étais dans le métro, parce que je vais toujours dans le même métro en fait et à mon avis y a des gens qui m'ont repérée et on m'a donné des sandwiches, on m'a donné à manger. Y a un mec, il m'a ramené un paquet de cigarettes. Donc ils doivent me repérer parce que moi je suis calme, je suis dans mon coin, j'écoute ma petite radio et puis voilà. »

De même Solange, qui prend tout à fait soin de son allure et de son hygiène, faisant sa lessive chaque soir, qui ne supporte pas la moindre odeur sur elle, lorsqu'elle dort dans un centre d'urgence refuse, le cas échéant, les piètres conditions d'hygiène du lieu et des hébergés. Ainsi, convaincue qu'on ne doit pas subir des situations dégradantes, elle se débrouillera pour transformer ses conditions d'hébergement :

« Y a une fois, j'ai envoyé les deux personnes qu'étaient avec moi dans la chambre, je les ai envoyées à la douche. A une heure et demie du matin, je suis montée dans la chambre, j'ai senti l'odeur, j'ai réveillé tout le monde et j'ai dit : vous allez à la douche sinon vous dormez pas. On est obligé des fois de faire ça. C'est horrible. Et puis y en a dans la nuit qui pissent sur elles et nous, on est à côté, je peux pas. Je vous assure, je peux pas. Ca, c'est clair et net. Je leur ai dit ici, je leur ai dit : moi je peux pas, c'est impossible. Je préfère encore faire des nuits blanches que de dormir dans une chambre comme ça. Rien qu'hier, hier soir je suis arrivée pour l'attribution des chambres, ils voulaient me mettre dans la chambre 57, j'arrive dans la chambre, je vois quatre rats dans la chambre qui courent. Y en a une qui avait vomi et l'autre qui avait fait pipi de l'autre côté. J'ai dit : c'est pas possible. Je suis redescendue, j'ai piqué un scandale alors ils m'ont mis dans une chambre toute seule. D'ailleurs, j'ai dit : soit vous me mettez dans la chambre avec la jeune femme, soit vous me mettez dans une chambre seule parce que sinon c'est clair que moi je pique un scandale et demain matin, je vais voir le directeur. »

Même dans les soucis quotidiens, les personnes gardent la tête haute, ne battent pas en retraite, conservent bonne figure. Cette présentation d'eux-mêmes comme d'êtres quasi-invulnérables tient, semble-t-il, dans leur attitude générale face aux difficultés de l'existence, attitude ancrée dans une trajectoire empreinte de nombreuses ruptures.

²¹² Pichon P., « La manche : une activité routinière », art. cité.

1.2. Des chemins différents, mais une ligne de conduite commune : ne pas s'arrêter en chemin, car rien n'est totalement négatif

Mais bien que Thomas, Catherine, François-Xavier, Solange et Aude se présentent différemment, et rapportent leur présentation à des épreuves diverses, ils ont en commun d'avoir connu une succession de difficultés, d'avoir franchi une série d'obstacles, sans jamais avoir perdu la volonté d'avancer, parce qu'ils ne voient jamais tout en noir. Nous rapportons ainsi la continuité de parcours chaotiques à l'ordre que se donne chaque individu du groupe : ne s'arrêter à aucun moment, ne jamais baisser les bras, toujours avancer.

Cela n'est possible, selon eux, que si l'on possède certaines qualités comme la confiance en soi, la volonté, la détermination. A l'instar des autres membres du groupe, Catherine essaie de ne pas s'apitoyer sur son passé pour poursuivre sa route :

« J'ai un mauvais passé. (...) J'essaie d'avancer et d'oublier un petit peu le passé. (...) je suis sur le point de réaliser mon rêve, d'atteindre mon but (...). Je suis très optimiste, j'ai confiance en moi et je sais très bien qu'un jour ou l'autre je trouverais du travail parce que je cherche. (...) Heureusement je suis assez forte parce que je sais très bien, si j'essaie pas de faire un effort personne ne le fera à ma place. Donc je continue à faire un effort, à me battre. »

Même si au fond, Thomas, François-Xavier, Catherine, Solange et Aude subissent ces événements malheureux, ils ne sont pas moins acteurs des situations dramatiques dans lesquelles ils sont conviés, et tentent d'y prendre ce qu'il y a de saisissant d'intéressant pour eux. Leur détermination se traduit donc, en pratique, par des conduites opportunistes. Les motifs sont souvent aussi des justifications²¹³, mais il ne faut pas moins considérer leurs effets pratiques : rationaliser des expériences sans doute douloureuses permet d'y faire face plus facilement, de les supporter, voire des les surmonter avec moins de mal²¹⁴. Catherine raconte ainsi comment elle a fait face à des épreuves qui apparaissent tout à fait bouleversantes. Par exemple, après son retour des camps de travail forcé, Catherine a été envoyée, par le gouvernement pro-vietnamien, 3 ans en Russie pour apprendre le métier de soudeur, ce qui ne l'intéressait pas particulièrement ; elle a accepté d'y aller, cela constituait une opportunité intéressante pour les ressortissants de son pays à cette époque, voyant l'intérêt pour elle de connaître un nouveau pays et d'apprendre une nouvelle langue :

« Enfin j'ai appris, j'ai appris la langue et la soudure, c'est tout. Mais c'est contre ma volonté, j'aime pas trop le métier de soudeur, c'est pour ça que j'ai

²¹³ Wright Mills C., « Situated Actions and Vocabularies of Motive », *American Sociological Review*, 5, 6, 1940.

²¹⁴ Voir l'analyse que fait Marx de la religion dans sa *Critique de Hegel* : « La misère religieuse est tout à la fois l'expression de la misère réelle et la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'un état de choses où il n'est point d'esprit. Elle est l'opium du peuple. Nier la religion, ce bonheur illusoire du peuple, c'est exiger son bonheur réel. Exiger qu'il abandonne toute illusion sur son état, c'est exiger qu'il renonce à un état qui a besoin d'illusions. La critique de la religion contient en germe la critique de la vallée des larmes dont la religion est l'auréole » (in Marx K., *Philosophie*, Paris, Gallimard, 1994). Mais la critique doit donc être précédée par la description de cette vallée des larmes et de tout ce qui la peuple et l'entretient, avant de dénoncer les illusions captivant ses habitants (c'est une observation présentée de manière bien plus détaillée par Bruno Latour dans *Changer de société. Refaire de la sociologie*, op. cité).

abandonné. / On vous a obligé à le faire ?/ Oui, en fait j'avais tellement envie de connaître le pays, la Russie, c'est pour ça, j'ai passé des concours. Quand j'ai obtenu mon diplôme, je suis allée tout de suite passer des concours pour avoir la bourse pour aller en Russie. Comme ma candidature, enfin j'ai des bonnes notes, j'avais eu des bonnes notes, là j'ai été retenue. Mais je vous assure, c'est pour connaître le pays et c'est tout, c'est pas pour le métier. Je sais bien que j'aime pas le métier. »

De même, Thomas présente ses expériences douloureuses sous un jour moins sombre que celui qu'une évocation rapide ne laisserait présager. Placé par la DASS à l'âge de 9 ans, en raison de mauvais traitements familiaux, il garde un bon souvenir des foyers où il dit avoir pu libérer son agressivité envers les adultes. Écoutons-le :

« Cette expérience dans les foyers, c'était comment pour toi ?/ C'était génial. / Parce que ? / On faisait des conneries. Toutes les semaines, j'étais au commissariat. C'était bien. Toute la haine que j'avais envers mes parents, je la dégageais en faisant des conneries. Y avait des conneries qu'étaient pas trop graves, mais y en avait qu'étaient assez graves, genre faire sauter la voiture de la directrice, ou après bousiller le moteur du directeur du foyer en mettant du sucre dans le réservoir. Y a eu plein de conneries où je me suis jamais fait choper. »

Thomas a aussi, par voie de conséquence, fréquenté le foyer de redressement, mais en est ressorti au bout de 2 mois grâce à sa bonne conduite. Il narre son retour heureux au foyer :

« Je suis retourné en foyer tout content, deux jours après, je me suis battu contre un éducateur. » (Nous soulignons)

L'expérience de l'armée, malgré sa dureté, constitue ensuite un apprentissage de la relation à l'autre important pour lui :

« Je suis parti à l'armée. Ça m'a calmé. / A l'armée... / Je m'en suis pris des coups. Je m'en suis pris. [...] C'est ça qui m'a calmé. Par contre ça m'a amélioré au niveau relation. [...] Avant je parlais pas. Je tapais et après, je parlais qu'une fois que j'avais tapé. Une fois que le mec était inconscient, je lui parlais. »

François-Xavier, qui a vécu avec sa mère jusqu'à 22 ans, alors qu'il « n'y a pas eu une seule journée » où ça s'est bien passé, alors qu'« il y a eu violence de mes (ses) parents entre eux et contre nous [les enfants] aussi », met en avant sa capacité d'analyse des situations, et relativise ainsi la dureté de cette épreuve :

« Qu'est-ce que vous pensiez dans ces moment-là ?/ Comme je suis quelqu'un de très intelligent, je comprends un petit peu la réaction des gens. Je me dis qu'ils ont tous les deux torts et qu'ils ont tous les deux raison. Ça, c'est pas évident. »

François-Xavier se décrit d'ailleurs, dans son parcours sans domicile, comme celui qui tient les rênes, toujours en situation d'acteur :

« Elle [sa mère] s'est installée avec lui. Moi, depuis ce temps-là, je suis SDF²¹⁵ à Paris. Ça fait depuis le 15 novembre 2002, ça fait deux ans. (...) Ben du jour au lendemain de ne pas savoir où dormir le soir, c'est déjà un petit peu difficile. Ensuite, bon j'ai été voir des travailleurs sociaux. Les travailleurs sociaux m'ont proposé un foyer d'hébergement. J'ai été dans un foyer d'hébergement. »

Puis il a eu l'impression que tous les gens qu'il côtoyait se moquaient de lui, et il a eu besoin d'un séjour en psychiatrie. Mais là aussi, il souligne avoir été partie prenante de la décision d'hospitalisation :

« Ben ce qui a fait mon entrée en psychiatrie, de mon plein gré, je tiens à le préciser, c'est ça en fait, c'est mon entourage, c'est mon entourage, je supportais plus d'être à l'extérieur. »

Aude, après avoir quitté les foyers de la DASS à sa majorité, se retrouve dans la rue. Elle y rencontre un homme de la rue, qu'elle aide à s'en sortir : elle lui trouve un travail et aura un enfant avec lui. Mais celui-ci avait une double vie, elle le quittera. L'enfant sera placé. Elle ira vivre chez sa mère, pour la première fois depuis son enfance. C'est une épreuve. Elle décrit sa mère comme « une droguée » avec laquelle elle n'a « jamais eu de relation mère fille ». Leur cohabitation se passera mal car les rôles d'hôtes semblent inversés :

« C'est moi qui faisais tout chez elle et j'en avais marre. Ça me plaisait au début, mais après c'est énervant. En plus c'est ma mère, elle me respectait pas. C'est pour ça, je suis partie. Elle m'a virée aussi. / C'est elle qui vous a demandé de partir ? / Parce que je lui ai donné tout mon RMI à ma mère, pour le loyer, la nourriture, si elle avait besoin, si j'avais besoin de quelque chose comme ça, elle me le payait et j'avais pas droit que des copines viennent boire un café ou que je sorte pour aller en boîte et que je rentre, parce que j'avais pas la clé, donc elle voulait pas que je sorte. Donc je pouvais pas sortir comme je veux et ça, ça m'énervait. Une fois, j'ai gueulé... Elle m'a dit : dégage. Elle m'a dit : va faire la pute là-bas à Saint-Denis. »

Aude a fait quelques allers-retours dans la rue et ne trouve pas sa situation au moment de l'entretien particulièrement inhabituelle, bien qu'elle ne soit guère plaisante :

« Avant, vous étiez chez votre mère et avant, vous avez vécu combien de temps dans la rue ? / Deux ans et demi. / Comment ça se passait ? / Ben, je sais pas, normal, comme d'habitude, comme maintenant. Quand on est dans la rue, y a rien à faire. »

Pour Solange, un certain nombre d'évènements malheureux qui jalonnent sa vie sont interprétés sans rancune : bien qu'elle soit extrêmement perturbée par l'abandon de sa mère, elle ne semble lui en vouloir, ayant gardé avec elle des relations épistolaires. De même, elle sera enceinte à 14 ans par accident, mais l'interprètera comme une chance, la perte de l'enfant sera aussi rationalisée comme une issue plus sage pour leur couple :

« Avortement, non, mais j'ai fait une grossesse qui a duré six mois à l'âge de 15 ans, non, 14 ans. Je suis tombée enceinte à 14 ans. La grossesse se déroulait bien et à six mois j'ai perdu le bébé. (...) A l'époque, c'est vrai que je voyais ça comme un cadeau, que la vie elle me faisait d'avoir un bébé de lui. C'est vrai que

²¹⁵ Il ne se considère pas SDF pour autant.

quand je l'ai perdu, ça a été extrêmement difficile. Mais bon, on s'est dit après que peut-être le destin a fait que c'était pas maintenant qu'on devait l'avoir. C'est vrai que j'étais jeune et puis il était pas prêt à être papa non plus, donc le destin a fait que je l'ai pas eu. Quelque part, on s'est aussi mis à l'idée que c'était pas le moment. »

Par conséquent, si Thomas, François-Xavier, Catherine, Solange et Aude ont dû faire face à des épreuves bien différentes, à des adversaires variés, s'ils se définissent diversement, tous décrivent un même mode de résolution de ces problèmes. Les uns comme les autres affrontent l'obstacle se dressant face à eux seuls, armés d'une détermination, dont les manifestations peuvent varier sensiblement d'une personne à l'autre (de l'analyse réfléchie et a posteriori de la situation chez François-Xavier, à l'usage de la violence chez Thomas), mais dont l'effet est identique : l'obstacle est à chaque fois franchi. Mais une fois l'obstacle franchi, que faire ?

1.3. La rue, contrainte supplémentaire dans la mise en œuvre de ses projets. Mais en toute circonstance : rester actif

Si ces cinq personnes donnent à voir le centre d'urgence comme une nécessité transitoire, un obstacle à franchir dans un parcours jalonné de difficultés, c'est bien parce qu'elles développent toutes une vision de l'avenir reposant sur la réalisation de certains projets. Les individus de ce groupe ont montré qu'ils restaient acteurs de leur vie même dans des épreuves imposées, le fait de vivre sans domicile ne change pas la donne. Ils passent leur journée à faire avancer leurs projets, chercher un travail, un logement, s'occuper de leur enfant... Ils font des démarches pour eux sans attendre qu'on aille vers eux. Leurs démarches faites, leurs occupations sont des moments d'apprentissage (fréquentation de bibliothèque ou médiathèque), ou des temps de pause, qui ne sont pas des purs temps de repos, de divertissement, d'arrêt dans leur progression, mais permettent de mieux reprendre les démarches. Ils restent actifs, en permanence.

Ainsi François-Xavier, lorsqu'il n'a pas d'hébergement pour la nuit et qu'il a 15 euros en poche, va-t-il dans une salle spécialisée de jeux en ligne :

« C'est des salles déjà en réseau, il y a des ordinateurs. On donne 15 euros et on a un code pour la nuit, on peut faire Internet aussi bien pour la recherche d'emploi, on peut faire traitement de texte. On peut tout faire ce qu'il y a de plus sérieux et il y a aussi des logiciels de jeux. »

Il s'occupe aussi dans la journée, et ses inquiétudes s'estompent pendant ce temps :

« Il y a aussi les bibliothèques. En ce moment je vais presque tous les matins à la Villette, j'essaie de me renseigner sur... En ce moment je suis dans les étoiles. Demain peut-être que j'irai lire Françoise Dolto, je sais pas. / C'est en fonction de vos envies du moment ? / En fonction de mes envies et puis en même temps en fonction de ce que j'ai besoin de savoir, d'être rassuré sur certaines choses, auprès de moi ou auprès d'autres. Comme culture générale, je trouve que c'est important de s'entretenir. En même temps, je pense pas, je rumine pas dans ma tête et je me sens plus intelligent, même si je retiens pas tout ce que j'ai lu. »

Catherine, pour sa part, cherche activement un travail et un logement. Elle met toutes les chances de son côté dans la rédaction la plus précise possible de son CV :

« Je suis retournée au Cambodge, j'ai travaillé dans un ministère d'information si vous voulez, à la direction de diffusion, à la radio, les télévisions et tout ça. (...). J'étais remplaçante d'une assistante de direction pendant six mois et j'étais enseignante en même temps de la soudure ! (...) C'est pour ça que j'ai mis sur mon CV une petite expérience dans l'assistance, pourquoi pas. (...) Moi je ne laisse rien au hasard, j'ai mis petite expérience. C'est pour ça, quand je réponds à une annonce, j'ai cette petite expérience significative et voilà. »

Dans la journée, elle va dans les bibliothèques pour ne pas perdre ses acquis de secrétariat et continuer à pratiquer les langues apprises :

« Heureusement dans la journée, moi je sais où aller, c'est-à-dire je vais à la bibliothèque, le centre Georges Pompidou et voilà, je m'occupe de beaucoup de choses. J'ai travaillé un peu sous l'ordinateur pour réviser un petit peu l'informatique. J'ai travaillé sur l'anglais et voilà parce que je voulais devenir bilingue parce que je sais bien que mon anglais n'est pas encore parfait parce que je n'ai pas beaucoup pratiqué. »

De son côté, Thomas a pour le moment un CDD à mi-temps, il attend bientôt un CDI, il est plutôt à la recherche d'un logement : « Là j'ai un boulot et maintenant je veux trouver un studio, un appart', peu importe, un truc social. »

Solange, s'occupe de sa fille et va voir son mari à la prison trois fois par semaine. Elle maintient la relation avec lui, car il représente pour elle un soutien très important et aussi pour que sa fille continue de voir son papa :

« Et puis ma fille, elle est très très proche de son père, très très proche. Dans son lit, elle a une photo, à la crèche, elle a une photo. Elle s'endort avec la photo de son père dans ses bras. Elle est très très proche de son père. / Ca doit être difficile pour elle ? / Ben depuis, comme je vous dis, même quand il est rentré là-bas, j'ai quand même gardé un rythme avec elle pour qu'elle voie son père régulièrement, en début et en fin de semaine. / Votre mari, vous pouvez aller le voir tous les jours ? / Trois fois par semaine. Avant que j'ai des conflits avec ma marraine (il y a 4 jours), j'emmenais ma fille le lundi et le vendredi le soir, en début et fin de semaine, et moi j'y allais toute seule le mercredi. Là-bas il faut appeler d'avance pour avoir soit un parloir, soit une salle. Pour ceux qui ont des longues peines à purger, on a droit aux salles. Moi, le lundi et le vendredi, je réserve un parloir et le mercredi une salle. »

Par ailleurs, sa marraine à qui elle a confié sa fille, dans le cadre d'une procédure de tiers digne de confiance, pour éviter à sa fille le même destin que le sien (placement à la DAS) ne veut plus que Solange aille seule au parc avec sa fille. Pourtant Solange a besoin, dans cette période de séparation, de moments privilégiés avec sa fille. Elles se sont fâchées et Solange, qui n'a pas vu sa fille depuis 4 jours, a décidé de retourner voir le juge pour que les conditions précises du droit de visite soient consignées très clairement.

Aude, qui n'a pas eu l'opportunité de garde familiale de Solange pour son fils, formule le projet très concret de « récupérer » son fils de 2 ans, placé depuis l'âge d'un an dans une institution. Elle

peut le voir actuellement tous les 15 jours, et la fréquence de ses visites passera à 2 fois par semaine lorsqu'elle aura une situation plus stable. Elle attend ainsi d'avoir un hôtel et une formation en cuisine.

Dans cette situation de grande focalisation sur les démarches administratives à effectuer, la vie affective et sexuelle n'est pas mise à l'écart, elle fait partie intégrante du projet de vie des sauteurs d'obstacles.

2. Des biographies affectives et sexuelles non affectées par les revers de la vie

Les biographies affectives et sexuelles de ces individus sont marquées par une fugacité des relations affectives, quel que soit l'âge, à l'exception de Solange (23 ans) en couple depuis 10 ans et Aude (22 ans) qui a connu deux relations longues. La sexualité n'y a pas une place très importante. Dans le cadre de parcours de vie chaotiques, cela ne surprendrait pas a priori que les relations affectives soient de même, hachées et donc éphémères. Cependant, il ne semble pas y avoir de ruptures, dans les modalités d'organisation des relations affectives et sexuelles, qui coïncideraient avec les accidents de leur trajectoire de vie, pas de rupture, en particulier, entre la rue et ce qui la précède. C'est plutôt de continuité dont il s'agit pour les relations affectives et sexuelles qui semblent suivre un développement autonome.

Si dans ce domaine de leur vie, Catherine, Thomas, François-Xavier, Solange et Aude semblent moins maîtres de la situation, plus passifs que lors des autres expériences vécues, c'est sans doute parce que les relations affectives et sexuelles ne sont généralement pas vécues comme des épreuves. Ainsi, les mini-ruptures rapportées sont des épreuves de moindre importance pour eux. Cependant, un événement affectif vécu comme un obstacle entraînera alors la même attitude que pour les autres obstacles rencontrés au cours de leur vie, c'est à dire une grande détermination et assurance pour les surmonter.

Regardons d'abord comment les relations affectives et sexuelles s'inscrivent dans leurs trajectoires de vie. Tentons ensuite de faire ressortir les caractéristiques de la vie affective au regard de l'attitude générale devant les aléas de la vie de Thomas, Catherine, François-Xavier, Solange et Aude, intéressons-nous enfin plus spécifiquement à l'exercice de la sexualité.

2.1. L'évolution des événements affectifs et sexuels dans une trajectoire heurtée

L'objectif de cette partie est de tenter de montrer en quoi la trajectoire affective et sexuelle est influencée ou non par les accidents de la vie. Nous allons décrire les biographies affectives et situer leurs points saillants par rapport aux événements difficiles qui jalonnent la vie de ces individus. Nous allons remarquer que l'entrée dans la rue ne provoque pas de discontinuité significative dans la vie affective et sexuelle des acteurs l'ayant débuté avant l'épisode de rue (Catherine, Thomas). Le passage à la rue peut être concomitant de l'entrée dans la vie affective et sexuelle, alors celle-ci va se déployer dans ce contexte avec ses contraintes propres mais sans entraver le désir, ni la construction de relations affectives et sexuelles (François-Xavier, Aude, Solange).

Catherine, avant son arrivée en France, à l'âge de 26 ans, n'avait connu qu'une relation amoureuse non déclarée à l'être aimé, mais réciproque selon des informations qu'elle obtint ultérieurement. Il s'agissait d'un étudiant, compagnon d'université. Elle justifie spontanément l'absence de relation sexuelle, bien qu'ils ne se soient pas déclarés l'un à l'autre, par la tradition et les études. Finalement son émigration mettra un terme à leur relation :

« Chez nous, si vous voulez, comme j'étais un peu dans ma tradition, quand on se connaît, enfin quand on commence à aimer quelqu'un comme ça, on peut pas, on peut pas accepter d'avoir des relations sexuelles tout de suite avec cet homme-là avant qu'on soit mariée, voilà. Mais moi je n'étais pas tout à fait comme ça, mais peut-être, je crois que comme j'étais en train de faire des études aussi, donc je n'avais pas peut-être envie aussi. »

La décision d'émigrer a été prise par sa sœur, autre rescapée (avec un frère) de la guerre dans sa famille, devant les risques encourus par Catherine, de viol notamment :

« Elle s'inquiétait trop, trop pour moi parce qu'à l'époque y a des viols, y a des filles qui ont été violées et qui ont été tuées aussi. »

Ses relations affectives ultérieures ont eu lieu 10 ans après son arrivée en France, au moment où elle demandait la naturalisation (c'est elle qui fait le lien). Elle décrit deux rencontres avec des officiers publics, un policier et un avocat, en charge de son dossier. Elle évitera le policier, qui lui « demande de s'approcher de lui », car il est marié ; en revanche elle tombera amoureuse de l'avocat. A la suite du douloureux échec de cette relation, elle restera 6 ans sans pouvoir rencontrer quelqu'un d'autre.

« J'étais tombée amoureuse de lui aussi une fois. Et une autre femme qui me l'a piqué aussi. / C'était quand ?/ Oh la, la, la, y a des années. Mais vous savez, j'ai mis quand même beaucoup de temps avant de me remettre. J'étais complètement amoureuse c'est pour ça, j'ai passé... A l'époque, quand je vois les hommes, ils me disaient rien du tout, les hommes, comme s'il était seul sur la terre, si vous voulez (rires). Et j'étais malheureuse, malheureuse. »

Puis alors qu'elle est sans-domicile depuis quelques mois, elle est attirée par un homme, rencontré à l'ANPE, qui s'intéresse à l'histoire de son pays, le Cambodge. Mais elle met un terme à cette relation au bout de 2 semaines, cet homme étant essentiellement, selon elle, intéressé par « le sexe ».

Catherine se sent trahie, abusée par des hommes qui ont « profité de son innocence ». Elle est partagée entre l'adhésion à un modèle traditionnel de relation maritale avec un homme asiatique, beau, riche, fidèle et « pas sexuel comme les Européens » et un modèle plus moderne, qu'elle dit « européen », qui l'attire plus mais dont elle n'est pas sûre qu'il soit fait pour elle. Catherine, qui se présente comme « très sentimentale et sensible », a été confrontée en France durant sa vie affective adulte à des hommes qu'elle qualifie de « sexuels ». Cette caractéristique perçue chez les hommes européens, sera l'élément principal d'explication donnée à ses échecs relationnels successifs, qui se reproduisent à l'identique qu'elle soit en possession d'un emploi et d'un logement ou non.

Thomas se présente comme l'amoureux silencieux. Son entrée dans la sexualité s'est faite à 14 ans avec une fille qui en avait 20 et à laquelle il disait en avoir 18. La relation n'a duré qu'un mois, et à

ses yeux elle ne compte pas dans sa vie amoureuse. Sa première histoire amoureuse se passe vers 16 ans, durant sa dernière colonie de vacances, et met en scène une jeune fille sur laquelle il « avait flashé » dès la montée dans le car. L'histoire a duré 4 mois. Ils ont rompu car il avait ce projet d'aller à l'armée et qu'elle ne voulait pas être avec un garçon qui « se barrait » à l'armée. Il pense encore à elle 5 ans plus tard. Ensuite, il fera l'armée et sa vie affective et sexuelle sera marquée par des relations d'un soir avec des filles rencontrées en boîte de nuit avec les copains.

La seconde partie de sa biographie affective et sexuelle se déroule au moment où il n'a plus de domicile. Elle est caractérisée par de nombreuses opportunités de rencontres et des relations amoureuses fugaces, déclarées ou non. Sur une période de 6 mois, il comptera deux aventures d'une semaine avec une bénévoles des Restaurants du Cœur et une fille rencontrée en discothèque. Une aventure d'un soir avec une femme possiblement contaminée par le VIH le conduira à prendre un traitement prophylactique d'un mois, expérience très marquante. Il a par ailleurs « flashé » sur deux personnes sans déclarer son intérêt, une fille rencontrée à la patinoire, dont il est amoureux (c'est la seconde fois dans sa vie) depuis 2 mois en silence, et une autre rencontrée dans un centre d'urgence trois jours avant l'entretien.

Ainsi, Thomas ne mentionne pas de discontinuité ou d'effet spécifique de la situation de rue dans la construction de ses relations affectives. Cette trajectoire affective est proche des amours adolescentes, caractérisées par de nombreux objets d'intérêt et peu de relations effectives, par manque d'assurance. Au moment de l'entretien, il se dit « à la recherche » d'une petite amie.

François-Xavier se décrit comme un romantique, tombant amoureux de toutes les filles qu'il rencontre. Il affirme chercher « la perle rare depuis tout jeune » :

« Donc je tombe très vite amoureux, mais de là à ce que les choses soient bien concrètes et jusqu'à ce que j'aie vu la fille pour lui dire... »

Il a vécu quelques relations amoureuses sans rapport sexuel, une à l'âge de 15 ans, durant 2 week-ends et une à 18 ans, avec une jeune fille de 14 ans. Son entrée dans la sexualité s'est faite peut de temps après son arrivée dans la rue, à 22 ans et demi avec une prostituée. Pour François-Xavier, la découverte de la sexualité à deux se fait donc alors qu'il vit sans-abri. Il est possible que le changement de résidence (il n'avait jamais eu de relation sexuelle lorsqu'il demeurait chez sa mère, mais avait flirté avec des jeunes filles) ait été un facteur écologique déterminant. Mais aucun passage de l'entretien ne permet de s'en assurer, et d'établir que cet élément ait été indépendant et plus décisif, par exemple, qu'une interrogation sur ce qu'est et doit être un rapport sexuel, nous y reviendrons. Retenons pour le moment ceci : dans la rue, François-Xavier connaît ses premières expériences sexuelles et affectives ; mais il ne semble pas, pour autant, que le contexte de l'exclusion, ait freiné ou empêché sa socialisation affective et sexuelle, bien au contraire.

Ainsi, sa première histoire amoureuse adulte survient à 24 ans avec une jeune mère engagée dans une autre relation, rencontrée dans un foyer d'hébergement. Cette relation, « secrète », aurait duré 6 mois, elle n'est pas officiellement terminée. Le père de l'enfant aurait fait un chantage à la mère selon lequel il ne verrait plus l'enfant si elle ne quittait pas son amant. François-Xavier relate une dernière relation débutant avec une autre femme rencontrée dans un centre d'hébergement, qui a aussi un enfant, qui est aussi engagée dans une autre relation. C'est encore une relation « secrète ».

Pour François-Xavier, vivre dans la rue coïncide avec son apprentissage des relations affectives et sexuelles, or la construction d'une relation affective ne va pas de soi. Ainsi, il considère que « quand on est dans la rue, c'est pas évident d'aller voir une fille dans la rue... », mais cela reste quelque chose

d'important dans sa vie, dans la mesure où cela représente pour lui le moyen de sortir de sa situation actuelle :

« C'est pas évident, c'est pas évident de construire une relation avec une personne SDF elle aussi ou pas SDF. Je crois qu'il faut vraiment être amoureux pour pouvoir construire quelque chose. Moi je suis à peu près sûr que c'est une femme qui m'aidera à m'en sortir, qui me donnera envie de m'en sortir un peu plus, qui me donnera un peu plus de courage. »

Aude a vécu différents déboires dans sa vie affective et sexuelle. Le premier étant un viol à l'âge de 13 ans, qui a laissé des marques dans sa vie psychologique (« c'est déjà à cause de ça que j'ai commencé à prendre des cachets ») et sexuelle. Pour elle, la sexualité n'est pas une préoccupation plaisante, c'est plutôt un « problème ». Sa première relation sentimentale date de ses 14 ans, elle a duré un mois. Mais elle n'était pas très amoureuse et il n'y a pas eu de relation sexuelle.

Sa première relation amoureuse et sexuelle adulte a eu lieu, alors qu'elle était sans-domicile, avec « un homme de la rue ». Ils ont vécu ensemble 2 ans et demi et ont eu un enfant. Cette relation s'est terminée car cet homme avait une autre femme et la violentait sexuellement, l'obligeant en particulier à avoir des rapports sexuels à 7 mois de grossesse. Son fils a été placé. Elle a rapidement une autre relation qui dure 2 ans et se termine parce que son partenaire la trompe avec sa meilleure amie. Par ailleurs, il ne la maltraitait pas physiquement mais moralement et sa famille était raciste :

« Lui travaillait et tout, mais il me faisait beaucoup de reproches, du style : nous, on travaille... En fait comme je touche le RMI, lui, il disait : nous, on travaille juste pour que vous ayez le RMI. Il me disait en fait que j'étais une moins que rien, que je trouvais pas de travail. Il croyait que je pouvais trouver du travail sans diplôme, que sur Rouen sans diplôme, on n'a rien. (...) Moi je faisais des efforts pour trouver quelque chose et puis... Moi j'étais malheureuse avec lui, enfin c'était pas de la violence physique, c'était quelque chose qui faisait mal quand il parlait. »

Enfin, la dernière relation en date a duré 3 jours. Ce partenaire, rencontré dans un centre d'urgence, a ensuite disparu avec son téléphone portable.

Aude ne s'engage pourtant pas à la légère dans les relations sentimentales. D'une part, elle n'a généralement pas de relations sexuelles d'emblée, et c'est pour elle une marque d'engagement ; d'autre part, elle ne recherche que des relations longues car c'est l'affection qui prime pour elle. Elle s'inscrit ainsi dans une conception traditionnelle de l'amour au féminin, qui privilégie les sentiments aux échanges charnels et qui dévalorise le passage à l'acte dès le premier soir **ref**. De plus, sa position de mère avec un enfant placé, renforce son besoin de stabilité. Elle le souligne ici par exemple :

« Avant la relation sexuelle, déjà j'ai attendu trois mois et moi je lui ai dit : moi, j'ai un gosse, moi je cherche quelque chose de stable, si tu veux pas, tu te casses. Et on est resté deux ans ensemble... »

Aude a pu construire une relation conjugale et concevoir un enfant dans sa situation de vie à la rue.

Solange partage avec Aude de nombreux évènements de vie tragiques. La vie sexuelle de Solange débute aussi par un viol à l'âge de 10 ans. Solange quittera la vie familiale à 13 ans rejoignant son amoureux, âgé de 23 ans alors, rencontré quelques mois auparavant. Solange vivra depuis lors avec cet homme (7 ans) et n'aura pas eu d'autre amoureux depuis :

« Vous ne leur avez pas dit ? [aux grands-parents, pour le viol] / Non, non parce que j'étais... A 10 ans, vous savez, c'est un peu, c'est quelque chose de très dur à vivre. C'est depuis ce jour-là que je suis devenue quelqu'un de très renfermé d'ailleurs. Donc voilà. Et puis après, j'ai connu le père à ma fille et voilà. Depuis l'âge de 13 ans, ça dure. /C'est votre seul amoureux ? /Oui, ça a été mon premier amour. /Vous n'avez jamais eu un autre... /Non, jamais. Ca a toujours été lui et, à mon avis, ça restera lui jusqu'à très longtemps à mon avis. »

Cette vie de couple, concrétisée par un mariage religieux, il y a 3 ans, se déroulera en général dans des logements. Néanmoins, ils vivront 8 à 9 mois entre l'hôtel et d'autres lieux « de débrouille » au début de leur vie conjugale. Une seconde partie de leur vie se déroulera sans logement, lorsque Solange, enceinte, arrête son travail, et doit quitter, avec sa famille, le foyer de jeunes travailleurs dans lequel ils étaient hébergés. Elle passera sa grossesse entre le centre d'urgence (le même que celui où elle a été rencontrée pour l'étude), l'hôpital et le centre maternel. Enfin, ils auront un logement jusqu'au moment où son mari est incarcéré, le propriétaire également patron de son mari, leur ayant donné congé. Elle ira à l'hôtel quelque temps puis dans un centre d'urgence.

Cette biographie affective est marquée par une grande force et cohésion du couple, à la différence des relations affectives d'Aude, qui l'aident à traverser les évènements difficiles de la vie. Ainsi Solange explique-t-elle que c'est cette relation forte, et peut-être aussi la maturité de son mari, qui a empêché qu'elle ne se retrouve dans des situations très dangereuses pour elle comme le monde de la drogue ou de la prostitution :

« En fait, je pense que l'amour d'un couple ça fait, ça nous aide à, on va dire, à surmonter que ce soit les peurs, que ce soit les peurs de la rue, ça nous aide énormément. Quand on est à deux, on arrive plus à surmonter les choses que quand on est tout seul. Moi, heureusement que ça m'est pas arrivé parce que justement j'étais avec lui, mais moi j'ai connu des personnes qui, étant toute seule, à l'âge où moi je suis partie de chez moi, sont tombées dans la prostitution, elles sont tombées dans la drogue pour pouvoir survivre. Tandis que quand on est à deux, on arrive plus à survivre, c'est-à-dire qu'on s'entraide entre les deux. Et l'affection du couple fait que moralement c'est très très important. Moi, même en étant en situation d'errance, y a eu des bas, y a eu des hauts, mais c'est vrai qu'en étant à deux, grâce à lui, j'ai survécu, autant lui grâce à moi parce qu'on s'apporte énormément de choses. Mais quand on est tout seul, c'est vrai que c'est difficile. »

Dans le cas de Solange, la mise en couple très jeune a permis de vivre avec plus de force les moments de « désinsertion », qui de fait, n'ont pas eu d'impact négatif ou destructeur sur la relation affective voire ont provoqué un renforcement et une assurance du lien.

Ainsi la biographie affective et sexuelle de Catherine, Thomas et Solange ne semble-t-elle guère affectée par les aléas de leur vie, et poursuit son cours, comme parallèlement, la rue réservant des occasions ou des opportunités sexuelles et/ou amoureuses. Ne se trouve pas dans leur discours

d'association entre des situations difficiles et des discontinuités ou évolution de leur vie affective. Ces propos de Catherine l'illustrent bien :

« Mais en ce qui concerne mes sentiments, je crois pas que ça change [quand j'aurai une situation] parce que vous savez, on est comme on est. Ça change pas grand-chose, même si je suis très riche, j'ai un bon..., si je suis brillante par rapport à ma carrière et tout, mais si je tombais encore amoureuse de quelqu'un qui ne m'aime pas, ça va mal tourner aussi, c'est pareil. Voyez, c'est ça, je crois que ça joue pas beaucoup. »

Pour d'autres, comme François-Xavier et Aude, les aléas de la vie les ont placés dans cette situation de « désinsertion » au moment de débiter leur vie affective et sexuelle. Pour autant, cette configuration a laissé place au désir et à la mise en construction de relations affectives et sexuelles qui restent contraintes par la situation vécue (François-Xavier).

Ces trajectoires affectives ne sont pas sans accidents et événements douloureux. Cependant, nous pouvons distinguer deux types de situations : des relations affectives et sexuelles qui ne comptent pas, la plupart, où ils sont effectivement passifs dans l'approche et/ou la rupture, et des événements affectifs qui ne sont pas acceptables pour eux et qui vont devenir des épreuves. Dans ces derniers cas, ils feront face de la même façon qu'à leur habitude : seuls, déterminés, sans regarder en arrière, tendus vers un projet qu'ils se font un devoir de mener à bien.

2.2. De la combativité aussi dans les épreuves de la vie affective et sexuelle, si celle-ci est vécue comme une épreuve

Ce qui semble caractériser la vie affective et sexuelle des personnes de ce groupe est une certaine passivité en général, que ce soit dans l'abord du partenaire, dans le cours donné à la relation, y compris au niveau sexuel, voire dans la fin de la relation. Les relations affectives même si elles ne suivent pas le cours qu'ils avaient prévu, ne sont pas vécues forcément comme des obstacles à sauter. Toutefois, dans certains cas, leur combativité est convoquée pour faire face et surmonter l'événement traumatisant.

Depuis qu'elle est arrivée en France, Catherine a dû lutter pour avoir une place dans la société : obtenir sa nationalité, apprendre à bien parler français, etc. Cependant, elle s'est, sur le plan des relations affectives, laissée entraîner par le désir d'hommes qui se sont rapprochés d'elle, sous prétexte de l'aider à régler sa situation administrative ou de s'intéresser à l'histoire de son pays. Elle n'a jamais considéré, peut-être à leur différence, qu'elle pouvait être dans une relation d'échange avec ces hommes (de l'aide contre du sexe). Elle est restée dans un modèle de relation romantique, proche du modèle traditionnel qu'elle évoquait en rapport avec sa première relation.

Ainsi Catherine fait-elle preuve d'une grande passivité dans le choix de ses partenaires depuis le début de sa vie affective d'adulte. Elle est choisie malgré elle, et se considère comme une victime de l'agressivité sexuelle des hommes européens, car son temps de la relation, en particulier le moment de la première relation sexuelle, n'est pas le même que celui des hommes qu'elle rencontre :

« Parfois, quelque part, je me sens quand même très attirante parce que plus je parle avec des hommes, plus ils viennent vers moi, même si je n'ai pas l'intention de les séduire, mais je suis de nature. (...) Et moi je suis, je vous assure, je suis toujours la victime, soit la victime de ma sincérité, la victime de ma nature en fait, quant à eux, il s'en fout. Quand je décide de ne plus le voir, c'est pas ça qui lui manque, il trouve tout de suite d'autres femmes, ils sont pas sentimentaux. »

Si Catherine peut se laisser séduire, elle ne peut accepter qu'on lui impose un calendrier relationnel qui n'est pas le sien, même dans le cas où elle tout à fait éprise. Par exemple, dans sa biographie affective, une relation avec un avocat dont elle était très amoureuse, pour la première fois à 36 ans, l'a fait souffrir énormément. Elle avait une grande confiance dans cet homme qui lui avait « fait croire qu'il l'aimait », et auquel elle avait confié « [son] secret ». La relation n'a duré qu'une semaine, Catherine n'ayant pas accepté d'avoir des relations sexuelles rapidement. Remarquons que c'est elle qui met fin à la relation, et reprend la maîtrise de la situation :

« Oui, j'étais très amoureuse parce que comme il m'a fait croire qu'il m'aimait et tout. Comme je voulais pas qu'il vienne chez moi parce que je lui ai répondu la même chose que celui, le dernier : on se connaît à peine, je peux pas vous permettre de venir chez moi comme ça, peut-être faut attendre un petit peu pour se mieux connaître et tout. Apparemment, c'est pareil, les hommes sont presque tous pareils, je vous assure, ils s'intéressent qu'à une seule chose. »

Ce scénario de relation affective, rompu du fait d'une demande masculine trop précoce de relations sexuelles, se reproduira à l'identique au cours de la situation de rue. Catherine « est tombée sous le charme » d'un homme intéressé par la guerre au Cambodge. Elle interprétera aussi l'éloignement ultérieur de cet homme, comme l'effet du dévoilement de sa situation sociale lorsqu'elle appellera le 115 devant lui :

« Il savait déjà que je cherchais une chambre, raconte-t-elle, mais il savait pas que j'appelais le 115. C'est ça qui a changé un petit peu. Je pense que peut-être il a reculé à cause de cette situation-là, même s'il s'intéressait peut-être un petit peu à moi, mais comme le sexe l'intéresse le plus, qui est le plus intéressant. Quant à moi, je ne voulais pas tout de suite coucher avec lui parce que moi je lui ai dit que j'étais un peu timide et je le connaissais à peine. »

Catherine est très déçue de ses expériences affectives car elle n'a pas trouvé « l'âme sœur », quelqu'un pour lequel « c'est l'amour qui compte et qui ne pense pas ni à l'argent, ni au sexe ». Cependant, dans cet autre type d'épreuve, elle reste aussi une battante et ne se désespère pas malgré des moments de grande souffrance :

« Ce qui me manque, c'est vrai, c'est le soutien en fait. Le soutien c'est-à-dire sentimentalement. Oui, moralement aussi, mais moralement je dois avouer que je suis très forte parce que je suis une battante. Tout le temps, à chaque déception, j'arrive quand même à surmonter des problèmes. Je sais pas pourquoi, mais j'ai la chance aussi. Dans ce sens-là, j'ai beaucoup de chance, c'est-à-dire j'arrive quand même à surmonter et quoi qu'il arrive de trouver un autre, je l'espère et avancer. »

Thomas, l'amoureux mutique, interprète son attitude passive dans les relations affectives, décrite dans la partie précédente, comme la conséquence d'une expérience marquante dans sa préadolescence avec une lycéenne :

« C'était quand j'étais plus jeune, quand j'étais en sixième, comme dans tous les bahuts y a toujours une fille, genre qu'est la plus belle du bahut et moi j'étais genre, j'étais bouboule, j'étais une grosse boule de graisse. Et puis genre, un jour, elle vient me voir et puis elle me fait : « voilà, j'ai envie de sortir avec toi ». Et puis moi, je suis resté con, je lui fais : « ah ouais, moi aussi ». Et puis en fait, elle m'a dit : « t'as vu ta tronche, j'ai pas envie de sortir avec toi ». (...) Après je m'en suis pris plein la gueule et depuis je laisse faire. »

La peur de « se faire remballer » et la difficulté de compréhension de l'esprit féminin, viennent comme explication de son attitude vis à vis de ses objets d'amour. Thomas est amoureux d'une fille à laquelle il a appris à patiner, mais elle ne le sait pas :

« En fait, depuis ce jour-là, j'allais tous les jours à la patinoire et puis je patinais avec elle, je les aidais au travail. Et puis je lui ai jamais rien dit quoi. Et j'ai même pas essayé de lui montrer en plus que j'avais une attirance. / Pourquoi ?/ Parce que je me serais fait remballer tout de suite. / Qu'est-ce qui te fait dire ça ? / Un sentiment. Les filles sont très bizarres. »

Dans le domaine affectif, Thomas se comporte donc de façon passive la plupart du temps, laissant ainsi ses futures partenaires faire le premier pas. Mais, et c'est ce paradoxe qu'il faut ici souligner, Thomas, lorsqu'il se considère face à un défi de conquête du partenaire, joue un rôle moteur dans la séduction et le début de la relation, comme l'illustre cet extrait :

« Et puis je me tapais un délire avec elle, genre Roméo et Juliette, délire à la con quoi. Et puis je lui fais : « ce soir y a moyen que tu viennes dans la tente, faut que je te parle ? ». Et puis elle fait : « je peux pas, je vais danser avec Fred ». Je lui fais : « tu le vois tous les soirs depuis trois jours, tu peux faire une exception ». Elle me fait : « bon d'accord ». Elle me fait : « je passerai à minuit ». Je fais : « d'accord, je t'attendrai ». Et puis moi j'attendais et en fait, elle arrive en retard, comme toutes les filles. En fait, c'est là que je me suis lancé, je lui ai tout dit et on était sortis trois semaines ensemble. »

De même, la combativité de Thomas est réactivée lorsqu'il se sent trahi ou en danger. Il relatara deux situations dans lesquelles il est amené à réagir fortement, celui de la relation sexuelle avec une jeune femme possiblement contaminée par le VIH à son insu (cf. plus bas) et les sollicitations d'hommes dans la rue ou les centres d'urgence. D'autre part, Thomas a été violé par son beau-père à l'âge de 6 ans et il relie cette expérience avec sa répulsion pour le désir d'hommes à son enfance :

« Non, je l'ai pas oublié [ce viol]. Y a un mec qui me touche, je le tue. La dernière fois, en rentrant au centre, je suis juste à côté d'un quartier où y a que des pédés et maintenant les pédés, je peux plus les voir, enfin si, je les respecte, on va dire, mais faut pas qu'ils me touchent. Et il y avait un pédé, je savais pas que c'était un pédé, je lui demande une cigarette, l'autre il me met la main au cul,

il me dit : « y a pas de problème ma poule ». Je me suis retourné, je l'ai frappé mais je pouvais plus m'arrêter. Je lui fais : « tu me retouches une fois, je te tue, je te tue ». J'aurais eu un couteau sur moi, je l'aurais planté. Au centre, du coup, je mets toujours au moins deux heures avant de m'endormir parce qu'on est à deux dans la chambre. »

En toute situation, définie par lui comme une épreuve, Thomas, dans le domaine affectif comme ailleurs, déploie des qualités de combativité qui tranchent tout à fait avec sa passivité routinière. Il en est de même pour François-Xavier.

Dans ses relations de cœur, François-Xavier décrit lui aussi une attitude générale passive, qui correspond au cours ordinaire des choses. D'une part ses compagnes ont un enfant, d'autre part elles sont en couple donc les relations sont nécessairement « secrètes ». Dans sa manière de relater ses histoires d'amour, il ne se donne aucun rôle actif, ce sont toujours ses compagnes qui décident du cours de la relation. Ainsi avec la première compagne rencontrée dans la rue :

« Concernant la vie sexuelle et affective, j'ai eu récemment l'occasion de connaître ça avec une fille qui s'appelle Renée, une Sénégalaise, qui était déjà avec quelqu'un. Un ami à moi. Elle a un enfant avec cet homme-là et l'a quitté d'ailleurs pour moi, elle voulait faire sa vie avec moi. Ben, on est restés ensemble pendant trois, quatre mois et depuis quelques jours, ben, elle est retournée vers lui. »

Alors que cette histoire semble se terminer, il reste très fataliste :

« Moi, j'y ai toujours cru. Je me suis dit : il va se faire une raison, elle veut plus vivre avec lui, elle veut plus être avec lui. Mais, on a essayé et ça n'a pas marché. Ma foi, tant pis. »

Et avec celle qu'il vient de rencontrer, il est tout aussi passif, que ce soit dans la première approche ou une fois leur histoire commencée :

« Elle me dit : depuis que je te connais, j'ai envie de sortir avec toi, mais je voulais que ce soit toi qui fasse le premier pas. Je lui dis : oui, mais je savais très bien que tu étais déjà avec un copain. Elle me dit : oui, je t'ai envoyé chier. Mais après elle me dit : pourquoi tu m'as pas demandé de sortir avec toi ? Je lui ai dit : je sais pas, j'étais pas sûr. »

« Donc ce matin en sortant du foyer, j'ai été dans le métro et je la vois, elle est au bout du quai, avec deux, trois personnes du foyer. Elle me dit de venir. Donc je viens. Je m'installe sur la chaise, elle s'assoit sur mes genoux. »

Cependant, il arrive que François-Xavier se montre particulièrement actif dans certains moments de sa vie affective, qu'il définit comme des épreuves. Revenons un instant sur sa première expérience sexuelle. François-Xavier présente le recours à une prostituée comme celui adressé à une spécialiste capable de résoudre un problème qu'il se pose. Il va voir une prostituée pour savoir comment il doit faire l'amour :

« J'avais 22 ans et demi, presque 23 ans. J'ai été voir une prostituée. / Parce que vous aviez envie ? / Je me suis dit au début : « c'est pas sain », et puis ensuite je me suis dit : « mais comment je vais faire moi avec une fille ? »

Pareillement, François-Xavier a su faire cesser des situations insupportables pour lui en particulier cette impression que partout où il allait on se moquait de lui. Il a alors choisi de se faire hospitaliser :

« C'est plutôt eux qui se fichaient de moi et moi j'ai répondu par la violence. J'ai encaissé, j'ai encaissé, j'ai encaissé et je pouvais pas me défendre... Voilà, donc j'ai été à Sainte-Anne pour essayer de me reposer quelques jours et on m'a proposé trois semaines dans un hôpital psychiatrique. »

Aude, comme Thomas et François-Xavier, a débuté sa vie affective et sexuelle d'adulte dans la situation de rue. Elle est le contraire d'une amoureuse aventurière, elle recherche une relation stable avec un homme « normal, c'est-à-dire qui se drogue pas, qui fume pas le shit, qui travaille enfin si possible... un mec inséré dans la société quoi ». Nous retrouvons là encore un attachement à la division sexuelle des rôles, selon laquelle un homme « normal » doit travailler, gagner sa vie et éventuellement subvenir aux besoins de sa famille.

Rappelons-le, Aude a une biographie affective et sexuelle marquée par de nombreuses violences subies, physiques, sexuelles et psychologiques. Malgré ou plutôt du fait de ces épreuves Aude n'a jamais baissé les bras. Avec son premier compagnon, ce n'est pas la relation qu'elle a voulu sauver, car celui-ci la violentait physiquement et sexuellement et vivait secrètement avec une autre femme. Elle relate avec peu d'affects la découverte de la duperie qui sera résumée par un évanouissement. Sa seule narration sera : « Moi je suis tombée par terre dans les pommes ». En réalité, son combat a été de tenter de garder ou protéger son fils : pendant la grossesse, en essayant de repousser les assauts sexuels de son partenaire (en vain, elle a même dû être hospitalisée), et après la naissance, lorsqu'il a fait placer l'enfant invoquant des troubles psychiatriques de sa mère :

« Là, mon souci, c'était : est-ce que je fais placer mon fils ou pas ? C'est ça mon souci dans ma tête parce que, moi en fait, je voulais pas que mon fils soit malheureux. Et puis moi, je voulais pas aussi que mon fils m'en veuille parce que je l'ai mis là-bas, donc je savais pas comment faire. On m'a aidée quoi. »

Sa seconde relation amoureuse s'est également mal terminée. Non parce qu'elle subissait là des violences psychologiques, mais parce que son partenaire la trompait avec sa meilleure amie. Dans cette relation, elle sera plus active et y mettra fin, elle ne se montrera pas particulièrement attristée de cette nouvelle rupture :

« C'est vous qui avez arrêté la relation ?/ Oui, j'ai largué et une fois il est revenu. Je disais à mes copains : il arrête pas de revenir, aidez-moi, aidez-moi. (...) J'arrivais pas à le... La dernière fois quand je l'ai largué, je me suis planquée, planquée chez mon copain. Je l'ai appelé, je lui ai dit que c'était fini. Il a été chez moi parce que moi je voyais de la fenêtre de chez mon ami, il est venu chez moi, il a frappé chez ma mère, il est reparti. (...) il m'a appelée sur mon portable pour savoir si j'étais vraiment dans le coin. Moi j'ai dit : non, je suis chez ma copine. Du coup, il est parti. Je lui ai dit : tu oublies mon numéro, t'oublies tout, tu me laisses tomber. Je fais : t'as qu'à retrouver l'autre et pis c'est tout. Maintenant ça fait un an et demi, voilà. »

Aude s'est aussi montrée combative dans sa vie affective comme Thomas, Catherine et François-Xavier. En effet, un danger physique pour son enfant durant la grossesse ou son éloignement par

un placement (qu'elle a subi elle-même) ont compté plus que la poursuite de son union. De même, la trahison de son partenaire avec sa meilleure amie l'a amenée à rompre activement cette seconde relation. Cependant, Aude semble plutôt attentiste dans la rencontre avec un nouveau compagnon, malgré les critères qu'elle s'est donnés, quand elle pense à cette rencontre avec cet homme « normal » dans le métro :

« ...quand je vais marcher, quand il va me bousculer, comme dans les films. / Vous croyez qu'on peut rencontrer quelqu'un dans le métro ?/ Ouais, on peut. Y a bien des gens qui se rencontrent. Une copine à moi, elle a rencontré son copain... En fait, lui, il était assis sur les quatre places et elle, elle était assise derrière et lui, il a demandé de s'asseoir avec elle. Après ils ont discuté, après il lui a donné son numéro, carrément, de téléphone et puis c'est lui qui l'a rappelée, ils se sont vus, ils se sont revus et puis voilà. Ça fait 7 ans qu'ils sont ensemble. Donc le hasard des fois fait bien les choses. C'est rare, mais c'est possible. Moi, en fait, je vis au jour le jour. »

Solange, qui n'a été qu'une seule fois amoureuse depuis qu'elle est adolescente, est très combative quand celle-ci vient à être menacée. Par exemple, le père de sa fille a aussi des enfants d'une autre relation, le fait de s'occuper des enfants lorsque le père en avait la charge créait des problèmes avec l'autre femme, qui retentissaient sur le couple. La grossesse de Solange, est venue les rapprocher :

« Quand je suis tombée enceinte, c'est vrai que ça nous a fait revivre, non seulement moi, mais lui aussi. Donc on va dire que ça a amélioré notre relation de couple. /Ca vous a rapprochés ?/ Voilà parce qu'on commençait à s'éloigner et ça nous a rapprochés d'avoir un bébé, en fait. (...) Et puis quand elle est née, ça a été un bonheur total. »

Par ailleurs, Solange a subi un viol il y a 3 mois alors que son mari était déjà en prison, elle recherche auprès de lui le soutien psychologique qui lui permet de lutter contre le sentiment de culpabilité qui l'assaille. Chaque difficulté de la vie est l'occasion de renforcer le lien qui les unit :

« Mon psychologue, c'est mon mari. C'est lui qui arrivera petit à petit à me remettre bien dans ma peau. Et tous les jours, il essaie, tous les jours, il... Même si pour l'instant, il est loin de moi, il est toujours présent. Chaque fois que je vais le voir, on en parle. Il me fait du bien, c'est-à-dire qu'il m'enlève ma culpabilité parce que je culpabilise, alors que normalement je devrais pas culpabiliser parce que c'est pas de ma faute. Mais pour moi, oui, pour moi, c'est de ma faute. Je me culpabilise énormément par rapport à ce que j'ai vécu. »

Cette passivité dans les modalités de construction et déconstruction des relations affectives et sexuelles pourrait, au premier abord, sembler contraster avec la combativité des individus de ce groupe face aux obstacles qui ont jalonné leur chemin. Il n'en est rien. Il faut distinguer des relations affectives subies, sans souci, qui ne perturbent pas leurs espoirs, et de relations subies comme des épreuves, mettant en question leur capacité à supporter des atteintes à leur intégrité. Ces épreuves affectives les amèneront à agir. Car, au fond les personnes de ce groupe se sont montrées battantes, combatives, déterminées mais entre les moments d'infortunes qu'elles endurent, elles sont relativement passives. Catherine suivra l'idée de sa sœur d'émigrer du Cambodge devant les risques de violences auxquels elle est exposée ; François-Xavier restera vivre avec sa mère jusqu'à l'âge de 22 ans, bien qu'ils s'entendent mal, jusqu'à qu'elle s'installe avec un homme ; Aude supportera les violences du père de son fils jusqu'à ce que la double vie

de ce dernier soit découverte ; Thomas se laisse faire par un patron qui ne veut pas le déclarer et perd tout finalement à cause de l'escroquerie de celui-là.

La vie sentimentale n'est pas mise à l'écart, elle existe bel et bien dans la vie de Catherine, Thomas, François-Xavier, Solange et Aude, mais qu'en est-il de la vie sexuelle, plus difficile à mettre en œuvre dans des conditions de survie. Comment s'intègre-t-elle dans la trajectoire affective ? Comment la vie sans domicile vient influencer ou non son exercice ?

2.3. L'exercice de la sexualité : limité non du fait des conditions de vie mais plutôt de leur biographie affective et sexuelle

Catherine, Thomas, François-Xavier, Solange et Aude n'ont pas une activité sexuelle débordante et régulière. Cependant, la place donnée à la sexualité dans leur vie diffère selon le genre. Thomas et François-Xavier disent qu'elle est importante alors que c'est le contraire pour Aude, Solange et Catherine. Apparaissent ici des différences habituelles entre les hommes et les femmes sur l'importance déclarée de la sexualité dans les enquêtes nationales sur les comportements sexuels²¹⁶. Cependant, il est possible que cette différence observée dans ce groupe soit plus liée à la biographie de ces personnes qu'à leur genre. Comme pour les relations affectives, il ne semble pas que l'exercice de la sexualité soit tant lié à la situation de vie en centre d'urgence, qu'aux caractéristiques de leur biographie affective et sexuelle.

Nous allons décrire d'abord les trajectoires sexuelles de Thomas et François-Xavier, qui partagent un certain nombre d'attitudes et de représentations, dans l'entrée dans la sexualité et le rapport aux femmes. Puis celles de Catherine, Solange et Aude qui en partagent d'autres, un peu en miroir de celles des deux hommes de ce groupe.

Thomas et François-Xavier ont en commun de tomber amoureux souvent mais de ne pas faire le premier pas pour se déclarer. Cette relation compliquée aux femmes, qu'ils ne comprennent pas forcément très bien, (« Les filles sont très bizarres. Déjà leur tête est bizarre (...) un coup c'est blanc un coup c'est noir » (Thomas)) vient limiter leurs expériences. S'ils ne multiplient pas les partenaires, ils n'évoquent cependant pas de difficulté dans l'accomplissement d'un rapport sexuel, mais là aussi il leur est difficile de faire le premier pas :

« Dans tes rapports sexuels, tu peux être à l'initiative du rapport ou tu attends que ce soit la personne ? / La personne qui fait le premier pas... Une fois que c'est parti, je prends les rênes. Non, c'est vrai, un coup de temps en temps, c'est bien, quand c'est bien, quand c'est la femme qu'a les rênes. » (Thomas)

« En général c'est plutôt vous ou plutôt elle qui montrait ses désirs ? / Plutôt elle. Sans cesse, sans cesse. On a eu plusieurs fois l'occasion d'aller à l'hôtel, on a passé trois, quatre nuits ensemble et souvent c'était elle. / Vous, vous aviez du désir pour elle ? / Bien sûr. / Mais c'était plutôt elle qui prenait l'initiative ? / Oui. » (François-Xavier)

Ils se sont montrés, cependant, très volontaires dans l'apprentissage de la sexualité. Et se retrouve bien là leur combativité face à une situation qu'ils considèrent comme une épreuve. Malgré des

²¹⁶ Spira A., Bajos N. et le groupe ACSF, Les comportements sexuels en France, op. cité.

biographies sexuelles assez différentes en terme d'expérience, avec une entrée précoce²¹⁷ dans la sexualité pour Thomas (14 ans) et tardive pour François-Xavier (22 ans et demi), ils auront une démarche similaire. Il feront leur entrée dans la sexualité en étant initiés, par quelqu'un d'expérimenté : une fille de 20 ans pour Thomas, à laquelle il fait croire qu'il en a 18 ; une professionnelle pour François-Xavier²¹⁸. Mais là s'arrêtent les similitudes de leur trajectoire sexuelle.

Leurs destinées affectivo-sexuelles seront influencées par leur biographie, la vie en collectivité pour Thomas et la vie auprès de sa mère jusqu'à un âge avancé pour François-Xavier, sans expérience sexuelle personnelle durant cette période.

Thomas a été socialisé à la sexualité en groupe, avec les copains de foyer puis de l'armée. Le premier qualificatif qu'il donnera aux foyers est « baisodrome » :

« Tu as été en famille d'accueil ? /Famille d'accueil et foyer. Foyer, c'était un baisodrome. (...) Sinon, c'était un vrai baisodrome. Oh là. Même les éducateurs entre eux. »

Il partagera ensuite avec ses amis de l'armée, qu'il conserve encore au moment de l'entretien, un certain nombre d'expériences en relation avec la sexualité, sur un mode très ludique. Par exemple le fait de donner à plusieurs filles le même rendez-vous ou d'aller dans des sex-shops :

« C'était quand j'étais en vacances cet été, pour se shooter la gueule, on avait été dans un sex-shop à Biarritz pour acheter du poppers. On avait acheté, j'avais acheté quoi ? j'avais acheté un gode vibreur pour une meuf, plein de conneries comme ça. On avait acheté des cassettes vidéos. /Vous étiez allés à plusieurs dans ce magasin ? /Ouais, mais j'ai jamais été tout seul dans un magasin comme ça. »

Ainsi se présente-t-il comme très libre vis-à-vis de la sexualité, capable d'en parler très facilement avec l'enquêteur, mais aussi en général, devant un public le matin dans le centre d'urgence. Il est aussi capable de montrer ses attributs au public. Le sujet n'est pas tabou, car très présent depuis les foyers de la DASS. Cette attitude lui permet peut-être de masquer cette difficulté d'approche :

« Moi je m'exprime assez facilement niveau sexe. C'est genre, je vais raconter plein de conneries, je vais tout le temps parler de cul et tout ça, mais j'agis pas beaucoup. »

Il évoque aussi très facilement ses pratiques sexuelles et ses préférences et avec une certaine réflexivité sur la maturation et ses pratiques sexuelles :

²¹⁷ En France actuellement, l'âge moyen d'entrée dans la sexualité est de 17 ans pour les hommes et de 18 ans pour les femmes (in Ibid.).

²¹⁸ Dans les générations anciennes près d'un homme sur dix avait son premier rapport sexuel avec une prostituée ; dans jeunes générations actuellement, elle ne subsiste comme moyen d'initiation notable que pour ceux qui entrent tardivement dans la sexualité (5%), et représente une solution pour ceux qui ont du mal à trouver une partenaire (Bozon M., « L'entrée dans la sexualité adulte : le premier rapport et ses suites », Population, 5,1993.

« Voilà, ça par exemple, j'ai plus de plaisir à faire ça [cunnilingus] que faire une pénétration. »

« Quand j'étais jeune, j'allais labourer. Quand on grandit, même si je suis encore jeune, on apprend à aller plus doucement. »

Pour François-Xavier, la sexualité serait « très importante » mais il n'a une expérience que de quelques nuits avec sa compagne sur une période de 6 mois :

« C'est important pour vous la sexualité ? / Très important. / Ça a toujours été important ? / Je dirais pas que ça fait partie du couple, à un pourcentage élevé, mais disons que ça contribue à une bonne entente. Ça aide, surtout pour les filles d'aujourd'hui. / Pourquoi ? / Disons que les filles d'aujourd'hui sont... On a l'impression que des fois, elles ne veulent que ça, de ce que j'entends, parce que j'entends beaucoup les gens le dire. »

Les conditions de vie actuelle de Thomas et François-Xavier, sans-domicile-fixe, ne semblent pas un frein à leur activité sexuelle, cette absence de lieu privé n'est jamais évoquée comme justification d'une faible activité sexuelle. Elle peut s'exercer selon Thomas dans différents lieux :

« Soit chez elles, soit dans les chiottes publiques, on mettait 40 centimes, on avait un quart d'heure, il fallait se dépêcher. Ou soit à l'hôtel, mais pas à plus de 16 euros. »

Cependant, la sanisette n'est pas sans danger, la rapidité avec laquelle il faut accomplir l'acte sexuel, ne laisse que peu de temps à la négociation d'un préservatif. Ainsi Thomas a-t-il vécu une expérience très traumatisante avec une jeune femme rencontrée à la patinoire quelques heures avant la relation sexuelle. Il a dû prendre le traitement prophylactique d'urgence, sans savoir réellement à quoi il avait été exposé (infection VIH, infection sexuellement transmissible autre ?). Depuis il a toujours des préservatifs sur lui, il en sortira une poignée de sa poche à l'intervieweur :

« Alors en fait, j'étais tellement pris par le feu de l'action que le truc qu'on parle tout le temps, le préservatif, j'y ai pas pensé. Le lendemain, la personne, elle vient me voir et puis elle me dit : « écoute, je t'ai planté ». Je fais « ah bon ? ». Donc j'ai été à l'hôpital. Donc là, ils m'ont donné un traitement. Après le traitement, j'ai fait une prise de sang et j'ai eu la bonne nouvelle que bon, j'avais rien, mais bon, je me suis pissé dessus quoi. »

François-Xavier, lui, déclare ne s'être jamais protégé, mais il annoncera, plus tard au cours de l'entretien, avoir réalisé un test avec sa compagne.

La représentation qu'ils ont des femmes, en général, et de leurs besoins sexuels, en particulier, explique mieux le caractère éphémère de leurs relations sexuelles que leurs conditions de vie, dépourvues d'un accès facile à l'intimité. François-Xavier, nous l'avons vu, se représente les femmes comme très intéressées par la sexualité, et donc à l'opposé de la norme retrouvée dans les grandes enquêtes sur la sexualité²¹⁹ qui va plutôt dans le sens d'un plus grand besoin des hommes

²¹⁹ Spira A., Bajos N. et le groupe ACSF, Les comportements sexuels en France, op. cité ; Giami A., Schiltz M.-A., L'expérience de la sexualité chez les jeunes adultes, op. cité.

pour la sexualité comparativement aux femmes. Il exprime peut-être là sa crainte de ne pas arriver à satisfaire ses partenaires. A cette différence près, François-Xavier considère que les hommes et les femmes sont égaux dans la vie de tous les jours, et que le fait d'être dans la rue ne modifie pas ce rapport.

Thomas, en revanche, en plus de l'appréhension de déclarer son amour ou son désir à une femme, en a une représentation très négative. Elles sont qualifiées de « vipères ». Au delà de son expérience de jeunesse, Thomas considère qu'on ne peut pas leur faire confiance, aux femmes « en galère » comme aux autres :

« Elles vont gagner ta confiance et la confiance, elles vont la gagner 15 jours, 3 semaines et puis elles vont te trahir (...). Les femmes sont plus méchantes que les hommes. Y a plus de violence, y a plus de violence que chez les hommes. Les hommes s'entraident plus que les femmes s'entraident. (...) Oui même les femmes en dehors de l'hébergement, elles se bouffent entre elles. »

Ainsi, Thomas et François-Xavier, en tant qu'hommes, partagent la même intériorisation de la norme selon laquelle la sexualité est primordiale dans la vie. La convergence de genre, en ce qui les concerne, est limitée à l'intériorisation de cette norme et à un rapport aux femmes qui relève plutôt de la construction de ce rapport depuis l'enfance. Malgré des biographies sexuelles très différentes, ils partagent aussi le fait de s'être armé pour débiter leur vie sexuelle, ce qui peut être rapproché de leur comportement général face aux épreuves. Leurs conditions de vie sans domicile ne constituent pas, dans leur discours, une entrave à leur activité sexuelle, ni dans l'opportunité de rencontrer des partenaires, ni dans la disponibilité de lieux pour l'exercer. Ainsi, la vie à la rue ne s'affirme-t-elle pas comme une rupture dans le sens qu'ils accordent à la sexualité, puisqu'elle coïncide même avec son déploiement pour François-Xavier ; de même, dans ce qui distingue leurs représentations de la sexualité, l'expérience de la rue ne change pas les choses.

Catherine, Solange et Aude partagent aussi une norme de genre qui serait d'accorder une place primordiale à « l'affectif » par rapport au sexuel. Cependant, elles donnent une place vraiment peu importante à la sexualité dans leur vie, ce qui les différencie de la population générale. Leurs biographies sexuelles sont pourtant très dissemblables puisque Aude et Solange ont une vie sexuelle depuis l'âge de 17 ans et de 13 ans, et que Catherine serait vierge à 43 ans.

Aude explique son faible intérêt pour la sexualité, par la voix de son psychiatre, qui l'interprète comme la résultante du viol dont elle a été victime à l'âge de 13 ans :

« Est-ce que c'est important pour vous la sexualité ? / Non, c'est ça mon problème, c'est que non, quoi. Moi c'est plutôt affectif parce que moi je suis en manque d'affection, en fait... En fait, c'est ça, quand je suis très attirée par quelqu'un, oui, mais moi, je vois pas l'intérêt de faire ça tout le temps, tout le temps, tout le temps. J'aime pas trop ça, en fait. / Vous n'avez pas beaucoup de désir sexuel ? / Non, pas de trop. / Ca a toujours été comme ça ? / Toujours, je sais pas pourquoi. Mon psychiatre, il m'a dit que c'est parce que ma première relation que j'ai eue, c'était un viol. Il m'a dit : c'est normal, le temps que je m'habitue et que je rencontre le grand amour avec un grand A. Mais, là, pour l'instant, non, ça m'intéresse pas de trop. »

Solange, elle, ne fera pas référence à son premier viol, la relation avec son mari qui a débuté alors qu'elle était très jeune était fondée sur le soutien, « moi j'étais jeune, c'est beaucoup lui qui trouvait, nous aidait à survivre ». Leur union, qui constitue leur arme et leur force dans la vie, repose sur « l'affection » :

« Et puis nous, c'est pas vraiment une relation basée sur le sexe qu'on a, c'est surtout sur l'affection, que ce soit l'affection... Nous, c'est surtout le dialogue, le soutien, juste ne serait-ce qu'on se tienne dans les bras, qu'on se fasse des bisous. Ca, c'est déjà énorme pour nous. Le rapport en lui-même, c'est normal, c'est un besoin dans un couple, mais c'est pas ce qu'on regarde en premier, c'est pas notre besoin principal, en fait. Donc quand on n'a pas eu de rapports pendant quatre mois (du fait de la grossesse), ça nous a manqué, oui, mais c'était pas indispensable. »

Catherine a du mal à répondre à une question sur l'importance de la sexualité : « Ça dépend avec qui, ça dépend avec qui. Je sais pas. Avec lui, je sais pas. ». Elle se contredira au cours de l'entretien au sujet d'un premier rapport sexuel au Cambodge. Il ne semble pas qu'elle ait vécu de violence sexuelle personnelle mais elle rapportera des viols chez des jeunes femmes durant la guerre, qui seront un des motifs de son émigration. Elle déclarera, en réponse à une question de l'intervieweur, ne jamais avoir subi de violence sexuelle, ni physique, ni morale. Puis elle relatera une expérience traumatisante chez un gynécologue en France qui suggère définitivement sa virginité :

« Justement j'ai été déçue une fois par un médecin aussi, (...) J'ai été déçue parce que je ne lui ai pas permis de me pénétrer et elle, elle s'est permis de rentrer ses doigts dans ma... / Dans le vagin. / Dans le vagin, oui, parce que je ne comprenais pas qu'est-ce qu'il disait et heureusement c'était une femme. (...) Je sentais son doigt, mais je dis : ça me fait mal. Je criais comme ça : ah ça me fait mal. C'est normal Madame, on voulait vraiment savoir ce que vous avez eu comme problème. A partir de ce moment-là, je ne sais pas, peut-être à cause de ça qui m'a fait, si vous voulez, qui ne me donne plus envie de... / D'aller chez le gynécologue ? / De... / D'avoir des rapports sexuels ? / Oui, je crois. »

Catherine partage avec Aude cette appréhension, voire cette peur de la pénétration sexuelle, qui se traduit par une crainte de l'examen gynécologique. Aude dira qu'elle ne se fait pas suivre et Catherine qu'elle n'a pas encore permis à la gynécologue qu'elle consulte de l'examiner²²⁰ :

« Au niveau de la gynécologie ? / Je me fais pas suivre. / Pourquoi ? / J'aime pas. J'aime pas, le truc qui met dedans, ça me fait mal. / Le spéculum ? / Ouais, j'aime pas, donc j'y vais jamais sauf si j'ai vraiment quelque chose de très grave. J'ai été là, il y a un mois et demi, deux mois. En fait je saignais alors que j'avais déjà eu mes machins. Il m'a dit que c'était juste parce que j'avais oublié ma pilule alors moi je lui ai gueulé dessus, je lui ai dit : alors pourquoi vous m'avez mis ça alors ? Je supporte pas le truc et surtout quand c'est un homme. Je supporte pas quand on me touche ou qu'on me regarde. J'ai demandé une femme, on m'a dit : vous êtes musulmane ? J'ai dit non. On m'a dit : ben, vous aurez un homme. » (Aude)

²²⁰ Selon l'enquête sur les violences envers les femmes en France (Enveff), parmi les conséquences d'une agression sexuelle, la perturbation de la sexualité est le plus souvent citée par les femmes enquêtées (63,5 % d'entre elles) (Jaspard M., Brown E. et l'équipe Enveff, Les violences envers les femmes en France. Une enquête nationale, Paris, La Découverte, 2002).

« Je ne lui ai pas encore permis de regarder à l'intérieur parce que je sais pas, je me sentais pas prête. Elle, elle m'a demandé simplement et je lui ai posé certaines questions en ce qui concerne le rapport sexuel aussi. » (Catherine)

Solange n'a que des rapports sexuels dans des lieux où elle a accès à une certaine intimité et à l'hygiène. Ainsi dans ses périodes d'errance n'a-t-elle eu des rapports sexuels qu'à l'hôtel :

« Quand vous étiez en situation d'errance, c'était facile d'avoir des relations sexuelles ? / En fait, comme je vous dis, des fois il faisait des petits travail au black, donc on avait les moyens de se payer une chambre d'hôtel de temps en temps et y avait que dans ces moments-là qu'on pouvait avoir des rapports parce que je me voyais pas avoir des rapports que ce soit dans la rue ou dans une voiture ou n'importe où. Et puis même lui, il voulait pas ça non plus. /Ca ne vous est jamais arrivés ? / Non, à l'époque de cette situation d'errance, non, ça nous est jamais, jamais arrivé. Chaque fois qu'on a eu des rapports, c'est toujours dans une chambre et en étant propres. »

Cette faible activité sexuelle est donc à mettre en lien avec leur biographie affective et sexuelle. La sexualité représente pour Catherine et Aude une épreuve, qui entraîne un comportement actif, comme nous avons pu le voir dans le domaine affectif.

Ainsi, Catherine, du fait de son inexpérience sexuelle s'intéresse à la protection des rapports sexuels. Elle a suivi une séance d'information sur le préservatif féminin qui ne l'a d'ailleurs pas beaucoup inspirée. Ceci s'intègre bien dans une attitude générale relativement à sa santé, marquée par un recours préventif aux soins, tels des bilans de santé faits chaque année y compris depuis qu'elle vit sans domicile. Ceci s'inscrit totalement dans son caractère de battante qui ne laisse rien au hasard.

Concernant la protection des rapports sexuels, Aude, bien qu'ayant eu trois interruptions volontaires de grossesse avant la naissance de son fils, déclare « toujours se protéger ». Elle serait phobique de la maladie :

« Vous vous êtes protégée [lors du dernier rapport sexuel]? / Moi je me protège toujours, j'ai trop peur d'attraper quelque chose. Je vous dis, c'est dans ma tête, j'ai toujours peur d'attraper quelque chose. C'est pour ça, je me protège et après je me lave, au moins 15 minutes en dessous la douche. »

Aude a aussi un recours aux soins qui, s'il n'est pas préventif, est au moins curatif. Elle consulte au moindre signe, boutons sur la peau, saignement en dehors des règles. Elle a d'ailleurs décidé d'aller se faire poser un implant contraceptif car elle oublie toujours sa pilule.

Solange n'a eu qu'un partenaire sexuel au cours de sa vie. Elle s'est protégée avant qu'ils ne décident de faire un test VIH, puis ils ont abandonné le préservatif. Concernant le risque de grossesse, Solange a un implant contraceptif depuis sa première grossesse :

« Sinon avec le papa de ma fille, ça a toujours été... Au bout de trois ou quatre ans qu'on était ensemble, on avait fait des tests, tout ça, donc c'est vrai qu'on a arrêté le préservatif. Mais sinon ça a toujours été protégé avant. »

Cette rareté des rapports sexuels n'est pas attribuée par Aude, non plus que par Solange, Thomas et François-Xavier, aux conditions d'exercice de la sexualité lorsqu'on est sans domicile. Aude a débuté sa sexualité alors qu'elle était dans la rue, et n'a pas exprimé de problème particulier pour l'exercer. Elle allait à l'hôtel ou dans le parking de Montparnasse où elle connaît le gardien, comme lors de son dernier rapport sexuel, peu de temps avant l'entretien :

« Ça s'est passé où [dernier rapport sexuel]? / Ben au parking. / On peut avoir de relations sans qu'il y ait d'autres gens autour ? / C'est des portes closes. / C'est des petits boxes ? / Oui, l'agent de sécurité nous laisse tranquilles parce qu'il sait qu'on est à la rue, donc il nous protège, enfin c'est un genre de protection. / Il sait que vous êtes là ? / Ouais, que personne doit rentrer là. Quand y a des gens qui descendent pour prendre leur voiture, il leur dit : non, vous prenez l'ascenseur. Il garde... c'est un moyen de sécurité. »

Cependant, être une femme dans la rue, surtout lorsque l'on dort souvent dehors, reste une expérience dangereuse, exposant au risque de violence sexuelle. Aude, bien qu'elle dise avoir toujours peur des garçons à la suite de son viol, n'est pas moins méfiante en général :

« J'ai tout le temps peur en fait, même quand c'est des gens gentils, j'ai tout le temps peur parce que j'ai peur que soit un mec qui me touche ou qu'on me prenne de force ou des trucs comme ça. »

Et elle trouve dans les gens de la rue la protection dont elle a besoin :

« D'après vous, est-ce que les rapports entre les hommes et les femmes sont différents quand on est à la rue ? / Le mec, il est plus attentionné envers la fille. / Dehors ? / Ouais, ils sont plus protecteurs, ils sont toujours aux petits soins, c'est pas comme les autres, les gens normaux, on va dire. Y a pas beaucoup de jeunes. / Dans la rue ? / Ouais, c'est beaucoup de vieux. Par exemple, je connais un couple de personnes âgées, la dame, elle a 60 ans, le monsieur il en a 75. Il lui râle dessus quand elle boit trop d'alcool ou quand elle marche, il est toujours aux petits soins avec elle. »

Ainsi décrit-elle un rapport de genre dans la rue qui la rassure, malgré son côté très inégalitaire. Pour Aude, la répartition « des tâches » dans le couple revient à ce que l'homme soit la source des revenus de façon à ce qu'elle ne manque de rien. Sa vision du rapport de genre, en dehors de son expérience de couple, pourrait être aussi influencée par celui de son père polygame au Sénégal. S'organise une dépendance totale, dans laquelle elle doit remplir son devoir conjugal volontairement ou sous les coups :

« Quand vous viviez en couple avec le père de votre enfant, comment ça se passait la répartition des tâches ? / On partageait tout, c'est-à-dire que, par exemple, quand il avait ses jours de repos, moi je manquais de rien en fait, parce qu'à cette époque-là je touchais pas encore le RMI, j'avais rien, donc lui me donnait de l'argent pour le midi pour que je puisse manger au restaurant, carrément. Il me donnait 100 ou 50 euros, ça dépendait. Il me ramenait toujours mon paquet de cigarettes. Il me donnait toujours tout. Je manquais de rien avec lui. Là-dessus y avait pas de problème. Donc quand j'étais à la rue, il faisait son argent à sa manière quoi pour que je puisse manger le soir et le midi. Là-dessus, c'était bien. / C'est lui qui vous prenait en charge ? / Ouais, normal, c'est moi qui lui ai trouvé du travail. »

« Il était fort violent avec vous ? / Ouais. / De la violence physique ? / Et sexuelle aussi parce que quand j'étais enceinte de 7 mois et demi, j'avais pas trop envie de... Donc lui, il m'a violée par derrière. (...) Il me mettait des tartines dans la gueule quand je voulais pas. Au bout de trois ou quatre fois, il en voulait encore. »

Revient ici une certaine passivité, acceptée dans la relation de couple, qui entraînera une réaction de sa part lorsque certains actes inacceptables seront tentés. Pour Aude, la violence physique ou morale n'entraîne pas forcément la rupture, en revanche l'atteinte à l'intégrité de son fils ou la trahison de sa meilleure amie l'amèneront à réagir fortement.

Catherine n'a pas d'expérience de vie de couple. Dans son rapport adulte aux hommes, elle s'est jusqu'à présent trouvée dans une situation de domination, soit avec des personnes qui s'occupaient de régler sa situation administrative alors qu'elle avait encore un logement, soit avec un homme sans travail comme elle, mais avec un domicile. Elle s'est toujours sentie dans un rapport inégalitaire, mais elle l'attribuait plus à une différence culturelle de place de la sexualité dans les relations affectives (les hommes européens sont trop sexuels), qu'à une situation, de fait, inégalitaire sur le plan social.

Par conséquent, Catherine, Solange et Aude présentent, malgré des parcours affectifs et sexuels différents, des caractéristiques communes. Elles partagent avec la population générale des femmes une préférence de l'affectif sur le sexuel. Cependant, elles rendent compte de leur faible intérêt pour la sexualité en faisant appel à des expériences singulières (viol pour Aude ; modèle culturel sentimental différent pour Catherine, assorti de mauvaises expériences en France). Leur situation de sans-domicile est à l'évidence de peu d'influence sur cette activité comme la description de leur biographie sexuelle ainsi que leurs réflexions le prouvent. Catherine ne s'attend pas à ce que les choses changent lorsqu'elle aura un emploi et un logement, si elle rencontre le même type d'homme. Aude et Catherine ont été engagées dans des rapports sociaux de sexe très inégalitaires, mais cela convient à Aude jusqu'à un certain point. Pour Catherine, l'homme européen qui était un idéal pour elle par rapport à l'homme asiatique, ne l'a pas convaincu jusqu'à présent mais son côté battant lui donne espoir. Elles attendent toutes les deux de rencontrer l'homme idéal. Pour Solange, sa relation conjugale représente une ressource inestimable pour lutter contre les aléas de la vie. Ces épreuves ne font que renforcer les liens du couple, au lieu de les affaiblir, puisque ce couple est leur arme dans la vie.

De fait, Catherine, Aude, Solange, Thomas et François-Xavier ont un parcours de vie marqué par de nombreux accidents. Ils ont dû faire face à des épreuves bien différentes dont la dernière en date est l'arrivée dans la rue. S'ils se définissent diversement, et jamais comme des SDF, tous décrivent un mode identique de résolution de ces problèmes. Ils affrontent l'obstacle se dressant face à eux, seuls, armés d'une grande détermination, dont l'effet sera de le franchir sans perdre courage avec le sentiment d'être des « battants ». Leur nouvelle situation n'a de sens pour eux que comme un nouveau saut à réaliser dans une vie qui ressemble à un parcours d'obstacles.

Dans cette nouvelle situation d'absence de domicile, Catherine, Solange, Thomas, François-Xavier et Aude ont une vie affective. Les relations ont pu être nouées avec des personnes insérées (systématiquement pour Catherine, Solange, généralement pour Thomas) ou des personnes rencontrées dans les centres d'hébergement ou la rue (Aude, Thomas, François-Xavier). La trajectoire affective de ces personnes paraît suivre son cours de façon autonome. Si elle peut débiter dans la situation de rue (François-Xavier, Aude), le désir de construire et la construction

de relation affective ne sera pas entravée par cette configuration. Si Catherine interprète son dernier échec relationnel comme la conséquence de son hébergement par le 115, elle décrit pourtant les mêmes scénarios de rupture avant et après son passage par les centres d'urgence. Et elle affirme que, même si elle devenait très riche, si elle tombait sur un homme qui ne l'aimait pas, les choses tourneraient mal de la même façon. La fin des relations dans lesquelles ils se sont engagés ne semble donc pas liée à leur situation mais bien plutôt à leur personnalité et à leur biographie affective et sexuelle. Catherine rompt rapidement du fait de la demande trop précipitée de ses partenaires pour un rapport sexuel. Aude cherche des relations stables pour pouvoir s'occuper de son enfant et donc ne part pas avec le premier venu. Thomas et François-Xavier vivent des histoires plus brèves, ils ont encore du mal à faire le premier pas. François-Xavier ne s'engage pas vraiment, choisissant des jeunes femmes déjà investies dans d'autres relations. Ils sont pour la plupart au moment de l'entretien en recherche de partenaire et ne remettent pas à plus tard une possible histoire d'amour. Leur attitude en matière sentimentale comporte des similitudes avec leur attitude dans la vie en général. Une certaine passivité dans la construction et déconstruction des relations affectives en général, mais avec des moments de réaction forte lorsque leurs capacités à supporter certains actes seront mises en question, lorsque des relations seront expérimentées comme des épreuves.

Concernant l'exercice de la sexualité, Catherine, Solange, Thomas, Aude et François-Xavier ont une sexualité peu fréquente, sans que cette faible activité puisse être directement liée à leurs conditions de vie. Nous remarquons une différence de genre prononcée concernant l'importance de la sexualité dans la vie, présentée comme importante pour Thomas et François-Xavier et peu importante pour Catherine, Solange et Aude. Cette différence de genre, qui se retrouve en population générale dans les grandes enquêtes sur le comportement sexuel, est accentuée chez Catherine et Aude du fait d'expériences singulières. Dans chacun des cas, les trajectoires sexuelles sont très différentes, expériences longues ou courtes indépendamment de l'âge, mais certaines caractéristiques les rapprochent. Thomas et François-Xavier ont la même difficulté pour faire le premier pas dans l'approche sexuelle, ils ont pourtant tous les deux choisis d'être initiés à la sexualité par une professionnelle ou une femme plus expérimentée. Cette peur de cet « autre » qu'est une femme entraîne une difficulté d'approche dans la relation affective, mais aussi dans le moment du contact sexuel, et limite ainsi leur activité sexuelle. L'absence de lieux d'intimité n'est pas évoquée comme un frein à leur sexualité. Ils utilisent l'hôtel ou les lieux privés de leurs compagnes ou les sanisettes. Cependant ce type de lieu public, qui implique une relation sexuelle de courte durée, peut être une barrière à la négociation du préservatif, comme cela s'est produit chez Thomas. L'expérience marquante d'un traitement prophylactique a d'ailleurs modifié considérablement son rapport au risque. François-Xavier qui a débuté tardivement sa sexualité et qui a eu peu de rapports sexuels ne s'est jamais protégé.

Aude, Catherine et Solange revendiquent la primauté de l'affectif sur le sexuel dans les relations sentimentales. Les deux premières partagent une même peur ou aversion de la pénétration sexuelle, expliquée par Aude par le viol dont elle a été victime à 13 ans. Catherine est certainement vierge à 43 ans, malgré des relations affectives, sans qu'elle associe un événement traumatique sexuel à ce statut. Leur activité sexuelle n'est pas dépendante de leur situation actuelle et Aude n'a pas de difficultés pour trouver des lieux pour l'exercer. Elles ont en commun un intérêt pour leur santé qui implique une attitude préventive face au risque sexuel. Aude a une représentation des relations amoureuses dans lesquelles l'homme dispose du revenu et entretient sa compagne. Elle considère que cette situation est particulièrement vraie dans la rue où les hommes sont plus protecteurs vis-à-vis des femmes. Catherine a été déçue par les hommes européens dont elle attendait beaucoup, et qui se sont montrés trop intéressés par le sexe. Elle attend de rencontrer « son âme sœur », comme Aude attend d'« être bousculée » dans le métro par son futur compagnon.

Catherine, Solange, Thomas, François-Xavier et Aude sont des personnes qui ont eu de nombreux revers, dont cet épisode dans la rue. Ils sont déterminés à se battre devant ce qu'ils considèrent comme une épreuve. Leur vie affective et sexuelle, même dans la situation de rue n'est pas toujours une épreuve, et peut dans certain cas (Solange) être renforcée par l'épreuve de la rue. La situation qu'ils vivent actuellement, la rue, ne constitue pas une discontinuité dans l'économie générale de leur vie affective et sexuelle.

Conclusion de la partie II

Les discours des enquêtés qui ne réduisent pas leur situation au fait d'être sans-domicile met là encore en évidence la variété des expériences de la sexualité, des partenaires sexuels, des relations affectives et des lieux de la sexualité, en les rapportant à des définitions de situations, vécues singulièrement, mais significatives collectivement.

Contrairement à certains usagers des centres d'accueil qui se présentent comme SDF (première partie), ces enquêtés n'expliquent pas les caractéristiques de leur activité sexuelle par les contraintes liées à l'absence de logement et d'intimité²²¹. Leur vie sexuelle et affective apparaît à l'inverse plus autonome par rapport à leur situation (être hébergé en centre d'accueil pour SDF, ne pas avoir de logement fixe). Elle s'inscrit davantage dans un parcours biographique, affectif et sexuel, dont la direction n'est pas fondamentalement changée par l'entrée dans le sans-abrisme.

Ainsi, pour les personnes ayant volontairement quitté un environnement qui leur était nuisible, l'hébergement en centre et l'expérience de la rue ne modifient pas leur vie sexuelle et affective, qui s'inscrit en continuité des expériences précédentes : Mohammed continue à avoir des relations avec une femme insérée, Nicolas fréquente des prostituées, Nadia flirte avec les hébergés (comme elle l'a fait lorsqu'elle vivait en foyer), Virginie n'a pas de relations sexuelles (non parce qu'elle n'en a pas l'occasion mais parce qu'elle ne le veut pas), le regard que les autres SDF porte sur elle étant cependant valorisant à ses yeux. Il en est de même pour les « sauteurs d'obstacles », habitués à surmonter des événements biographiques douloureux : ils témoignent de scénarii passés et actuels semblables s'agissant dans leur vie affective et sexuelle. Les relations affectives et sexuelles des veuves dépendent également bien peu de leur présence en centre d'hébergement ; les conditions de vie ne sont pas forcément favorables à l'instauration ou au maintien de sentiments, amoureux notamment, mais ce qui donne forme à leurs aspirations est bien leur position dans une carrière de veuve.

Pour certains, dont la préoccupation majeure est la sortie du centre, vécu comme une « parenthèse », la vie amoureuse est reléguée au second plan. Cependant, elle n'est pas toujours inexistante : quelques femmes, comme Julie et Myriam, mettent ainsi à profit leur présence en centre d'accueil pour nouer des relations avec des hébergés qui leur font profiter des

²²¹ Seule Fleur dit ne pas avoir de rapports sexuels avec M. Le Bon en raison du manque d'intimité. Or, elle est sans-domicile depuis 4 ans, et leurs derniers rapports remontent à plus de 6 ans.

connaissances qu'ils ont acquises en matière d'hébergement social. Les femmes qui se trouvent en situation de rupture avec leur conjoint développent également des relations amoureuses ou affectives avec des hommes rencontrés dans les centres. Ces nouvelles conditions de rencontre mènent à des adaptations de l'activité sexuelle, avec un premier rapport différé – le temps de réunir les conditions optimums pour que ce premier rapport soit le plus réussi possible – et de nouvelles pratiques sexuelles : masturbations réciproques et partage de fantasmes érotiques.

Si pour quelques personnes, l'activité sexuelle est absente, dans le cas des veuves notamment, cela résulte d'un choix ou d'un défaut de désir, et non de la situation : avoir ou non un logement fixe ne modifierait en rien leur vie sexuelle et affective. Et l'absence d'hébergement propre ne contraint pas forcément ces personnes à nouer des relations affectives comme gage de protection, ou à avoir des relations sexuelles en échange de soutien ou d'argent.

La catégorie des personnes n'ayant pas la rue pour univers de sens regroupe donc des individus aux préoccupations, aux problèmes, et aux situations tout à fait hétérogènes. Il est pourtant capital de souligner ceci : toute une partie de la population sans-domicile-fixe ne se considère pas ainsi, non pas pour retourner un stigmate, mais parce que l'univers dans lequel s'enracinent leurs pratiques est tout à fait distinct du monde de la rue. En ce sens, leurs expériences, affectives et sexuelles notamment, ne se rapportent guère à leur statut de SDF. La rue peut constituer une entrave dans la réalisation des relations souhaitées (pour les sauteurs d'obstacles, pour les gens en rupture momentanée avec l'insertion, pour ceux qui fuient un milieu nocif, lorsque la rue devient elle-même un problème) ; elle peut aussi offrir des ressources, y compris pour recomposer un monde affectif et amoureux partiellement défait (pour les femmes s'éloignant de leur époux, pour ceux qui s'échappent d'un milieu nocif, et ceux dont les projets sont mis entre parenthèse). Ainsi le sans-abrisme peut-il même représenter à la fois des embûches et des ressources pour des personnes identiques. Mais le plus important est sans doute de remarquer que ces ressources ou ces obstacles ne prennent sens qu'au regard de définitions de situation qui préexistent à l'arrivée dans la rue.

En définitive, de telles affirmations invitent à repenser la description des populations prises en charge dans les dispositifs d'urgence. En effet, pour répondre à leurs besoins, c'est en terme d'accès au logement et à l'emploi que raisonnent les politiques comme les professionnels, visant à faire advenir l'autonomie de ceux qui en manquent le plus. Force est de constater que pour maints SDF, de toutes autres considérations que celle du logement ou de l'emploi sont davantage à même de rendre compte de leurs besoins et de leurs problèmes pratiques. La description de leurs vie affective et sexuelle l'illustre avec force.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Au départ de cette recherche, nous désirions mieux connaître la vie affective et sexuelle des personnes sans-abri pour plusieurs raisons : d'abord, pour compléter les descriptions faites en population générale, qui ne représentaient pas, a priori²²², la population sans-domicile-fixe ; ensuite, pour mieux connaître un pan de la vie quotidienne des sans-abri, largement ignoré dans les études spécialisées. Nous nous demandions si, conformément à une certaine partie de la sociologie de la sexualité, la misère économique, et plus encore sociale, impliquait nécessairement une misère affective et sexuelle, si tant est que cette expression ait jamais eu un sens pour les acteurs. Aussi nous demandions-nous si, comme le soutiennent également des chercheurs experts des sans-abri, la vie affective et sexuelle des personnes sans-domicile était, sinon inexistante, du moins marquée, et plus qu'ailleurs, du sceau de la domination économique et masculine, de la contrainte et de la violence, physiques et symboliques. Nous faisons l'hypothèse que de telles propositions reposaient largement sur une posture critique, qui suppose au préalable de toute enquête, que les acteurs s'illusionnent systématiquement sur les motifs réels de leur pratique, et qui offre des descriptions en surplomb du travail ordinaire de signification. Nous croyions, par conséquent, que les expériences affectives et sexuelles des personnes sans-domicile étaient sans doute plus variées, dans leurs organisations et dans leurs significations, que d'aucuns ne l'affirmaient, pour autant que nous acceptions de laisser les acteurs dessiner leurs propres perspectives sur leur vie affective et sexuelle.

Les personnes entretenues ont effectivement décrit une pluralité d'expériences affectives et sexuelles, montré combien celles-ci s'enracinent dans des univers de sens variés, expriment un rapport non moins personnel des acteurs à leur existence, qui se retrouve dans d'autres sphères d'activité. De fait, il ne saurait être dit, dans une perspective compréhensive, que la vie dans la rue constitue systématiquement une rupture dans le cours des expériences affectives et sexuelles, ni du point de vue de l'organisation (c'est-à-dire des règles) de celles-ci, ni de sa signification.

En effet, il apparaît que la manière dont chacun considère sa vie affective et sexuelle prend sens dans un univers de significations, qui définit sa situation de sans-abri au moment de l'entretien. Le sens qu'accordent les acteurs à leur sexualité et à leurs relations sentimentales est tout à fait relatif à ces définitions de situation. Or, ces définitions de situation décrivent une continuité²²³

²²² A priori en effet, car l'échantillon de ces enquêtes n'incluait pas de personnes sans-domicile. Mais au bout du compte, il apparaît des traits communs entre des tendances en population générale, et certaines de nos observations de personnes sans-abri.

²²³ Y compris dans les ruptures, qui sont toujours relatives à ce qui les précède.

dans l'expérience entre l'existence « sans-domicile-fixe » et ce qui la précède. L'organisation de la vie affective et sexuelle ne change donc pas du tout au tout avec l'arrivée dans la rue. Au cours de leur vie, les acteurs adhèrent à des valeurs et à des normes, au fil d'apprentissages successifs, dans la sphère affective et sexuelle, mais aussi dans d'autres domaines d'activités ; et ces cadres normatifs régulent visiblement leurs pratiques. Cette épaisseur normative de la vie affective et sexuelle pointe donc vers des épreuves biographiques, qui permettent de rendre compte de la continuité des expériences affectives et sexuelles, mais aussi de la continuité entre sphères d'activités. Rétablir de la continuité là où le seul examen des faits pourrait parfois conclure à la désorganisation et à l'anomie, c'est affirmer, avec les acteurs, que la survie, aussi pénible qu'elle soit, ne présente pas moins une intelligibilité pratique.

La question de l'accès à la sexualité, c'est-à-dire de la fréquence des échanges, du statut des partenaires, et de l'environnement des relations, reçoit aussi des réponses variées selon les interlocuteurs, selon les univers de sens dans lesquels ils évoluent. En tout cas, il ne semble pas que, pour tous, vivre sans-domicile soit un obstacle majeur à l'exercice d'une sexualité bénéfique et à l'entretien de relations affectives, amoureuses notamment. L'environnement matériel et moral de la rue est évidemment contraignant, dans la mesure où les acteurs n'ont guère d'autres choix que celui-ci. La contrainte se lit aussi dans les critiques fréquentes tenues à l'encontre du sans-abrisme, qui soulignent en particulier la promiscuité des relations. Mais cet environnement réserve également des occasions de rencontres et d'échanges valorisés, avec des personnes qui vivent dans la rue, mais aussi avec des personnes qui côtoient, d'une manière ou d'une autre, cet univers (intervenants sociaux, rencontres dans l'espace public). Comme dans les autres domaines d'activités, les gens se débrouillent pour tenir. C'est un résultat maintenant classique de la sociologie du sans-abrisme, qui invite à substituer à une « morale des positions » une « éthique des places ». La question sociologique n'est pas : que révèle la vie affective et sexuelle des sans-abri ? (des positions dominées et confinées dans l'espace social, qui appellent une action exogène au système des acteurs). Mais plutôt : que produit-elle ? En l'occurrence des supports moraux, des « garde-fous » (K. Hopper²²⁴), qui peuvent agir comme des carcans, mais aussi comme des ressorts. La question éthique devient donc celle de l'adoption d'une posture sympathique (je me mets à la place de, car cela aurait pu m'arriver) ; la question politique celle de la représentation de la situation du citoyen marginal, ou encore du citoyen à venir²²⁵.

Deux grands types de représentations nous ont ainsi été offerts, de la part de personnes se considérant sans-abri, et de la part de personnes se définissant autrement. Pour les premières, la vie affective et sexuelle s'organise et prend sens au croisement de leur définition d'elles-mêmes comme sans-domicile (assisté et dépendant de l'urgence sociale) et du rapport à ce stigmaté. Moins les individus projettent de sortir de la rue, et moins ils travaillent à retourner le stigmaté qui les affligent, plus leur sociabilité se réduit à un même cercle, moins les occasions de nouvelles rencontres surviennent, moins leur vie affective leur semble importante, dans leur vie quotidienne, ou pour leur avenir. Mais l'absence de relation sexuelle, chez certains, ne paraît pas tant le résultat d'un manque d'opportunités, que d'une suspension du désir ou de capacités à aimer, émergeant d'épreuves biographiques diverses et d'une soumission difficilement réductible au stigmaté. Pour ceux qui ne conçoivent pas la rue comme leur univers de sens, la vie affective et sexuelle paraît assez autonome de l'environnement d'exclusion, dans la mesure où l'identité des acteurs ne s'y inscrit pas. Que la fréquentation des centres d'urgence se présente, eu égard aux problèmes de chacun, comme une ressource (lorsqu'il s'agit de continuer à vivre après le deuil, de s'éloigner d'un milieu nocif) ou comme une contrainte (lorsqu'il s'agit de se sortir d'un mauvais pas, ou surmonter une nouvelle épreuve), la vie affective et sexuelle ne se vit pas comme un

²²⁴ Hopper K., *Reckoning...*, op. cité.

²²⁵ Joseph I., « Le ressort politique de l'assistance... », art. cité.

problème lié à l'existence sans-domicile. La vie affective et sexuelle est pourtant bel et bien rapportée aux enjeux de la présence des uns et des autres en centre d'hébergement : les acteurs décrivent leur vie affective et sexuelle au regard de leur propres problèmes, indépendants de leur situation administrative de SDF, et du stigmatisme y étant attaché.

Pour résumer, trois résultats doivent donc être mis en avant :

- les personnes accueillies dans les structures d'urgence exercent bien une sexualité, qu'ils ont adaptée aux contraintes de leur environnement matériel et moral, sexualité qui ne se réduit pas aux clichés et représentations couramment admises ;
- comprendre cette sexualité suppose de faire le lien avec la définition de la situation des individus, et par extension avec leurs trajectoires biographiques. La sexualité des SDF n'apparaît pas alors « extra-ordinaire » : elle est, comme dans la population générale, le résultat, d'une part, de contraintes et d'adaptations²²⁶, d'autre part, d'itinéraires biographiques et de définition de la situation²²⁷ ;
- de fait, les catégories habituelles de ciblage de la population « SDF » à partir de variables sociodémographiques ne suffisent pas. Nous avons ainsi proposé une catégorisation alternative fondée sur la définition que les individus donnent de leur situation et, par là, d'eux-mêmes. Ce faisant, nous avons découvert une population (ceux dont l'univers de sens n'est pas la rue) dont les enjeux et les problèmes variés ne se rapportent qu'indirectement avec les questions classiques du sans-abrisme (rapport au stigmatisme ; accès au logement et à l'emploi), par contre tout à fait pertinentes pour comprendre la situation de ceux dont l'univers de sens est la rue ;

²²⁶ Loin de l'opposition entre holisme et individualisme, entre l'explication et la compréhension des comportements sociaux, la majorité des sociologues contemporains considèrent que l'individu agit dans et sur un « contexte d'action » déterminé. Les écrits des pères fondateurs de la discipline, Durkheim, Weber et Simmel, malgré des différences évidentes, ne font pas exception à cette dialectique entre action et structure.

²²⁷ Ces deux notions permettent de n'exclure aucune des perspectives, à notre sens complémentaires, de la sociologie contemporaine, de l'habitus bourdieusien au cadrage goffmanien.

1. Une vie sexuelle variée

Notre étude aura ainsi contribué, du moins l'espérons-nous, à pallier à trois simplifications usuelles sur la vie sexuelle des SDF : le déni, le cliché et le misérabilisme.

Tout comme celle des personnes handicapées²²⁸, la sexualité des SDF fait l'objet d'un déni. Ce qui ne légitime ni des actions de prévention ciblées contre les risques sexuels, ni l'aménagement de structures permettant l'activité sexuelle, ni de lieux de paroles sur la sexualité. Nous espérons aussi participer à orienter ce thème vers l'agenda politique. Par ailleurs, nous avons eu la satisfaction d'observer que cette enquête a permis de libérer un espace de parole pour les personnes interrogées : alors qu'une partie des enquêteurs, notamment lorsqu'ils n'étaient pas familiers du champ de la sociologie de la sexualité, appréhendaient d'aborder un thème aussi intime avec une population en situation d'exclusion, nombre de personnes se sont prêtées à l'entretien et ont exprimé ensuite leur satisfaction d'avoir pu aborder un sujet dont elles ne pouvaient jamais parler. Comme si subitement, elles n'étaient plus considérées comme simples sujets des dispositifs d'assistance, mais comme appartenant au « monde commun »²²⁹.

Cette enquête remet également en question nombre de clichés et de représentations couramment admises sur « la » sexualité des SDF, qui serait faite entre autres de violences masculines, d'exploitations sexuelles, de pratiques, plus généralement, extrêmement contraintes et non-souhaitées²³⁰. Nous ne nions pas la part de violences et d'alcoolisation massive dans la vie sexuelle et affective de certaines personnes interrogées (cf. l'analyse des « fatalistes »), mais nous espérons avoir montré que ces aspects sont loin de résumer la sexualité des SDF, qui mérite une analyse plus fine. Un exemple parmi tant d'autres : les « fatalistes » et les « résignés », catégories pourtant les plus proches des images traditionnelles associées aux SDF, ont une vie sexuelle et affective où est absente l'idée d'instrumentalisation d'une relation, le discours des femmes étant par exemple à l'opposé de l'idée selon laquelle les femmes SDF se mettent en couple uniquement pour bénéficier de la protection d'un homme. Au contraire, des femmes dont l'univers de sens n'est pas la rue et qui considèrent leur hébergement d'urgence comme une parenthèse, n'hésitent pas à instrumentaliser des opportunités affectives pour sortir de leur situation. Cette nuance n'aurait ainsi pas été visible si nous nous étions contentés des représentations habituelles.

Nos résultats remettent en cause une troisième simplification usuelle, conjointe à la précédente : le misérabilisme. En effet, notre étude permet de relativiser le poids des contraintes et des conditions objectives de réalisation de l'activité sexuelle sur l'expérience de la sexualité pour les personnes privées de logement. Certes, les conditions de vie imposent des contraintes, mais les enquêtés mettent en œuvre des combines, utilisent des ressources pour aménager ces contraintes. Pour les partenaires qui désirent avoir des relations sexuelles ensemble, les difficultés liées à l'absence d'intimité ou de lieux où faire l'amour sont contournées. Ainsi, être sans-domicile n'engendre pas forcément un amoindrissement ou un appauvrissement de la vie sexuelle. Au

²²⁸ Giami A., Humbert C., Laval D., 2001 [1983], *L'ange et la bête. Représentations de la sexualité des handicapés mentaux par les parents et les éducateurs*, Paris, Editions du CTNERHI.

²²⁹ I. Joseph, « Le ressort politique de l'assistance, le moralisme et l'expérience de l'induction morale (A propos de Simmel et de l'ethnographie des SDF) », art. cité.

²³⁰ Clichés qui ont la peau dure comme le montre l'anecdote suivante : invité à présenter nos résultats dans un séminaire sur les situations d'exclusion, des universitaires ont ainsi semblé troublés, c'est un euphémisme, que nous ne reprenions pas l'image d'une sexualité dominée par la violence et le caractère « trash » des échanges. La première question posée fut celle-ci : « et l'homosexualité forcée, comme en prison, pourquoi vous ne l'évoquez pas ? ».

contraire, émergent des adaptations, des redéfinitions, des innovations qui peuvent être à l'origine d'une vie sexuelle diversifiée en termes de pratiques sexuelles, de fantasmes, de lieux investis.

Cette adaptation de la sexualité face aux contraintes pesant sur elle n'étonnera sans doute pas les spécialistes de la sociologie de la sexualité. Ces derniers savent bien que les usages de certains espaces publics à des fins sexuelles n'est pas propre aux personnes sans-domicile, notamment de la part de populations subissant une certaine stigmatisation, comme le montrent les lieux de « drague » et de consommation homosexuels²³¹. Insister sur ces capacités d'adaptation des SDF permet néanmoins de ne pas les singulariser outre mesure, comme cela peut être le cas dans la littérature sur l'exclusion.

Si la possibilité pour les SDF de mener une sexualité diversifiée en terme de pratiques, de fantasmes, de lieux investis est un résultat important de notre étude – quoique guère étonnant pour les sociologues de la sexualité –, s'en contenter n'aurait été qu'une piètre contribution scientifique. Il a bien entendu été nécessaire d'analyser plus finement l'adaptation de cette vie sexuelle à partir des définitions de la situation des personnes interrogées et donc de leur trajectoire biographique.

2. L'importance des trajectoires biographiques pour comprendre la vie sexuelle et affective des SDF

Le deuxième résultat important de ce rapport aura été de constater une cohérence certaine entre la manière dont les individus définissent leur situation présente et l'adaptation de leur vie sexuelle face aux contraintes de la situation d'hébergement d'urgence. Cette cohérence n'est guère surprenante au regard du poids de la trajectoire biographique sur la manière dont les individus cadrent leur situation²³². La diversité des trajectoires biographiques des personnes fréquentant les centres d'urgence est alors corrélée à celle des expériences sexuelles et affectives : différences de réseaux de sociabilité et de recrutement des partenaires, diversité des pratiques et des lieux de la sexualité, importance variable accordée à celle-ci...

Ces définitions de la situation et les trajectoires biographiques propres à chaque groupe identifié expliquent, de fait, en grande partie la vie sexuelle et affective des personnes interrogées, les conditions de vie précaires ne suffisant pas à en rendre compte. Deux exemples, tirés arbitrairement de notre étude, suffiront à faire sentir cette prépondérance de la biographie affective et sa dialectique avec l'adaptation aux contraintes :

L'adhésion à des normes affectives et sexuelles, fruit d'apprentissages antérieurs à l'arrivée dans la rue, valorisant l'intimité dans l'échange amoureux ou sensuel, peut freiner la réalisation d'occasions sexuelles dans des lieux publics. De même, les hommes se sont souvent présentés (ou ont souvent été présentés) comme devant assumer financièrement le couple et la famille, dans une acceptation traditionnelle des rôles masculins. Ce héritage normatif rend compliquée, pour certains, toute projection dans une relation de couple, dans leur situation humiliante où il ne peuvent pas subvenir aux besoins élémentaires de leur partenaire. Ce qui conforterait par ailleurs

²³¹ Proth B., *Lieux de drague*, Paris, Octarès, 2002.

²³² Même si la biographie passée ne suffit pas pour expliquer le cadrage présent, comme le montre par exemple la notion de « turning points » chère à Everett Hughes : à chaque point modal, une décision peut faire varier la trajectoire, même si le passé joue fortement sur cette décision.

l'hypothèse d'un repli sur des valeurs traditionnelles dans des conditions de vie précaires et notamment sur des identités sexuées nettement clivées²³³.

Nous nous sommes demandés pour certains groupes, notamment celui des veuves, si leur vie sexuelle n'aurait pas été similaire dans une autre situation que celle de l'exclusion. Il est difficile de le savoir avec certitude, mais nous savons cependant que la situation de ces enquêtées est davantage marquée par la perte de l'être aimé que par les contraintes de l'hébergement d'urgence. Il est fort probable que cet événement particulier soit premier dans l'infléchissement des trajectoires affective et sexuelles de ces femmes, les conditions d'existence n'apparaissant que comme des éléments secondaires. Par ailleurs, si certains enquêtés expliquent l'absence ou de la rareté de leur activité sexuelle par les contraintes écologiques, et notamment la difficulté d'accéder à des lieux intimes, il apparaît que ces assertions sont souvent posées comme des justifications a posteriori d'une activité sexuelle insatisfaisante. Au vu de l'analyse, il semble en effet que le défaut ou la rareté des rapports sexuels est beaucoup plus le résultat de configurations de couple particulières ou de trajectoires biographiques que de conditions de vie²³⁴.

3. Une population hétérogène

Que le lecteur nous pardonne de rappeler un constat maintes fois énoncé tout au long de ce rapport, mais la tendance médiatique, voire sociologique²³⁵, à énoncer des vérités sur les SDF, invite à la répétition : nous avons affaire à une population hétérogène. Cette hétérogénéité est manifeste lorsque nous considérons les caractéristiques sociodémographiques de cette population²³⁶, mais elle nous a également sauté aux yeux lorsque nous avons été confrontés à la diversité de la vie sexuelle et affective des personnes enquêtées.

Le critère de classification que nous avons retenu à partir de la manière dont les personnes définissent leur situation n'épuise sans doute pas cette diversité²³⁷, mais il a plusieurs avantages.

D'une part, il est complémentaire d'autres classifications. Ainsi, si la notion de stade de sédentarisation proposée par Julien Damon est intéressante²³⁸, elle était trop générale pour comprendre la vie affective et sexuelle de nombreuses personnes entretenues. Par exemple, si les groupes des « fatalistes » et des « résignés » se situent tous deux à ce stade, les premiers n'espèrent plus aucune sortie de l'urgence à la différence des seconds qui gardent espoir. Ce qui se traduit alors par une vie sexuelle et affective différente.

D'autre part, elle nous a permis d'éviter toute imposition de problématique, en partant des descriptions de soi mises en œuvre dans les discours. La compréhension de la vie sexuelle des personnes interrogées a alors émergé peu à peu et n'a pas correspondu à nos « prénotions » sur le

²³³ Schwartz O., *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1990.

²³⁴ Par exemple, Daniel et Noëlle présentent la carence de lieux propres comme cause d'absence d'activité sexuelle, mais leurs partenaires (Emmanuelle, Eric) refusent d'avoir des rapports sexuels avec eux.

²³⁵ Notamment lorsque les SDF sont agglomérés sans distinction dans la catégorie des « sous-prolétaires », traduction de la notion d'« underclass » anglo-saxonne. Pour une critique de cette notion : voir Wacquart L., « L'underclass urbaine dans l'imaginaire social et scientifique américain » in Paugam S. (dir.), *L'exclusion. L'état des savoirs*, op. cité.

²³⁶ Marpsat M., Firdion J.-M. (dir.), *La rue et le foyer*, op. cité.

²³⁷ Mais quel outil scientifique peut-il prétendre épuiser le réel ? La métaphore de Wittgenstein de la science comme filet de pêche permettant d'attraper le plus d'éléments du réel est ainsi toujours utile face à la tentation scientiste.

²³⁸ Damon J., *La question SDF*, op.cité.

sujet. En effet, vivre sans domicile n'engendre pas forcément un amoindrissement ou un appauvrissement de la vie sexuelle.

Recommandations

Comme le disait Durkheim, « la sociologie ne vaudrait pas une heure de peine, si elle ne devait avoir qu'un intérêt spéculatif ». Si les trois conclusions énoncées précédemment – classification des personnes entretenues à partir de leur définition de la situation, présence d'une sexualité malgré des conditions de vie difficiles, importance de la biographie autant que de l'environnement extérieur pour comprendre la vie sexuelle et affective des SDF – sont importantes, elles ne vaudraient guère si elles ne débouchaient pas sur une amélioration du sort de ces personnes.

Étant entendu que les personnes entretenues ont décrit une pluralité d'expériences affectives et sexuelles, il ne saurait être dit que la vie dans la rue constitue systématiquement une rupture dans le cours de ces expériences, il nous revient donc de considérer les recommandations suivantes, afin de favoriser l'accès à une vie affective et sexuelle meilleure du point de vue des personnes :

1. Faire évoluer le regard et l'accompagnement

- Les personnes qui subissent le stigmate du sans-abrisme ont perdu l'estime d'elles-mêmes, s'enferment dans des relations avec des pairs reposant notamment sur une consommation importante d'alcool, en dévalorisant ce qu'ils possèdent (des relations affectives notamment) et les individus qui les entourent. Changer le regard qu'elles portent sur elles-mêmes et le regard du public à leur rencontre contribuerait sans doute à ce qu'elles retrouvent l'estime de soi nécessaire à la construction de relations interpersonnelles hors de leur groupe de pairs, soit avec des travailleurs sociaux soit avec d'autres professionnels, et ainsi leur redonner la capacité d'aimer, donc de se construire dans (ou par) des relations affectives et sexuelles (ou non) qui constitueront une ressource forte pour sortir de leur situation de sans-domicile.

Ce qui implique, dans les lieux d'accueil, au cours des séjours dans des « lits halte soins santé », dans les lieux d'hébergements stabilisés, de :

- Renforcer et diffuser plus largement le travail sur l'hygiène et partant sur le rapport au corps avec des professionnels spécialisés;
- Prendre en charge activement l'intoxication alcoolique, en augmentant les consultations de psychologues alcooliques dans les lieux d'accueil, en favorisant l'admission dans des cures de sevrage par un travail en réseau avec les institutions ad hoc et l'offre d'un hébergement stabilisé à la sortie, tout en poursuivant l'accompagnement ;

- Tenter de socialiser des personnes ayant passé de nombreuses années dans la rue dans des communautés positives par le biais d'activités (formation, petit travail, autre) leur permettant de retrouver le souci de soi et l'engagement dans des actes de santé. La diversification de leur réseau social, essentiellement composé de personnes ayant le même vécu et partageant les mêmes comportements de santé (recours tardif aux soins, alcoolisme), pourrait leur permettre de changer l'image qu'elles ont d'elles-mêmes et de retrouver une estime de soi préalable à la possibilité d'un changement de comportement.
 - Proposer des consultations pour couples permettant de prendre en charge des questions relatives à la conjugalité. Cela aiderait ces personnes à surmonter les difficultés de la rue, permettrait de limiter les conflits qui pourraient dégénérer en violences conjugales ou de résoudre des situations de violences, d'alcoolisme... Par ailleurs, la résolution de relations conflictuelles permet de rendre au couple son action bénéfique de support social en améliorant le bien-être, l'estime de soi.
 - Ouvrir des consultations de soutien psychologique nécessaires pour que les personnes (hommes et femmes) puissent élaborer leur vécu difficile en lien avec leur situation actuelle, les expériences de violence pour les femmes (conjugales, physiques, sexuelles), et notamment les séparations avec leurs enfants.
 - Créer des lieux de parole ouverts aux questions plus générales ayant trait notamment à la vie affective et à la sexualité : actions d'information et de prévention concernant les risques sexuels (infections, grossesse), les abus sexuels dont les personnes ont pu être victimes au cours de leur vie et auxquels elles peuvent être exposées dans la rue ; mise à disposition de moyen de prévention (préservatifs gratuits). Ce qui leur permettrait à certaines de dépasser des souffrances qui y sont liées et qui handicapent leur vie sexuelle actuelle (peur de la pénétration pour les femmes, malaise pour les hommes...). Des gynécologues, mais également des psychologues devraient être impliqués dans de telles actions, et sensibiliser les équipes de terrain, voire les former à l'écoute des problématiques affectives et sexuelles.
- Cette première série de recommandation cible davantage des personnes fortement exclues, au regard de l'accès au logement, à l'emploi, à la santé, et des liens familiaux. Or, comme nous l'avons vu, la population sans-abri ne saurait se résumer dans cette figure du « grand exclu ». Si des actions visant à restaurer l'estime de soi et des capacités à agir sont préconisées pour ceux ayant perdu confiance en eux, il n'est pas dit qu'elles soient uniformément pertinentes.

De fait, nous devons bien nous garder de toute généralisation, au risque de générer des « effets de réalité » (P. Bourdieu), tel celui qui consisterait à faire croire que tous les personnes considérées comme SDF souffrent des mêmes problèmes de confiance en elles. Beaucoup d'entre elles ne se définissent pas à partir de l'étiquette SDF, et rapportent leur présence en centre d'hébergement d'urgence à des trajectoires qui ne sont pas vues comme des trajectoires d'exclusion. Cette population décrit des enjeux et des problèmes qui ne cadrent pas avec les attentes des politiques publiques à l'égard des sans-abri, dont le problème principal, au regard de l'action publique, est l'accès à l'autonomie, considérée du point de vue du logement. Les veuves, les femmes

s'éloignant de leurs maris, ceux en rupture momentanée avec l'insertion, ceux qui fuient un milieu nocif, les sauteurs d'obstacles, et la liste n'est sans doute pas exhaustive, cherchent d'abord autre chose qu'un logement, ou qu'un emploi, bien que l'accès à ces biens constitue souvent une médiation nécessaire pour réaliser leurs objectifs ou leurs volontés. Or, force est de constater que cette population hétérogène, aux enjeux et aux problèmes variés, qui va et vient, pouvons-nous croire, dans le circuit de l'assistance, est peu connue. Ce défaut de connaissance est probablement dû en partie aux classifications des personnes résidant dans les centres d'urgence comme des sans domicile-fixe, qui n'intègrent évidemment pas tous problèmes existentiels pouvant se poser aux individus. Il ne reste pas moins vrai que des questions déterminantes pour des hébergés ne sont pas du tout prises en charge dans les lieux d'accueil. Mettre en place des lieux d'écoute, former les animateurs à ces divers enjeux, rendrait probablement plus efficace l'action auprès de ces gens et notamment leur orientation, le cas échéant, vers des structures plus adaptées.

2. Des lieux d'hébergement respectant l'intimité des couples

Favoriser les hébergements pour couple, pour leur donner accès à une certaine intimité, pas seulement pour l'exercice de leur sexualité, mais aussi pour qu'ils puissent se construire en tant que couple. Du point de la prévention, c'est également important de pouvoir bénéficier du temps nécessaire à l'acte sexuel, en favorisant la communication entre les membres du couple en particulier pour la négociation des pratiques et des protections (utilisation du préservatif).

Bibliographie

Anderson N., *Le hobo*, Paris, Nathan, 1993

Ariès P. et Béjin A. (dir.), *Sexualités occidentales*, Paris, Seuil, 1984

Bajos N., Bozon M., Ferrand A., Giami A., Spira A. (dir.), *La sexualité aux temps du sida*, Paris, PUF, 1998

Ballet D. (dir.), *Les SDF : représentations, trajectoires et politiques publiques*, *Articles de recherches*, 148, PUCA, 2003

Ballet D. (dir.), *Les SDF : visibles, proches, citoyens*, Paris, PUF, 2005

Beaud S., Pialoux M., *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard, 1999

Beck F., Legleye S. et Spilka S., « L'alcoolisation des personnes sans domicile : remise en cause d'un stéréotype », *Economie et Statistique*, 391-392 :131-149, 2006

Becker H. S., *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985 [1963]

Béjin A., « La masturbation féminine : un exemple d'estimation et d'analyse de la sous-déclaration d'une pratique », *Population*, 48, 5, 1993

Beltzer N., Lagarde M., Xiaoya W-Z., Grémy I., *Les connaissances, attitudes, croyances et comportements face au VIH/Sida en France en 2004*, Rapport de l'Observatoire Régional de la Santé d'Ile-de-France, novembre 2005

Beltzer N., Bozon M., « La vie sexuelle après une rupture conjugale. Les femmes et la contrainte de l'âge », *Population*, 61, 4, 2006

Bouillon F., « Le squat, une alternative à la rue ? » in J. Brody (dir.), *La rue*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2005

Bouillon F., « Les compétences précaires en question : réflexions à partir des squats marseillais », in I. Berry-Chikhaoui, A. Deboulet et L. Roulleau-Berger (dir.), à par.

Bouillon F., « A quoi servent les squats ? Compétences des acteurs et ressources des lieux », *Revue Française des Affaires Sociales*, 2, 2002

Bouillon F., « Des migrants et des squats : précarités et réactivités aux marges de la ville », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 19, 2, 2003

Bourdieu P. (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993

Bourdieu P., « La jeunesse n'est qu'un mot » [1978] in Bourdieu P., *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1992

Bourdieu P., *La distinction*, Paris, Minuit, 1979

- Bourdieu P., Wacquant L., Réponses. Pour une anthropologie réflexive, Paris, Seuil, 1992
- Bozon, « L'entrée dans la sexualité adulte ». Population, 48, 5, 1993
- Bozon M., « A quel âge les femmes et les hommes commencent-ils leur vie sexuelle? Comparaisons mondiales et évolutions récentes », Population et Sociétés, 391, 2003
- Bozon M., « Les significations sociales des actes sexuels », Actes de la Recherche en Sciences Sociales, 128, 1999
- Bozon M., « Orientations intimes et constructions de soi », Sociétés contemporaines, 41-42, 2001
- Bozon M., Sociologie de la sexualité, Paris, Nathan, 2002
- Breviglieri M., « L'horizon du « ne plus habiter » et l'absence de maintien de soi dans l'espace public » in Cefai D., Joseph I. (dir), L'héritage du pragmatisme, L'Aube, 2002
- Breviglieri M., « Bienfaits et méfaits de la proximité dans le travail social » in J. Ion (dir.), Le travail social en débat(s), Paris, La Découverte, 2005
- Breviglieri M., « Habiter l'espace de travail », Histoire et sociétés, 9, 2004
- Breviglieri M., « L'insupportable », document de travail du GSPM, Paris, 2006
- Breviglieri M., Pattaroni L., « Le souci de propriété. Vie privée et déclin du militantisme dans un squat genevois », in Morel, A. (dir.), La société des voisins, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2005
- Breviglieri M., Pattaroni L., Stavo-Debauge J., « Quelques effets de l'idée de proximité sur la conduite et le devenir du travail social », Swiss Journal of Sociology, 29, 1, 2003
- Breviglieri M., Pattaroni L., Stavo-Debauge J., chapitre 7 du Rapport final Evaluanda sur l'action sociale d'urgence, Genève, 2002, en ligne :
http://www.ville-ge.ch/dpt5/social/pdf/rapport%20action%20sociale_evaluanda_2002.pdf
- Breviglieri M., Stavo-Debauge J., « Les identités fragiles. La « jeunesse » et l' « immigration » sous des regards sociologiques » in Cicchelli-Pugeault, C., Cicchelli, V. et Ragi, T. (dir.), Les jeunes. Liens, risques et engagements, Paris, PUF, 2004
- Broqua C., « Enjeux des méthodes ethnographiques dans l'étude des sexualités entre hommes », Journal des anthropologues, 82-83, 2000
- Brousse C., La Rochère (de) B., Massé E., « Hébergement et distribution de repas chauds. Qui sont les sans domicile usagers de ces services ? », INSEE Première, 824, 2002
- Bruchon-Schweitzer M., Psychologie de la santé. Modèles, concepts et méthodes, Paris, Dunod, 2002
- Brunet L., Carpentier S., Laporte A., Pourette D. et Guillon B., Féminité, Accès aux soins, Maternité et Risques vécus par les femmes en grande précarité. Une contribution à l'amélioration de leur santé gynécologique, Rapport à la Direction Générale de la Santé, Observatoire du Samusocial de Paris, 2005

Bruneteaux P., Lanzarini C., « La sexualité agressée des sous-prolétaires à la rue », *L'Homme et la société*, 129, 1998

Chobeaux F., *Les nomades du vide*, Paris, La Découverte, 2004

Colomby (de) P., *Handicaps moteurs et sexualité. Une bibliographie annotée*, Dossier professionnel – CTNERHI, 15, 2002

Conley D. C., « Getting It Together : Social and Insitutional Obstacles to Getting of the Streets », *Sociological Forum*, 11, 1, 1996

Damon J., *La question SDF*, Paris, PUF, 2002

Declerck P., *Les Naufragés. Avec les dochards de Paris*, Paris, Plon, 2001

Des vagabonds aux S.D.F. approches d'une marginalité, Saint Etienne, PUSE, 2002

Deschamps C., *Le miroir bisexuel*, Paris, Balland, 2002

Desjarlais R., « The Makings of Personhood in a Shelter for Persons Considered as Homeless and Mentally Ill », *Ethos*, 27, 4, 1999

Dewey J., *Le public et ses problèmes*, Paris/ Pau, Léo Scheer/ Farrago, 2003 [1927]

Droit R.-P., Gallien A., *La réalité sexuelle. Une enquête en France. Des femmes et des hommes disent les difficultés quotidiennes de leur vie sexuelle*, Paris, Robert Laffont, 1974

Duneier M., *Sidewalk*, New York, Farrar, Strauss and Giroux, 1999

Emmanuelli X., *Out*, Paris, Robert Laffont, 2003

Fabre C., Fassin E., *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, Paris, 10/18, 2004

Ferrand M., *Féminin Masculin*, Paris, La Découverte, 2004

Firdion J.-M., Marpsat M., Bozon M., « Est-il légitime de mener des enquêtes statistiques auprès des sans-domicile ? Une question éthique et scientifique », *Revue Française des Affaires Sociales*, 49, 2-3, 1995

Foucault M., *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976

Gardella E., Le Méner E., *Rapport sur le refus d'hébergement de la part de personnes sans-abri*, Observatoire du Samusocial de Paris, 2007 (à par.)

Gardella E., « Au-delà des lectures sociologiques et psychiatriques de l'exclusion ? Note critique des Naufragés de P. Declerck » en ligne : http://www.melissa.ens-cachan.fr/article.php?id_article=489

Giami A., « Les récits sexuels : matériaux pour une anthropologie de la sexualité », *Journal des anthropologues*, 82-83, 2000

- Giambi A., Schiltz M.-A., L'expérience de la sexualité chez les jeunes adultes, Paris, Inserm, 2004
- Giambi A., « Les organisations institutionnelles de la sexualité », *Handicap, Revue de sciences humaines et sociales*, 83, 1999
- Giambi A., Humbert C., Laval D., L'ange et la bête. Représentations de la sexualité des handicapés mentaux par les parents et les éducateurs, Paris, Editions du CTNERHI, 2001 [1983]
- Giddens A., La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes, Paris, Hachette Littératures, 2004 [1992]
- Goffman E., *Asiles*, Paris, Minuit, 1968
- Goffman E., *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991
- Goffman E., *Stigmates : Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1977
- Goffman E., *L'arrangement des sexes*, Paris, La dispute, 2002 [1977]
- Granovetter M., « La force des liens faibles » [1973] in *Le marché autrement*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000
- Grignon C., Passeron J.-C., *Le savant et le populaire, Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Seuil, 1989
- Hamel C. et al., « La recherche en sciences sociales sur la sexualité ». Bibliographie critique coordonnée par C. Hamel, *Population*, 61, 3, 2006 (avec : M. Bozon, E. Brown, J. Courduriès, A. Debauche, C. Deschamps, M. Digoix, J.-M. Firdion, A. Giambi, C. Hamel, A. Lerch, M. Lieber, D. Pourette, W. Rault)
- Handman M.-E., Mossuz-Lavau J. (dir.), *La prostitution à Paris*, Paris, Éditions de La Martinière, 2005
- Hopper K., *Reckoning with Homelessness*, Ithaca, Cornell University Press, 2002
- Jaspard M., Brown E., Condon S., Fougeyrollas-Schwebel D., Houel A., Lhomond B., Maillochon F., Saurel-Cubizolles M.-J., Schiltz M.-A., *Les violences envers les femmes en France. Une enquête nationale*, Paris, La Documentation française, 2002.
- Jaspard M., *Sociologie des comportements sexuels*, Paris, La Découverte, 1997
- Lagrange H. et Lhomond B. (dir.), *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La Découverte, 1997
- Lanzarini C., *Survivre dans le monde sous-prolétaire*, Paris, PUF, 2000
- Laporte A., et alii., *Prévalence et caractéristiques de l'épilepsie chez les personnes sans-abri prises en charge par le Samusocial de Paris*, Document de travail de l'Observatoire du Samusocial de Paris, Paris, 2004

- La Rochère (de) B., « La santé des sans-domicile usagers des services d'aide », INSEE Première, 893, 2003
- Latour B., *Changer la société. Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2006
- Laufer J., Marry C., Maruani M. (eds), *Masculin/Féminin : questions pour les sciences de l'homme*, Paris, PUF, 2001
- Le Roux Y., Lederman D., *Le cachalot. Mémoires d'un SDF*, Paris, Ramsay, 1998
- Lequin G.-M., Ionescu S., « Les femmes SDF : pour une clinique individualisée », *Psychologie Française*, 42-3, 1997
- Lazarsfeld P., Jahoda M., Zeisel H., *Les chômeurs de Marienthal*, Paris, Minit, 1981
- Letiecq B. L., Anderson E. A., Kolinsky S. A., « Social Support of Homeless and Housed Mothers : A Comparison of Temporary and Permanent Housing Arrangements », *Family Relations*, 47, 4, 1998
- Lovell A., « Mobilité des cadres et psychiatrie « hors lesmurs » in Joseph I., Proust J. (dir.), *La folie dans la place*, *Raisons Pratiques*, 7, 1996
- Marpsat M., Firdion J.-M. (dir.), *La rue et le foyer. Une recherche sur les sans domicile et les mal-logés dans les années 1990*, Paris, Travaux et documents, 144, INED/ PUF, 2000
- Marpsat M., Vanderburg A., *Le monde d'Albert la Panthère. Cybernaute et sans domicile à Honolulu*, Paris, D'autre part, Bréal, 2004
- Marx K., *Philosophie*, Paris, Gallimard, 1994
- Maya M., *Sexualités adolescentes*, Paris, Éditions Pepper, 2005
- Mead G. H., *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 2006 [1934]
- Mead M., *L'un et l'autre sexe*, Paris, Denoël/Gonthier, 1966 [1935]
- Mendès-Leite R., « Identité et altérité : Protections imaginaires et symboliques face au sida », *Gradhiva*, 18, 1995
- Mendes-Leite R., « Une autre forme de rationalité : les mécanismes de protection imaginaire et symbolique » in *Les homosexuels face au sida. Rationalités et gestion des risques*, Paris, ANRS, 1996
- Mendès-Leite R., Proth B. et Busscher (de) P.-O., *Chroniques socio-anthropologiques au temps du sida. Trois essais sur les (homo)sexualités masculines*, Paris, L'Harmattan, 2000
- Merton R. K., « Structure sociale, anomie et déviance » (1939) in Merton R. K., *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, chapitre 5, Paris, Armand Colin, 2001
- Monjauze M., *La part alcoolique du Soi. La prise en charge clinique des patients alcooliques*, Paris, Dunod, 1999

- Mossuz-Lavau J., *La vie sexuelle en France*, Paris, Éditions de La Martinière, 2002
- Mougel S., Agier I., *Les personnes en famille hébergées via le 115 de Paris entre 1999 et 2004*, Rapport de l'Observatoire du samusocial de Paris, Paris, 2004
- Munoz M., Vasquez C., Vasquez J. J., « A Comparison between Homeless, Domiciled and Vulnerable Populations in Madrid », *Population*, 59, 1, 2004
- Orwell G., *Dans la dèche à Paris et à Londres*, Paris, 10/18, 2003
- Gaboriau P., Clochard. *L'univers d'un groupe de sans-abri parisien*, Paris, Julliard, 1993
- Paicheler G. et Loyola M. A. (dir.), *Sexualité, normes et contrôle social*, Paris, L'Harmattan, 2003
- Pascale C.-M., « There's no Place Like Home : the Discursive Creation of Homelessness, *Cultural Studies*, 5, 2, 2005
- Passeron J.-C., *Le raisonnement sociologique*, Paris, Albin Michel, 2006 [1991]
- Paugam S. (dir.), *L'exclusion. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1996
- Paugam S. (dir.), *Nouveaux regards sur la pauvreté. Un bilan des recherches depuis 2000*, Document de travail ERIS, en ligne : <http://www.cmh.eris.ens.fr/articles.php?id=131>
- Paugam S., *La disqualification sociale*, Paris, PUF, 1991
- Pollak M., *Les homosexuels et le sida : Sociologie d'une épidémie*, Paris, Editions A.M. Métailié, 1988
- Porquet J.-L., *La débîne*, Paris, Flammarion, 1987.
- Pourette D., *Des Guadeloupéens en Ile-de-France. Identité, sexualité, santé*, Paris, Karthala, 2006
- Prolongeau H., *Sans domicile fixe*, Paris, Hachette, 1993
- Proth B., *Lieux de drague*, Paris, Octarès, 2002
- Proth B., Raybaud V., « Une famille de SDF recomposée à l'aéroport », *ethnographiques.org* 6, 2004
- Roquet E., « Le bien boire du sans-abri », *Consommateurs et addictions*, 17, 2, 2001
- Sauvadet T., *Le Capital guerrier*, Paris, Armand Colin, 2006
- Schwartz O., *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1990
- Simmel G., « Le pauvre » in *Sociologie*, Paris, PUF, 1999
- Simon P., Gondonneau J., Mironer L., Dourlen-Rollier A.-M., *Rapport sur le comportement sexuel des Français*, Paris, Julliard, Charron, 1972
- Soussan J., *Les SDF africains en France : Représentations de soi et sentiment d'étrangeté*, Paris, Khartala, 2002

Soutrenon E., « Offrons leur l'asile ! Critique d'une représentation des clochards en « naufragés », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 159, 2005

Spencer B., « Contexte normatif du comportement sexuel et choix des stratégies de prévention », *Population*, 5, 1993

Spira A., Bajos N. et le groupe ACSF, *Les comportements sexuels en France*, Paris, La documentation Française, 1993

Stavo-Debaugé J., *Venir à la communauté*, Thèse de sociologie, Paris, EHESS, 2007 (à par.)

Thévenot L., « Le régime de familiarité : des choses en personne », *Génèses*, 17, 1994

Thomas I. W., « Définir la situation », extrait de *The Unadjusted Girl*, [1923], traduit dans Grafmeyer Y., Joseph I. (dir.), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, 2004

Vexliard A., *Introduction à la sociologie du vagabondage*, L'Harmattan, 2000 [1956]

Vexliard A., *Le docteur*, Bruxelles, Desclée de Brouwer, 1997

Weber M., *Économie et société, tome 1 : Les catégories de la sociologie*, Paris, Plon, 1995

Welzer-Lang D., Mathieu L., Faure M., *Les abus dits sexuels en prison*, Paris, Gedisst. Rapport à l'Agence Française de Lutte contre le Sida, 1996

Welzer-Lang D., *La planète échangiste*, Paris, Payot, 2004

Wright Mills C., « Situated Actions and Vocabularies of Motive », *American Sociological Review*, 5, 6, 1940

Zeneidi-Henry D., *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*, Paris, Bréal, 2002

Annexe 1 : grille d'entretien

Description du réseau relationnel actuel

Pour commencer, pouvez-vous me parler de vos relations actuelles amicales, amoureuses, familiales ?

Pouvez-vous me parler de la relation la plus importante pour vous en ce moment ?

Si relation amicale : depuis combien de temps vous connaissez-vous ? En quoi cette relation est importante pour vous ? Qu'est ce que vous partagez avec cette personne ? Est-ce que c'est la même chose pour cette personne vis-à-vis de vous ? Vous voyez-vous souvent ? Quels sentiments vous éprouvez pour cette personne ? Y-a-t-il d'autres personnes que vous voyez en ce moment ?

Si relation familiale, (parents, enfants, fratrie,...) : vous le (les) voyez souvent ? En quoi c'est important pour vous ? Quels sentiments vous éprouvez ? Est-ce que le besoin de se voir est partagé ? Sont-ils au courant de votre situation ? Si oui, comment cela se passe ? Si non, pourquoi ? Est-ce que vos relations ont changé ?

Relations familiales passées et présentes : Quelles sont ses relations avec vos parents ? Frères et sœurs ? Votre place dans la famille ? Comment était le couple de vos parents ? Votre enfance ? Votre adolescence ?

Si relation affective : faire passer le module dernière relation affective.

Biographie affective

La dernière relation affective : A quel âge vous êtes vous rencontrés ? (ou il y a combien de temps ?). Dans quelles circonstances ? Vous êtes amoureux ? Pouvez-vous me décrire votre partenaire (âge, etc.) ? Avez-vous vécu ensemble ? Combien de temps ? Vous êtes-vous mariés ? Avez-vous eu des enfants ? Avez-vous eu d'autres partenaires simultanément ? (fidélité). Circonstances de la séparation, si relation terminée.

En dehors de cette relation, description de la plus importante selon les mêmes items.

Essayer de remonter jusqu'à la première mise en couple cohabitant ou non : combien de fois la personne a-t-elle été amoureuse ? Qu'est-ce que ça veut dire d'être amoureux ? Nombre de ruptures ?

Relations affectives dans la situation d'exclusion

La personne a-t-elle eu des relations affectives depuis qu'elle est sans abri ? Si oui, a-t-elle été déjà décrite, sinon la décrire. Qu'est-ce que cette situation a changé pour elle ? Est-ce qu'il est possible de construire, de vivre, une relation affective lorsqu'on est sans abri ? Qu'est qu'elle pense des couples en situation d'exclusion (durée, difficultés, etc.). Où cherche t-elle, rencontre-t-elle des partenaires (centres d'hébergement, associations, parmi les personnes insérées). Y-a-t-il des opportunités ?

Les relations affectives fortement investies (même sexe, sexe opposé) sans sexualité apparente rentrent dans cette description.

La rencontre imaginée attendue : comment la personne imagine-t-elle sa prochaine rencontre importante ? Qui est la personne attendue ? Description des circonstances de la rencontre ? Quels projets avec cette personne ?

Biographie sexuelle

Importance biographique de la sexualité : Actuellement, est-ce important pour vous la sexualité ? Est-ce que cela a toujours été aussi important (ou pas important) dans les différentes périodes de votre vie ? Vous souvenez-vous de votre premier rapport sexuel ? C'était à quel âge ? Avez-vous eu des périodes longues (>6 mois) sans rapports sexuels ? Avez-vous déjà eu plusieurs partenaires en même temps ?

Le dernier rapport sexuel : est-ce qu'on peut parler du dernier rapport sexuel ? Lequel d'entre vous était à l'initiative du rapport ? Vous êtes vous protégé ? (Maladie sexuellement transmissible, VIH, grossesse) Dans quel état d'esprit étiez-vous ? (désir, contrainte) Dans quel lieu s'est passé le rapport (appartement, parc,...) ? Concernant les pratiques sexuelles, avez-vous pratiqué la pénétration ? Avez-vous eu du plaisir, atteint l'orgasme ? Si remonte à très longtemps, avez-vous des désirs sexuels en ce moment ? Comment gérez-vous cela (prostitution, sex-shop, masturbation etc.) ?

La sexualité dans la situation d'exclusion

Est-il possible d'avoir une vie sexuelle quand on est sans domicile ? Y-a-t-il des opportunités ? Dans quel lieux est-il possible d'avoir des rapports sexuels ? Dans les centres d'hébergement (si il/elle fréquente), quelle est l'attitude du personnel par rapport à une demande concernant la vie affective et sexuelle. Avez-vous déjà eu des rapports sexuels dans un centre ? Avez-vous eu des rapports homosexuels ? Vous a-t-on fait des propositions dans les centres ?

Négociation dans la relation sexuelle

Est-ce que la personne a déjà été dans la situation où elle souhaitait avoir des rapports sexuels et pas son partenaire ? Qu'est ce qui s'est passé ? Est-ce qui lui est arrivé d'être dans la situation inverse ? En général, qui est à l'initiative du rapport ? Cela arrive-t-il que ce soit autrement ?

Avez-vous déjà subi des violences physiques dans l'enfance ou à l'âge adulte ? Qui en était l'auteur(s) ? Avez-vous été victime de violences sexuelles ? Dans quelles circonstances (qui en était l'auteur) ? Avez-vous subi des rapports sexuels contraints (y compris avec le conjoint) ? Avez-vous contraint une personne à avoir des rapports sexuels avec vous ? Avez-vous été témoin de violences physiques, sexuelles dans votre famille ? Avez-vous eu l'occasion d'en parler à quelqu'un ? A un professionnel ? Depuis que vous êtes sans domicile, avez-vous été victime de violences physiques ou sexuelles ? Pour les femmes : vous sentez-vous en sécurité ? Comment faites-vous pour gérer cette situation ?

Rapports sociaux de sexe

Représentation des rapports de genre dans la société : qu'est ce que vous pensez que l'homme et la femme ont des rôles spécifiques dans la société ? (ou que pensez-vous de l'égalité homme/femme ?) Quand vous avez vécu en couple, comment vous répartissiez-vous les tâches ménagères ?

Rapports de genre dans la rue : est-ce que pour les personnes sans-domicile le rapport entre les hommes et les femmes est différent ? (Répartition différente des rôles (manche, ...)? Qui décide des choix de territoire de vie ? Si expérience de couple dans la rue, y a-t-il des différences dans l'intensité de l'engagement affectif (pour l'un et l'autre), dans le désir sexuel (réciproque), dans la négociation sexuelle.

Rapport au corps et à la santé

Rapport au corps : la personne a-t-elle accès à des douches ? A-t-elle des difficultés pour se laver, pour avoir du linge propre ? La faire parler sur la façon dont elle se perçoit (vous avez l'air d'aller d'être en forme aujourd'hui). Se plaît-elle physiquement ? La personne a-t-elle des complexes ? A-t-elle le sentiment de plaire aux autres ? Si elle a un partenaire, qu'est-ce qui plaît à son partenaire chez elle ?

Rapport à la santé : Etat de santé perçu. Antécédents de maladies graves ? Accès aux soins. Est-ce une préoccupation ? Attention portée à la santé (alimentation, tabac, sport ...). La personne se protège-t-elle contre le sida ? Comment ? Contre les MST ? Comment ? Contre les risques de grossesse ? Consomme-t-elle de l'alcool, des drogues ? Cela a-t-il une répercussion sur ses relations affectives, sur la sexualité ?

Questions relatives à la sphère gynécologique (module pour les femmes) :

On va parler de votre santé gynécologique, on peut commencer par les règles, est-ce que vous avez des cycles réguliers ? Savez-vous à quoi correspond le sang des règles ? Qu'est ce que vous utilisez comme protection (des tampons, des serviettes) ? Comment arrivez-vous à gérer cette période des règles depuis que vous êtes sans domicile ? Sur l'hygiène intime, comment vous faites pendant les règles et en dehors des règles ?

Savez-vous à quelle période vous êtes féconde ? Utilisez-vous actuellement une méthode de contraception ? En avez-vous déjà utilisé ? Laquelle ?

Savez-vous à quoi sert le suivi gynécologique ? (dépistages du cancer du col, du sein, du VIH) Comment faites-vous ? Avez-vous fréquenté par le passé pour votre santé gynécologique des consultations médicales généralistes ou gynécologiques ? Types de lieux ? Et depuis que vous êtes sans domicile ? Si absence de suivi, pour quelles raisons ? Connaissez-vous la possibilité de consultations de gynécologie au Samusocial de Paris ? Avez-vous déjà subi un frottis du col, une mammographie (sup. 40 ans) ?

Avez-vous déjà eu une maladie sexuellement transmissible ? Laquelle ? Quand ? Comment vous en êtes vous rendue compte : par des symptômes ou votre partenaire vous a-t-il prévenu qu'il était atteint ? Avez-vous suivi le traitement ?

Avez-vous déjà été enceinte ? C'était une grossesse désirée ? Nombre de grossesses ? Avez-vous subi une IVG ? Avez-vous été suivie pendant votre dernière grossesse ? Depuis le début ? Où ? Si non, pourquoi ? Avez-vous eu le désir d'être enceinte sans pouvoir l'être ? Etait-ce pour des raisons médicales ? Ou d'autres raisons ? Désirez-vous être enceinte actuellement ?

Conditions de vie actuelles

Où dort-elle depuis qu'elle est sans domicile ? En ce moment ? Comment vit-elle les centres d'hébergement ? Si elle vit dans la rue, dans quel(s) lieu(x) ? Description. Quels lieux sont investis dans la ville ? Pourquoi ? Quelles sont leurs trajectoires dans la ville ? Qui y rencontrent-ils ? Quelles sont leurs activités de sociabilité en dehors de la manche ou des démarches administratives (culturelle, sportive, ateliers de professionnalisation..) ? Perception de sa situation générale, de son avenir proche. Comment a-t-elle vécu son passage dans la rue ? Comment vit-elle sa situation actuelle ? Comment se voit-elle dans un an ?

Annexe 2 : Fiche signalétique

Age : /__ / __ / Sexe : /__ / F /__ / M

Nationalité : Temps d'errance (mois/années) :

Elevé(e) dans une religion : /__ / oui /__ / non

Si oui, laquelle :

Pratique religieuse actuelle : /__ / oui /__ / non

Profession du père (pendant scolarisation) :

Profession de la mère (pendant scolarisation) :

Dernier diplôme obtenu :

Qualification :

Profession exercée (plus longtemps) :

Durée :

Activités économiques : /__ / activité salariée /__ / manche /__ / aucune

Ressources : /__ / salaire /__ / RMI /__ / ASS
/__ / aucune /__ / autre, précisez :

Situation matrimoniale : /__ / marié(e) /__ / concubinage
/__ / divorcé(e) /__ / veuf(ve) /__ / séparé(e)
/__ / célibataire

Enfants : /__ / oui /__ / non
Si oui, nombre : /__ / __ / < 18 ans /__ / __ / ≥ à 18 ans

Lieu d'hébergement actuel : /__ / centre d'hébergement /__ / rue /__ / squat
/__ / autre , précisez :

Contacts : /__ / isolé(e) /__ / en couple /__ / collègues de manche
/__ / camarades de centres /__ / amis de la rue
/__ / collègues de travail /__ / autres :